FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

On a répandu, depuis qu'elle est fondée, sur la *Revue des Deux Mondes*, tant de légendes, on a conté, sur le caractère de son fondateur, tant d'anecdotes, que la vraie histoire de la *Revue*, et le vrai personnage de François Buloz, en demeurent obscurcis et sont, de ce fait, virtuellement inconnus.

Quoique celui-ci ait dit à Alexandre Dumas, en 1845 : « Si l'histoire de la fondation de la *Revue des Deux Mondes* est faite un jour, elle ne peut être faite que par moi, ou avec mes papiers, » il n'eut jamais le loisir d'entreprendre cette tâche. Sa fille aurait pu le faire. Née dans ce passé, ma mère connaissait admirablement tous ceux qui y avaient vécu, et qui l'avaient illustré; en outre, elle se souvenait exactement du caractère des hommes qu'elle avait connus, de leur personnalité, de leurs originalités même. Chez son père, elle avait vu Lelia coiffée de repentirs et Cœlio pincé dans son habit bleu; Victor Cousin et Sainte-Beuve l'avaient tenue sur leurs genoux; elle avait joué, petite fille, dans le salon de M[me] Mérimée; bref, il était impossible de l'entendre parler de ce temps sans se demander comment elle n'avait jamais songé à noter des souvenirs si précieux pour l'histoire de nos lettres.

Un jour, ma mère me pria d'entreprendre le dépouillement de la volumineuse correspondance de François Buloz, mon grand-père. C'était écrire l'histoire de la *Revue des Deux Mondes*. Je me suis donc mise à l'œuvre, voilà dix ans déjà — moi qui n'ai connu ni ce passé, ni les hommes qui en firent l'ornement et la gloire. Fidèlement

pourtant, j'ai recueilli tous les souvenirs qu'un témoin aussi autorisé me transmettait, à mesure qu'ils pouvaient jeter quelque lumière sur le caractère ou sur l'époque à laquelle ils se rapportent.

Tout incomplète que soit cette étude, — et à mesure que je l'écrivais j'y découvrais de nouvelles lacunes, — j'ai persévéré dans la tâche qui m'avait été confiée, espérant, malgré bien des imperfections, atteindre ce double but : rendre plus vivante, au moyen de la correspondance et des souvenirs recueillis, l'histoire des débuts difficiles de la *Revue*, et faire mieux connaître celui qui s'honora d'être, pendant quarante-cinq ans, l'appui et le soutien des lettres françaises.

I. — FRANÇOIS BULOZ

Sa foi explique son œuvre,
Son œuvre explique sa vie.
SAINT RENÉ TAILLANDIER.

Sur les confins extrêmes de la Haute-Savoie, pas encore en Suisse, presque plus en France, dans un des replis du Grand Salève, le village de Vulbens est blotti. Ses maisons, échelonnées irrégulièrement à flanc de coteau, sont inégales, basses, et coiffées de grands toits larges, semblables aux bonnets tuyautés qui coiffent les vieilles du pays. Au centre du village, en face du presbytère actuel, dans une de ces maisons entourées de prairies, François Buloz naquit le troisième jour complémentaire, an II de la République (20 septembre 1803). Ses parens étaient de fortune médiocre (1), ils avaient sept enfans, et vivaient chichement quand François vint au monde : le huitième.

Lorsqu'il eut onze ans, son père mourut et Antoine, le frère aîné, qui était à Paris se préparant à l'École normale, fit venir le cadet et l'interna dans une petite pension de la rue des Écoles, d'où l'on conduisait les pensionnaires deux fois par jour au lycée Louis-le-Grand. Sur les années de François Buloz à Louis-le-Grand, nous n'avons que peu de détails; il y entra en cinquième, et ses débuts furent malheureux; le jour même de son entrée au lycée, il fut éborgné par le coup de poing brutal d'un camarade, dont il ne voulut jamais dire le nom : ce tout petit Savoyard avait déjà une singulière énergie.

Il sortit du lycée en 1821. Son rêve était d'entrer à l'École

(1) Ils avaient jadis fait profession d'horlogers, un François Buloz, grand-père du fondateur de la *Revue*, est qualifié, sur un acte de 1771, maître horloger.

normale, comme l'aîné (1). Mais il dut sacrifier ce rêve, car l'argent de la succession paternelle s'épuisait, et il lui aurait fallu deux ans d'études encore, des répétitions, et puis... vivre pendant ce temps. Alors il renonça à l'École normale. Il avait dix-huit ans, sept ans de lycée, il avait fait de bonnes études, pas brillantes, mais solides. Il savait beaucoup de choses, mais ce n'est guère quand il s'agit de gagner sa vie.

Et Antoine, le frère aîné? Ne pouvait-il aider son cadet? Le frère aîné luttait, lui aussi. Il était d'esprit aventureux et aborda les carrières les plus diverses. Ce normalien fut même, plus tard, directeur de mines! En 1825, il écrivait un peu, puis il fut présenté à différens personnages, et je ne sais comment il connut tant de généraux : Savary, duc de Rovigo, et aussi Montholon, la famille d'Elchingen, et le général Gourgaud, d'autres encore.

Parmi ces généraux, qui avaient vu les beaux, les merveilleux spectacles de l'épopée impériale, il s'en trouva qui, ne sachant pas les raconter, chargèrent le jeune normalien de rédiger leurs Mémoires avec leurs papiers et leurs notes. J'ai eu entre les mains un très curieux traité passé entre le jeune Antoine Buloz, et un de ces généraux, qui savait mieux, sans doute, manier une épée que tenir une plume... Il est stipulé, dans ce traité, que le normalien écrira les Mémoires du duc de Rovigo avec les renseignemens que celui-ci lui fournira, qu'il se chargera de toute la partie matérielle, le traité avec l'éditeur Bossange, etc., enfin qu'il fera tout, hormis de signer.

L'arrangement est curieux, mais, je crois, assez fréquent; ce qui est plus surprenant, c'est ce billet que j'ai trouvé dans les papiers d'Antoine Buloz : « Si, par vos amis de Vienne, vous pouvez me faire rendre par l'Empereur mes droits sur le *Mont de Milan* (ces droits étaient de soixante mille livres de rente), je vous serais bien reconnaissant, etc., » et c'est signé : duc de Rovigo! Comment ce jeune homme si pauvre, si inconnu, pouvait-il être à Vienne, et auprès de l'Empereur, un appui pour le duc?... Quoi qu'il en soit, A. Buloz s'occupait des affaires de celui-ci, et il ne devait pas s'en tirer trop mal, car un jour, reconnaissant, Rovigo lui écrit : « Mon cher Buloz, je ne sais pas ce qui m'est destiné, mais si je prends un commandement,

(1) Antoine Buloz entra à l'École normale la deuxième année après sa fondation.

je compte sur vous pour servir à mon état-major. Mandez-moi si cela vous convient. » Antoine Buloz n'avait jamais tenu l'épée, ni enfourché un cheval, que je sache; il est vrai que personne ne s'avisait de ces détails.

L'année même où François Buloz termina ses études, il entra pour vivre dans une fabrique de produits chimiques, une fabrique située en pleine Sologne, et qui n'appartenait pas à un chimiste, ni à un ingénieur, mais à M. de Jouy, qui, je pense, la commanditait.

Joseph Étienne, dit de Jouy, ancien engagé dans les troupes de la Guyane française en 1781, ancien sous-lieutenant d'artillerie aux Indes en 1787, ancien capitaine de l'armée du Nord en 1790, suspect et émigré en 1793, académicien en 1815, fit du libéralisme pendant la Restauration, et fut maire de Paris pendant la révolution de Juillet; auteur de *la Vestale,* que Spontini illustra, il écrivit *Sylla* et *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin,* enfin il fut orléaniste, journaliste, librettiste, polémiste, auteur dramatique, et chimiste! Que de surprises dans une telle existence! Jouy remplaça Parny à l'Académie française (1), et, s'il écrivit des vers moins légers que ceux de son prédécesseur, il fit bon nombre de livrets dont la lecture n'est pas indifférente. En collaboration avec Hippolyte Bis, notamment, il écrivit le livret de Guillaume Tell, et commit ces vers terribles :

Aux reptiles je l'abandonne,
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau.

Il faut lui rendre cette justice, M. de Jouy se lamentait en lisant ces vers, et disait : « Et ils sont signés Jouy! ah! le scélérat (2)! » Ceci à l'adresse de son collaborateur.

François Buloz, chimiste, ne réussit guère, et ce premier essai dura peu ; le jeune homme revint à Paris, suivit les cours du professeur Thénard, — encore la chimie, — à la Sorbonne, et apprit l'anglais, avec une grammaire et un dictionnaire.

Mais M. de Jouy, qui s'intéressait décidément à ce jeune Savoyard, travailleur entêté, lui trouva un emploi à la *Biographie nouvelle des contemporins* (3), publication dont il s'occupait

(1) M. Empis lui succéda.
(2) E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, t. I.
(3) *Biographie nouvelle des Contemporains* ou *Dictionnaire historique et rai-*

alors. Là, François Buloz faisait des recherches concernant les célébrités de l'époque, rédigeait des articles et des notices, grimpait des étages, passait des nuits ; il est vrai que tout cela lui rapportait, au bout du mois, cinquante francs, près de 1 fr. 70 centimes par jour, et il devait avoir faim, ayant vingt ans ! Bientôt, cet emploi lui manqua ; il entra alors dans une imprimerie (1) où il apprit le métier de typographe : il y réussit, et devint même un assez habile ouvrier. En 1825, il fut admis à l'imprimerie de l'archevêché comme correcteur. De huit heures du matin à huit heures du soir, le jeune Buloz était chargé de la lecture des épreuves ; tous les livres latins ou français lui passaient par les mains : ce dut être excellent pour compléter ses humanités.

Les journées étaient laborieuses ; bientôt, il utilisa aussi ses nuits en faisant des traductions d'anglais, — on se souvient qu'il avait appris l'anglais. — Il traduisit ainsi *The modern Traveller*, de Duncan, à raison de 55 francs la feuille in-18, pour l'éditeur Beaudoin en 1829 ; déjà, pour le même éditeur, en 1826, il avait traduit : *La Chimie appliquée à la médecine*, de Paris.

Ce furent de rudes débuts. F. Buloz habitait alors une chambre mansardée rue de Fleurus, près de Saint-Sulpice. Plus tard, directeur de la *Revue* déjà prospère, il aimait à rappeler ses commencemens difficiles. Volontiers, il allait, avec ses enfans, se promener le soir après dîner, et c'était souvent rue de Fleurus, vers la maison à la mansarde, qu'il conduisait les petits. Du bout de sa canne, il leur montrait la lucarne qui avait éclairé sa chambre pendant ces jours de cruelle misère, et ils étaient saisis d'une respectueuse stupéfaction. Il leur disait son découragement, lorsqu'un soir, en rentrant bien las d'une longue journée de travail, il avait vu un attroupement devant sa maison : les pompiers ! Il y avait un incendie, et un incendie qui commençait par le toit ; sa chambre brûlait, sa chambre et son matelas, tout ce qu'il possédait au monde. Où irait-il passer la nuit ?

On trouvera peut-être que je m'attarde à ces débuts

sonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité, par MM. Arnault, A. Jay, E. Jouy, J. Norvins et autres hommes de lettres, magistrats et militaires.

(1) F. Buloz rencontra là Pierre Leroux, prote à cette même imprimerie.

modestes et à cette infortune. Que l'on me pardonne : j'aime ces pauvres débuts, j'y puise aussi quelque fierté. « Il faut durer, » disait F. Buloz, c'est-à-dire : il faut résister, reconstruire sans cesse, et souvent ceux dont on dit : « Ils n'ont pas de chance, » sont des victimes qui portent en elles-mêmes les causes de leurs propres défaites.

Enfin, en 1828, F. Buloz entra, comme correcteur encore, à l'imprimerie d'Éverat, 18, rue du Cadran. C'est là que se décida son avenir, et qu'il abandonna le métier de typographe, pour devenir directeur de Revue. Le changement n'est pas petit. Comme correcteur à l'imprimerie d'Éverat qui était importante, ses relations avec les hommes de lettres devinrent plus fréquentes; même il put rendre service à quelques-uns d'entre eux. C'est ainsi qu'il rencontra le docteur Véron, le fameux Véron, plus tard ami de la plus fameuse Rachel : Véron venait de fonder la première *Revue de Paris*. Il connut aussi Eugène Süe, dont il imprima *l'Histoire de la Marine*, Brizeux, Alfred de Vigny, d'autres encore : tous étaient en rapports suivis avec l'imprimerie, et avec le correcteur Buloz.

Au milieu de ces nouvelles relations, il en retrouva une ancienne, un camarade de collège, M. Auffray, imprimeur aussi, dont la maison, assez importante elle aussi, était située passage du Caire. Les relations se renouèrent entre eux : leur profession les rapprochait. M. Auffray commença d'apprécier les qualités de son ancien camarade; il l'observa, il vit à l'œuvre la compétence professionnelle du jeune Buloz, son sens juste des affaires; l'imprimeur, en outre, eut l'occasion de charger le correcteur de quelques négociations délicates avec certains hommes de lettres; il put se rendre compte de l'autorité qu'avait déjà acquise le jeune homme; il constata que celui-ci était écouté. Dès lors, sans doute, la résolution de M. Auffray fut prise. Il proposa à F. Buloz une association, en vertu de laquelle ils dirigeraient tous deux un recueil que lui, Auffray, venait d'acheter.

Ce recueil, c'était la REVUE DES DEUX MONDES, JOURNAL DES VOYAGES.

Fondée quelques mois auparavant, par MM. Mauroy et Ségur-Dupeyron, elle « se mourait, » quand M. Auffray offrit à son ami d'en relever le titre. Celui-ci accepta, et un acte fut dressé entre eux. Cet acte, signé le 1er février 1831, contient de

modestes engagemens : il stipule que F. Buloz sera rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes, Journal des voyages*, avec une annuité de 1 200 francs, et 2 francs par abonnement : voilà, je pense, de beaux traitemens!

Les livres étaient chers, et les revues rares en France à cette époque. Les recueils contemporains ne pouvaient guère prétendre à ce titre encyclopédique de « Revue ». La *Revue Française*, publiée par MM. Guizot et de Broglie, avait précisément cessé de paraître en 1830. *Le Globe*, fondé par Dubois en 1824, était un « journal sérieux » qui « traitait souvent avec supériorité de haute philosophie, de littérature, d'art de toute espèce, mais ne traitait guère que les questions générales de la politique (1). » Il y avait aussi le *Mercure du XIXe siècle* : un contemporain nous dit que ce journal, « tant de fois ressuscité et toujours mourant, avait été abandonné aux célébrités libérales, et à toutes les banalités des partis (2). » Quant à la *Revue Encyclopédique*, le même contemporain déclare qu'elle ne formait qu'une masse de documens « plus ou moins utiles, mais indigestes. » Enfin la *Revue de Paris*, fondée la veille par le docteur Véron, est la seule qui aurait pu entraver l'essor de la Revue nouvelle : c'est le contraire qui arriva.

Lorsqu'il s'engagea à devenir l'associé de M. Auffray, F. Buloz devait certainement avoir son idée faite sur l'avenir de la petite brochure saumon ; pourrait-il, même patiemment, réaliser son rêve?

Au lendemain de la révolution de Juillet, le pays apaisé espérait enfin tenir, folle espérance! le Gouvernement définitif. Cette sécurité allait-elle rendre à la littérature les esprits occupés, jusque là, presque uniquement de politique? La bourgeoisie désarmée lirait-elle? La *Revue* aurait-elle des abonnés? Des rédacteurs, elle en aurait. Déjà l'extraordinaire floraison de 1830 se faisait jour. Il fallait attirer ces jeunes talens, les retenir; ce n'était pas un mince travail. « Songez que son recueil était inconnu, dit Henri Blaze, et qu'il n'avait pas d'argent pour payer ses premiers collaborateurs; aussi, pour des embarras, il en eut, et de gros. Durs commencemens, créer une revue! Avec beaucoup d'argent, la chose n'est déjà pas si facile, nous en avons l'exemple chaque jour; mais aboutir

(1) Delécluze, *Quarante ans de Souvenirs*.
(2) Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*.

sans moyens financiers, vaincre sans le nerf de la guerre, et par l'unique effort du labeur et de l'entêtement, voilà le génie (1). »

Il est certain que François Buloz sut s'imposer ; on comprit que son effort aboutirait. Il donnait à tous l'impression de la force tranquille et laborieuse, et aussi, il avait le don de discerner le talent chez les très jeunes ! N'a-t-on pas dit de lui que c'était un « sourcier ? » Excellente qualité pour un directeur de Revue : il croyait à la jeunesse, il croyait aussi aux modestes, car il y avait alors des débutans modestes. Combien de jeunes ont débuté rue des Beaux-Arts ! Musset n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il collabora à la *Revue* pour la première fois ; Jules Simon y fut accueilli sortant de l'École normale (timidement, il avait jeté son premier article dans la boîte aux journaux de la *Revue ;* quelques jours après, on l'avisa que son travail était à l'impression) ; Henri Blaze, présenté par Dumas, avait vingt ans quand parut sa première œuvre, et tant d'autres !

Jules Simon nous confie : « Je pouvais écrire des articles, je me croyais assez bien doué pour le journalisme, — excusez cette vanité, — je me croyais donc capable d'écrire, mais je me savais incapable de me proposer (2). » La *Revue* était désignée pour présenter au public ces talens naissans. « Quand on apprit que, dans un recoin perdu du faubourg Saint-Germain, se formait la ruche aux idées, ce fut partout une envolée soudaine de joyeux et libres talens. Mais personne ne s'inquiéta de savoir si Buloz avait de l'argent, et combien. » Il faut ajouter que « ce monde-là écrivait, chantait, philosophait et dissertait à l'aventure, quelques-uns pour la gloire, le plus grand nombre pour le plaisir (3). » En résumé, il y eut entre la *Revue* des débuts et la génération pensante de 1831 un échange : celle-ci trouva à temps une tribune autorisée qui l'imposât au public, celle-là en groupant autour d'elle les talens nouveaux, établit son renom, et étendit son influence. En outre, elle fut accueillante avec libéralisme, sans souci d'opinions religieuses ni politiques.

J'ai sous les yeux un des premiers numéros de la *Revue des Deux Mondes ;* c'est un mince cahier de début ; sa couverture saumon est ornée d'une vignette étrange, une vignette de Tony Johannot, qui représente le Nouveau Monde, nu comme il sied,

(1) Henri Blaze, *Mes Souvenirs de la « Revue des Deux Mondes. »*
(2) Jules Simon, *Premières années.*
(3) Henri Blaze, *Mes souvenirs*, déjà cités.

et la tête ornée de plumes, offrant au Vieux Monde, plus correct, une branche d'olivier. N'oublions pas que cette composition se rapporte au titre de la *Revue* qui était aussi, à cette heure, *Journal des Voyages*.

Ce numéro, — 15 février 1831, — renferme un article de Soult de Dalmatie sur « la Grèce, » un article de Montalembert ; puis « la Vendée après le 29 juillet, » d'Alexandre Dumas ; « l'Enfant Maudit » de Balzac, et une étude de Sainte-Beuve sur Georges Farcy. En tout, une centaine de pages environ. C'est peu, mais au deuxième semestre de la même année, le menu est plus abondant. Je relève au sommaire « les Diables bleus, » d'Alfred de Vigny, un article de Sainte-Beuve sur les « Poètes et romanciers de la France ; » un article de Victor Hugo sur un « Voyage aux Alpes ; » l'*Idole* d'Auguste Barbier ; de Gustave Planche, « La Haine littéraire, » une nouvelle de Balzac, et la fameuse « Rose Rouge » d'Alexandre Dumas, qui, donnée à la *Revue* comme inédite, avait déjà été publiée sous un autre titre, et fut cause, vingt ans après, de bien des reproches du directeur à l'auteur... oublieux.

Pendant plusieurs années, ces numéros présenteront certaines lacunes : la critique n'y apparaîtra que de temps en temps ; il n'est pas non plus question de politique avant le 1er octobre 1831, date à laquelle Jules Janin se chargera de la chronique sous ce titre : « Les révolutions de la quinzaine. »

Sainte-Beuve, parlant en 1844 des débuts de la *Revue* et de sa fondation, reconnaît qu'à cette époque, elle avait plutôt l'aspect d'un magazine. « Lorsqu'il n'y a pas moins de treize à quatorze ans, au lendemain de la révolution de Juillet, cette *Revue* commença, et qu'elle conçut la pensée de naître, elle dut naturellement s'adresser aux hommes jeunes et déjà en renom, aux écrivains et aux poètes que lui désignait leur plus ou moins de célébrité. M. Hugo, M. de Vigny, bientôt M. Alfred de Musset, George Sand, dès que ce talent eut éclaté, et, au milieu de tout cela, M. de Balzac, M. Dumas, et d'autres personnes qui ne se piquent pas d'être citées en si haut rang à côté d'eux, tous successivement, ou à la fois, furent associés, appelés, sollicités même (plusieurs s'en vantent aujourd'hui) à contribuer de leur plume à l'œuvre commune. On s'essayait, on cherchait à marcher ensemble. Dans ces premières années de tâtonnemens, le corps de doctrines critiques n'était pas encore

formé ni dégagé, la *Revue* avait plutôt le caractère d'un *magazine*. Cette lacune se faisait quelquefois sentir, et l'on cherchait à y pourvoir; mais de telles doctrines, pour être tant soit peu solides et réelles, de telles affinités, ne se créent pas de toutes pièces, et l'on attendait (1). » Petit à petit ces lacunes furent comblées. F. Buloz y veilla : il veillait à tout.

Lorsque je regarde le buste que le sculpteur Guillaume a exécuté du fondateur de la *Revue*, figure imposante et même un peu terrible, je ne puis m'empêcher de penser qu'il était l'homme de son œuvre, et que son être donnait l'impression vivante de la volonté la plus énergique. François Buloz était grand, et d'allure robuste. Sans cesse penché sur une tâche fatigante, il fut de bonne heure voûté. Sa forte carrure, son visage rasé, en faisaient le type du Savoyard solide : il semblait taillé pour vivre vieux, occupé dans les champs, à surveiller les moissons... Mais voilà que le hasard malicieux avait fait de lui un homme de bureau et d'étude, un travailleur assidu des choses de la pensée. Car c'était avant tout un travailleur : tout ce à quoi il a touché, il l'a étudié avec conscience et passion. Bourru, silencieux, et peut-être timide, il était singulièrement pénétrant, et comme il était dur pour lui-même, il n'admettait chez les autres ni fatigue, ni découragement.

Comme presque tous les observateurs, il avait l'esprit mordant, et il trouvait le mot juste, peignant si bien ce qu'il veut peindre, que le mot reste ensuite comme un surnom. Peu d'hommes ont eu plus de querelles et de procès, ont déchaîné plus de tempêtes, et cela d'autant mieux que son œuvre grandissait, et que sa revue devenait moins accessible. De quels sobriquets ne l'a-t-on pas gratifié à son tour! Il fut l' « Ours de la Revue; » Philarète Chasles, — à qui, plus tard, il fit un procès, — l'appelait le « Paysan du Danube, » Mme Quinet, le « madré Compère. » (Quel ami il fut pourtant pour son mari, pendant ses longs jours d'exil!) On a fait sur lui des quatrains et des quolibets sans nombre, peu lui importait! Épigrammes et railleries, il les négligeait quand il ne préférait pas les ignorer : il ne se révolta que lorsqu'il fut trahi, ou calomnié. D'un caractère entier, assez redoutable en somme, il fut discuté, il fut aussi détesté, mais il eut des amis délicieux, qu'il garda jalousement.

(1) Sainte-Beuve, *La Revue en 1845*.

Une passion domina, gouverna sa vie : sa *Revue*. Il lui sacrifia tout, il lui dut toutes ses transes et aussi toutes ses joies. C'était, cette Revue, sa chose, son enfant, il l'aimait comme on aime un être vivant pour l'avenir duquel on peine, on se prive. Il y pensait sans trêve, — il ne pensait qu'à elle. Notez qu'il avait le sens très fin des lettres. On a dit de lui, on a écrit, — combien de fois l'ai-je lu! — qu'il n'avait pas d'instruction, qu'il ignorait les lettres. Que d'erreurs! Ceux qui parlent ainsi ne l'ont pas connu. Son érudition, il l'avait acquise lui-même, sans doute, mais après des études classiques bien plus sérieuses et approfondies que celles que font actuellement nos fils, et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'hommes instruits, dont les débuts furent difficiles?

Indépendant d'esprit, F. Buloz n'était accessible à aucune recommandation. « Il ne considérait que l'intérêt de la *Revue*, y conformait ses appréciations, et rejetait tout ce qui pouvait s'en écarter. » Il écartait impitoyablement ce qui paraissait obscur et diffus, l'auteur fût-il un maître. — « Que m'importe? disait-il, je suis le public, je ne demande pas mieux que d'être instruit ou intéressé; or, si je ne comprends pas, le public ne comprendra pas non plus. » Et lorsqu'il s'était prononcé ainsi, il fallait céder; le plus souvent, on cédait.

Jules Simon raconte à ce propos une anecdote assez plaisante.

Cousin avait fait, sur Kant, un article qu'il considérait comme un chef-d'œuvre. Il en était fier, le lut à l'Académie des Sciences morales, et en annonça la publication dans la *Revue des Deux Mondes*. Il remit les épreuves de l'article à Jules Simon, son disciple, et le pria de les porter à l'impression. « Mais, dit Jules Simon, Buloz monta chez moi quelques heures plus tard, et me déclara tout net que l'article ne paraîtrait pas. » Étonnement du disciple, qui veut démontrer que cet article est un morceau de premier ordre : « Je n'en doute pas, dit Buloz, mais ça n'est ni pour vous, ni pour Cousin que je fais ma Revue, c'est pour les gens d'une intelligence moyenne. J'ai lu cela d'un bout à l'autre, je n'y comprends pas un mot, et *jamais* je ne publierai un article que je ne comprendrai pas. Cousin n'a qu'à le porter au *Journal des Savans*. » En vain, J. Simon veut-il persuader au terrible fondateur qu'il était amplement couvert par la signature. « Il s'était mis dans la tête de frapper un grand coup, pour se débarrasser à tout jamais

de la métaphysique... Je vous laisse à penser si l'affaire fit du bruit. Cousin entra dans une colère sans pareille... Il jura qu'il n'écrirait plus dans la *Revue.* » Après quoi, j'imagine qu'il s'apaisa, car il écrivit encore dans la *Revue*... J'aime cette anecdote; elle dépeint à merveille l'homme qu'était F. Buloz, bien décidé à rester le maître chez lui. Cette indépendance a permis qu'il ne fût l'homme d'aucune coterie, d'aucun gouvernement. De cœur, il était libéral... mais il imprima Veuillot!

Rien ne comptait pour lui, en dehors de sa *Revue*; la composition de ses numéros était sa pensée constante; il s'occupait de tout lui-même, des abonnemens, de l'extension à l'étranger, de la contrefaçon littéraire, qu'il a combattue dix ans; et, à côté de ces questions vitales, il s'inquiète aussi de la « netteté de l'impression, de la ponctuation, de la disposition d'un titre, de mille détails qui semblent n'être rien, et qui font une exécution supérieure (1). »

Il entretient avec les diplomates des plus lointaines ambassades une active correspondance, qui lui procure des informations politiques de premier ordre. A Turin, à Rome, à Vienne ou à Londres, à Stockholm et à Madrid, il a des correspondans partout. Les collaborateurs qui voyagent, chargés de missions officielles, comme Lœwe-Weimars, Marmier, de Molènes, A. Thomas, Jurien de la Gravière, sont mis aussi par lui à contribution, et lui envoient, sur ses pressantes demandes, d'intéressantes informations pour la *Revue*, et, plus tard, pour l'Annuaire de la *Revue*.

Il eut des associés, mais il resta toujours seul maître, car il n'aurait jamais supporté une autre influence, si discrète fût-elle, à côté de la sienne : il régna donc seul, et je pense qu'il était de l'avis d'Homère, — du moins en ce qui concernait la *Revue* : *Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon, il n'y a qu'un maître.* « Pendant dix-neuf ans, dit Maxime du Camp, il combattit pied à pied, gagnant chaque jour un peu de terrain, se désespérant quelquefois, ne désespérant jamais, déployant une patience indomptable, et finissant par triompher des obstacles devant lesquels tout autre aurait reculé. »

François Buloz écrivait à Edgar Quinet : « J'ai une vie de galérien. Je travaille dix-huit heures par jour; » et, en se

(1) M. du Camp, *Mémoires*.

plaignant ainsi, il ne comprenait pas qu'on ne s'imposât pas le même labeur et les mêmes fatigues; il disait à Gérard de Nerval : « Vos belles qualités! qu'en faites-vous? Vous ne travaillez pas! » Alors, de toutes ses poches, Gérard tirait des bouts de papier, sur lesquels il avait griffonné hâtivement : fragmens d'articles, notes, « qui finiraient bien, disait-il, par faire un article entier! » Cela exaspérait Buloz.

Souvent il lui fallait attendre page par page la chronique de Forcade, envoyer cinq ou six fois chez lui : on imprimait à mesure. Quelquefois, au moment de terminer le numéro, il recevait un mot de Forcade : « Mon cher monsieur, ne comptez pas sur moi... » Le chroniqueur ne pouvait faire sa chronique, il était malade, au lit. Alors F. Buloz appelait trois ou quatre rédacteurs, de ceux sur qui il pouvait compter pour les cas extrêmes, et il leur distribuait le travail : « Vous, Lavollée, disait-il, vous parlerez de la Chine; vous, Mazade, prenez la politique intérieure; X... fera la partie administrative, pas la question d'Orient! Je l'ai donnée tout à l'heure à Z... » Ainsi la chronique se faisait en collaboration et le numéro paraissait, achevé quand même. On comprend qu'un tel homme ait réussi : il mit toutes ses qualités au service d'une seule œuvre : tel fut, je pense, le secret de son succès. Songez qu'il commença avec trois cent cinquante abonnés; en 1834, seulement trois ans après, ces trois cent cinquante sont devenus mille, en 1838 quinze cents, en 1843 deux mille, et vingt-cinq mille en 1868!

« Personne avant lui, a dit Brunetière, n'avait pu faire ce qu'il a fait, personne, même les Revues anglaises, qui sont encore aujourd'hui dans les mains des partis politiques, dont elles servent d'abord les intérêts, et ceux de la littérature ensuite. Et ainsi, dans la littérature contemporaine, peu d'hommes se trouveront avoir tenu plus de place que F. Buloz, littérateur qui n'a rien, ou presque rien écrit. Les Académies elles-mêmes auront moins agi sur l'opinion que la *Revue des Deux Mondes* (1). »

François Buloz ne se reposa jamais. Même à la fin de sa vie, frappé par la mort dans ses plus tendres affections, accablé lui-même par une douloureuse maladie, « sourd, presque aveugle, il se soulevait encore avec une énergie invincible

(1) *Grande Encyclopédie : F. Buloz*, par F. Brunetière.

pour tâcher de surveiller la *Revue* (1). » Après nos revers, en 1870, il se désespérait d'être trop vieux pour tenter, par l'organe de cette *Revue*, le relèvement des énergies morales de la France. Si la mort ne lui en accorda pas le temps, du moins le vieux fondateur eut-il la fierté de connaître que l'œuvre qu'il laissait réaliserait le souhait qu'il avait formé pour elle dans ses débuts difficiles : durer.

II. — LES PREMIERS COLLABORATEURS : A. DE VIGNY

Parmi les collaborateurs de la première heure, quelques-uns sont demeurés obscurs, d'autres furent célèbres et leur nom ne saurait périr : aux uns comme aux autres la *Revue* doit un souvenir de reconnaissance car, lorsque laborieuse et inconnue elle cherchait à vivre, ils furent les ouvriers de son succès, et demeurent les associés de sa gloire. Aux débuts d'une telle entreprise, il est sans doute heureux d'attacher de grands noms; cependant d'autres hommes plus modestes se sont voués à la même tâche; dans un labeur souvent ingrat, ils ont fourni l'effort quotidien nécessaire à la réussite. Ceux-ci ont partagé vraiment les fortunes diverses de l'œuvre commune, s'intéressant à sa grandeur, s'y dévouant de toute leur foi. De ces fidèles, la *Revue* était un peu la fille : il ne se passait pas de jour qu'ils ne vinssent prendre de ses nouvelles, causer du numéro prochain, et en escompter joyeusement le succès. Grands ou petits, célèbres ou inconnus, la plupart des rédacteurs se lièrent d'une fidèle amitié avec F. Buloz.

La *Revue* d'alors, redoutée au dehors, était simple et familiale au dedans; sans luxe, — et pour cause, — le décorum y était inconnu, la façade inexistante; une simplicité extrême y régnait, mais, dans le local modeste de la rue des Beaux-Arts, une union étroite s'établit bientôt entre le directeur et les écrivains; de leur contact journalier, ils firent une intimité précieuse : les rédacteurs de F. Buloz devinrent, non seulement ses amis, mais ceux des siens, ils furent traités en familiers et eurent leurs entrées à toute heure dans la maison.

Alfred de Vigny fut parmi les artisans du début. En 1828, il avait quitté l'armée pour se vouer définitivement aux lettres.

(1) Maxime du Camp, déjà cité.

Il dut connaître François Buloz à l'imprimerie de la rue du Cadran, car dès la fondation de la *Revue*, le nom du poète figurait au sommaire, accompagnant les *Scènes du Désert*, puis les *Consultations du docteur Noir*. A propos de ce dernier livre, F. Buloz écrivait à Vigny, au cours de la publication : « ... J'avais besoin de vous voir pour vous exprimer tout le plaisir, toute l'admiration que m'a fait éprouver *Stello*, et cependant, je ne suis qu'à la fin du *réfectoire*. Quand une Revue est arrivée à publier d'aussi belles choses, elle est la première du monde. C'est à vous que je dois cela. Ma reconnaissance vous est acquise (1). » Les relations de F. Buloz et d'A. de Vigny furent cordiales, et demeurèrent, en somme, fidèles, — malgré Sainte-Beuve et Gustave Planche : le premier, au début, par son idolâtrie exclusive pour Hugo, le second par sa critique inexorable, avaient failli séparer le fondateur de la *Revue* de son collaborateur.

Il vint un temps où l'on se plut à opposer Hugo à Vigny. C'est une de nos manies françaises : la comparaison. Pourtant, quoi de plus dissemblable que le génie de ces deux poètes? Cette rivalité fut douloureuse à Vigny, et lorsque la *Revue des Deux Mondes* elle-même inséra certaine note de Sainte-Beuve sur Victor Hugo, à propos des *Feuilles d'Automne* et du *Roi s'amuse*, Vigny prit cette insertion au tragique et en fit une affaire personnelle.

Sainte-Beuve, qui avait ses raisons, ne cessait de porter Hugo aux nues; il disait : « A peine âgé de trente ans, il s'est fait dans notre littérature une place unique et immense; drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain (2). » Vigny, blessé, se plaignit à Buloz... mais comment revenir sur de semblables paroles : « tout relève aujourd'hui de cet écrivain? » Le mécontentement de Vigny, connu à la *Revue* et au dehors, amusa la galerie, et Sainte-Beuve écrivit à Hugo (3) : « J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance; un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire, etc. » ce en quoi Sainte-Beuve se trompait!

Cependant, l'auteur de *Stello* exigeait une note rectificative

(1) Citée par Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny*, tome II.
(2) 30 octobre 1832. Cette note n'est pas signée.
(3) 13 novembre 1832.

que Buloz n'était guère disposé à accorder. « Il avait promis seulement, dit encore Sainte-Beuve à Hugo, un mot dans la chronique..., » et il ajoute irrévérencieusement : « Je suis arrivé hier soir à la *Revue* lorsqu'il était en train de fabriquer cette note, et j'en ai raccommodé la phrase, de peur que sa plume n'allât trop à droite ou à gauche. Cela lui sauvera peut-être une brouille qu'il redoute fort. Quant au gentilhomme, il est tué moralement pour moi (1). »

Voici la note qui fut insérée dans la chronique du 15 novembre 1832 : « A ce propos, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque, récemment, il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n'entraient pas dans notre pensée. Le grand poète dont il s'agissait serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention. Les Lamartine, les Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas, ne relèvent que de leur propre direction; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils s'expriment. » — Vigny est-il satisfait? Nullement. Il se montre, au contraire, « plus offensé de la rectification que du premier jugement... »

Ce différend entre Hugo et Vigny, provoqué par la première note louangeuse de Sainte-Beuve (celle du 30 octobre 1832), fit quelque bruit dans le petit cercle littéraire du temps; depuis lors, bien des écrivains l'ont mentionné : les uns pour accabler Vigny sous le poids de sa susceptibilité orgueilleuse, les autres pour confondre le naïf enthousiasme de Sainte-Beuve. Mais qu'auraient dit les uns et les autres, s'ils avaient su que cette note, dictée par Victor Hugo en personne, avait été envoyée par lui-même à la *Revue?* Voici le passage d'une lettre de F. Buloz à George Sand, très postérieure à ces événemens, et qui les confirme : « Laissez-moi encore, à ce propos, vous citer un fait qui m'est personnel. En 1832, Victor Hugo m'envoya lui-même une note dictée par lui, et que vous pouvez retrouver dans la *Revue* de ce temps, 1831 ou 1832. J'étais bien novice alors, et bien admirateur aussi; j'insérai donc cette note qui commençait ainsi : « Tout relève de Victor Hugo, drame, « roman, poésie, etc. » J'ai encore présent à la mémoire l'orage

(1) Sainte-Beuve à Hugo, 14 novembre 1832.

que ceci me valut d'un côté, les railleries de l'autre, et je me promis bien de n'être plus dupe de pareil charlatanisme. Croyez-en mon amitié et mon expérience : louez, mais restez dans la mesure, etc. (1). »

L'année suivante, Vigny donna à la *Revue* son charmant Proverbe : *Quitte pour la peur*. En l'écrivant pour Marie Dorval, l'auteur s'était souvenu d'une anecdote que la duchesse de Béthune lui avait contée : dans l'œuvre émue, sombre, tragique ou désespérée de *Stello*, c'est une jolie vision du précédent siècle, ce *Quitte pour la peur*, légère, pleine de grâce.

A ce propos, F. Buloz écrivait à Bocage : « Alfred ne me paraît pas vouloir se contenter de cinq cents francs pour son Proverbe, tant pour son insertion dans la *Revue* que pour le tirage à part : il hésite, il veut attendre... C'est cependant fort bien payé; du reste, je ne doute pas que nous ne l'ayons; mais je voudrais couper court à ses hésitations, et savoir sur quoi compter. Je me repose donc sur vous pour en dire deux mots à Mme Dorval, et faire décider la chose promptement. Je vous en prie, mon ami, ne négligez rien (2). »

L'admirable nouvelle de Vigny, *Laurette ou le Cachet Rouge*, dont F. Buloz eut la primeur, fut, à l'époque des débuts de la *Revue*, la cause d'un procès entre celle-ci et le *Petit Courrier des Dames (journal de modes et de patrons)*. Le premier procès de F. Buloz! Il en aura d'autres, et de plus redoutables : contrefaçon, propriété littéraire, poursuites contre les auteurs d'insertions calomnieuses, ruptures de traités, etc., ce sera plus grave! Pourtant, ce premier procès l'émeut plus que ne le devait faire aucun autre. L'existence de la *Revue* est bien récente, et déjà on plagie la *Revue!* Quatre articles, insérés dans les numéros des 1er mars 1831, novembre de la même année, et 15 février 1833, sont reproduits dans le *Petit Courrier des Dames;* ces articles tronqués, et accommodés à sa petite taille, comprennent, entre autres, une nouvelle de J. Janin, et surtout *Laurette ou le Cachet Rouge*. Poursuites de la *Revue* contre le *Petit Courrier* qu'elle accuse de contrefaçon, car il a dénaturé les articles, et changé plusieurs de leurs titres. Elle lui réclame, par l'organe de Me Rousset, 2000 francs de dommages et

(1) F. Buloz à George Sand, 5 mai 1864, inédite. Collection S. de Lovenjoul, F. 146.
(2) Inédite.

intérêts. A. Duval plaide pour le malhonnête *Petit Courrier*. L'avocat du Roi reconnaît le délit de contrefaçon, et le Tribunal, après mûre délibération, inflige 160 francs d'amende au délinquant, plus 100 francs de dommages et intérêts à payer à la *Revue des Deux Mondes*.

Voilà une mince affaire, mais les journaux s'en sont emparés. La plaidoirie de Me Rousset, avocat de F. Buloz, est citée et commentée par eux. Ne lui font-ils pas dire, au sujet de la propriété des œuvres de Vigny, acquise récemment par la *Revue:* « La prose de M. de Vigny est hors de prix! » On devine que le poète se montra blessé d'une telle expression. Me Rousset, cependant, rétablit les textes, et Vigny, apaisé, écrivit (1) :

« Monsieur,

« Je suis très sensible à vos témoignages de regrets, et à l'explication si loyale, si spirituelle, et si polie de M. Rousset. Je regrette infiniment l'ennui que cela doit lui avoir causé, mais veuillez bien lui dire qu'il n'en doit accuser que la Presse.

« C'est cette *commère* seule, comme il l'appelle, qui m'a appris faussement, ainsi qu'à tous les abonnés de la *Gazette des Tribunaux* et du *Messager* (du 3 juillet), *que la marchandise de M. de V. était hors de prix, c'était ce que M. Buloz faisait dire par son défenseur*. Je pensais bien qu'il était difficile que ces expressions eussent été celles d'un homme distingué comme l'est M. Rousset, et que cette plainte fût venue d'une personne aussi véridique que M. Buloz. Je suis bien aise de recevoir de M. Rousset une assurance positive de ce mensonge public, qui devait m'être d'autant plus sensible que j'ai refusé, pour être utile à M. Buloz, plusieurs autres journaux rivaux de la *Revue*, et plus opulens qu'elle. Mais l'opulence ne fut jamais une séduction pour moi, et je les ai peu regrettés.

« A présent, monsieur, je crois que pour que rien ne puisse nuire à l'opinion qu'on doit avoir de l'accord du directeur et des auteurs de la *Revue*, il serait bon que M. Rousset écrivît au rédacteur de l'un de ces journaux quelque chose qui ressemblât à ceci :

« Il est faux que j'aie déclaré au nom de M. Buloz rien de

(1) A M. Brindeau, de la *Revue de Paris*.

« pareil à ce que vous me faites dire dans votre numéro du 3, « sur les manuscrits de M. de Vigny et leur prix excessif. Jamais « je n'ai rien entendu dire à personne, ni rien dit moi-même, « qui pût justifier les paroles que vous me prêtez, et qui « seraient d'une révoltante injustice.

. . . .

« Voyez vous-même, et jugez ce qui sera le plus convenable ; je ne conserverai de cette bagatelle qu'un vif regret de la contrariété qu'elle cause à M. Rousset. Veuillez le lui témoigner, monsieur, et agréer l'assurance de ma haute considération.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Vigny, travaillant la nuit, sortait à l'aube. Lorsqu'il arrivait à la *Revue* dans son manteau romantique, ce solitaire faisait sensation, car il fut « un des derniers à porter cette romanesque draperie. » Il y a, sur ce manteau, un mot charmant de Paul de Molènes : « M. de Vigny porte un manteau pour cacher ses ailes... »

Au sujet des relations de F. Buloz et du poète, on a écrit : « Ces deux natures, en dépit de leurs incompatibilités de surface, finissaient toujours par s'entendre... grâce à la médiation de Planche. » J'estime pour ma part que les brusqueries de Planche ne rapprochaient pas le directeur de la *Revue* de Vigny, bien au contraire. Que l'on en juge ! Au lendemain de la représentation de *Chatterton*, Planche malmena quelque peu la pièce (2). L'auteur se froissa de nouveau, rendant F. Buloz responsable de l'opinion du critique ; pourtant dans le numéro même de la *Revue* où parut l'article de Planche, le directeur avait inséré une note élogieuse sur le drame ; elle se termine ainsi : « Nous faisons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur ; tout assure, du reste, une brillante carrière au drame touchant de M. Alfred de Vigny. A l'auteur de *Stello* la gloire d'avoir tenté le premier une réaction contre le drame frénétique et le drame à spectacle, et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits. »

Cette note ne plut pas à Vigny, et il écrivit à F. Buloz le

(1) Le 18 mai 1833, inédite.
(2) Voir la *Revue* du 15 février 1835.

18 février : « Vous n'avez rien combattu dans votre note; elle ne fait que confirmer votre article. »

« Votre article, » c'est-à-dire l'article de Planche. Dans sa lettre, le poète semble supposer que Buloz a choisi Planche pour faire spécialement la critique de *Chatterton*, alors qu'en réalité Planche était chargé de la critique dramatique à la *Revue des Deux Mondes* depuis 1832 : à vrai dire, il s'en acquittait avec quelque sévérité. Voici la lettre d'A. de Vigny à F. Buloz :

A M. le directeur de la Revue des Deux Mondes.

« Je n'ai aucune colère, monsieur, et je vous réponds dans un calme parfait.

« Je prévoyais tout ce qui est arrivé; seulement, j'ai voulu laisser aller tout le monde jusqu'au bout, afin de juger les amitiés par les faits, dans une occasion décisive pour moi.

« Il est très vrai que je vous ai dit de laisser faire celui qui voudrait me juger. Mais je n'ai jamais désiré que ce fût l'un plus que l'autre. C'était à vous de choisir, vous l'aviez fait depuis longtemps. Si l'on eût suivi mes désirs, que j'ai exprimés à M. Bonnaire, on n'eût fait aucun article sur *Chatterton*, comme on n'en a fait aucun pour *Stello*.

« Il est décent qu'un journal ne vante pas celui qui signe ses feuilles, mais il est incompréhensible qu'il l'attaque.

« Voilà pour le passé.

« J'attendrai l'avenir, comme je l'ai dit à M. Bonnaire, pour savoir ce que je dois penser de la résolution que vous dites avoir prise.

« Mille complimens empressés.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Dans le numéro du 1er mars, autre article affirmant le succès de *Chatterton*. « Le *Chatterton* de M. de Vigny obtient décidément, au Théâtre Français, un succès beaucoup plus grand que n'eussent permis de l'augurer les jugemens de la critique... Et avec tout cela la pièce a réussi. Le public a applaudi, il a fait mieux, il a pleuré, et il y retourne avec per-

(1) Inédite, le 18 février 1835.

sévérance... En matière de théâtre, le public est juge souverain... Aussi quand il (le critique) vous aura longuement entretenu des vices du poème, du défaut d'agencement des rôles, de tous les griefs plus ou moins fondés que son esprit d'analyse lui suggère, dites-lui seulement : « Tout cela est vrai peut-« être, mais veuillez m'expliquer comment il se fait que j'aie « pleuré (1)? »

Alfred de Musset exprime à peu près la même idée, dans l'un des deux sonnets qu'il dicta un soir à George Sand sur *Chatterton*, « dans quelque nuit d'exaltation maladive : »

... Messieurs du journalisme,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,
Sept fois au contre-sens, et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré...

« Messieurs du journalisme, » c'est G. Planche, que Musset, pour bien des raisons, haïssait.

O critique d'un jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré,
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,
Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré!

Après la rupture avec G. Sand, Musset, se souvenant de ces deux sonnets, priait F. Buloz de les faire brûler... « Ayez la bonté de prier Mme Dudevant, lorsque vous la verrez, de brûler les deux pages de vers que j'ai laissées chez elle, il y a quelque temps. » Il craignait la publicité pour ces sonnets, et il disait : « C'est une affaire de pure vanité littéraire, je suis faiseur de vers, c'est mon métier, j'agis par intérêt pécuniaire; » et parlant de Vigny : « Dites-lui, je vous en prie, si vous le voyez, combien j'admire *Chatterton*, et que je le remercie de tout cœur de nous avoir prouvé que, malgré les turpitudes qui nous ont blessés, dégradés, ou abrutis, nous sommes encore capables de pleurer, et de sentir ce qui vient du cœur. »

S'il n'y réussit guère, Buloz essaya toujours de panser les blessures que le sensitif Vigny se plaignait de recevoir des

(1) 1er mars 1835.

uns ou des autres. Faut-il admettre, comme on l'a prétendu, que le directeur de la *Revue*, en laissant librement s'expliquer Gustave Planche sur *Chatterton*, fut ingrat envers le poète qui avait naguère secondé ses efforts? Je ne le pense pas. En ce qui concerne la prétendue ingratitude de F. Buloz à l'endroit d'A. de Vigny, on verra, par la correspondance qui suit, ce qu'il en faut penser; quant à la froideur du poète, il ne me paraît pas non plus qu'elle se soit manifestée. Ou plutôt, il me semble que Vigny avait de fréquens accès d'amour-propre blessé, et que les relations, ensuite, reprenaient leur cours. En fait, la confiance et l'attachement réciproques des deux hommes résistèrent à l'absence, et aux années.

Un mois après l'incident causé par la chronique de Planche, le poète écrivait à F. Buloz souffrant : « Je suis bien fâché d'apprendre votre indisposition, qui, j'espère, ne sera pas longue. La première fois que je pourrai passer les ponts, j'irai m'entretenir avec vous (1). »

C'est encore au directeur de la *Revue* que Vigny s'adressa, lorsqu'après le discours du député Charlemagne, à la Chambre, le poète se crut accusé de glorifier le suicide... Indigné derechef, il chargea F. Buloz de publier la protestation suivante, qui parut, en effet, dans le numéro du 1er septembre 1835 :

A M. le directeur de la Revue des Deux Mondes.

« Monsieur,

« Le public qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social; c'est ma conviction; mais que pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.* Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée, et demande au législateur pour le poète, le Temps et le Pain.

« Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

(1) 28 mars 1835, A. de Vigny à F. Buloz, inédite.

« Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

« Agréez l'assurance de ma haute considération.

« COMTE ALFRED DE VIGNY. »

La mode des albums destinés à recueillir les pensées et poésies des hommes de lettres sévissait déjà en 1836. Mme F. Buloz, jeune mariée de six mois, avait, elle aussi, son album : il est sous mes yeux. Habillé de maroquin capucin (le chiffre d'or de la jeune femme : C. B... relève seul la sévérité de cette reliure « janséniste »), ce précieux volume, qui contient maintes poésies, signées de noms illustres : Lamartine, Henri Heine, Antoni Deschamps, G. Sand, A. Dumas, Brizeux, Jasmin, fut aussi entre les mains de l'auteur de *Stello*. F. Buloz le lui porta un matin, et réclama la collaboration du poète.

Voici la lettre que celui-ci écrivit à F. Buloz quelques jours après :

« Ne doutez pas du regret que j'ai eu de ne pas me trouver chez moi l'autre jour, ni de mon empressement à être agréable à Mme Buloz. J'ai mis quelques vers sur son album, mais je ne vous les envoie point, afin que vous veniez les chercher, s'il vous plaît que nous causions pour bien des choses qui nous occupent. Je ne sortirai avant une heure et demie, ni demain, ni samedi, ni lundi.

« Agréez mes complimens, et présentez mes respects à Mme Buloz, je vous en prie.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Le sonnet que le poète inscrivit sur l'album de Mme Buloz fait allusion à l'exécution de Pépin, Moray et Fieschi, les régicides, qui venaient d'être guillotinés. Ce sonnet, qui est d'un romantisme extrême, et pourrait être illustré par Célestin Nanteuil ou May, figure dans l'édition définitive du *Journal d'un Poète*, aux *Fantaisies oubliées*, sous ce titre : « L'esprit parisien. » — Il a été écrit pour le bal de la mi-carême, au bénéfice des pauvres, en mars 1836 :

(1) A. de Vigny à F. Buloz, 7 avril 1836, inédite.

Sonnet pour la fête de l'Opéra au bénéfice des pauvres.

Esprit parisien! Témoin du bas Empire!
Vieux sophiste épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Tes gloires du matin, la meilleure et la pire...

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire
Le plâtre d'un grand homme, ou bien d'un assassin,
Leur imprimant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Pompant jusques au cœur ta lèvre de vampire,

Tu ris! ce mois joyeux t'a livré, trois par trois,
Les fronts guillotinés sur la place publique.
Ce soir, fais le chrétien, dis bien haut que tu crois.

A genoux! roi du mal, comme les autres rois
Pour que la charité, de son doigt angélique,
Sur ton front de damné fasse un signe de croix.

Avril 1836.

ALFRED DE VIGNY.

Cette même année 1836, en juillet, Vigny partait pour Londres (1). Il écrivait à Sainte-Beuve, le 6 : « Je pars samedi pour Londres. J'ai besoin de vous voir et de vous embrasser avant de m'embarquer. » Et de Londres, avant de rentrer en France, deux mois après, à F. Buloz :

« Monsieur,

« Dites-moi avant que je parte s'il n'y a rien à Londres en quoi je puisse vous être utile ou agréable. En deux jours j'aurai votre lettre, et je serai heureux de vous être bon à quelque chose, à vous, ou à votre fille aînée, la *Revue des Deux Mondes.*

« N'y a-t-il absolument rien qu'elle ignore sur l'Angleterre, et dont il lui soit bon de s'instruire? Vous n'avez qu'à m'en écrire.

(1) M. E. Dupuy, dans son remarquable travail sur A. de Vigny, écrit : « Un autre voyage, dont je souhaiterais qu'on apportât une preuve très décisive, se placerait en 1836. » Et encore : « Si ce voyage s'est accompli, il a eu bien peu d'importance. » Voici une lettre de Vigny qui apporte la preuve décisive, — puisqu'il en faut plusieurs, — car, doit-on négliger le billet de Vigny à Sainte-Beuve?

« Quel est donc le nom du traducteur de *Stello?* Je suis étonné qu'il n'ait pas profité de mon séjour ici pour me montrer son travail. Pensez-vous qu'il y eût perdu beaucoup? J'ai fait demander à Sainte-Beuve par Antony s'il avait quelque commission à me donner, mais mon bon Antony aura perdu ma lettre entre les moulins à vent et le cimetierre *(sic)* de Montmartre. Répétez donc, s'il vous plaît, cette question à Sainte-Beuve, en l'assurant qu'il n'a pas de meilleur ami que moi. J'ai fait honte à M. Baillière (1) de ne pas avoir *Volupté* sur sa table. Mettez-le donc un peu plus au courant, et faites qu'on ne lui envoie que de bonnes choses. En vérité, nous n'en manquons pas. Je vais revenir dans peu de jours. J'ai beaucoup vu dans ce pays, et j'ai amassé d'ineffables souvenirs.

« Écrivez-moi un mot pour que je ne pense pas que vous n'avez point reçu ma lettre. Envoyez la vôtre chez M. Baillière, je l'aurai plus vite qu'à la campagne; j'irai tous les jours à Londres jusqu'à mon départ.

« Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame Buloz, et croyez-moi bien tout à vous.

« Mille complimens de ma part à M. Bonnaire.

« Alfred de Vigny (2). »

2 septembre 1836.

On le voit, aucune rancune de la part de Vigny concernant l'épisode de *Chatterton :* du moins en ce qui regardait F. Buloz; une grande tendresse, il faut le remarquer en passant, pour Sainte-Beuve; une grande admiration pour *Volupté,* toujours.

Dans cette correspondance, si l'on voulait pousser à l'extrême la recherche de mésintelligences qui ont pu naître encore, mais qui, je le répète, furent légères, peut-être les trouverait-on dans le désir affectueux que le poète avait de pousser à la *Revue* des collaborateurs amis, dont F. Buloz n'estimait pas le talent. De là, les visites de Vigny au directeur, continuellement absent dans ces circonstances, les lettres du poète restant sans réponse, etc. Il faut relire à ce sujet, dans le livre de M. E. Dupuy, le passage concernant la pièce d'Antoni Deschamps : *Le retour à Paris.* On verra avec quelle insistance « le bon Antoni »

(1) Correspondant de la *Revue* à Londres.
(2) Inédite.

recourait à l'intervention de Vigny. « Je ne vous cache pas, écrivait alors F. Buloz à celui-ci, que je lui en veux de se servir de votre amitié pour me forcer la main, car je répugne à insérer ses vers. » Il n'inséra d'ailleurs qu'une note.

Les lettres suivantes abordent des questions du même genre. Vigny demande une réponse pour son ami M. de la Grange (1) :

« Je voudrais savoir de vous si vous insérez les deux articles de la Grange avant de lui répondre, mon cher monsieur Buloz. J'attendais un mot de M. Bonnaire à ce sujet... »

Puis, pour hâter cette réponse qui ne vient pas :

« Il y a longtemps aussi que vous vous en tenez tous deux à l'intention de m'envoyer le projet de traité en question. Je vous préviens qu'on me presse beaucoup d'un autre côté, et qu'il me faudra répondre.

« Mille complimens empressés.

« ALFRED DE VIGNY. »

Mais F. Buloz ne goûte pas les articles de M. de la Grange; d'autre part, il ne veut pas blesser Vigny dans son amitié; donc, il propose, ce qu'il propose toujours en pareil cas : de publier le morceau dans la *Revue de Paris*, qu'il dirige aussi à cette époque, et qu'il fait passer en seconde ligne... Mais Vigny :

« Je ne crois pas que vous puissiez, sans le consentement de M. de la Grange, insérer ses articles dans une autre *Revue* que celle des *Deux Mondes*, à laquelle il les a destinés. Il me semble que vous pouvez retarder jusqu'à ce que j'en aie écrit à Ed. de la Grange.

« Je ne comprends pas d'ailleurs quels peuvent être vos scrupules. Lequel des hommes vivans peut croire le plus gros de ses livres d'une valeur plus grande que celle des plus petits billets de ces grands morts, Rousseau et Voltaire ?

« La lettre de Jean-Jacques au pasteur Vernes est pleine d'âme et de bonté chaleureuse. Croyez-moi, cela ne peut faire tort à la grave *Revue des Deux Mondes*.

« Mille complimens.

« ALFRED DE VIGNY (2). »

(1) Ed. de la Grange, ancien officier et ancien diplomate, ami de Vigny et de Lamartine.

(2) 1er novembre 1836, inédite.

L'article de la Grange contenant les lettres de Rousseau et de Voltaire au pasteur Vernes parut dans la *Revue de Paris* (1).

L'année suivante, c'est pour une dame, Mme St..., que Vigny sollicite son directeur. Cette fois, il demande l'accès de la *Revue de Paris*. Mais F. Buloz demeure froid. Le dimanche 12 février 1837 le poète écrit :

« Il est clair que vous n'êtes jamais chez vous, mon cher monsieur Buloz. Hier et aujourd'hui j'ai tenté de vous rencontrer, et cela bien inutilement. J'aurais pourtant à vous parler. Comment faire? Je vous attendrai jusqu'à deux heures. Si dans vos courses, vous avez ma maison sur votre ligne, montez-y, je vous prie, ou que ce soit mardi à deux heures, ou dites-moi quand vous serez chez vous. »

Et un mois après :

« J'attends encore votre réponse pour le manuscrit intitulé *Mlle d'Amilly* que je vous ai remis. Je vous l'ai recommandé deux fois avec insistance. Je vous ai dit que j'en faisais beaucoup de cas, et que la personne qui vient de l'écrire pouvait être utile à la *Revue de Paris* par son talent facile et gracieux. Je trouve tout simple que vous ayez désiré lire et juger vous-même ce manuscrit; vous ne l'aviez pas fait encore lorsque je vous ai vu : je voudrais savoir aujourd'hui si vous en avez enfin pris connaissance. Vous m'avez dit qu'il vous avait paru, au premier coup d'œil, que les développemens étaient trop longs. Eh bien ! quand vous vous en serez assuré en lisant cette nouvelle, envoyez-la à l'auteur avec vos observations, et dites nettement votre intention sur son travail, très important à ses intérêts. Je désire vivement pouvoir lui transmettre une bonne réponse.

« Je suis au lit depuis le 15 de ce mois, j'ai beaucoup souffert, mais je suis guéri, quoique ne partant pas encore (2). »

Le mois suivant, Alexandre Dumas publiait dans la *Revue de Paris* une étude intitulée *Rome dans les Gaules*. Parlant de Lyon et de la place des Terreaux, « où sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de Thou, » il produisit la pièce officielle, relatant la mort, « le récit positif et nu, » dit-il, « conservé par la plume du greffier. » C'est à cette pièce que Vigny fait allusion dans la lettre qui suit :

(1) 1837.
(2) 29 mars 1837, inédite.

« J'avais depuis onze ans précisément chez moi ce rapport de l'interrogatoire de Cinq-Mars et de Thou et de leur mort, dont vous m'avez parlé ce matin ; je l'ai cité dans les notes nombreuses de la 2e édition de *Cinq-Mars*, avec le traité d'Espagne, mais j'ai supprimé toutes les notes dans les 3e, 5e et 9e éditions. Je désirerais vous revoir demain mardi ou mercredi vers midi, je vous montrerai ces documens, et vous me direz si ce sont les mêmes que vous venez d'imprimer dans votre *Revue de Paris*. »

Après cela, Vigny revient sur la question de la nouvelle de Mme St... Il insiste. Buloz sera-t-il impitoyable? — Qu'il voie cette jeune personne : il compte sur sa gentille timidité pour gagner sa cause auprès du directeur.

« Si je n'étais horriblement souffrant, ce soir, j'irais vous voir pour vous recommander de relire encore la nouvelle dont nous avons parlé avant de la refuser si impitoyablement. Conseillez à Mme St... de l'abréger, voyez-la, vous trouverez en elle la douceur et la timidité d'un enfant, et vous aurez fait une chose juste et bonne.

« Si vous venez demain et avant d'avoir tranché cette petite difficulté, vous me ferez bien plaisir. J'aurai aussi à vous montrer des papiers qui vous intéresseront, et à vous parler de la *Revue des Deux Mondes* (1). »

Ces papiers « qui intéresseront, » et cette conversation sur la *Revue des Deux Mondes*, voilà l'appât, il me semble? D'ailleurs, Vigny, bon et serviable, se dévouait avec élan. Cependant le poète ne donnait plus rien à la *Revue;* il ne publiait rien d'ailleurs, et F. Buloz s'inquiétait ; comme il lui reprochait son silence, Vigny lui répondait plaisamment le 7 mai (2) :

« Je ne crois pas que mon silence cause une émeute d'abonnés, mais je leur donnerais de tout mon cœur la peine de lire quelques lignes de moi, si j'en avais pu écrire quatre de suite depuis que je vous ai vu. J'ai été malade et garde-malade à la fois, je n'en puis plus. Profitez-en pour venir me voir si vous voulez bien, lundi ou mardi. J'ai des choses sérieuses à vous dire, dans votre intérêt, que j'ai plus à cœur que vous ne pensez. Voici encore un grand journal qui a la fantaisie d'avoir de mon écriture, toute mauvaise qu'elle est; son général en chef

(1) 3 avril 1887, de Vigny à F. Buloz, inédite.
(2) 1837, 7 mai, dimanche, inédite.

m'est venu voir, j'ai répondu que mon mariage avec la *Revue* ne me permettait aucun caprice de ce genre. Est-ce là de la fidélité? »

De 1835 à 1841, Alfred de Vigny, en pleine gloire, s'enferma dans le silence. Déjà son œuvre dramatique était close, mais il n'avait pas encore écrit ses plus beaux poèmes : les poèmes philosophiques. « Ce n'est pas le moindre mérite de Buloz, a écrit M. E. Dupuy, d'avoir accueilli, et, je crois, admiré les *Poèmes philosophiques*. Mais pour une raison ou pour une autre, on prit l'habitude à la *Revue* de dauber sur Vigny en son absence, et Buloz ne fut pas le dernier à traiter avec dérision une stérilité que soulignaient certains habitués de la salle de rédaction de la rue Saint-Benoît. »

Je ne sais où M. E. Dupuy a pris ce renseignement. Chez Sainte-Beuve, affirme-t-il. Mais Sainte-Beuve n'en dit pas si long : il constate, et c'est tout, que F. Buloz se met à rire, lorsque Vigny lui annonce qu'il apportera bientôt une quantité de manuscrits qui l'effrayera: « Buloz rit tout haut et ne s'en cache guère. » Quant à *dauber* sur Vigny en son absence dans les bureaux de rédaction, si on l'eût fait, Vigny l'eût su, et si Vigny l'eût su, ombrageux comme il était, ne se serait-il pas séparé de la *Revue*? Mais cette mauvaise grâce du rédacteur en chef à l'égard de ses collaborateurs, c'est un des clichés volontiers employés à son endroit. Par bonne fortune, les lettres sont là (1).

Pendant une partie des années de silence où il se confina, le poète d'*Éloa* subit la grande crise sentimentale de sa vie : sa rupture, ses ruptures, avec Marie Dorval. C'est alors qu'il « sentit la terre lui manquer sous les pieds. » Le malicieux Sainte-Beuve a écrit : « Il s'était avisé un jour de porter dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent, mais des moins préparées à coup sûr pour une telle offrande. L'illusion de sa part dura des années. » Le réveil, si cruel,

(1) En 1838 parurent les Œuvres complètes de Vigny, et, à la Biblioteca Civica de Milan, il existe, à propos de cette publication, une lettre du poète adressée à un directeur de Revue. Est-ce F. Buloz? Il n'y a pas de suscription à cette lettre :
« Je vous envoie ces livres du fond de mon lit où depuis dix jours je viens d'être retenu par de violentes douleurs. Ce n'est pas au directeur de la *Revue* que je donne mes œuvres, c'est à un ancien ami que ses caprices ne me font point oublier. » Ceci, du 30 janvier 1838. Il semblerait bien que F. Buloz en fût le destinataire? Pourtant, je possède les œuvres que Vigny offrit à F. Buloz. Sur la page de garde de *Stello*, le poète a écrit : « A F. Buloz, témoignage d'amitié. » Ce témoignage d'amitié ne s'accorde guère avec la lettre de la Biblioteca Civica.

nous valut les plus beaux cris de la *Colère de Samson* (1).

Ce « parfum de sainte solitude, » ce silence que, par fierté, Vigny aimait, il s'y enferma pendant les vingt-huit dernières années de sa vie. « Ce fut pour lui, dit un de ses biographes, un refuge contre les heurts du monde, une thébaïde impénétrable où il demeura seul en présence de sa pensée (2). »

Pourtant, à la fin de l'année 1838, le silence de Vigny se prolongeant, F. Buloz s'inquiète de nouveau. Mais Stello n'est plus à Paris : qu'est devenu Stello? Voici sa réponse :

23 décembre 1838, 42, York Street, Portmann Square.

« Mais, en vérité, je suis dans un pays fort connu qui s'appelle Londres; c'est une grande forge et une belle boutique située au coin de l'Angleterre. Vous aurez pu entendre parler de ce pays-là, et cette ville n'est pas découverte trop nouvellement.

« J'y suis depuis le 25 novembre; je n'ai passé qu'un jour à Paris, et je suis arrivé tout droit ici avec Mme de Vigny dans sa famille. Des affaires m'ont fait quitter le midi de la France, où je travaillais paisiblement, comme en effet je vous l'écrivais, je crois (3). On me fait fête ici. Les soirées y sont continuelles et brillantes, et vous savez que c'est le tems où le mouvement commence. C'est toujours la vie aux flambeaux, d'ailleurs, car la nuit ne cesse guère, tant le brouillard et la fumée sont amoureusement entrelacés.

« Le jour n'est pas plus obscur sous le 70e degré de latitude, où n'est plus, j'espère, Marmier, avec mon cousin. J'ai un peu de calme en ce moment-ci parce qu'il n'y a plus autour de moi que six enfans blonds qui parlent; je puis écrire; il y en a neuf ordinairement, mais si jolis que je n'entends pas leur bruit. Il est bien vrai que tout ce voyage m'interrompt dans mes écrits, mais qu'y faire? On ne compose pas sa vie comme un roman.

(1) L'admirable organisation artistique de Dorval égara Vigny. Comme il s'était évanoui plusieurs fois en écrivant *Chatterton*, Dorval pleura de vraies larmes en jouant Kitty Bell. Crut-il voir en elle une autre Kitty? Au début de cette passion, il était si respectueux avec l'artiste, qu'un jour elle lui dit en le regardant dans le blanc des yeux : « Quand les parens de M. le comte viennent-ils me demander ma main? »

(2) Paléologue, *A. de Vigny*

(3) Le 10 décembre, il écrivait à P. Busoni : « Vous parliez aussi de mes travaux. Le moyen de les achever, s'il vous plaît? Je m'y étais mis à la campagne, et des affaires m'ont appelé à Londres où me voilà en plein luxe et en plein brouillard. »

Il y a un moment où l'on perd ses parens de tous côtés, où il faut se mettre à la tête de ses affaires et dire comme mon cher Sainte-Beuve : « Adieu loisir ! » Cependant, je vais bientôt revenir m'enfermer à Paris, j'espère. Je reçois seulement à présent votre lettre du 10 décembre. Grâce à un mot que vous aviez mis sur l'enveloppe, un colonel anglais qui passe par Londres pour aller à Calcutta me l'a apportée, et ses nièces ne lui ont donné que celle-là des lettres de Paris que jamais on ne m'envoie comme vous pensez. Ce serait trop de chemin pour des billets d'invitation à dîner, etc., etc. Je suis heureux que vous ayez eu cette bonne pensée qui fait qu'enfin je sais ce que vous m'écrivez. Je vous remercie de vos offres de service (1) et de vos nouveaux témoignages d'une amitié dont je ne veux jamais douter. Oui, nous aurons beaucoup à dire pour le Théâtre-Français. Il a assez mal entendu ses intérêts véritables jusqu'ici. J'espère que votre main s'y fera sentir un peu fortement. La place que vous occupez est très élastique, et peut être tout ou rien, selon votre vouloir. Il faut de nouvelles œuvres, et certainement il en viendra ; croyez-vous qu'il soit possible de m'envoyer ici des épreuves comme vous me le proposez ? Indiquez-moi votre manière et, si mon séjour à Londres se prolonge, j'aurai quelque chose à vous faire passer... Quel est donc, s'il vous plaît, ce nom que j'ai aperçu à la place du vôtre, au bas de la *Revue?* Je ne sais plus rien. Je n'ai pas ouvert un journal depuis quatre mois. Je voudrais savoir si le Théâtre-Français monte quelque nouvel ouvrage. Voici mon adresse ; faites-en vite usage, je vous en prie, pour me dire de vos nouvelles. Serrez la main de ma part à ceux de mes amis qui m'aiment et croyez-moi tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY.

« *P.-S.* — Parmi soixante lettres que j'ai trouvées à Paris, il y en avait une de cette bonne petite M[me] St... qui se plaignait timidement de votre oubli. Une honnête et malheureuse personne qui a du talent, que voulez-vous de mieux? Ne m'enverrez-vous pas des livres?

« Écrivez bien cette adresse si vous voulez qu'elle arrive,

(1) F. Buloz venait d'être nommé commissaire royal à la Comédie-Française, et avait demandé à A. de Vigny des œuvres dramatiques pour la scène de la rue de Richelieu.

mettez sur l'enveloppe « par Boulogne. » Si je suis à la campagne, on me l'enverra :

« *42, York Street, Portmann Square* (1). »

En 1839, Sainte-Beuve écrivait aux Juste Olivier : « De Vigny revient d'Angleterre où il va souvent ; il a hérité de son beau-père une fortune dans l'Inde : être riche, cela lui sied et réjouit ses amis. Sa poésie d'ivoire y gagnera. Un peu d'or au pied de l'albâtre. » On sait que Vigny avait épousé une Anglaise. On conte que son beau-père, M. Bunbury, dînant à l'ambassade de France avec Lamartine, alors secrétaire, dit à ce dernier : « Mon gendre est aussi un célèbre poète français. » On lui demanda le nom de ce gendre, mais il ne s'en souvint pas. On cita alors plusieurs noms de poètes, mais à chacun d'eux, M. Bunbury disait : « Non, non, ce n'est pas cela ! » A la fin, Alfred de Vigny fut cité, et le beau-père alors : « Oui, je crois que c'est cela !... »

En 1843, Vigny, qui se « recueillait » depuis longtemps, publia dans la *Revue* quatre de ses poèmes philosophiques : *La Sauvage, La Mort du loup, La Flûte,* et *Le Mont des Oliviers.* Avant de donner *La Maison du Berger,* qui parut l'année suivante, il confiait à son ami E. de la Grange : « Je fais d'autres poèmes encore, mais qu'ils soient imprimés ou non, que m'importe ? Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais ! C'est une saignée pour moi, que d'écrire quelque chose comme *La Mort du loup.* »

Et à F. Buloz, le 14 juillet 1844, à propos de son dernier poème, *La Maison du Berger :*

« J'envoie demander pour la première fois l'épreuve corrigée, et en pages, au farouche autocrate de la *Revue,* qui doit se féliciter d'avoir des compositeurs qui inventent d'aussi jolis petits mots que

Le soupir d'achin, etc.

pour

Le soupir d'adieu (2)

et la *morsure* pour la *nature.*

(1) Inédite.

(2) La nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre, Etc.

« Quelle critique sanglante de mon écriture! et moi qui la croyais lisible!

« Quoi qu'il en soit, j'aime autant que ces légères différences disparaissent de ma main.

« Ayez la complaisance de demander que l'on conserve la composition de ce poème; j'en ferai tirer à part un certain nombre pour moi.

« J'ai regretté de n'avoir pas ainsi gardé les autres (1)... »

Cette appellation d' « autocrate farouche, » dont A. de Vigny gratifie plaisamment le directeur de la *Revue*, reparaît souvent dans les lettres qu'il lui adresse à cette époque. La même année encore : « Je vous prie, autocrate farouche du Théâtre-Français, de dire à un de vos esclaves de la Comédie de m'envoyer par la petite poste, sous enveloppe, rue des Écuries-d'Artois, n° 6, deux billets de 1re galerie dont j'ai besoin pour faire voir Rachel à une personne qui l'admire. Vous m'avez recommandé en pareil cas de vous écrire la veille; j'espère qu'il est tems aujourd'hui pour la représentation d'*Andromaque*, demain jeudi (2). »

Après *La Maison du Berger*, Vigny garda dix ans le silence. F. Buloz, cependant, le sollicitait continuellement. M. Glinel m'a communiqué une lettre du poète, datée de 1849. Il y répond encore une fois aux prières du directeur, qui demandait avec insistance la deuxième Consultation du *Docteur Noir*.

2 février 1849. — *Au Maine-Giraud.*
Jeudi. — *Blanzac (Charente).*

« Enfin, mon cher monsieur Buloz, pour cette fois je reçois très exactement et la *Revue des Deux Mondes* et votre lettre du 17 février.

« J'apprends avec grand plaisir les prospérités nouvelles de la *Revue*. Je ne doute pas qu'elles ne s'accroissent encore, puisque la contrefaçon a succombé. Juste retour des choses d'ici bas. Je crois qu'il y aura une autre rivalité dont il est heureux que votre fille la *Revue* soit délivrée : c'est celle du Théâtre-Français, qui pouvait vous empêcher de lui donner tous vos soins.

(1) Inédite.
(2) Inédite : 11 septembre 1844.

« Je ne puis juger des mérites de ces *accessions* nouvelles dont vous vous applaudissez, sans connaître les noms des écrivains éminens qui s'unissent à vous, dans une même et sage intention; mais je pense que le salut de la France sera le seul but de tous leurs efforts. Peut-être ferez-vous bien de laisser chacun entendre l'ordre à sa manière, et apporter sa pensée libre et entière au faisceau que vous semblez vouloir grossir et resserrer à la fois. Pour la responsabilité de sa signature, chacun prêtera ses forces, comme l'a dit l'Introduction dont vous parlez; ses forces seules seront comptées et adoptées, ses faiblesses seront oubliées.

« Vous me parlez encore de la seconde Consultation du *Docteur Noir;* ce sera la troisième que vous aurez, car la seconde a été brûlée de ma main. Je m'en félicite aujourd'hui, car je me repentirais de l'avoir publiée.

« Elle eût donné une autorité nouvelle à une idée séduisante, mais dangereuse. Je me sentais emporté alors comme dans une pente rapide par mon imagination, et séduit par l'originalité de la fable et de la composition de cet ouvrage. Je m'arrêtai à temps, quoique peut-être à regret. La conscience l'emporta sur l'émotion de l'invention.

« Ce fut un bon procédé de votre part que de comprendre mes scrupules, de vous y rendre, et de laisser de côté la publication de ce volume. N'en regrettez pas l'abandon, qui n'est qu'un retard, et ne vous repentez pas de cet acte de courtoisie et d'amitié de vous et de M. Bonnaire. Vous avez depuis imprimé bien d'autres choses de moi.

« Je ne renonce point à achever cette suite de *Stello* commencée et assez avancée; mais en ce moment de déchiremens et de luttes, un roman philosophique comme *Stello* est une arme moins soudainement utile qu'une discussion directe sans autre forme que celle du discours. Je crois qu'il ne faudrait pas publier ce livre à présent, quand même il serait complet. Je vous ai promis de ne rien livrer de ce genre avant sa publication à aucun recueil, à aucun journal; j'ai tenu parole, quoique souvent et bien vivement pressé.

« Ce n'est pas du 24 février que date mon silence, et vous savez bien que c'est à la *Revue* seule que j'ai toujours donné toute idée que je croyais bonne à publier.

« Plus que jamais j'ai dessein de le faire, et d'entrer dans

vos vues. Je n'oublie pas plus que vous ne le faites, que l'un des premiers j'ai apporté ma pierre dans les fondations de cet édifice de la *Revue*. Dès que j'aurai écrit un nouveau travail qui pourra lui convenir, je vous l'enverrai et la suite de *Stello* ne tardera pas à paraître, si la santé de Mme de Vigny continue à se raffermir comme j'en ai l'espoir.

« Mille remerciemens et mille amitiés.

« ALFRED DE VIGNY. »

La maladie de Mme de Vigny, après celle de sa mère, l'inquiétait. « Je lutte en vain contre la fatalité, disait-il à la fin de sa vie, j'ai été garde-malade de ma pauvre mère, je l'ai été de ma femme pendant trente ans, je le suis maintenant de moi-même (1). »

Mme de Vigny, la femme du poète, était fort obèse dans son âge mûr. On me dit qu'elle était d'un esprit assez ordinaire; mais Vigny lui témoigna toujours une déférence et un respect profonds : il écoutait religieusement ses moindres propos. Quand elle tomba malade, il ne laissait à personne le soin de la transporter dans les bras, d'une chambre à l'autre. Ce respect pour les femmes, ces façons un peu cérémonieuses même qu'il prenait volontiers avec elles, c'est un des traits de caractère du poète. Ainsi, quand sa filleule, qu'il aimait tendrement, eut cinq ans, il cessa de la tutoyer : il lui baisa la main, plutôt que de l'embrasser comme il l'avait fait jusque-là; l'enfant, très choyée d'autre part, demeura interdite : dès lors son parrain lui imposa.

Même dans sa jeunesse, cérémonieux, silencieux, déférent, tel est Vigny avec les femmes. Ainsi l'avait élevé sa mère, et le petit carnet si précieux qu'elle lui remit lorsqu'il s'engagea en 1814, est rempli de conseils plus austères que tendres : « Que mon fils gagne lui-même ses grades : ni son père, ni moi, ne ferons rien pour l'y aider. » Je cite de mémoire, mais tel est à peu près le texte de l'un des avertissemens de Mme de Vigny à son fils. Pourtant, le dévouement de ce fils fut extrême; on se rappelle les tendres soins qu'il prodigua si longtemps à sa mère malade, et son désespoir devant ce lit de mort : son Journal en témoigne : « Quand son sang coule, mon sang souffre; quand

(1) *Le Journal d'un poète.*

elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement, » et encore : « 27 mars, jour de ma naissance : Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour : qui sait si elle n'y est pas pour quitter la vie? »

Au mois de janvier 1830, Alfred de Vigny fut assez gravement malade d'une fluxion de poitrine; il en prévint son ami Busoni :

« Je suis au lit et assez affaibli par le sang que l'on m'a tiré. »

F. Buloz, ignorant la maladie du poète, lui écrivit pour lui parler de la *Revue;* le 5 février, Vigny répondait :

« J'allais précisément vous écrire, car je pensais que ceux de mes amis dont me parlent vos lettres auraient eu récemment une bien bonne occasion de me prouver leur amitié. Depuis le 5 janvier, je suis au lit et à peine rétabli aujourd'hui d'une fluxion de poitrine et d'une fièvre très violente. Pendant plusieurs jours, j'ai été en danger. Je pense que vous l'avez ignoré tout à fait comme eux.

« Vous êtes bien bon de vous faire des reproches, vous n'êtes nullement coupable envers moi, car j'ai des volumes de lettres de vous qui me rappellent cette seconde Consultation, et loin de vous les reprocher, je vous en remercie, et j'ai toujours senti parfaitement que cette insistance était après tout une marque d'estime et même d'attachement. Ce sont ces sentimens-là qui sont les véritables et doivent demeurer durables entre vous et moi.

« Ils suffisent bien à eux seuls pour me décider à de nouvelles publications.

« Je suis loin d'oublier la *Revue*, car il ne se passe pas trois mois sans que je refuse d'écrire ailleurs en donnant pour raison que la *Revue des Deux Mondes*, dont je suis un des premiers fondateurs, a toujours été, et sera toujours mon organe.

« La dernière fois que je vous ai vu chez vous, nous étions, ce me semble, plus en accord que jamais, il y a deux mois environ. J'oublie si peu notre arrangement de la suite de *Stello*, que je vous ai écrit longuement de la campagne l'année dernière vers le 28 février. Relisez cette lettre dont vous me parlez si vous l'avez encore, et vous verrez pour quelles raisons je me félicitais de ce que vous, M. Bonnaire et moi, avions alors renoncé à cette publication; j'en aurais des regrets et presque des remords

aujourd'hui. La *Revue* combattrait cet ouvrage. Elle aurait raison et je crois que je l'y aiderais.

« Si vous voulez venir me voir vendredi, ou samedi, ou dimanche, je vous attendrai ces trois jours-là depuis deux heures après-midi jusqu'à six heures du soir. Nous parlerons dans ma cellule du passé, du présent et de l'avenir avec un peu de calme et de silence.

« Tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

M. E. Dupuy a écrit (il faut sans cesse revenir à l'étude de M. Dupuy sur Vigny) que F. Buloz préférait recevoir Vigny chez lui, plutôt que de visiter le poète, car le directeur de la *Revue* « entendait rester sur son terrain. » « Sur son terrain il était inexpugnable, » disait aussi H. Blaze. M. Dupuy semble voir toute une politique dans un fait bien simple : il est assez compréhensible que le directeur de la *Revue*, si absorbé par son travail, aimât mieux attendre chez lui le poète.

En 1854, F. Buloz obtint de Vigny *La Bouteille à la mer* qui parut dans le numéro du 1er février (2). Deux ans après, en mai, Vigny, souffrant, écrivait à son directeur :

« Comme je ne peux pas encore sortir, et que les douleurs que j'éprouve des suites de cette blessure me retiennent encore chez moi et souvent au lit, je vous envoie ce billet et ne puis vous rendre encore la dernière note que vous m'avez faite.

« Je le regrette pour les choses que j'avais à vous dire, et dont j'ai été empêché par la présence d'une autre personne...

« Si vous pouvez revenir à présent, puisque l'enfantement de la *Revue* du 1er mai vous laisse un peu de repos, vous savez que vous me trouverez à la même place depuis une heure après-midi jusqu'à une heure après minuit.

« Si vous avez une heure à vous, faites-la-moi connaître, et venez la perdre avec un invalide qui souffre jour et nuit.

« Tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY.

Vendredi, 2 mai 1856.

Voici la dernière lettre du poète à F. Buloz, — du moins

(1) Inédite.

(2) Ce numéro contient aussi *La Poésie des races celtiques* d'Ernest Renan, et une étude de Victor Cousin sur *La Marquise de Sablé et La Rochefoucauld*.

la dernière de celles que j'ai entre les mains. Il en existe certainement d'autres, mais où sont-elles? Celle-ci est de juin 1857, — et Vigny n'est mort qu'en 1863 :

« 24 juin 1857. Mercredi.

« En vérité, quand j'y réfléchis, je commence à penser que je devrais croire à votre amitié plus que je ne l'ai fait jusqu'ici, car vous avez pour moi toutes sortes d'ambitions qui ne me sont point venues à l'esprit.

« Si vous me parliez d'autre chose que de ces chimères, j'irais plus souvent vous voir, mais vraiment vous revenez bien souvent sur ces châteaux en Espagne, que vous bâtissez à vous tout seul, et dont la chute vous étonne toujours.

« Je ne sais point parler de ces choses, et j'aurais, au contraire, beaucoup à discourir sur les *belles lettres*, qui m'occupent avec une passion toujours croissante, quoique silencieuse en apparence.

« Les hautes régions de l'art ont été obscurcies par bien des écrits récens, et ce serait un devoir que d'y porter la lumière. J'irai samedi ou lundi vous en parler le matin.

« Il ne me paraît point facile d'aller voir cet être abstrait qu'on nomme la *Revue*, et ce n'est point ce que je veux faire; j'irai vous voir vous-même, et vous seul, et ce sera avec grand plaisir.

« Je viens d'être un garde-malade très inquiet pendant un mois, et un peu souffrant moi-même de cette fatigue.

« Tout à vous.

« ALFRED DE VIGNY (1). »

Que pense-t-on, après la lecture de cette lettre, des « mauvaises relations » que Vigny aurait eues avec F. Buloz?

Le directeur de la *Revue* fut fidèle au souvenir du grand poète. Henri Blaze relate, au sujet de la succession d'Alfred de Vigny à l'Académie française, une assez plaisante anecdote, qu'il me faut bien reproduire ici : elle nous donne une idée du goût littéraire qui régnait dans les « hautes sphères » de l'administration impériale.

Donc, au fauteuil de Vigny, il y a un « candidat de la Cour, » et on craint, en haut lieu, l'opposition des académiciens

(1) Inédite.

amis de la *Revue*. Mérimée est tout désigné pour servir d'ambassadeur entre la Cour et la *Revue;* il accorde à F. Buloz « la nullité du candidat, » mais il lui demande « de taire l'hostilité de la propagande, » qu'on redoute. Bref, il obtient de F. Buloz que celui-ci verra le ministre, M. Fould.

Henri Blaze est à la *Revue* quand F. Buloz revient de cette visite « exaspéré » et « la mort dans l'âme. » Voici le dialogue qui s'engage entre les deux beaux-frères, celui qui est exaspéré, et celui qui voudrait lui rendre le calme...

— Non, s'écrie Buloz, ce que j'ai entendu là dépasse tout, c'est à vous confondre !

— Calmez-vous d'abord.

— Figurez-vous un homme qui nous reproche d'introduire la politique dans cette élection, et lorsque je défends nos amis, et que je lui déclare que la politique n'est pour rien dans cette affaire, et qu'il devrait plutôt s'en prendre à l'insuffisance littéraire de son candidat, savez-vous ce qu'il me répond... ce qu'il a l'audace et le cynisme de me répondre, ce ministre de l'Empereur ?

— Dites.

— Il croise les bras, me regarde bien en face, et d'un air tout jovial, nous décoche à tous ce compliment : « Voyons, mon cher monsieur Buloz, soyons juste, je ne prétends pas non plus surfaire à vos yeux mon protégé, mais en revanche vous m'accorderez que CELA VAUT TOUJOURS BIEN M. DE VIGNY (1). »

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(A suivre.)

(1) H. Blaze, *Mes souvenirs de la Revue des Deux Mondes.*

NÉMÉSIS [1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

VIII. — LE MOT DE L'ÉNIGME *(suite.)*

La peur suppose le danger et Mme de Roannez n'en courait aucun, du moins qu'elle connût. Elle avait d'ailleurs l'âme trop forte, pour jamais défaillir devant une menace. Sa violente et subite émotion au terme de cet entretien provenait d'une cause plus noble. Ces trois mots « Je vous crois, » prononcés par Hugues, d'un tel accent et parmi des larmes, y avaient suffi. Son trouble avait été porté au comble par cette autre phrase du jeune homme : « Si vous ne m'aviez pas dit *toute* la vérité » et son insistance à souligner, à répéter ce « *toute.* » Elle-même pourtant l'avait réclamée aussi, « toute la vérité » quand elle l'interrogeait sur ses sentimens, et il la lui avait confessée toute — elle s'en rendait bien compte, — au lieu qu'elle lui avait menti, elle, sur un seul point, mais d'une telle gravité que le reste de ses déclarations s'en trouvait vicié, faussé dans ses parties les plus sincères. C'était très vrai qu'en écrivant le billet, reçu par Hugues à Saint-Louis, elle n'avait rien voulu que le faire revenir auprès d'elle. C'était très vrai qu'en refusant de lui répondre la veille, elle n'avait rien voulu que le garder à Valverde. Elle avait menti quand, tout à l'heure, dans la clairière, elle avait ajouté à cette affirmation, déjà équivoque : « Il n'y a

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1918.

(2) Voyez la *Revue* du 1er et 15 janvier, 1er février.

pas eu d'enfant, » cette autre, sciemment, entièrement fausse : « Je n'ai jamais été enceinte. » Elle l'avait été, et il n'y avait pas eu d'enfant, parce qu'elle l'avait supprimé. Honteuse et sinistre action qu'une seule personne connaissait, on devine laquelle et ce que le docteur Boris Roudine avait entendu par ce « moyen sûr, » dont s'était tant inquiété Bellagamba. Le médecin russe avait été l'ouvrier de cet avortement, perpétré dans le troisième mois de la grossesse. Quand la duchesse avait reçu la carte de Hugues, datée de Sienne, elle l'avait invité à Valverde, avec l'intention de lui dire brutalement la chose, s'il la questionnait sur l'enfant, pour en rejeter la responsabilité sur lui, sur la cruauté de son abandon. Cela encore eût été presque vrai. Et puis elle avait senti que lui avouer l'infanticide, c'était le perdre. Elle n'en avait pas supporté l'idée, et elle s'était tue. Quand, après l'attentat des bandits, un cri de passion lui avait jailli, à elle, du cœur et des lèvres, et qu'il y avait répondu, lui, par un nouveau et immédiat interrogatoire sur l'enfant, l'évidence s'était imposée à son esprit dans un éclair : si elle parlait, l'horreur apparaîtrait sur ce visage où elle recommençait de lire l'amour. Son mensonge, elle l'avait proféré, dans le bouleversement de cette seconde, comme on étend les mains dans une chute, par un geste instinctif de défense. Le reste avait suivi, et ses nouveaux cris de passion, aussi vrais que le premier, et cette offre, si vraie également, de changer sa vie, de la dévouer à Hugues dans n'importe quelle condition. Se rappelait-elle seulement son crime quand elle avait dit : « Épousez-moi, » hypnotisée par une seule pensée : affirmer, prouver, montrer qu'elle n'avait aimé personne avant lui?... Et puis elle avait vu, sous l'ardeur de ses protestations, tous les doutes de Hugues céder, toutes ses défiances. Elle l'avait entendu lui dire : « Je vous crois... Vous serez ma femme... » Et une honte l'avait saisie, irraisonnée, foudroyante, irrésistible, de ne pas répondre à cette magnanimité par une franchise pareille. De nouveau, elle avait reculé devant la parole qui, tombée entre eux, les séparerait, cette fois pour toujours. Le sacrifice avait dépassé sa force. Elle avait prolongé son mensonge par son silence. Voilà pourquoi, moins d'une demi-heure après le moment où, folle de joie, elle avait bu sur les paupières du jeune homme ses larmes de tendresse, la malheureuse femme le fuyait dans ce sursaut d'épouvante, et, prostrée sur la chaise longue du petit

salon attenant à sa chambre, les rideaux baissés, la tête dans ses mains, elle gémissait en proie au remords :

— Je dois lui parler. Je le lui dois. Je me le dois... Je ne peux pas... Comment lui expliquer, lui faire comprendre?...

Oui, c'était bien le remords, celui d'un cœur fier qui supporte mal de tromper un cœur loyal, celui surtout d'une grande amoureuse qui veut que son amant possède en elle la femme qu'elle est, non pas le fantôme de son illusion. L'autre remords, celui de l'avortement, elle ne l'éprouvait point! Certaine du pardon de Hugues, elle aurait confessé cet atroce forfait sans un mot de repentir. Car elle ne s'en repentait pas, tant elle l'avait accompli dans la logique d'une personnalité dont elle-même ne possédait pas la pleine conscience. En racontant, à celui qu'elle aimait, l'histoire de sa vie, elle en avait tracé le dessin extérieur. Elle ne discernait pas les causes profondes dont son caractère était comme le raccourci. Ne sommes-nous pas tous ainsi? Notre âme ressemble à ces archipels où des îlots émergent à la surface des vagues, sommets visibles d'invisibles soubassemens, de tout un relief sous-marin qui seul expliquerait ces rochers, ces terres, leur distribution, la nature de leur sol. Nos pensées, nos sentimens, nos volontés reposent de même sur toute une substruction psychique, dont les assises nous restent cachées, à nous et aux autres. Elles ne seront découvertes entièrement que plus tard, au dernier jour, et dans cette lumière où « *quidquid latet apparebit,* » comme il est chanté dans l'hymne d'épouvante. Quand l'apôtre dit : « Alors je connaîtrai comme je suis connu, » il veut parler de cette suprême équité qui suppose une intelligence totale de notre passé, le calcul exact et complet des données proposées à notre libre arbitre par l'hérédité, par le milieu, par tant d'innombrables influences qui font de chacun de nous une vivante énigme, et pour lui-même. Cette justice absolue nous est interdite par notre ignorance. Mais l'humanité veut que devant une faute comme un avortement, toujours si dégradante, quasi monstrueuse, quand elle émane d'un être aussi distingué d'esprit et de sensibilité qu'une madame de Roannez, le témoin de cette aberration essaie d'en dégager la lointaine genèse. Si une telle recherche n'atténue ni la hideur ni la gravité du crime, — en est-il de pire que cet assassinat d'un enfant par sa mère? —

elle permet du moins de mêler la pitié à la condamnation. C'est remplir le double devoir : l'intransigeance dans la reconnaissance de la loi et la charité envers le coupable.

Mme de Roannez, on s'en souvient, avait perdu son père toute jeune. Elle touchait à ses quinze ans, lorsque le milliardaire John L. Brigham avait succombé à une de ces maladies complexes, que les « nécrologies » des journaux américains qualifient de *nervous exhaustion*, et qui représentent une usure radicale de la machine par excès de tension volontaire. Quoique Daisy, son unique enfant, ne l'eût guère connu, elle avait reçu de lui une de ces ineffaçables impressions qui gravent, dans l'arrière-fond d'une sensibilité de fille, un type supérieur d'homme. Plus tard, et à son insu, elle lui comparera tous les autres. L'Américain n'était pas seulement le potentat des usines de Springfield, habitué, par la gestion d'immenses intérêts, et par le maniement d'un peuple de subordonnés, à des mœurs et à une psychologie de féodal. Il avait, à dix-huit ans, pris part à la guerre des États du Nord contre ceux du Sud. Ces quatre années, passées dans l'armée fédérale, l'avaient marqué, lui, d'une empreinte non moins ineffaçable. Elles étaient demeurées, par le contraste, la poésie, toujours regrettée, de sa jeunesse. Il avait réalisé ce paradoxe d'un grand homme d'affaires doublé d'un soldat. Il satisfaisait sa nostalgie militaire par cette idolâtrie pour Napoléon, si fréquente dans la grande démocratie américaine. Faut-il en chercher l'origine ailleurs que dans le prestige dont s'entoure l'épopée de la Sécession? Plus tard, la fille du combattant de 1864 devait retrouver, dans Hugues Courtin, la vivante réalisation de l'Idéal entrevu ainsi à travers son père. Mais d'abord elle avait subi l'influence des vagabondages cosmopolites de sa mère. On se souvint aussi que Mrs John L. Brigham, devenue veuve, avait commencé de promener, d'hôtel en hôtel et de pays en pays, ses excentricités et ses légèretés de déracinée opulente. Les hérédités compliquées de Daisy avaient trouvé là l'occasion la plus favorable pour se développer librement. La souplesse et la mobilité russes avaient fait d'elle une curieuse de toutes les formes de civilisation ainsi traversées, d'autant plus que sa facilité slave à vite et bien apprendre les langues lui avait permis de vivre, en Angleterre comme une Anglaise, en Allemagne comme une Alle-

mande, en France comme une Française, en Italie comme une Italienne, lisant tous les livres, s'assimilant toutes les idées, se prêtant à tous les milieux. Elle tenait, de son père l'Américain, une énergie, et, de sa grand'mère juive, une puissance d'application minutieuse, qui l'avaient sauvée des plus dangereux défauts de ces cultures précoces et multiples : l'à-peu-près.

Cette existence, prodigieusement exceptionnelle, avait abouti à ce désastre de son mariage, dont elle n'avait pas eu tort de dire à Hugues qu'il expliquait bien des choses d'elle. A dix-neuf ans, cette intensité d'ardeur cérébrale, en la préservant des dangereuses rêveries féminines, l'avaient laissée aussi complètement vierge de cœur que de corps. Ne s'entendant plus très bien avec Mrs Brigham, malade, et dont le caractère inégal heurtait sans cesse le sien, elle avait accepté d'épouser Artus de Roannez, dans un de ces mouvemens d'humeur contre le despotisme maternel qui firent et feront le malheur de tant de jeunes filles. Le duc Artus était joli homme. Il avait des manières fines. Il causait bien. Une amie de Mrs Brigham, qui avait su capter la confiance de Daisy, avait persuadé à celle-ci qu'il l'aimait. La jeune fille s'était crue elle-même éprise. A peine devenue duchesse de Roannez, un hasard lui avait fait surprendre une preuve indiscutable que cette amie de sa mère était la maîtresse du jeune homme depuis des années. Elle avait marié son amant ruiné pour rétablir sa fortune et le garder. Le drôle avait passé chez cette femme la nuit qui avait séparé son mariage civil de son mariage religieux! Une violente explication entre les époux avait suivi, et une convention de divorce secret. Encore là, Daisy s'était montrée la vraie fille de l'homme d'affaires de Springfield. Elle avait tranché dans le vif et racheté sa liberté, brutalement, en assurant à son indigne mari une pension énorme. Elle avait évité ainsi toute discussion et tout éclat. La mort inopinée du duc, précédant de peu celle de Mrs Brigham, avait mis fin, dans les faits, à ce drame conjugal. La jeune femme en avait reçu un de ces coups, pour lesquels un des plus originaux parmi les psychologues modernes, Freud, a créé le terme, barbare, mais expressif, de *trauma* affectif. Ce maître de Vienne a résumé, dans une formule non moins saisissante, le travail de réaction qui succède à ces traumatismes moraux, — pour continuer sa métaphore. — Ayant observé qu'ils aboutissent le plus souvent à la névrose, il assimile cette

entrée d'un être trop atteint dans la maladie et l'effort par lequel l'artiste, le religieux, le spéculatif se détournent de la réalité trop dure. Ils s'échappent dans le rêve, et le blessé moral dans la maladie. Freud appelle cela *Flucht in die Krankheit* (1), doctrine profonde qui étend au monde mental cette forte vue de la pathologie que la maladie n'est qu'une manifestation défensive de la vie. Quand Mme de Roannez, rappelant ce malheureux mariage et les années d'après, affirmait : « J'ai voulu m'affranchir de l'amour, » elle disait ce qu'elle savait de son histoire intime. Son geste d'âme avait de beaucoup dépassé ce domaine particulier de l'amour. Elle avait voulu s'évader de sa propre sensibilité. Elle était devenue l'intellectuelle et la dilettante, dont la culture arbitraire et inefficace irritait Hugues, — pour se fuir. Elle s'était comme abritée dans la maladie de l'artifice. Cette irritation n'avait pas empêché le jeune homme de l'aimer, parce qu'il avait deviné, cherché, réveillé la femme vraie par-dessous la femme factice. En comparant à une explosion la crise provoquée en elle par cette rencontre, Daisy avait très exactement défini un phénomène de révolution subite dans le plan de sa conscience. Il est fréquent chez les âmes qui ont trop longtemps exercé une censure trop sévère sur les spontanéités de l'élan vital. Ainsi s'expliquent les coups de foudre dont ceux ou celles qui en sont le théâtre demeurent émerveillés. Ç'avait été, elle avait dit cela encore, son premier sentiment devant la soudaine résurrection de la Daisy Brigham de sa dix-huitième année. Quelle stupeur et quel ravissement à se retrouver la fille enthousiaste du volontaire de l'armée de Grant, la fervente enfant, éprise des hautes choses de la vie, qui s'était comme parée de supériorités pour les offrir en hommage à celui qu'elle aimerait, et qui serait d'essence supérieure comme elle ! Ce maître, elle l'avait enfin trouvé... Et puis, la rupture était survenue, non moins foudroyante. La maîtresse avait été abandonnée, sacrifiée à un métier, dont elle concevait les grandeurs sans en admettre les servitudes. Elle avait bien dit aussi à Hugues son agonie, mais pas le détail, la détresse de sa solitude, d'abord, puis son émotion si heureuse, quand elle avait dû s'avouer qu'elle était mère, et par lui ! Elle avait pensé : « Tel que je le connais, il

(1) La fuite dans la maladie.

reviendra, dès qu'il saura. » Il avait su. Il n'était pas revenu. Avec quelle révolte, toujours grandissante, elle avait reçu les lettres par lesquelles l'absent demandait, implorait des précisions ! Et jamais, jamais cette phrase : « Je reviens, » la seule dont son cœur d'amoureuse eût faim et soif ! « Il ne m'aime pas. Il ne m'aime pas. » Heurtée, déchirée, ensanglantée à cette évidence, elle avait ramassé toutes ses énergies pour s'évader de cette suprême douleur, où? Sinon dans l'ancien refuge. La femme que son amour avait recréée en elle souffrait trop. La délaissée en avait appelé à l'autre, à l'égotiste systématique et froidement intellectuelle, d'avant sa passion. Elle avait pratiqué de nouveau la « fuite dans la maladie. » Elle avait voulu redevenir la créature d'artifice, l'espèce de surhomme féminin qu'elle avait été si longtemps, située par sa naissance, sa fortune, son rang, ses idées, au-dessus des lois, au-dessus de la nature, au-dessus de l'amour surtout et de son esclavage !

L'horrible projet de l'avortement marquait l'épisode aigu du duel institué entre les deux personnes qui s'affrontaient ainsi en elle. Il est aisé, quand on aime, de se jurer dans un spasme de rébellion : « Je redeviendrai ce que j'étais, quand je n'aimais pas. » Il est malaisé de le redevenir. Durant le silence de cet après-midi autour du solitaire Valverde et tandis qu'elle se répétait en pensant à Hugues : « Oui, comment lui faire comprendre? » Daisy revivait ces atroces jours. Elle se revoyait quittant Paris, où trop de choses et de gens lui représentaient Hugues et le bonheur perdu. Elle se revoyait arrivant à Florence, un peu par hasard, beaucoup parce que la saison avancée lui assurait la demi-solitude réclamée par son chagrin, — et surtout cette ville d'histoire et d'art avait été si chère à son esthéticisme de jeune fille et de jeune femme. La dilettante en elle renaissait dans cette atmosphère... La tentation avait commencé là, celle de détruire le vestige vivant d'un amour dont elle ne sentait plus que la misère. Tous les troubles qu'une maternité clandestine risquaient d'apporter dans son existence n'eussent pas compté pour cette âme courageuse, soutenue par le bonheur. Allait-elle les accepter, dans l'abandon ? Mais surtout, supprimer l'enfant, c'était accomplir l'acte que l'absent haïrait le plus, dont il souffrirait le plus, quand il le saurait. C'était se délivrer de lui à la fois et s'en venger... Et d'autres souvenirs surgissaient, celui d'abord de sa première rencontre avec le doc-

teur Roudine. Elle l'avait entendu ce jour-là, développer, avec la sinistre et tranquille logique des Slaves révolutionnaires, les doctrines des mystiques coupables de son pays, les « hommes divins » et les « mutilés à la gloire divine (1) » qui professent la haine de la génération. Cet entretien l'avait frappée à ce point qu'elle avait fait venir le médecin, sous le prétexte de malaises vagues, sans lui avouer la vérité sur son état. Lui-même n'avait point paru le soupçonner. Il était revenu une seconde fois, une troisième, toujours sans la plus légère allusion à une grossesse possible. A la quatrième visite, il lui avait dit, en la fixant de ses yeux pâles :

— Si vous voulez bien vous fier à moi, madame la duchesse, aveuglément, ce que vous craignez n'arrivera pas.

Elle avait compris qu'il avait compris. Après un silence, elle avait simplement répondu :

— Faites ce qu'il y a à faire.

Aucun mot plus précis n'avait jamais été prononcé. Au cours des manœuvres scélérates qui avaient suivi, le médecin n'avait pas manqué à l'étrange pacte de silence conclu entre eux dans un regard. La demande des cent mille francs, pour le journal révolutionnaire de Zurich, était le premier tribut imposé depuis deux ans à sa cliente par l'avorteur. Même cette pression morale s'était effectuée, comme le crime lui-même, dans le silence toujours. Maintenant qu'il avait deviné que Hugues était le père de l'enfant supprimé, car il l'avait deviné, — Mme de Roannez n'en doutait pas, et c'était la raison qui l'avait décidée, — oui, muni de cette arme nouvelle, allait-il entreprendre une campagne de chantage? Cette menace l'eût laissée bien indifférente. Une seule chose lui importait, à cette minute où, brisée, le visage enfoui dans les coussins, sentant sur elle la confuse et lourde pesée du passé, elle écoutait le balancier de la pendule emplir le petit salon de son monotone et implacable battement : quelques heures encore, et ce serait la nuit, et Hugues entrerait dans cette chambre. Il la prendrait dans ses bras. Il lui renouvellerait la protestation de sa foi en elle, l'engagement de leur mariage. Continuerait-elle de lui

(1) Le lecteur curieux de ces aberrations en trouvera un résumé très bien fait dans la série des articles publiés par la revue : *La Revue*, sous le titre de *Parmi les Saints et les Possédés de Russie* (numéros de mai-juin-juillet-septembre 1917).

mentir? Après lui avoir déclaré, si solennellement, si sincèrement aussi, qu'elle ne lui ferait pas cet affront de l'épouser, ayant eu un amant, lui infligerait-elle cette pire injure : le mettre à la merci d'une parole d'un Roudine? Tout simplement commettrait-elle la lâcheté de le tromper, en lui cachant une action qu'il détesterait, s'il la connaissait? Elle ne se méprisait pas de cette action, et elle n'acceptait pas cette idée d'être la femme de cet homme sans qu'elle lui eût confessé cela aussi. Ce scrupule d'honneur dans l'amour révélait la qualité première de sa nature, et ce silence de sa conscience autour de son crime attestait le travail de destruction accompli en elle, par ce jeu funeste de son intelligence, par cette débauche de dilettantisme sans contrôle. Elle s'était *amoralisée* en essayant de tout comprendre, d'être la passante de toutes les théories comme de toutes les impressions, — preuve après tant d'autres que la pensée n'est pas bienfaisante par elle-même, qu'elle a ses abus comme la volonté, qu'elle exige, pour rester normale, une discipline. Elle n'est saine qu'à la condition de servir. Puisse l'illustration, si spéciale soit-elle, de cette grande loi, trop méconnue des civilisés à outrance, justifier aux yeux du lecteur les duretés parfois brutales de cette analyse d'un lamentable égarement! Mais n'y a-t-il pas une leçon salutaire, de celles qui ressortissent essentiellement à la clinique des mœurs, dans le simple contraste entre le raffinement d'esprit et d'habitudes de l'esthète ultra-cultivée qu'était cette patricienne, et la vulgarité, la bassesse de l'attentat qu'elle avait commis, et elle n'en percevait même plus la hideur?

Ce qu'elle percevait d'avance, et très nettement au contraire, c'était l'expression d'horreur qui contracterait le mâle et impérieux visage de Hugues, — ce visage qui lui avait enfin souri comme autrefois, — quand la parole irréparable aurait été prononcée. Avouer, c'était le perdre. Ne pas avouer, c'était tant s'avilir, elle et un si cher bonheur, cette joie unique de lui appartenir, librement, ouvertement, pour toujours! Pensant à la première de ces deux perspectives, elle se sentait défaillir de détresse, et de honte, pensant à la seconde. Et le battant de la pendule continuait d'aller, d'aller, rapprochant, d'un mouvement invincible, l'instant où il lui faudrait choisir entre ces deux agonies, et voici qu'à force de prendre et de reprendre l'une et l'autre hypothèses, un compromis s'ébauchait dans son

imagination, comme il arrive quand l'âme est enfermée dans un dilemme de désespérance. Un projet lui apparaissait, où l'amour et la loyauté trouvaient de quoi se satisfaire. A quel moment précis avait-elle compris qu'elle *devait* à Hugues la vérité totale sur l'enfant? Lorsqu'il lui avait dit : « Vous serez ma femme. » Et quel avait été son instinct immédiat ? Ne pas permettre qu'il déclarât leurs fiançailles. Pourquoi? Les laisser annoncer sans qu'elle eût parlé, c'était déjà manquer à la probité du mariage. Mais si ces fiançailles demeuraient secrètes quelque temps encore, n'était-elle pas en droit de reculer aussi la redoutable confession ?... Reculer, attendre, — que ce procédé ressemblait peu à l'audacieuse qu'elle avait toujours voulu être! Et pourtant elle se le répétait, ce mot : « Attendre! Attendre! » « Oui, se disait-elle, j'attendrai. Je le reprendrai d'abord. Je l'envelopperai, je l'enivrerai de tant d'amour qu'il ne pourra plus me quitter, et surtout qu'il me comprendra. Oui, il comprendra que cette action, je l'ai commise à cause de lui, parce que je l'aimais trop, et que j'étais trop malheureuse... Oui, je parlerai, mais plus tard, pas aujourd'hui. Aujourd'hui... » — Et, fermant les yeux, elle sentait la fièvre de l'amour courir dans son sang, avec cette certitude du bonheur prochain, presque aussi douce que lui et plus brûlante. Et, soulagée de son anxiété par le recul de la dangereuse explication, son cœur se gonflait d'une autre certitude, celle de la victoire. Une fois de plus, toutes les circonstances ne venaient-elles pas de se disposer comme par enchantement autour de son désir, oui, toutes, jusqu'à cet attentat des voleurs de la statue? Celui qu'elle aimait était à elle. Non. Elle ne l'avait pas retrouvé pour le perdre. Elle le garderait, même après lui avoir parlé. La chaîne de passion et de volupté serait trop forte, après qu'elle lui aurait donné des baisers dont la seule imagination lui mettait dans les veines une ondée brûlante à cette minute, et, dans l'égarement de sa passion, elle se disait :

— Qu'il me quitte ensuite, quand il saura tout, j'aurai quand même eu cela!

Une éclaircie se faisait dans l'orage de ses incertitudes. Cette femme énergique, et qui avait toujours vécu sur des partis pris très nets avec elle-même, venait de se ressaisir. Elle se redressa de la chaise longue, en se répétant : « Ce qu'il faut,

c'est qu'il vienne!... » Dans le petit salon, de chaque côté de la cheminée, pendaient deux grandes glaces du XVII[e] siècle vénitien, restées intactes dans leur cadre ancien de bois sculpté. Le vert pâle et l'or fané des moulures s'harmonisaient avec cette froideur d'eau glauque et morte que le temps donne aux vieux miroirs. Daisy de Roannez vint se regarder longuement dans une d'elles, comme avaient fait, depuis cent cinquante ans, beaucoup d'autres femmes, belles et jeunes comme elle, amoureuses comme elle, et, comme elle encore, obscurément tentées par le coupable appel qui s'échappe de tous les objets, témoins et symboles de la rapidité de la vie. Que sommes-nous, tous, qu'un reflet dans un miroir, aussitôt effacé qu'apparu? De nous, quand nous avons passé, que reste-t-il? Ce qui reste d'une image en allée, dans une glace. Ainsi pensait le poète antique, lorsqu'il composait le vers gravé, par l'architecte de Valverde, autour du cadran solaire :

... Brevis hic est fructus homullis.

Pauvres hommes! Qu'ils ont peu de temps à jouir de la vie! C'est le discours des impies dans l'Écriture : « ... Notre existence est le passage d'une ombre. — Sa fin est sans retour. — Venez donc, jouissons des biens présens. — Usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse. — Ne laissons point passer la fleur du printemps. — Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent, — et qu'il n'y ait pas de prairie que n'ait traversée notre luxure (1)... » Ces conseils d'être heureuse tout de suite, avant la catastrophe inévitable, avant la vieillesse, avant la mort, une femme amoureuse, comme était celle-ci, ne se les formule pas en termes précis. Elle les sent, elle les vit, par toutes les fibres de ses nerfs, par toutes les gouttes de son sang. Et Daisy songeait, en se penchant sur les profondeurs décolorées de la vieille glace : « Je suis toujours belle!... » Elle souriait, par delà son image, à son amant qui, dans quelques heures, passerait cette porte, entrerait dans cette chambre, et, levant ses bras dans un geste qui dégageait sa taille mince et son buste souple, elle arrangeait sur son front ses beaux cheveux, en se rappelant comme Hugues aimait autrefois à en dérouler les boucles châtaines à reflets dorés.

(1) *Le Livre de la Sagesse*, II, versets 5 et suivans.

Elle en était là de cette contemplation, lorsque le bruit insolite d'une charrette sous la fenêtre vint l'interrompre. Des éclats de voix accompagnaient la rumeur des roues, le gémissement de l'essieu, et la sonnaille du cheval. La duchesse reconnut le timbre clair du Père Desmargerets :

— Il ramène sa Némésis, dit-elle tout haut. S'il savait tout, comme il aurait peur pour moi! Mais descendons pour l'accueillir... — Elle envoya au miroir un dernier sourire, en se prononçant tout bas cette autre phrase : — Et pour revoir Hugues et achever de l'ensorceler par ma présence...

La chaussée dallée, qui séparait l'étang du château et sur laquelle on ne passait guère, offrait à cette minute, et quand Mme de Roannez y descendit, un tableau d'un rare pittoresque. Les six ouvriers de la fouille étaient occupés à extraire la statue hors d'un tombereau attelé d'un des chevaux de la ferme. Le Père Desmargerets avait réclamé le plus sage, tant il redoutait un nouvel accident. Le marbre une fois chargé, il n'avait pas cessé de marcher à côté de l'animal, qu'il tenait par la bride.

— La bête n'aurait eu qu'à s'emballer, — expliquait-il aux autres hôtes du château venus au bruit, eux aussi, — ou à ruer et à devenir la Némésis de ma Némésis... — Il riait de sa plaisanterie, et il apostrophait ses hommes : — La tête! Antonio, prends garde à la tête! — Et voyant la duchesse approcher : — Je vous la soigne, madame. Je ne veux pas qu'on vous casse son nez. Vous l'avez remarqué? C'est par le nez que toutes les statues antiques sont endommagées. Pourquoi? Des mains maladroites les ont laissées tomber... Il faut toucher ces marbres avec la piété des madones des fresques pour leur *bambino*... Vous allez encore me traiter de païen, monsieur de Richter. Mais la beauté, n'est-ce pas aussi une révélation?... La roue, Biagio, la roue!... Ah! voulez-vous me tenir le cheval, monsieur Courtin?... Ce balourd n'aurait qu'à me casser le coin où restent les quatre lettres de la signature... — Puis, comme la statue était enfin sortie de la charrette, et indemne : — Madame, reprit-il en s'adressant de nouveau à la duchesse, voulez-vous me permettre de l'installer à la place que je crois lui convenir le mieux? Dans le vestibule, entre deux colonnes, en face du grand escalier. Il y a là un large banc de marbre, qui lui servira de base. On la mettra un peu en avant, afin qu'elle se détache bien du mur...

— Faites à votre idée, mon Père, dit la duchesse, en attendant que vous l'empoitiez. Car elle est à vous. Je vous la donne...

— A moi?... Ah! madame!... A moi? A moi?... Mais non. Je ne peux pas l'accepter...

— Vous l'accepterez, insista Mme de Roannez. Pour le moment, installons-la dans son logis provisoire.

— Je vous en demande un moulage pour Berlin, mon Père, dit Richter.

— Et moi pour Londres, dit lord Ardrahan.

— Et moi pour Boston, dit l'Américaine.

— Il faudra vous adresser au Louvre, répondit le Père Desmargerets, car je n'accepterai la statue que pour l'offrir à notre musée... si j'arrive à la faire sortir d'Italie, — ajouta-t-il tout bas. Il prit une mimique de conspirateur et cligna de l'œil avec défiance vers les ouvriers, comme si ces tâcherons, porteurs de la déesse, avaient pu comprendre un seul mot de ce dialogue!

— Êtes-vous contente de moi? demandait Mme de Roannez à Courtin. En donnant la statue au Père, je savais bien que je la donnais à la France, à la rivale que vous m'avez préférée. Mais laissez-moi la seconde place. Je m'y tiendrai maintenant.

Ils étaient en arrière du cortège qui suivait le transport de la statue dans le château, comme elle lui disait cette humble parole, à mi-voix et avec quel regard! Hugues lui prit la main et la lui pressa, longuement, passionnément. Cette étreinte disait qu'il ne se défendait plus, qu'il était à elle, qu'il viendrait ce soir. Elle en frémit de bonheur, et, sur le pas de la porte du château, elle se pencha et mit un baiser sur cette main d'homme qu'elle étreignait aussi. Ce fut à Hugues d'avoir peur d'une exaltation qui l'émouvait pourtant jusqu'au fond de l'être. Mais leur entretien de cet après-midi avait été trop grave, ce projet de mariage lui représentait une si sérieuse consécration de sa destinée! Et cette folle caresse lui rappelait trop des enivremens que l'arrière-repli chrétien de sa conscience avait toujours sentis coupables. Il dégagea doucement ses doigts de ceux de Daisy en lui disant : « Ne compromettez pas ma femme! » Mais ce reproche fut prononcé d'un accent si tendre et avec un sourire si ému qu'elle lui répondit

un « Merci, mon aimé, » aussi ardent dans sa réserve que son baiser de tout à l'heure. Pour lui obéir, elle fit quelques pas en avant, et elle se trouvait entre lord Ardrahan et Richter, quand, les six ouvriers aidant, la Némésis fut enfin hissée sur le banc de marbre, entre les deux colonnes.

Ainsi dressée sur ce piédestal, et frappée de côté par la lumière, la Déesse apparut plus menaçante encore que ce matin et presque terrible, une de ses mains levée devant sa bouche pour ordonner à l'homme le silence, dans la joie et dans la douleur. Il y avait une autorité impérieuse dans le geste avec lequel l'autre main présentait la coudée, naïf symbole de la mesure imposée à toute énergie, à toute destinée. Quoique de dimensions réduites, elle prenait, du haut de son socle exhaussé, un air de grandeur aussi imposant qu'avait pu être celui de sa sœur colossale de Rhamnunte, décrite par Pansanios. En cours de route, l'archéologue avait arrêté le chariot pour la laver des souillures de la boue, en sorte que la patine donnée au marbre par les siècles la parait d'une splendeur nouvelle. Il s'était attaché particulièrement à bien nettoyer les caractères de l'inscription, et peut-être pour échapper au trouble où le jetait malgré lui l' « Image impie, » comme disait le moine de San Marcelliano, il la récitait, cette inscription et la commentait :

L . CORNELII . SVLLAE .
AVSPICIO . IMPERIOQVE .
EIVS . GRAECIA . DEVICTA .
ROMAM . REDIIT . TRIVMPHANS .
OB . HASCE . RES . BENE . GESTAS .
ET . IN . SPEM . AEQVAE . FORTVNAE .
HOC . MAGNAE . NEMESIS . DEAE .
MARMOREVM . SIGNVM .
PASITELIS . ARTIFICIS . OPVS .
IN . TEMPLO . NORTIAE . VVLSINIORVM .
FELIX . IMPERATOR . DEDICAT .

— Regardez les caractères, Madame la duchesse. Ils sont de la meilleure époque. Avec mon ami et confrère Homolle, celui qui a découvert l'admirable Aurige, de Delphes, j'ai vu, à Delos, sur un socle, un *Lucius Cornelius Sulla*, exactement de même

type. Ce génitif en l'air, pour commencer, sans rien qui l'explique, vous étonne, monsieur Courtin? C'est *tabula* qu'il faut sous-entendre et lire : Inscription, table, comme vous voudrez « De L. Cornélius Sylla. — Sous les auspices et le commandement — de lui, la Grèce ayant été vaincue — Il revint à Rome triomphant. — En raison de ces affaires bien menées — et dans l'espérance d'une fortune égale — ceci, de la grande Déesse Némésis — une statue en marbre, —ouvrage de l'artiste Pasitélès, — dans le temple de la Déesse Nortia des Vulsiniens, — l'heureux Imperator dédie. » Je traduis barbarement et mot à mot. Savez-vous ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ex-voto? C'est le : *dans l'espérance d'une fortune égale*. Sylla ne dit pas : *dans la crainte d'une fortune contraire*. Pourquoi? Parce que les Anciens considéraient toute allusion au malheur comme étant d'un mauvais présage... Quelle langue que ce latin, où les phrases se tiennent debout par la seule force du substantif et du verbe! Il est créé tout exprès pour les inscriptions! Il faut que j'envoie celle-ci à Paris dès demain, à temps pour être lue dans la prochaine séance de mon Académie. Je vais la faire photographier et développer par Bellagamba...

— S'il n'est pas là, suggéra Richter, j'ai mon appareil.

— Vous m'excuserez, monsieur de Richter, mais depuis que je suis à Valverde, il a toujours travaillé pour moi. Je craindrais de le froisser, le pauvre diable!

— Je l'envoie chercher, dit la duchesse, qui donna un ordre au valet de pied. En attendant, mon Père, puisque vous osez prononcer ce nom, parlez-nous de Delphes, expliquez-nous s'il est exact que l'obscurité des oracles soit une application de l'idée de Némésis, une jalousie des Dieux refusant à l'homme le don complet de prescience?...

L'archéologue était occupé à raconter la légende de la fondation du sanctuaire fatidique, d'après le célèbre chœur d'*Iphigénie en Tauride*. Il récitait les beaux vers : « La Terre nocturne enfante les spectres des songes qui, dans le sommeil, annoncent aux mortels, du fond des gouffres souterrains, les choses passées, présentes et futures, » quand le domestique reparut, rapportant que Bellagamba n'était pas rentré.

— Je suis un peu inquiète de lui, dit Mme de Roannez. S'il était allé à Sienne prévenir la police, il serait ici déjà...

— J'en tiens toujours pour mon idée, ma chère Daisy, fit lady Ardrahan, vous l'avez offensé avec cette photographie de la naine.

— Il m'a déjà joué ce tour là, quatre ou cinq fois, répondit la duchesse, de bouder pendant des heures, même des jours. Je serai quitte pour lui faire un cadeau demain.

— De quoi peut-il avoir envie, madame, insinua Richter, gâté comme il est?

— Il aime les bijoux comme une femme. J'ai une très belle chaîne d'or portugaise, de celles dont se parent les varines, les marchandes de poissons de Lisbonne. Depuis longtemps, je veux la lui donner pour qu'il la porte sur la soie noire de son costume de Primo. Il l'aura, ce soir, pour nous servir. Il rentrera bien pour le dîner. Vous verrez comme il sera décoratif, et content d'être regardé! Tous ces nains sont atteints de narcissisme.

— Fort heureusement pour lui, madame, notre pauvre Marius n'est pas un Narcisse, repartit le Père Desmargerets, accoudé maintenant, au socle de sa statue, dans une attitude de détente après les violentes secousses de sa journée. — Voilà encore un de ces mythes grecs, d'une psychologie si subtile. C'est le caractère meurtrier, ou plutôt suicide de l'égoïsme que Narcisse incarne. Grâce au ciel, notre Primo n'est que puéril dans ses prétentions. Donnez-lui la chaîne d'or, madame, mais, le vrai moyen de lui être tout à fait charitable et de le guérir, ce serait de ne jamais le remarquer.

IX. — UNE LEÇON DE « SOCIOTHÉRAPIE »

Ni la duchesse, avec son indulgence, ironique et aveugle tout ensemble, de grande dame amusée, ni l'Oratorien, avec la noble pitié de sa bonhomie naïve, n'y voyaient juste sur le terrible nain, — on l'a constaté déjà, — et sur la ténébreuse profondeur de l'âme irritée et scélérate qu'il cachait derrière ses cabotinages et ses sarcasmes. Tandis que l'imprudente châtelaine de Valverde se réjouissait à l'idée de son Velasquez vivant rehaussé d'un nouveau joyau, le personnage était loin, lancé sur son léger automobile, son basset mordeur auprès de lui, roulant à tombeau ouvert, comme avait dit le peintre allemand, — hélas! un tombeau qui n'était pas seulement le sien!

— Il allait, gravissant les côtes et les descendant en quatrième vitesse, sur la route accidentée qui, par Poggibonsi et San Casciano in val di Pesa, gagne Florence. Les collines, les bois, les villas, les jardins, les vignes, se succédaient avec une rapidité cinématographique sans que le forcené eût un regard pour aucun détail de ce rustique et doux paysage. Une seule question occupait sa pensée : Roudine sera t-il chez lui ?... Enfin, le ruban jaune de l'Arno se dessinait dans la plaine. Sainte-Marie des Fleurs surgissait, avec le relief élégant et massif de sa coupole brune. Un dernier effort, un peu de patience encore, et l'automobile longeait la rivière. Il entrait dans la ville. Il suivait les quais, passait le Pont Vieux, s'engageait sur le Lung'Arno Serristori, tournait ensuite dans une ruelle à droite. Le médecin russe avait là sa maison, gîte mystérieux de conspirateur, tapi au fond d'un jardin, entouré lui-même d'autres jardins. Un long mur le fermait, couronné d'œillets dans des vases de terre cuite. Une porte s'y découpait en bois plein, avec un judas pour vérifier l'identité du visiteur qui devait s'annoncer en pressant sur un bouton d'appel. La sonnerie n'était perçue qu'à l'intérieur de la maison. Au-dessus de ce bouton, une plaque de cuivre portait le nom du médecin avec l'indication de ses spécialités d'électricien et de radiologiste. C'était un prétexte à justifier le laboratoire où le révolutionnaire, camouflé en docteur, préparait des engins qu'il destinait à la *sociothérapie*, terme forgé par lui et aussi barbare dans sa formation bilingue que la besogne d'anarchie à laquelle son créateur se vouait. Bellagamba sauta de son automobile, et après avoir constaté que la ruelle était déserte, il tira son mouchoir de sa poche. Soigneusement, à quelques centimètres près, il mesura l'ouverture, puis la largeur de la voiture. Elle pouvait passer. Un sourire crispa son dur visage, contracté d'une inquiétude qui allait jusqu'à l'angoisse. Alors seulement son doigt velu, où brillait un diamant donné par la duchesse, appuya sur le timbre. Avec une attention de chasseur à l'affût, il écouta. Il eut un autre sourire. Il reconnaissait le pas léger qui venait à lui sur le sable de l'allée. Le basset, resté dans le véhicule, commença d'aboyer avec fureur, aussitôt rabroué par son maître. Dans l'interstice du judas, tiré lentement à l'intérieur, les yeux pâles de Roudine apparurent et son mufle étrange de kalmouk maigre.

— J'ai à vous parler un peu longuement, docteur, dit Bellagamba. Je voudrais garer mon automobile dans le jardin. Il entrera. J'ai vérifié. Il faut absolument que je sois ce soir à Valverde, et un gamin n'aurait qu'à passer et à vouloir me le voler. Toutes ces gouapes-là savent conduire. Il y a bien Serio pour veiller au grain. Il mordrait, et j'aurais une affaire.

— Je t'ouvre la porte, dit Roudine. Surtout, prends garde à mes rosiers.

Le fabricant d'explosifs avait en effet ces goûts idylliques, spirituellement raillés par un humoriste, à l'occasion d'un autre sanguinaire apôtre, dans des versiculets trop peu connus :

Robespierre adorait les fleurs
Encor tout humides des pleurs
De l'aurore...

C'était dans le jardin un enchantement de corolles épanouies et de parfums. Bellagamba, ayant remis sa voiture en marche, la manœuvra si adroitement que pas une feuille des arbustes ne fut même effleurée. Il vint la placer tout contre le laboratoire qui attenait au corps principal du logis. Voyant la croisée fermée, il eut un froncement momentané de ses noirs sourcils, et il grommela :

— Ça, c'est la guigne.

Qu'avait-il donc projeté, en conduisant là l'automobile? La pièce était au rez-de-chaussée. Du jardin, par la fenêtre ouverte, il eût pénétré aisément dans cette usine à bombes. Avait-il compté qu'il profiterait de cette disposition, le maître du lieu occupé ailleurs, pour y prendre, quoi? Quelqu'une peut-être, s'il s'en trouvait, de ces cartouches de dynamite dont Roudine parlait souvent, lorsqu'il racontait ses redoutables recherches. Bellagamba trompa sa mauvaise humeur en disant sa déception à son chien dans le bas argot appris à Monte-Carlo :

— Nous sommes chocolats, Velu. Garde la roulotte, mon vieux camaro.

Et il rejoignit le médecin dans son cabinet de consultations, pièce officielle, toute garnie de livres de sciences, où pas un indice ne décelait les véritables occupations de l'agitateur cosmopolite, qui demanda aussitôt :

— Que se passe-t-il, mon pauvre Marius, pour que tu m'arrives avec cette figure de catastrophe?

— Il se passe, repartit le nain, que M[me] de Roannez va épouser l'officier. Je les ai entendus. — Il répéta en grinçant des dents : — Je les ai entendus. Il a été son amant. Ah! la canaille!

— Hé bien? dit Roudine. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

— Vous vous imaginez qu'étant la femme de cet homme-là, elle donnera encore de l'argent pour nos journaux? interrogea Bellagamba.

— Son chèque est déjà touché, répondit Roudine. Je n'ai pas l'intention d'en obtenir d'autres.

— Et la propagande? Et la Cause?

— J'ai mes raisons pour ne plus rien demander à la duchesse.

— Parce que vous ne voulez pas avoir l'air d'un maître chanteur?

— Peut-être.

— Qu'est-ce que vous savez donc sur elle? Le moyen sûr, dont vous m'avez parlé, quel était-il? Donnez-le-moi, s'il peut empêcher le mariage, Roudine. Je ne veux pas qu'elle soit heureuse. Entendez-vous? C'est très sérieux. Je ne le veux pas. Je la hais trop.

Le Russe haussa les épaules, et, sur un ton de reproche affectueux :

— Je te l'ai dit vingt fois, Marius. Le vrai révolutionnaire ne hait personne. Il hait uniquement ce qui gêne l'Idée. Et les madame de Roannez la servent, l'Idée, à leur insu, en éclairant d'un jour plus crû l'injustice de la société capitaliste, par le seul luxe de leur vie. Il faut au peuple des Bastilles à prendre, qui lui concrétisent son malheur. Ces grosses fortunes des milliardaires, comme elle, insolemment étalées, ce sont nos Bastilles, à nous. Et si l'officier l'épouse, tant mieux! On dira de lui qu'il a cherché le gros sac. Ça salira un peu l'uniforme. Voilà tout.

— En attendant, elle sera heureuse, reprit Bellagamba. Et je vous répète que je ne le veux pas. Et je vous répète aussi que la Révolution pour moi, c'est l'Idée, mais c'est d'abord la vengeance. Cette femme m'a fait trop souffrir. Vous ne savez pas ce que c'est, Roudine, quand on est un homme, avec un cœur, une intelligence, un orgueil, d'être traité comme une bête,

comme une chose!... — « Allons, toutou, fais le beau! Saute la canne! Tu auras du sucre... » — Et, dans son excitation, il mimait, en ricanant et grimaçant, les gestes d'un montreur de chiens savans. — « Le mort, maintenant, toutou. C'est bien... Debout. Au cerceau... Passez. Repassez. Montrez vos talens à l'honorable société... On vous a lavé, bichonné, parfumé, frisé. Regardez, mesdames et messieurs, connaissez-vous un chien plus gentil qu'Azor, et plus content, et plus gâté?... » Et le pire, c'est qu'Azor aime le sucre. Il aime la bonne grasse pâtée, la bonne niche chaude... Moi aussi, Roudine, et, de cela, je lui en veux plus que du reste. J'aime ma niche. J'aime ma pâtée. Je suis gueulard, et la cuisine est riche à Valverde... Ah! Ah!... — Il rit sinistrement. — Je suis flémard, et j'ai un pieu de cardinal, et je m'y prélasse jusqu'à des dix heures du matin. Je suis soiffard, et quelle cave! Je ne peux pas empêcher l'animal en moi de licher et d'en jouir ignoblement... Ça m'a changé de mon garno de Nice et des troquets où j'avais mon ardoise. Ce que je me goberge! Mais ce que je me dégoûte! Et ce que je lui en veux, à la patronne, d'avoir fait de moi un repu, un gavé! Le croirez-vous, Roudine? Il y a eu des momens où je me suis dit : « Il n'y a que ça de vrai, ripailler, se vautrer. J'ai passé bête curieuse. Pourquoi pas? » Et puis, heureusement, elle et les autres me parlaient. Ils me blaguaient, et rien qu'au son de leur voix, l'apache en moi se réveillait pour me crier : « Non, non, non. C'est trop cher... » Il s'arrêta une minute, et plus bas, baissant la tête : — Il y a eu pire encore, Roudine, méprisez-moi, mais comprenez-moi... Il m'est arrivé, à Nice, à Monte-Carlo, pendant le carnaval, d'inspirer des béguins à des gaupes de la haute, des nippées de soie, des gadoues de riches à qui ça chantait de s'offrir un phénomène, — je ne le sais que trop que j'en suis un. — Roudine, il y en a qui m'ont payé le matin. Ah! Ah!... — Il rit de nouveau sinistrement. — Et je l'ai pris, leur sale pognon, pour le boire avec des loqueteux du port et des faubourgs. — Il claqua des lèvres. — Et ça donnait du goût à la gnole!... Alors, quand la duchesse m'a fait venir chez elle, par vous, Roudine, j'ai cru aussi que c'était le vice... Je me trompais. Je l'ai vu tout de suite. — Et gouailleur : — Je le regrette pour bibi, et pour elle — il ne riait plus. — Ç'aurait été quelque chose d'abject, mais de vrai, de moins dégradant pour nous deux que cette dérision renouvelée

tous les jours, toutes les heures, dans une intimité où je respire cette femme... — Et ses narines frémissaient. — En même temps que je la hais, sa beauté parle à mes sens. Je la désire, Roudine, avec une telle force, à de certains momens, que j'ai monté son escalier, une après-midi qu'elle était seule, avec l'idée de lui faire violence, de m'assouvir, de la tuer ensuite et de me tuer. Je suis entré. Elle m'a regardé. Je n'ai plus osé, j'étais vaincu. Comment? Pourquoi ? C'est le magnétisme du dompteur. Quand c'est ainsi, je me dis, moi aussi : Mais tu l'aimes ! Et quand vous me le dites, vous, ça m'enrage. Expliquez tout ça. Moi je ne sais pas... Ce que je sais bien, par exemple, c'est que je ne permettrai pas ce mariage. Non, non, non ! J'en mourrais sur place... Vous me direz : Allez-vous-en. Quittez Valverde... J'y ai pensé. Mais alors, c'est la nuit, froide, affreuse, une détresse. Ah! quelle détresse !... J'ai cette femme dans le sang, Roudine, et quand je songe que cet homme l'a possédée... Ah ! — Et il se mit à hurler, comme dans le maquis, quelques heures auparavant, d'une telle manière que son chien l'entendit du dehors et répondit par un aboiement. — Tais-toi, Serio, cria-t-il, puis, passant sa main en fourche sur ses yeux : — Vous voyez, Roudine, il me comprend, lui, il me plaint... J'ai tort d'ailleurs. C'est lâche de se faire plaindre, c'est honteux... Mais, vrai, elle m'en a trop fait. Tenez, ce matin encore, Roudine, je lui ai sauvé la vie. Je ne vous ai pas raconté que des voleurs avaient déterré et emporté la statue cherchée par ce vieux loufoque de Desmargerets. On les a surpris. Ils ont tiré sur le galonard et sur la patronne. Vous vous rappelez comme je lance les pierres? J'en ai collé une là, sur le poignet, au voleur qui visait la duchesse, et sa balle est allée se balader dans les arbres. Elle ne l'a même pas vu. Elle ne voyait que son Courtin de malheur. Et tout de suite après, devinez quelle photo elle me montrait? Celle d'une malheureuse, d'une naine. — C'était comme s'il eût mordu ce mot, en le disant. Il répéta : — D'une naine, comme moi, avec qui elle rêve de me marier !... C'est elle qui ne se mariera pas. Je ne le veux pas. Je suis bien décidé. Je suis ici pour cela. De deux choses l'une, Roudine : ou bien vous possédez sur elle un secret dont elle a si peur qu'elle vous a donné cent mille francs pour que vous détaliez de Valverde au plus vite et que vous ne parliez pas à son greluchon. C'est comme ça que les choses se sont passées. Ne

dites pas non. Je ne vous croirais pas. Donc elle ne veut pas qu'il connaisse ce secret. Donc, s'il le connaissait, il la lâcherait. Encore ici, ne dites pas non. C'est l'évidence. Je réponds : De deux choses l'une, ou bien ce secret que vous possédez, vous me le livrez. Alors, c'est moi qui l'apprends à Courtin, et il part... Ou bien...

— Ou bien?... interrogea Roudine.

— Ou bien je le lui tue et pas dans huit jours, pas demain, ce soir... Et ce que ça me rafraîchira de le lui avoir tué!...

Quelle conclusion à cette effroyable confidence que cette volonté d'assassinat exprimée avec cette délectation anticipée, d'un cynisme féroce! Et quel commentaire que la mimique du gnome, tandis qu'il racontait, — tour à tour révolté, servile, moqueur, attendri, sensuel, dégradé, pitoyable, ignoble, — les épisodes de son histoire, modelée, semblait-il, sur sa difformité physique, tant elle était sinistre et anormale! Roudine avait écouté cette lamentation, accoudé à son bureau, la tête sur sa main, les paupières baissées sur ses yeux pâles, la face impassible, mais ses gencives édentées se serraient tellement l'une contre l'autre que ses lèvres ne faisaient plus qu'une ligne, toute rouge sur son visage exsangue. C'était l'indice, chez lui, d'un trouble porté à son paroxysme. Comme tant de gens de son pays, il offrait le double caractère d'une excitabilité très voisine de la névropathie et d'une extraordinaire fixité dans la poursuite de ses idées. Les primitifs sont ainsi, follement influençables, et inflexiblement entêtés, et il paraît bien que les Russes les plus cultivés demeurent un peu des primitifs, par cette intime contradiction. D'être si émotifs, les rend instables. L'excès de la sympathie les identifie, par la pitié ou l'enthousiasme, et pour un moment, à des personnalités très différentes de la leur. Mais suivez-les. Presque aussitôt, ils trouvent le moyen de faire entrer ces façons d'être, toutes passagères, dans la ligne constante de leur propre action. La plainte navrante de Bellagamba touchait Roudine d'une compassion qui le faisait, lui aussi, à cette minute, haïr la duchesse, haïr Courtin, comme si toutes les iniquités naturelles et sociales dont agonisait l'avorteur tragique se résumaient dans ces deux êtres. En même temps, le partisan avait tremblé d'entendre cette bouche amère jeter un cri de meurtre. Il avait vu distinc-

tement Bellagamba tuant l'officier, puis se tuant, ou bien arrêté, jugé, condamné, perdu pour la Cause. L'ancien forçat de Sibérie, qui nourrissait le rêve d'une conjuration européenne, déclenchée par quelques coups savamment portés, recrutait sans cesse des instrumens possibles pour quelque audacieuse exécution. Depuis que le hasard l'avait mis, à Nice, en rapports avec le nain, jamais il n'avait perdu de vue cet anarchiste-né. Il l'avait suivi, préparé, malaxé, si l'on peut dire, pour une besogne dont l'heure sonnerait bientôt peut-être. Assez d'échos arrivaient de Russie, d'Allemagne, de Suisse et d'ailleurs à cette petite maison d'un quartier perdu de Florence, pour que son hôte fût persuadé de l'imminence d'une guerre dont il prévoyait qu'elle s'étendrait démesurément. Aucun pouvoir humain ne serait capable de circonscrire un cataclysme qu'il s'agissait de transformer en une révolution universelle. Pour cela, des actes seraient nécessaires, et des agens. Allait-il permettre que celui-ci sombrât dans une aventure lamentable, quand il avait en mains de quoi se l'attacher pour toujours, en le soulageant d'une horrible torture? Roudine s'y connaissait en individus. Il avait vu Courtin quelques heures seulement, assez pour savoir que jamais cet homme-là ne pardonnerait à l'infanticide. La terreur de Mme de Roannez lui en était d'ailleurs une preuve. Sinon, pourquoi s'était-elle affolée à la seule idée que l'avorteur devinait la vérité sur sa liaison avec l'officier? — Le témoignage de Bellagamba sur la conversation surprise, eût enlevé à Roudine son dernier doute, s'il en avait conservé. Il n'en avait plus, et, à ses autres motifs d'accéder à la demande de Bellagamba, s'ajoutait son aversion d'homme très chaste contre une aventure de volupté :

— Pauvre petit, finit-il par dire, comme tu as souffert! Comme tu souffres! — Et, se parlant à lui-même : — Il n'y a que cela qui compte, la douleur. Il n'y a qu'un devoir : la soulager. Qu'est-ce que ça pèse, en regard, le secret professionnel?...

Une dernière hésitation passa pourtant sur son visage émacié de fanatique. Puis se levant, il marcha vers une table haute, où posait une machine à écrire. Il y glissa une feuille, commença de taper quelques lignes, et, détachant le papier, il le tendit à Bellagamba :

— Fais tenir ceci au capitaine Courtin, Marius. Je l'ai vu à

peine, mais je lui ai lu dans la main. Je te garantis qu'ensuite il ne voudra plus du mariage ni de rien. C'est, entre la duchesse et lui, la rupture certaine et définitive.

Le nain prit la feuille, et sa voix âpre tremblait un peu, pour répéter tout haut la terrible phrase que le complice du crime de Mme de Roannez avait tracée là :

« *Que M. le capitaine C... fasse donc une petite enquête sur les procédés employés par Mme la duchesse de R... pour se débarrasser, au mois d'août 1912, d'une grossesse inopportune et qui remontait à trois mois...* »

— Rends-moi ce papier, dit Roudine, après cette lecture que Bellagamba n'avait accompagnée d'aucun commentaire, tant l'étonnement de cette révélation l'emplissait de rage et de joie tout ensemble. — Il y manque une précision. — Et, replaçant la feuille sur la machine, il tapa cette autre phrase, qu'il lut tout haut à son tour : « *La personne la plus qualifiée pour donner un renseignement exact est le docteur Boris Roudine.* » — Et, rendant le document à son complice : — Voilà, conclut-il, avec un soupir de soulagement et une flamme d'orgueil dans ses yeux clairs. Quand on dénonce, on se nomme.

Bellagamba dévora de nouveau des yeux, en silence cette fois, les lignes accusatrices, et, pliant avec soin le précieux papier, il le serra, — quelle ironie ! — dans un portefeuille de galuchat, autre somptueux présent de sa patronne, qui portait cette inscription : *M. B. Premier Janvier 1914*, en lettres d'or, — véritable trésor d'orfèvrerie, formé d'après l'écriture de la duchesse, — et, avec un rictus spasmodique où la férocité se mêlait à la lubricité :

— Alors, il y avait un gosse en route, et c'est vous qui... Mes complimens ! C'est un beau corps de femme ! Hein ? Vous n'avez pas dû vous embêter... Elle a de jolies jambes, n'est-ce pas ?

— Descends au fond de toi, Bellagamba, répondit Roudine en arrêtant un regard d'une infinie tristesse sur celui dont il rêvait de faire un des ouvriers du Grand Soir. Ai-je assez raison, quand je te dis que l'appétit d'amour rend celui qui s'y livre esclave de la brutalité ? La souillure et le sang finissent par servir d'aliment à l'immonde désir. Ça vient de t'arriver, avoue-le... Crois-tu donc que j'ai pensé à de pareilles saletés, en traitant cette femme ? Je n'ai vu, dans cette opération, qu'un acte

révolutionnaire : un riche de moins. Quand j'étais en Sibérie, j'ai étudié de près les Khlystys, qui sont des saints et qui prêchent l'avortement. J'ai connu à Olekminsk et à Spasskoïe des colonies de ces Skoptzi, qui se mutilent par devoir, pour s'affranchir à jamais de l'esclavage de la chair. J'ai souvent pensé que les uns et les autres avaient vraiment compris la religion de la souffrance humaine. Elle doit avoir pour premier dogme la haine de la natalité. Il faut choisir : ou cette haine et ses conséquences, ou bien la foi en Dieu et dans une autre vie.

— Il reste à jouir de celle-ci quand on le peut, et, quand on ne peut pas, à se venger. D'ailleurs, c'est en jouir encore, et combien!... — Il frappa sur la poche de son dolman, où il avait rangé le portefeuille. — Si l'arme que vous m'avez donnée ne rate pas, Roudine, et elle ne ratera pas, vous pouvez tout me demander. Ce n'est pas pour rien que j'ai pris Caserio comme parrain de mon velu. Quand il faudra, faites-moi signe. — Et, reprenant, dans son excitation, l'argot des bars où avait traîné sa jeunesse : — Vous verrez, quand il s'agira de zigouiller un bandit de la haute, que je suis un peu là!...

Quel dialogue et qui affrontait, dans un redoutable symbole, les deux tout-puissans facteurs des prochaines Communes, la logique effrénée de l'idéologue et l'implacable rancune du déshérité, l'un qui égorge la vie pour l'asservir à sa doctrine, l'autre pour s'en faire une proie! Et cette meurtrière concordance de volonté entre l'utopiste issu des universités russes et l'échappé des caboulots niçois, qui donc la déterminait? Cette duchesse cosmopolite, fleur suprême d'une civilisation, dont ces deux barbares, l'un, tout réflexion, l'autre tout instinct, complotaient la ruine. Une fois de plus, dans cette ruelle ensoleillée de la plus magnifique cité d'art que nous ait léguée le passé, s'accomplissait ce mystère de réversibilité sociale qui veut que les abus d'en haut suscitent les crimes d'en bas. Si ce dialogue, comme les scènes qui l'avaient précédé et celles qui suivirent, avait eu pour témoin l'ami du grand seigneur janséniste du XVIIe siècle dont Mme de Roannez portait le nom, qu'aurait-il dit, ce Pascal, si perspicace dans son mysticisme, si prompt à percer d'un coup d'œil jusqu'au tréfonds de la vie humaine? N'aurait-il pas discerné, dans ces trois êtres, placés à des étages si différens, un pareil esprit de révolte, le refus d'accepter comme bienfaisante la grande loi de douleur qui

donne seule un sens à l'existence humaine? Elle est à ce point essentielle, cette loi, que ceux-là mêmes qui la méconnaissent le plus la pratiquent sans cesse, en la faussant. Que faisait d'autre Bellagamba, quand il s'offrait comme exécuteur au révolutionnaire russe? N'était-ce pas se promettre au sacrifice,— mais à travers quoi? Roudine sentit que ce pacte de dévouement était sincère, et serrant la main qu'il armerait peut-être un jour d'un outil de mort, plus efficace qu'une lettre anonyme :

— Merci, Marius, dit-il, je te retrouve. Il se peut qu'en effet nous agissions bientôt. J'ai des tuyaux sûrs qui me font croire à un branle-bas universel, d'ici à un temps très court, cet été, qui sait? Peut-être y aura-t-il lieu de frapper à la tête, dans deux ou trois pays, pour faire des exemples et terroriser la résistance à la grande poussée d'en bas. A tout hasard, j'ai activé mes recherches. J'ai trouvé une formule que je crois remarquable, un engin explosif et incendiaire, de quoi faire sauter Sainte-Marie-des-Fleurs... — Il montrait du doigt, par la fenêtre, le dôme imposant et lointain de Brunelleschi. — J'en ai déjà fabriqué quelques échantillons. Il faudra que tu m'en fasses, Marius. C'est très simple, si simple qu'un enfant en viendrait à bout. N'importe quel récipient de métal suffit. J'emploie la dynamite-gomme. Sa puissance est énorme, et comme on l'utilise dans les mines et les carrières, rien de plus facile que de se la procurer. Le dispositif qui détermine l'explosion est un amorçage à temps. Donc peu de risques pour celui qui place l'engin, du moins immédiats. Il est constitué, mon dispositif, par une ampoule de verre... Mais veux-tu que je te montre l'objet lui-même? Tu saisiras mieux... — Il passa dans le laboratoire et il en revint, tenant à la main un réceptacle en fer-blanc qu'il tendit à Bellagamba sans l'ouvrir, avec une enfantine vanité d'inventeur. Et, riant haut : — Tu n'as pas peur?

— J'ai trop envie de comprendre, dit le nain.

— Tu vas comprendre. — Et, soulevant le couvercle, Roudine en tira une ampoule. — Tu vois, elle est remplie d'eau et elle se termine par deux tubes effilés dont je ferme l'extrémité à la lampe d'émailleur. C'est si simple encore! L'ampoule est engagée dans une rondelle de liège. Regarde. Au-dessous je place une petite cupule en verre, percée de chaque côté d'un orifice d'écoulement. La cupule elle-même pose sur une cartouche, à la

partie supérieure de laquelle je mets des fragmens de sodium métallique et des détonateurs au fulminate de mercure.

— Ça se trouve aussi couramment, dit Bellagamba, qui suivait cette explication avec un intérêt passionné. J'en ai. Et ensuite?

— Ensuite? Oh! Rien que de très simple toujours. Je glisse mon système d'amorçage au centre de l'engin, dans un vulgaire tube en carton, sur un lit de cartouches de dynamite, telles quelles, tu vois, dans leur papier parcheminé... Au moment de l'usage, je prends l'ampoule, je brise les deux tubes à leur extrémité. Ils sont capillaires. Par conséquent, l'eau n'en sort qu'avec une extrême lenteur. J'ai donc tout le loisir de remettre mon ampoule en place, de poser mon engin dans l'endroit choisi et de m'en aller. L'eau coule goutte à goutte au fond de la cupule. Elle s'y amasse. Quand son niveau atteint celui des orifices, elle déborde. Elle tombe sur le sodium qui la décompose. D'où un échauffement considérable, qui se communique au fulminate et en provoque la détonation. Celle-ci se communique à la dynamite, et l'engin explose en brisant et brûlant tout. Juge combien de morceaux leurs sujets retrouvent d'un Tsar, d'un Roi, ou d'un Empereur, quand ces importans personnages ont voisiné avec cette boîte, et elle n'est pas encombrante. Elle pèse cinq ou six cents grammes...

— C'est comme dans les réclames de pharmacie... Traitement facile à suivre, même en voyage!... dit Bellagamba.

Et le monstre humain se tut, hypnotisé par le mystère du monstre chimique. En ce moment, l'horloge d'une église voisine commença de sonner. Les vibrations argentines se prolongeaient dans l'atmosphère tiède et transparente de ce doux commencement de soirée. Les rais du soleil couchant caressaient la verdure sombre et les fruits d'or pâle des citronniers du jardin. D'innombrables cris d'oiseaux emplissaient le ciel.

— Cinq heures trois quarts, fit le nain. Il faut que je rentre. Vous n'avez pas quelque course pressée, docteur Roudine? Je vous jetterai, en route. J'ai une place pour vous dans mon auto. — Et, caressant l'engin de ses doigts avides : — Vous êtes un poids léger, vous aussi.

— J'accepte, répondit Roudine. Je soigne ici un pauvre diable de compatriote qui meurt de la poitrine. Je le veillerai toute la nuit sans doute, — s'il dure seulement jusqu'au jour?

J'arriverai un peu plus tôt. Ça lui donnera une dernière petite joie. En rentrant de Valverde, ce matin, j'ai passé chez lui. Il m'a tant supplié de revenir! Il mourra moins malheureux, avec quelqu'un qui lui parle la langue de là-bas... Je suis le pays pour lui. Il l'est aussi pour moi. Mais il habite derrière la Station Centrale. Ça va te détourner?...

— Quelques minutes de plus ou de moins! dit Bellagamba.

— Alors je prends mon pardessus, mon chapeau, et je te retrouve dans l'automobile.

Roudine sortait à peine de la chambre que le nain avait déjà saisi la machine infernale, laissée là sur la table. Dans son attendrissement sur l'agonie de son compatriote, — ô contrastes inexplicables de l'âme humaine! — le médecin avait négligé de reporter l'explosif dans le laboratoire. Le temps de courir à sa voiture, et Bellagamba calait de son mieux le terrible engin dans le coffre à outils cloué sur le marchepied. Il disait à son chien qui tendait son mufle vers lui : — Mais oui, Serio, c'est du nanan, pas pour les velus... — Et il mettait le moteur en marche. Ce bruit rappellerait qu'il était pressé de partir. Sa crainte était maintenant que le Russe ne se souvînt de sa distraction et ne rentrât dans son cabinet pour ranger la bombe. Cette ruse réussit, car le docteur cria de la fenêtre : — Ne t'impatiente pas. J'arrive... — Et il arrivait, en effet, tenant une trousse d'une main, de l'autre une boîte à pharmacie. — Je vais t'ouvrir la porte du jardin, dit-il encore, après avoir installé ces outils de sa charité, sur le siège, contre le dossier du coussin, menacé par le chien mordeur, que son maître adjurait en termes congrus :

— La ferme, hurlubier! On ne se bouffe pas entre anarchos!

Un quart d'heure plus tard, l'automobile minuscule, regardé et envié de tous les enfans, avait déposé le médecin à la porte du malade et roulait de nouveau dans la direction de Sienne. A peine au sortir de la ville, Bellagamba descendit de sa voiture, et procéda au désarmement de l'engin. Tout en retirant avec précaution l'ampoule et sa cupule, il haranguait de nouveau sa bête : — Un cahot trop fort, mon pauvre vieux, et cette petite pointe de verre cassait. Alors plus de Roudine, plus de Marius, plus de Serio... — Il assura soigneusement les deux élémens de la machine infernale, bien séparés, dans le

même coffre, entre ses clefs anglaises, ses pinces, ses torchons, son cric. Puis il reprit sa randonnée de casse-cou, le long d'une côte toute en vignes, aménagées à la mode toscane, avec des pampres enguirlandés autour des ormeaux. Et comme son illogique mentalité de dégénéré se prêtait à toutes les contradictions, voici que les discours du Père Desmargerets, la veille, sur la Némésis, lui revenait à l'esprit, et une étrange poussée de superstition lui fit dire tout haut :

— Si c'était vrai, pourtant? Si cette statue lui portait malheur, à elle? C'est à le croire, puisque je viens, moi, d'avoir cette veine : ne pas sauter, avec cette machine!...

X. — LE BIBELOT DU NAIN-BIBELOT

Il était bien près de dix heures quand le phare électrique de la voiturette commença d'éclairer, morceau par morceau, les approches de Valverde, ici un massif de chênes verts, plus loin le sable d'une allée, là des iris en bordure, le canal de marbre bordé de statues, les cascades, le casino et son jardinet grotesque, enfin les communs du château et le garage. Quand Bellagamba fut pour ranger son automobile dans le box spécial qui lui était réservé, — personne que lui ne touchait à sa voiture, — il vit Pasquale, le second chauffeur, occupé à laver la limousine qui, la veille encore, était allée chercher Courtin au Barrafranca.

— C'est toi, Marius? dit cet homme. Lorsque tu te payes une balade, avertis donc la patronne. Vers six heures, elle s'est inquiétée et toute la bande est partie pour Sienne à ta recherche. Ça me fait un lavage de plus... — Et, envoyant un large seau d'eau sur la caisse, toute poussiéreuse de la route : — Je m'en serais bien passé. Ça me rappelle mon temps de taxi, à Paris.

— A quelle heure se sont-ils mis à table? demanda le nain.

— A huit heures un quart, comme toujours, nous rappliquions ici à sept heures et demie.

— Ils ont fini alors?

— Oui... Écoute. Ils fument et bavardent sur la terrasse.

Bellagamba tendit l'oreille. Il perçut, vaguement d'abord, le bruit de plusieurs voix, parmi lesquelles il distingua tout d'un

coup l'accent chantant de la duchesse, et aussitôt le timbre mâle de Courtin. Il avait fait un pas dans la direction de la villa. Il revint, et, s'adressant à son camarade :

— Si on me redemande, tu répondras que je suis rentré, mais fatigué, et que je me suis collé au pieu.

— C'est étonnant que tu aies tant de poil au menton, dit le chauffeur, avec celui que tu as dans la main!... Mais qu'est-ce que tu emportes là? Un pâté? Je te connais, rapiat. Tu vas faire suisse et te caler les joues tout seul.

Comme il s'avançait d'un pas, le redoutable basset descendu de l'automobile lui allongea un coup de dent, auquel Pasquale répondit par un juron et un coup de pied. Pendant ce temps, Bellagamba était sorti du garage en courant, la machine infernale d'une main, l'ampoule de l'autre. Le chien le suivait dans la direction de leur casino, trottant gai et sans plus se soucier que son maître des malédictions du chauffeur mordu :

— Si la place n'était pas si bonne, ce que je leur flanquerais une danse à tous deux, à lui et à son sale cabot... C'est moi que la patronne sacquerait. Et cinq cents balles par mois, avec la gratte, ça ne se retrouve pas si vite. Patience! Il lui en fera tant, à elle aussi, qu'elle le réexpédiera aux rouchies de Nice... En attendant, je vais annoncer son retour. Elle enverra quelqu'un l'appeler. Ça l'embêtera toujours un peu, le gobichonneur au pâté...

A peine retiré dans son antre, Bellagamba s'occupait, en effet, à « gobichonner, » comme avait dit l'ancien conducteur de taxis, lequel avait appris, à ce métier, et dans les bouges de Paris, un français digne de celui de son camarade tant jalousé. Cette ripaille avait été précédée d'un soigneux remontage de la machine infernale. Alors seulement l'anarchiste avait commencé de manger, n'ayant, à la lettre, rien pris de la journée. Un cabinet vénitien du XVIIIe siècle, merveilleux travail d'ébène, d'ivoire et de nacre, dont la clef ne le quittait jamais, lui servait de garde-manger. Il y entassait les victuailles qu'il dérobait sans cesse, par un instinct mêlé de vol et de gourmandise, pour s'en gorger à son aise, quoique la plantureuse cuisine du château et les gâteries de la châtelaine rendissent cette goinfrerie sans excuse. Le compagnon de ces lippées clandestines était naturellement son « velu. » Il avait chipé ainsi la veille un pâté de truites qu'il dévorait gloutonnement,

sans assiette ni fourchette, mordant un morceau, tendant le reste au chien, non moins friand de poisson que son maître, et il monologuait :

— Dix heures. J'ai jusqu'à onze heures, onze heures et demie..., pour faire tenir le papier de Roudine à l'officier, si je veux qu'il l'ait ce soir. Et il faut qu'il l'ait ce soir. Plus tôt il aura reçu le coup, plus tôt il partira, s'il doit partir... Et s'il ne part pas, s'il accepte qu'elle se soit fait passer le môme?... Mais non. Ce n'est pas un type à ça. Roudine a entendu parler de lui. Il sait à quoi s'en tenir... Allons! Ils ne peuvent pas me laisser bouffer tranquille! Qu'est-ce qu'ils me veulent encore?...

L'appel du petit téléphone venait de retentir. Il se répétait. Bellagamba s'interrompit de sa gogaille pour prendre le récepteur, et il entendit, clairement cette fois, la voix de la duchesse qui demandait :

— On me dit que tu es rentré, Primo? Tu n'es pas malade?...

— Non, madame, répondit le nain.

— Que t'est-il arrivé qui t'a retenu? continua la voix, toujours indulgente.

— Une grosse panne de moteur à Poggibonni, dit-il effrontément.

— Pourquoi n'as-tu pas envoyé un messager ici, un cycliste? On aurait été te chercher. Et puis, qu'allais-tu faire là-bas?

— J'avais mon idée sur les voleurs, répliqua-t-il, plus effrontément encore.

— J'espère que tu n'as rien trouvé, rien dit à la police surtout? insista la voix. Ils n'ont fait de mal à personne. Ce sont de pauvres diables sans doute, auxquels on avait promis un peu d'argent. Si je les connaissais, je leur en donnerais...

— Madame la duchesse est trop bonne, fit Bellagamba, soudain doucereux.

— Je suis heureuse, tout simplement, reprit la voix, et je voudrais que tout le monde le fût autour de moi. Et d'abord mon Primo... Oui ou non, faut-il que j'écrive pour l'original du portrait?

— Écrivez, madame la duchesse. — Et il rejeta le récepteur contre la muraille avec une telle force que le métal du cornet

se faussa. — Heureuse! répéta-t-il. De quel ton elle a dit ce mot! Elle était auprès de lui, sans doute. Il l'écoutait... Allons, velu, assez bâfré. — Et avisant, dans son meuble une bouteille de Haut-Brion, estampée au château : — Un coup de vinasse maintenant, ajouta-t-il en mettant, dans cet abject vocable d'argot, comme une insulte pour le précieux breuvage de riche qu'il humait à même le goulot. Et féroce : — On est paré. Au travail!

Depuis longtemps le libertaire, partisan du dogme de la reprise individuelle et d'ailleurs touché de kleptomanie, s'était emparé d'une clef qui lui permettait d'entrer dans la maison, à sa guise, par une des portes de service. Ces coins retirés de Toscane conservent une telle bonhomie de mœurs que même Bridger ne passait chaque soir la revue des verrous que très rapidement, par acquit de conscience, et pour maintenir intact sur le continent le type du méticuleux *butler* anglais. Il avait fallu la légende provoquée par l'enthousiasme expansif du Père Desmargerets et l'appât d'un gain considérable chez des gens sans doute étrangers au pays, pour provoquer l'acte de brigandage de la matinée. La porte choisie par Bellagamba donnait dans une cave où il faisait, en ayant soin de choisir les bouteilles du second rang, ses rafles de vins fins et de vieilles liqueurs. Il la traversa, éclairé par une petite lampe électrique de poche. Il n'avait pu se procurer une autre clef, celle de la porte qui donnait de la cave sur l'intérieur de la maison. Il lui fallut donc, comme à chaque expédition de ce genre, détacher les vis de la gâche, besogne difficile qu'il exécuta lestement, avec une adresse de cambrioleur... Enfin il émergeait dans la cage du grand escalier, vide à cette heure. Les gens de service achevaient de dîner, tandis que les maîtres s'attardaient à goûter la fraîcheur de la soirée sur la terrasse. Bellagamba put donc monter, sans être vu, jusqu'au second étage où Hugues logeait. Cette nouvelle porte ouverte sans bruit, sa lampe rallumée lui montra le lit préparé, les vêtemens de nuit disposés sur une chaise, et sur une table brillaient les pièces d'argent d'un fastueux nécessaire, cadeau du « beau » Courtin, dit « Tin-Teint » de la rue Royale. L'officier l'avait emporté dans ce voyage, sa cantine simple d'officier devenue hors d'usage, après cette longue campagne. Le nain détourna sa lampe. Ces coquets outils de l'élégance masculine lui étaient comme une offense personnelle. Il saisit pourtant un flacon de cristal, avec la ten-

tation de le briser en éclats sur le plancher. A travers le bouchon de métal, l'arome d'une eau de toilette, délicatement ambrée, lui arriva. La duchesse usait d'un parfum analogue. Bellagamba reposa l'objet sur la table. Il supportait mal l'impression physique d'une identité d'habitudes intimes entre elle et le jeune homme. — Ah! grommela-t-il, c'est bien le mâle de cette femelle. Nous verrons s'il le restera... — Et, tirant de sa poche l'infâme document, donné par Roudine, il le plaça, en évidence, sur l'argent ciselé des brosses, et il sortit de la pièce, d'un pas de rat d'hôtel, aussi doucement qu'il y était entré. La rampe du grand escalier en marbre plein avait ces ajours polylobés où se complut la fantaisie de la Renaissance. Le nain colla son œil à l'une de ces ouvertures. Toujours le vide et le silence. Personne sur les marches. Personne dans le vestibule. Il aperçut la Némésis dressée sur le banc de marbre, cet après-midi, et en son absence. Le frisson de superstition gouailleuse, éprouvée en quittant Florence, à la pensée de la statue porte-malheur, le saisit plus fortement, et, en même temps, une de ces idées perverses d'espionnage, dont il était coutumier. Derrière le banc massif et très haut auquel on montait par une marche, l'emplacement de la fenêtre faisait entre les colonnes un retrait qu'il connaissait bien, pour s'y être blotti, un jour qu'il s'échappait de l'office, ayant volé une terrine, et qu'il entendait s'approcher Bridger. Maintenant que la statue posait sur le banc, elle bouchait assez d'espace pour former une véritable niche. Collé à la rampe, à la hauteur de laquelle sa tête atteignait juste, Bellagamba dégringola les deux étages, et s'arc-boutant sur ses bras avec une vigueur qui prouvait le développement de sa musculature, il s'introduisit dans cette cachette. Il pouvait, par l'interstice laissé libre de chaque côté du socle, surveiller tout l'escalier.

« J'ai eu le nez creux, » se dit-il, à peine tapi au fond de cet observatoire improvisé. Le bruit des conversations rapprochées annonçait que les hôtes de Valverde rentraient au château et déjà la voix claironnante de l'archéologue s'élevait dans la sonorité du vestibule. Bellagamba dut s'enfoncer plus bas encore sous le banc, car le Père Desmargerets arrêtait le groupe des causeurs à quelques pas de la statue, et, continuant une discussion commencée, il désignait du geste la roue aux trois quarts brisée :

— Vous avez la preuve ici, lady Ardrahan, disait-il, de la dégradation subie par la Némésis, à l'époque romaine. Elle devient la Fortune. Mon maître Édouard Tournier a des pages admirables sur cette chute d'un mythe qui, à un moment, s'était élevé jusqu'à l'idée de Justice, de Providence, et même de Charité. « Mortel, pense en mortel, » répétaient les Grecs. C'est le sentiment qui dicte à Ulysse ses paroles si humaines, quand il montre à Euryclée les prétendans, couchés par terre dans leur sang : « Vieille, réjouis-toi, mais au fond de ton cœur, et contiens-toi. C'est manquer à la piété que de se vanter après un massacre. » Il pensait à Némésis, à cette Déesse de la mesure qui défend d'abuser même de la victoire. Voyez, ce doigt près de sa bouche ordonne le silence dans le triomphe, aussi bien que dans la douleur, d'être modéré, d'être humble. Ah! que Tertullien à raison d'admirer dans l'âme antique ces touches naturellement chrétiennes! Je vous parlais des Romains. Savez-vous qu'Auguste mendiait, un certain jour de l'année, pour désarmer la Fortune? Toujours Némésis. C'est le commencement du culte de la pauvreté.

— Avouez alors, mon Père, dit Richter, que l'Église catholique du moyen âge n'était pas en progrès sur l'Empire. De ces mythes où votre exégèse distingue de si beaux symboles, elle n'avait retenu que les maléfices. Témoin ce décret des citoyens de Sienne contre cette noble statue qu'ils prenaient pour un démon.

— C'est qu'elle a vraiment l'air redoutable, fit lord Ardrahan. Et d'autant plus qu'elle n'est pas grande. Vous avez remarqué cela en Afrique certainement, capitaine, que les plus petits félins...

— Sont les plus féroces? dit Courtin. C'est vrai.

Malgré lui il songeait à la panthère, élevée, puis tuée par son camarade, et dont le souvenir l'avait hanté, la veille, en regardant Bellagamba, et il écoutait lady Ardrahan insister sur l'impression de son mari :

— Plus que redoutable, terrible... Mais, Richter, les anciens avaient-ils si tort de croire aux maléfices? S'il existe, épars autour de nous, des forces psychiques inconnues, de quel droit prétendrions-nous leur refuser certains modes d'action? Il y a bien des courans électriques dans des objets qui nous paraissent complètement inertes. Pourquoi n'y aurait-il pas,

dans ces mêmes objets, des courans psychiques, également insaisissables à nos sens?

— Vous me rappelez une des innombrables anecdotes de mon père sur Napoléon, dit la duchesse. L'Empereur, au camp de Boulogne, aurait fait brûler une guérite dont tous les occupans se tuaient les uns après les autres. Du bois chargé d'idées de suicide, est-ce possible cependant?

— Il y a plus de choses dans le monde, Horatio, que n'en peut rêver notre philosophie. C'est notre Shakspeare qui l'a dit, répliqua lady Ardrahan.

— Et notre Gœthe, fit l'Allemand : Nous marchons tous au milieu de secrets, entourés de mystères. Nous ne savons même pas ce qui se passe dans l'atmosphère qui nous entoure, quelle action elle a sur nous.

— Notre saint Paul les avait devancés, dit le Père Desmargerets. Rappelez-vous : Maintenant nous voyons dans un miroir et tout nous est énigme. *Per speculum in ænigmate*. La vie humaine serait inexplicable, si l'on n'admettait pas, ce que la foi nous enseigne, qu'il y a des esprits du mal, pour nous tenter, comme il y a des esprits du bien pour nous protéger. De quels moyens se servent-ils? Je suis de votre avis, lady Ardrahan. Nous l'ignorons. Mais quel besoin de recourir au surnaturel pour expliquer qu'un objet d'apparence inerte comme vous dites, — ainsi cette statue, — puisse projeter un effluve d'action? Avec sa coudée, sa roue, ce geste de sa main gauche, son visage, cette statue est une idée sculptée, ou, si vous voulez, concrétisée. Et qu'est-ce qu'une idée? Un commencement d'acte. Nous-mêmes, ne portons-nous pas en nous un obscur univers d'idées qui vivent, qui désirent se réaliser? Nous sommes, si vous voulez encore, des piles psychiques chargées d'action. Que nous rencontrions un de ces symboles, dans un moment où l'idée concrétisée en lui nous travaille, et que ce symbole nous tente au geste qui, d'ailleurs, reste libre, n'y a-t-il pas là un phénomène tout naturel?

— S'il en est ainsi, conclut la duchesse en riant, — sous ce rire, Bellagamba, qui la connaissait si bien, sentit, quoiqu'il ne la vît pas, la palpitation de son cœur, — dès demain, je vous demande, mon Père, de me trouver une belle statue de Morphée qui nous tente au sommeil quand il est l'heure, et après une journée si agitée, au lieu de disserter, comme Pic de la

Mirandole, *De omni re scibili et de quibusdam aliis*. C'est très Renaissance, ces disputes, mais pas du tout campagne.

Sur cette invitation de la duchesse, la compagnie commença de s'égrener dans le grand escalier, la maîtresse du logis s'arrêtant au palier du premier étage où elle avait son appartement, à l'aile droite, tout à l'extrémité du salon décoré par Peruzzi. On y accédait par un escalier personnel et intérieur, aménagé dans une des tours d'angle. Les invités, pour plus d'indépendance, logeaient au second et dans l'aile gauche. Le nain, toujours caché dans son abri, les entendit qui prenaient congé les uns des autres. Puis le méticuleux et solennel Bridger entreprit aussitôt sa ronde, poussant les deux gros verrous de la porte d'entrée, éteignant partout l'électricité. Il ne laissa d'allumée, comme à l'habitude, qu'une ampoule contenue dans une vasque d'albâtre, et qui, placée très haut contre un des murs, répandait sur les marches, les murs et leurs tapisseries, l'atrium et ses colonnes, une clarté d'hypogée. De vastes épaisseurs d'ombre restaient presque impénétrables à cette lumière ainsi distribuée. Le banc et la statue se trouvaient dans une demi-obscurité qui permettait à Bellagamba de se mouvoir plus librement. Il se glissa hors de son asile, non sans se meurtrir un peu aux angles du socle. Malgré lui, rien qu'à toucher le froid de la pierre, dans cette pénombre propice aux hallucinations, le frisson superstitieux recommençait de courir en lui. La tête appuyée contre les plis de la tunique de la Déesse, il subissait, dans ce silence et cette nuit, l'indéfinissable suggestion dont avait parlé l'archéologue. Les mots, à moitié compris, de réparation, de justice, d'orgueil, d'abus, de fatalité, traversaient son esprit troublé. Il se sentait l'instrument d'une force, étrangère à lui, et qui l'immobilisait là, pour quelle besogne? Lorsqu'il s'introduisait dans le château, son premier projet était de se retirer, comme il était venu, par la cave, sitôt la lettre posée chez l'officier. La vue du trou noir, ménagé derrière la Némésis, l'avait incité à s'y terrer, par un de ces à-coups impulsifs qui alternaient en lui avec de sournoises combinaisons. Depuis ces quarante-huit heures, il respirait, il se mouvait dans une atmosphère de drame. Comme un chien de chasse flaire à droite, à gauche, recueille le fumet de chaque vestige, un irrésistible instinct poussait le mauvais gars à ramasser tous

les indices au hasard. Qu'avait-il espéré apprendre par les conversations du couloir des hôtes de Valverde? Qu'espérait-il maintenant surprendre? Mais l'espionnage inné a pour devise: Sait-on jamais?

Cet inutile aguet sans but, tout mêlé d'obscures rêveries après cette journée de fatigues et d'émotions, finit par se résoudre en une de ces vagues et confuses somnolences, où il semble que la pensée désorbitée flotte sur le bord d'un autre monde. Les images s'associent par leur propre force dans l'esprit, sans qu'il les dirige... Bellagamba se retrouvait au bord de l'allée couverte. Il entendait les paroles de passion prononcées par les deux promeneurs, le cri : « Épousez-moi ! » puis, l'autre cri : « Je t'ai, je t'ai ! » Il voyait Mme de Roannez prenant celui qu'elle aimait dans ses bras, buvant ses larmes dans un baiser. C'est alors qu'un mouvement convulsif avait trahi sa présence dans le fourré et qu'il s'était enfui. Il n'avait donc pas surpris la demande de rendez-vous... On jugera de sa surprise et de sa colère, quand un bruit de pas, pourtant assourdis, l'ayant brusquement tiré de cette demi-catalepsie, il aperçut une silhouette masculine qui descendait du second étage et qu'il reconnut Hugues Courtin ! Arrivé au palier du premier, celui-ci alla droit vers la porte par où la duchesse s'était retirée chez elle tout à l'heure. L'absence d'hésitation du jeune homme prouvait qu'arrivé de la veille, il savait déjà le chemin de cet appartement. Elle l'avait renseigné. Elle l'attendait !

Le nain demeura quelques minutes sans bouger, Hugues une fois disparu. L'excès de l'émotion le paralysait. Puis soudain : — Ai-je été bête ! se dit-il, Roudine aussi, de ne pas comprendre que les choses finiraient comme ça !... Il croira tout ce qu'elle voudra qu'il croie, à présent. Elle va le reprendre. Elle l'a repris... Seuls, ensemble, la nuit !... Mais tant mieux ! Tant mieux !... Je les tiens. Ils y passeront tous deux !... Ah ! Ah ! Ah !... » Et courant à la grande porte d'entrée dont il tira les verrous, il s'enfuit sur ce rire retentissant, qui monta dans la cage de l'escalier, juste à la seconde où un autre des hôtes du château sortait, lui aussi, de sa chambre. C'était le Père Desmargerets qui, armé d'un mètre et d'un bougeoir, se préparait à descendre, pour vérifier exactement la hauteur de sa statue. Le digne homme comptait employer sa nuit à rédiger

la note qu'il adresserait à ses collègues des Inscriptions. Il avait calculé qu'expédiée le lendemain matin par le premier courrier, elle arriverait sûrement à temps pour la séance hebdomadaire du vendredi. Le terrible éclat de rire de Bellagamba, confondu d'ailleurs avec la rumeur de la porte refermée, le fit s'arrêter net, le cœur battant. Il vint se pencher sur la rampe. Il ne vit que l'espace vide, et la Némésis fantomatiquement profilée dans son coin d'ombre :

— Je deviens fou, pensa-t-il. Ce n'est pourtant pas elle qui a pu rire ainsi... Ce sera quelque domestique en train de faire ses farces... Je ne vais pas m'imaginer, comme un Siennois de 1350, qu'un démon habite ma statue... Et cependant, on a peut-être tort de violer les anciens tombeaux, d'irriter les vieilles ombres?... Et puis, j'ai eu trop de chance dans toute cette affaire. J'ai peur... Mais non. Le démon, c'est ça, il est en moi, c'est cette peur. C'est ce péché contre la foi. Réprimons cette tentation. Il n'y a là qu'un morceau de marbre. Descendons le mesurer. Nous remonterons ensuite dire notre bréviaire.

Tandis que l'Oratorien, troublé, malgré lui, dans sa piété, par ses imaginations de savant enthousiaste, exécutait, en frémissant, ce double programme d'érudit consciencieux et de prêtre fidèle, Courtin était chez la duchesse, et une conversation commençait, dans laquelle l'archéologue visionnaire, s'il l'avait entendue, aurait discerné une action autrement terrible de cette mystérieuse loi d'équilibre, évoquée en beauté par le ciseau de Pasitelès et qui veut qu'une douleur succède à toutes nos joies, une agonie à tous nos triomphes, un châtiment aussi à toutes nos fautes. Daisy de Roannez avait épié l'entrée de Hugues dans le grand salon, et elle s'était avancée en haut du petit escalier, tenant de sa main levée une lampe d'argent, — une liseuse à globe d'un bleu pâle, — pour éclairer le passage du jeune homme à travers les meubles de la vaste pièce. Qu'elle était adorable ainsi, vêtue d'une espèce de tunique persane rose et or, dans ce demi-jour, assez transparent pour qu'il distinguât d'en bas ses yeux brûlans et son sourire ému! Il n'avait pas le pied sur la première marche du petit escalier, elle savait déjà, et sans qu'il eût parlé, qu'un incident était survenu. Il n'était plus celui qu'elle avait quitté, une heure aupa-

ravant, si troublé, mais si tendre, si entièrement reconquis après tant de luttes, si à elle! Il avait de nouveau le masque dur de leurs mauvais momens. Mais ce visage contracté allait se détendre sous ses baisers. A peine passés dans le petit salon, elle le prit dans ses bras, et, cherchant ses lèvres, elle suppliait :

— Tu es venu! Merci!... Mais pourquoi me repousses-tu? Qu'y a-t-il encore?

Le jeune homme en effet, se dérobait à sa caresse. Il se dégageait de ces doux bras blancs qui l'étreignaient, nus dans leurs larges manches, et il répondait :

— Voici la lettre que j'ai trouvée chez moi, Daisy. Qu'est-ce que cela veut dire?

Il lui tendait le papier déposé sur sa table par Bellagamba. La malheureuse femme le déplia, nerveusement. Hugues la regardait lire les lignes dénonciatrices. Il voyait ce noble visage, éclairé d'amour et de bonheur, à son arrivée, pâlir, s'altérer, se figer dans une immobilité impénétrable. Sa bouche ouverte pour le baiser, tout à l'heure, fermée maintenant dans un pli d'affreuse amertume, garda quelques instans un silence farouche. Enfin, secouant la tête, du geste de quelqu'un qui prend un parti décisif, dans un spasme violent de tout son être, elle regarda Hugues, bien en face, et d'une voix sourde, elle dit simplement :

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai? balbutia-t-il, dans un saisissement.

A la première seconde, quand il avait trouvé ce papier sur la table, ç'avait été le sursaut de révolte que l'infamie d'une lettre anonyme provoque chez une âme un peu haute. Il avait froissé et jeté l'abominable feuille. Puis il l'avait ramassée, relue, et cette question s'était posée aussitôt : — « De qui ça vient-il? » — L'image d'Eric de Richter s'était présentée, si fortement, qu'il avait marché vers la porte avec l'idée de demander, sur-le-champ, une explication à cet homme. Absurde projet immédiatement rejeté : « C'est écrit à la machine. Si c'est lui, il niera. Et si ce n'est pas lui?... Je n'ai pas le droit de croire que c'est lui... » Alors seulement l'autre question avait surgi, non plus sur l'origine de l'accusation, mais sur l'accusation même. Une évidence s'imposait : le dénonciateur plaçait la grossesse de

Mme de Roannez au même temps que le billet de celle-ci, reçu à Saint-Louis. Devant cette identité de dates, comment passer outre sans une enquête? Auprès de qui? De Roudine, comme on l'y invitait? Autre évidence : la demande du Russe, la veille, à table, son regard inquisiteur, son départ précipité, avec le chèque pour son journal. Hugues avait expliqué ce don d'argent par le dilettantisme. Aveugle! Aveugle! La dénonciation disait le vrai motif. La seule idée de se retrouver en face du médecin infligeait au jeune homme un frisson d'horreur. Non. C'était à la duchesse, à elle seule qu'il devait s'adresser, et, dans ce caractère énergique, l'action suivant aussitôt la pensée, il était venu mettre l'accusée en demeure de s'expliquer, et tout de suite, — si cruelle que lui fût cette perspective : convaincre de mensonge celle qu'il chérissait plus éperdument que jamais! Énergique autant que lui, elle, de son côté, ne se dérobait pas. Cette franchise réciproque allait du moins ennoblir cette déchirante explication. Comment, malgré tout, ne pas estimer cette femme de son courage? Et lui, comment ne l'eût-elle pas aimé plus encore, pour cette droite et mâle façon d'engager le duel entre eux, sans équivoque ni piège? Et elle disait, se parlant d'abord à elle-même :

— J'aime mieux cela. Ce poids m'aurait trop pesé sur le cœur. Je n'aurais pas pu continuer de me taire. —Et, fixant de nouveau sur Hugues ses yeux résolus : —Ce qui est vrai, c'est que j'étais enceinte, quand je vous ai écrit à Saint-Louis. Vous n'êtes pas revenu, et je n'ai pas voulu avoir cet enfant.

— Alors, le docteur Roudine?... interrogea-t-il, hésitant encore à prononcer l'horrible parole.

— Oui, interrompit-elle. Ne m'en demandez pas davantage. A quoi bon?... Il n'y a que lui qui ait pu vous faire tenir ça. — Elle montrait le papier que ses doigts crispés n'avaient pas quitté. — Pourquoi? Comment? Par qui?... N'importe! Il me rend service. Vous ne m'auriez jamais pardonné plus tard de vous avoir repris en vous mentant.

— Alors, pourquoi m'avez-vous menti? gémit Hugues.

— Pour la même raison qui fait que je vous dis la vérité maintenant. Parce que je vous aime... Je venais de vous voir en danger de mort, à deux pas de moi. J'étais folle. Je n'ai pas réfléchi, rien calculé, pas plus ce mensonge que mon cri d'amour. Ç'a été au même passionné besoin de vous faire dire, à vous

aussi, que vous m'aimiez. Vous m'interrogiez. Il fallait bien que je vous réponde. Et, à ce moment, avec vos idées, je ne pouvais pas plus vous dire la vérité que je n'ai pu vous la taire, tout à l'heure. La preuve que je vous l'aurais dite, et peut-être ce soir, même sans ça... — elle montrait de nouveau le papier, — c'est que je n'ai pas voulu. — Ah! combien je souffrais que vous déclariez nos fiançailles, sans que vous sachiez! — A présent, c'est fait. Vous savez.

A mesure qu'elle parlait, il semblait qu'elle se reprît et qu'elle retrouvât un calme, bien étrange, tant il contrastait avec son trouble de cet après-midi. C'est qu'elle souffrait alors, qu'elle s'en voulait mortellement de son mensonge. Maintenant, elle n'était plus qu'en face d'un acte, de conséquences dangereuses, mais qu'elle ne se reprochait pas. On connaît trop les causes de ce mutisme de sa conscience. En dressant son infanticide devant elle, Hugues venait de ranimer, de ressusciter contre l'accusation, l'aristocrate anarchiste chez laquelle les scélérates suggestions de l'avorteur n'avaient eu à vaincre aucun scrupule moral. Aucun effort dans ce calme, aucune bravade. Elle se montrait simplement, telle qu'elle était dans la réalité intime et totale de son âme, avec son amour et son crime, qui, pour elle, n'en était pas un. De ne plus rien cacher, ni de son présent, ni de son passé, lui donnait cette tranquillité, qui avait sa grandeur dans une rencontre si tragique. Mais Hugues, avec ses idées, — comme elle avait dit, — et, secoué, jusqu'à la plus profonde racine de son être, par la foudroyante révélation, devait voir dans cette confession sans repentir le plus cynique défi. Oubliant tant d'indices, tant d'évidences que lui avait données cette femme, et autrefois, et cet après-midi, de sa passion et de sa sincérité, il répondit à ce « vous savez » si humble dans la netteté d· son affirmation :

— Qu'est-ce que je sais? Que vous m'avez été dénoncée, et qu'alors seulement vous avez avoué. Pourquoi? Avait-on à me donner contre vous des preuves indiscutables, et, vous, avez-vous préféré aller au-devant, pour vous donner l'apparence de la franchise? Cela, je ne le sais pas. Je ne peux pas le savoir. Ce que je sais, en revanche, et d'une certitude affreuse, c'est que vous m'avez dit : « Épousez-moi; » en me cachant cet infâme secret. Insensé que j'étais! J'ai vu là une preuve que vous étiez vraie. Oui. J'ai cru que vous ne me feriez pas cette injure, de me

demander d'être ma femme, avec des hontes dans votre passé. Et vous y aviez cette honte-là! Vous n'avez pas voulu que j'annonce nos fiançailles? Pourquoi encore? Parce qu'il y avait là quelqu'un dont vous aviez peur. — Et, comme elle esquissait un geste. — Ah! J'irai jusqu'au bout. Ce n'est pas Roudine qui m'a fait tenir ce papier. Un médecin qui s'est prêté à un avortement ne se dénonce pas lui-même. Celui qui m'a fait tenir ce papier sait l'avortement, par vos domestiques, par une femme de chambre dont vous aurez payé, vous, la complicité, lui l'indiscrétion. Cet homme sait notre liaison d'il y a deux ans, par la même voie sans doute, à moins que vous-même vous ne vous soyez livrée, par une de ces confidences qu'une maîtresse fait à son amant d'aujourd'hui sur son amant d'hier, sans prononcer de nom. Et puis il aura deviné et il aura voulu mettre l'irréparable entre nous... Il n'y a pas d'autre hypothèse possible. Un amant, un amant!... Ah! j'avais bien souffert pour vous, jamais autant, jamais avec les visions, que j'ai là devant les yeux. — Et comme halluciné : — Quand je pense que cet homme, c'est peut-être ce Richter! C'est peut-être... Pourquoi pas? Puisque vous avez été capable de cette monstrueuse action, vous pouvez bien avoir eu le caprice vicieux d'un monstre...

— Oh! s'écria-t-elle en lui mettant la main sur la bouche pour ne pas entendre cette voix adorée proférer un trop dur outrage, — Hugues!... Hugues!... — Puis, haletante, elle se laissa choir sur un fauteuil, les bras tombans, la tête tombante, avec un tel sanglot que le jeune homme s'arrêta de son invective, et, revenu à lui-même :

— Je viens d'être atroce et fou, dit-il. Pardonnez-moi... Mais devant quoi peut reculer une femme qui a tué son enfant?... Et si encore je pouvais penser que ç'a été un égarement, que le scandale vous a épouvantée, que vous avez perdu la tête? Si, tout à l'heure, je vous avais entendue pousser un de ces cris de repentir qui prouvent qu'une âme vaut mieux que sa vie, qui permettent qu'on la plaigne, qu'on l'estime toujours, fût-ce après un crime? Non. Je vous ai vu accepter d'avoir fait cela, froidement, impudemment... *Avec vos idées*... Voilà tout ce que vous avez trouvé à me dire pour qualifier cet assassinat!.. Mais c'est renouveler un crime que de n'en pas sentir l'horreur. C'est montrer que l'on est vraiment la per-

sonne de son action. C'est ne faire qu'un avec elle... Ah! C'est abominable, abominable !...

Elle s'était redressée. Un frémissement de révolte relevait le coin de ses lèvres, et avec la fierté que donne la totale absence de ruse :

— Vous n'êtes pas juste en ce moment... répondit-elle. Savez-vous ce que vous me reprochez? De ne pas vous mentir. Oui, si j'avais été habile, je vous aurais joué cette comédie du repentir. Mais... — Et debout, intrépide et secouant sa tête orgueilleuse : — Hé bien ! Non !... Même pour vous garder, je ne vous mentirai plus. Ç'a été trop d'une fois, car je ne vous ai menti que cette fois-là, entendez-vous... Hugues, je n'ai aimé personne avant vous, ni depuis vous. S'il en était autrement, je vous le dirais. Vous venez de me voir défaillir et sangloter devant vous, parce que je vous sentais malheureux par moi. Votre peine me déchirait, me déchire le cœur. De cela, je suis misérable, je suis désespérée, mais de cela seulement. Quant à vous dire que je me repens de mon acte en lui-même, encore un coup, non, non, non... Vous me connaîtrez telle que je suis. Ce que j'ai fait, je ne le ferais plus, à cause de vous, uniquement à cause de vous. C'est votre douleur que je me reproche. L'autre chose, non. J'ai toujours prétendu vivre comme je l'entendais, être libre. La maternité est une servitude. Je n'en ai pas voulu. Vous m'auriez demandé de m'y soumettre, au nom de votre amour, j'aurais obéi. Encore une fois, vous n'étiez pas là. Vous absent, qui donc avait le droit de me commander : tu seras mère, et au nom de quoi?

— Mais au nom de cette vie que vous portiez en vous et à laquelle vous n'aviez pas le droit d'attenter. Vous oubliez que vous avez tué, assassiné, je vous le répète, un être qui existait déjà et d'une existence qui n'était pas la vôtre, qui n'était pas à vous. Que l'homicide s'exerce sur un enfant, encore dans le sein de sa mère, mais déjà conçu, déjà vivant, ou sur un nouveau-né, il est toujours l'homicide, et il est écrit : Tu ne tueras point...

— Dans les Commandemens de Dieu? répliqua-t-elle. Je ne crois pas en Dieu.

Il arrive qu'une pierre, jetée dans un gouffre obscur, rencontre une nappe souterraine. Elle y émeut un clapotis, et ce dernier retentissement de sa chute en mesure la profondeur.

Certaines paroles sont ainsi. A peine tombées, elles rendent comme un son d'abîme. L'absolue incroyance de cette femme n'était pas une nouveauté pour Hugues. Il ne s'était jamais penché sur le vide effrayant que la complète absence de Dieu creuse dans une âme, où les idées de bien et de mal, de devoir et de responsabilité s'écroulent, faute de l'unique support, et ces idées entraînent avec elles les injonctions les plus sacrées de la morale humaine, auxquelles l'athée est toujours en droit de répondre cet « au nom de quoi? » que l'infanticide venait de prononcer, comme un défi au code social des esclaves, fait de conventions, pour elle aussi mensongères que lâches.

— Vous ne croyez pas en Dieu? répondit-il après un silence. Moi, j'y crois, et plus que jamais en ce moment. Oui, continua-t-il, avec un regard de voyant. — C'était comme si, dans l'ébranlement de ce suprême entretien, une poussée de sentimens, éprouvés sans qu'il s'en rendît bien compte, pressait contre la porte de sa conscience, la brisait et se découvrait à lui. — Il est écrit aussi : *Qu'en mariage seulement*. Je l'ai toujours su. Je n'ai pas voulu le penser. Maintenant je comprends ma faute. Je la connais en l'expiant. — Il s'adressait à elle de nouveau : — Voyez ce que je suis obligé de me dire! Cet enfant que ta maîtresse a tué, c'était le tien. Si tu n'avais pas cédé à ta passion, si tu n'avais pas manqué au commandement, cet enfant n'aurait jamais existé. L'assassinat n'aurait pas été commis. Tu y es donc mêlé, à cet assassinat. Tu l'as rendu possible. Il y a un peu de ce crime sur toi... — Et, marchant à travers la chambre, sans paraître voir que son remords : — Voilà donc ce que je suis venu chercher ici! Cette certitude que j'ai tant souhaité d'avoir, en Afrique, vers laquelle je me suis précipité, sitôt revenu, c'était ça!... Et dire qu'en arrivant à Sienne, je me répétais : Si c'était un fils? Moi qui ai passionnément désiré en donner un à mon pays! Et cette douleur au lieu de cette joie! Au lieu de cet orgueil, cette ignominie!... — Et, revenant à sa maîtresse : — Vous m'avez dit tout à l'heure : vous n'étiez pas là!... Que cela vous serve d'excuse à vous, si vous voulez. Mais pour moi? Ah! pour moi, c'est pire. Plus vous me montrerez que je suis et resterai associé à votre forfait, plus il me fera, plus je me ferai horreur. Ce n'est pas seulement un crime contre Dieu et contre la vie. C'est un crime contre la France, puisque cet enfant était de moi et que c'était un Fran-

çais!... — Et, hors de lui, dans un transport de fureur : — Ah! qu'as-tu fait là? — Et, levant ses deux poings, il marcha sur elle, qui lui répondit, employant, elle aussi, le tutoiement de leurs heures de bonheur :

— Cela n'empêche pas que je ne t'aime, absolument, complètement, passionnément.

Il la regardait, les poings toujours fermés. Elle était si belle, à cette minute, d'amour et de douleur, qu'au lieu de s'abattre sur elle, les mains du jeune homme se détendirent et se posèrent sur ses épaules. Lui non plus, il ne l'avait jamais tant aimée. Un délire l'envahissait, qui l'aurait, si elle avait fait un geste, précipité à ces caresses de frénésie et d'oubli, où tout s'abolit dans le vertige, même et surtout l'honneur. Ce geste, elle ne ne le fit pas. Elle pouvait être une femme bien coupable, bien gâtée d'esprit, elle n'était ni libertine, ni vulgaire. Reprendre, par les sens, cet homme qu'elle aimait du meilleur de son cœur, avec toutes les portions élevées de sa nature, dévoyée, mais non pas abaissée, elle ne l'essaya pas. Et lui, sentant son désir s'enfiévrer encore, dans un dernier sursaut de révolte, contre sa propre faiblesse maintenant, il ferma soudain les yeux pour ne plus voir sa tentation. Ses mains se détachèrent. Elle l'entendit qui disait : « Ah! Pas cette honte! » Et, se détournant brusquement, il sortit de la chambre, sans qu'elle eût trouvé un mot pour le retenir ou le rappeler. Longtemps, elle resta ainsi, les yeux fixés sur cette porte par où elle l'avait vu s'en aller, mais pour revenir, elle en était sûre, non pas ce soir, mais demain. Elle avait trop senti passer entre eux le brutal désir. Elle l'avait vu y résister. Elle lui en avait une reconnaissance infinie. C'était la preuve qu'à travers ses révoltes, ses sévérités, ses indignations, il gardait, lui aussi, dans son cœur un sentiment, absolu, complet comme le sien. *Il avait respecté leur amour*, et cette étrange foi dans son étoile qui l'avait soutenue à travers toutes les épreuves, petites ou grandes, de la vie, renaissait en elle. Un sourire d'espérance flotta autour de ses lèvres, et ce cri lui jaillit du cœur :

— Non, je ne l'ai pas perdu!

L'aurait-elle poussé encore, ce cri, si elle avait pu suivre, invisible, la fuite affolée, loin d'elle, de celui qu'elle aimait? Il s'était précipité, au bas du petit escalier intérieur. Il avait tra-

versé le salon des fresques les mains tendues, à tâtons, heurtant des meubles, se guidant au rebord des tables. Arrivé au grand escalier, il l'avait descendu, quatre degrés par quatre degrés, à la lumière voilée de la vasque. Il avait passé devant la Némésis, dont la redoutable vertu talismanique semblait planer sur le château. Il ne l'avait pas regardée. Il avait trouvé la grande porte d'entrée déverrouillée. Il n'avait pas pensé à s'en étonner. Et il marchait à travers le jardin, droit devant lui, dans une obscurité éclairée seulement par l'innombrable scintillement des étoiles, et par un mince croissant de lune suspendu dans le ciel comme une faucille aiguë et coupante. Le vent s'était levé. Sa rumeur, dans les sombres massifs des chênes verts, se mêlait au murmure des cascades, au hululement des oiseaux de nuit, et, par instans, la cantilène éperdue du rossignol emplissait la vaste nuit d'une extatique ardeur d'amour. Il marchait. Il était comme un homme qui vient d'apprendre la mort d'un être adoré, et qui, écrasé de stupeur, y croit, n'y croit pas, ne sait plus s'il rêve ou s'il est éveillé, tant son esprit s'adapte difficilement à une réalité trop meurtrière.

De toutes les phrases de leur tragique entretien, une seule lui revenait, qu'il se répétait mentalement, avec une amertume toujours renouvelée : « Je n'ai pas voulu avoir cet enfant. » Et la terrassante évidence de l'aveu confondait sa raison. A un moment et très loin, dans cette course de bête blessée qui va pour aller, sans but, sans raison, il se trouva devant une rangée d'arbres dressés en muraille noire sur le fond plus clair du ciel. Il reconnut les cyprès du théâtre de verdure. A cette place aboutissait l'allée couverte où, la veille, cette femme l'avait supplicié en refusant de lui répondre. Dieu! Que ne s'en était-elle tenue là! Il la revoyait, l'après-midi d'aujourd'hui, sous le dôme de cette même allée, si tendre, si humble, — si vraie, avait-il cru! — Il entendait la musique de sa voix. Il sentait encore sur ses paupières la caresse de cette bouche buvant ses larmes. Il s'entendait lui-même prononçant les mots solennels de leurs fiançailles, inespérée et soudaine reprise de l'ancien enivrement, mais purifié, cette fois, mais permis et débordant sur les plus hautes cimes de son âme. Et elle lui mentait!... Au souvenir de ces heures toutes récentes, perdues déjà dans un irréparable passé, le cœur lui défaillit. Il s'assit sur le premier gradin de l'escalier qui montait au théâtre. Une détresse de mort l'étreignait, le glaçait.

Que de fois en Afrique, il s'était assis pareillement au bord de sa tente, la nuit, afin de demander à la fraîcheur des ténèbres un peu d'apaisement, dévoré qu'il était de la même fièvre d'amour et pour la même femme! Alors aussi l'implacable sérénité du ciel lui navrait l'âme. En ce temps-là, il agonisait de son absence. Elle était maintenant à quelques minutes de lui, et le gouffre qui les séparait l'un de l'autre était plus immense que ces espaces démesurés qu'il voyait, au-dessus de sa tête, développer leur étendue infranchissable entre les astres immobiles et d'où il sentait tomber sur son désespoir une accablante impression d'inflexible fatalité!...

Tout d'un coup, comme il restait là, sur cette froide marche de pierre, écrasé, abîmé dans sa douleur, une détonation ébranla l'air, formidable, et qui le dressa debout, presque automatiquement. Il écouta... A présent, c'est de nouveau la paix sublime de la nuit, le silence endormi des choses qu'animent seuls le vent qui continue de courir doucement dans les feuillages, les cascades qui continuent de précipiter leur flot, monotonement, les oiseaux qui, surpris un instant, ont recommencé de chanter. Que s'est-il passé? Anxieux, Hugues regarde du côté où s'est produite l'explosion. Ses yeux ne rencontrent que le noir profond des arbres du parc, au-dessus le dôme du ciel plus clair et toujours incrusté de ses fixes étoiles. Il n'a pourtant pas rêvé. Il monte sur le théâtre pour y voir plus loin... Rien encore... Mais si!... Une lueur brille là-bas, quelque signal peut-être. Quel signal?... Non. Elle palpite. Elle se voile de fumée. Elle s'élargit. C'est l'incendie. Et Hugues de courir, le cœur serré maintenant d'une autre angoisse. Il a passé le fortin de briques de la *foresteria*. Il longe le canal de marbre, le jardin minuscule et le casino du nain. Il est devant le chenil où l'on enferme chaque soir Tristan et Yseult, qui hurlent à la flamme, maintenant trop visible. Il entend des cris, le bruit d'un tumulte. Des escarbilles lui arrivent, apportées par le vent... Le feu dévore le château, et précisément l'aile droite, où il sait qu'habite M[me] de Roannez... Il court plus vite. Il est sur le terre-plain où l'automobile l'arrêtait hier. Une équipe de domestiques et de paysans de la ferme s'y presse, organisant une chaîne. Des seaux passent de mains en mains. On a ouvert toutes les portes du château, et par delà le vestibule, sur la chaussée

il aperçoit une autre équipe, occupée à lancer contre l'incendie le jet d'une pompe amorcée à l'étang. Vains efforts. La brise anime le brasier qui se nourrit des vieilles poutres, des boiseries, des tentures, des étoffes, de toutes les matières inflammables accumulées dans l'opulente demeure. Et cependant la propagation est si rapide que déjà Hugues soupçonne un travail d'incendiaires. Les voleurs du matin peut-être? Par les fenêtres mansardées des toits, d'énormes et noires colonnes de fumée teintées de lueurs pourpres commencent de s'échapper. Un crépitement continu annonce le progrès du ravage intérieur. Hugues approche encore. L'air plus ardent chauffe son visage. Enfin, il aperçoit le Père Desmargerets appuyé contre le pilier de la *pergola* sous laquelle, ce soir encore, la compagnie causait si gaiement. Lady Ardrahan est auprès de lui, enveloppée dans un grand manteau, passé en hâte dans le saisissement de l'explosion.

— Et la duchesse? interroge le jeune homme, affolé.

Pour toute réponse le prêtre leva ses grands bras dans un geste de désespoir, tandis que la fidèle amie gémissait :

— Pauvre, pauvre Daisy!... Quelle mort affreuse!... Mon Dieu! Pourvu qu'elle n'ait pas eu le temps de souffrir!...

— Elle a été tuée du coup, par l'explosion, madame, je vous le répète, dit Richter, dont Hugues n'avait pas remarqué la présence. Le méthodique Allemand, en pyjama de nuit, comme lord Ardrahan, était en train d'étudier, avec l'actif Anglais, le moyen de mieux distribuer le sauvetage, et d'organiser une troisième équipe. Cette besogne ne l'empêchait pas d'avoir l'oreille aux conversations échangées près de lui.

— Mais la cause de cette explosion? A-t-on quelque idée? demanda Courtin. Ces voleurs de la statue?...

— Ç'a été notre première pensée, à ma femme et à moi, dit lord Ardrahan. Bellagamba aura prévenu la police, comme le craignait notre pauvre duchesse, et ces misérables s'en seront vengés sur elle. Vous vous rappelez? Elle en avait un pressentiment.

— Comment ces voleurs se seraient-ils introduits dans le château? fit Richter. Croyez-moi, ce ne sont pas eux, et ce n'est pas une bombe. Il y a une hypothèse plus simple et qui explique tout. Mais oui : des caisses d'une huile minérale quelconque, oubliées, par négligence, dans une des pièces d'en bas. Une

émanation de gaz se produit. Un domestique passe avec une bougie. Ou bien il allume une cigarette. Le gaz s'enflamme, et tout saute...

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un remous se produisait parmi les gens employés à la chaîne. Des voix criaient : *E lui — E lui — Canaglia!... Birbante!... Mascalzone!... E lui! — E lui!...* — C'était l'athlétique Bridger qui traînait le nain par le collet. Le chien Caserio, — rendons son nom dans son intégrité à ce digne élève de son affreux maître, — aboyait avec fureur aux jambes de l'Anglais, en dépit des coups de pied que lui allongeait le chauffeur Pasquale, lieutenant du majordome. Les mains crispées de Bellagamba tenaient chacune deux bidons d'essence, et il protestait d'une voix rauque, aussi furieuse que les coups de gueule de son « velu : »

— Mais lâchez-moi donc, monsieur Bridger, lâchez-moi! Puisque je vous dis que ce sont des bidons que j'avais déposés là et oubliés, et que je venais chercher, rapport au feu!...

— Et moi je te dis que tu mens, criait Pasquale. — Et s'adressant à la foule amassée maintenant autour d'eux : — Je l'ai vu dans le garage, où j'allais pour chercher la lance, qui prenait ces bidons dans la caisse. Elle était pleine, il y a une heure, et ces quatre étaient les derniers... — Et montrant l'incendie : — Il les a jetés là.

— Pasquale m'avait averti, Milord, dit Bridger. — Par instinct de hiérarchie nationale, le *butler* anglais soumettait le cas à lord Ardrahan, comme à un représentant reconnu de l'autorité britannique. — Je l'ai arrêté à la petite porte de l'aile gauche du château, celle qui donne dans la cave. Cette porte avait été ouverte. Par qui? Par lui.

— Avec quelles clefs? interrogea le nain. Vous les avez toutes! Ainsi...

Brusquement, il s'interrompit. Il venait, derrière lord Ardrahan et Richter, d'apercevoir Hugues Courtin. D'étonnement, ses mains s'ouvrirent et les bidons roulèrent à terre. Bridger l'entendit qui répétait entre ses dents : « Lui!... Lui!... » Et soudain, comme prenant une résolution d'aveu :

— Hé bien! oui, c'est moi. J'ai mis une bombe là-haut dans l'antichambre, et de l'essence partout, tant que j'ai pu. Je me suis vengé. Pas encore assez... Je me rends, sale larbin.

Mais lâche donc mon col. Tu m'étrangles... Je ne vais pas me sauver. Je ne peux pas...

Comme Bridger desserrait son étreinte, Bellagamba se dégagea entièrement, dans un suprême effort, et, défendu par son chien, il recula de quelques pas, jusqu'à la porte sur laquelle des flammèches tombaient, puis jusqu'au vestibule. Personne n'osa le suivre dans cette atmosphère déjà irrespirable. On voyait de grandes langues de feu sortir du salon des fresques, au premier étage, et lécher le bord de la tapisserie déployée juste au-dessus de la Némésis. Il se tenait là, tout près de cette statue, contre la colonne, comme arc-bouté sur lui-même, visiblement étouffé par cette température de fournaise. Son chien affolé, lui aussi, par la chaleur et cependant obstiné à ne pas le quitter, restait en avant, à quelque distance, dans un air moins brûlant, et il hurlait avec une rage accrue contre les témoins de cette effroyable scène, rangés en cercle. Il y eut quelques instans d'une horrible attente, durant lesquels le grondement du feu se faisant plus violent, on entendit la voix de lord Ardrahan qui ordonnait :

— Il ne s'échappera pas maintenant. Surveillez-le, Courtin, et vous, mon Père. Et nous, à la chaîne, à la chaîne!... L'incendie gagne...

— Et d'abord, inondez-le avec vos seaux,... insista Richter. Je vais dire à ceux de là-bas d'en faire autant avec leur pompe...

Il se mit à courir dans la direction de l'étang, en contournant le château, tandis qu'un mouvement se produisait parmi les gens de la chaîne, qui ramassaient leurs seaux et recommençaient de se les passer. Hugues Courtin se trouva n'avoir plus personne entre lui et la porte du château. Bellagamba, comme s'il eût attendu ce moment, poussa un cri sauvage où frémissait toute sa haine. Il avait tiré un couteau de sa poche, et, la lame au poing, il s'élança sur son ennemi, qu'il n'eut heureusement pas le temps d'atteindre. Le chauffeur Pasquale, étonné de son attitude, avait, par précaution, ramassé un des bidons pleins d'essence que l'autre avait laissés tomber tout à l'heure. S'en servant à la façon d'une massue, il en assena sur la tête du nain, comme celui-ci passait à sa portée, un coup d'une telle violence que le furieux s'abattit sur le sol. Le sang lui jaillissait du crâne et du visage. Mais il

n'était pas mort. Dans sa chute, il avait lâché son couteau. Il eut l'énergie de se relever et de chercher encore son arme, sur laquelle Bridger avait mis le pied. Alors, poussant un véritable rugissement, il saisit son chien, si brutalement que cette bête se débattit entre ses bras, en essayant de le mordre, lui aussi. Et, ensanglanté, muet cette fois, mais plus terrible encore, il se précipita de nouveau dans le vestibule. On le vit qui courait devant la statue, qui montait les premières marches de l'escalier, étreignant toujours le basset, contre lequel il se battait maintenant. Presque aussitôt un immense écroulement fit s'écarter en hâte tout le monde. Deux cris d'agonie, poussés l'un par l'homme, l'autre par l'animal, percèrent le fracas de l'incendie qui continuait. Une des grosses charpentes, en s'abîmant, entraînait avec elle un pan de mur et ensevelissait l'assassin.

XI. — ÉPILOGUE

. . . .

Dix jours après ces événemens, Hugues Courtin et le Père Desmargerets étaient à faire les cent pas sur le quai de la gare de Milan, vers la fin d'une journée, aussi douce et lumineuse que celle où le savant Oratorien installait, avec tant de joie tout ensemble et d'appréhension, la statue de la Némésis, dans le vestibule du château, sous les yeux heureux de la duchesse. Le prêtre et l'officier attendaient le train qui, par le Saint-Gothard, remonte d'Italie vers Paris. Dès le lendemain de la tragédie, la charitable lady Ardrahan avait d'abord emmené à Florence le pauvre archéologue, dont la détresse faisait peine à voir. Sa profonde affection pour M[me] de Roannez s'unissait, pour le désoler, à un remords superstitieux qu'il n'arrivait pas à vaincre entièrement. La coïncidence de cette catastrophe et de cette introduction de la statue l'obsédait, l'accablait. La perte de ce chef-d'œuvre aussi. Que retrouverait-on de l'admirable marbre, quand on nettoierait les décombres? Ces divers et contradictoires sentimens se traduisaient dans l'incohérence de ses discours.

— ...Chère duchesse! disait-il. J'ai encore célébré ma messe pour elle ce matin. Il n'est pas possible qu'elle ne soit pas sauvée!... Je la vois toujours, sur le seuil du tombeau étrusque

si belle! J'entends sa voix d'or parlant de Polycrate et de sa chance!... Que cette pensée du grand moraliste chrétien est terrible : « Mort soudaine seule à craindre!... »

D'autres fois, c'était le dernier et hideux épisode qui l'hallucinait.

— ... Ce Bellagamba, gémissait-il, ce n'était pourtant pas un mauvais garçon. Mais il y a des *possédés*, lady Ardrahan. Il a été *possédé*. Avez-vous remarqué où il est allé mourir? A côté de la Némésis!... Vous vous rappelez, dans le cloître du Mont Olivet, cette fresque de Signorelli qui représente des moines, en train de soulever, à grand renfort de bêches et de pelles, une pierre sur laquelle pèse un démon? Ils croyaient donc, ces religieux du temps de saint Benoît, qui nous valaient bien, ce que vous disiez, que les puissances du mal peuvent habiter un objet inanimé? Alors, qu'ai-je fait?...

Et d'autres fois :

— ... Pourquoi n'ai-je pas accepté que M. de Richter prît la photographie de la statue sur place? Nous aurions du moins son image. C'était une si noble chose, et si intacte! Et d'une si belle patine!... Et maintenant! Ah! Quelle pitié!... Par bonheur j'avais relevé l'inscription. J'ai bien reproduit la forme des lettres. Leur beauté, non!...

Inquiète de la mélancolie persistante dont elle voyait l'excellent homme rongé, la prudente Américaine l'avait confié à Courtin pour le reconduire en France. L'officier était demeuré en Toscane lui-même, au cas où son témoignage serait nécessaire à l'enquête. Il était le seul à soupçonner que le docteur Roudine pouvait être mêlé au crime de Bellagamba, mais il se faisait un scrupule de le nommer. On devine trop pourquoi. C'était risquer une divulgation sur l'affreux secret de l'avortement, au cours d'une enquête de police. Ne connaissant du médecin russe que sa scélérate complaisance, puis l'histoire des cent mille francs extorqués pour la feuille de Zurich, Hugues le considérait comme un ignoble maître-chanteur, et les maîtres-chanteurs conservent leurs armes. A quoi bon d'ailleurs provoquer de nouveaux commentaires autour d'une aventure si cruelle pour lui que d'en lire la mention dans un journal lui était physiquement insupportable? Il s'était donc tu, et maintenant, il regagnait la France, en compagnie de l'Orato-

rien qui, du moins, lui parlait de la morte sans lui faire du mal. Durant les heures qu'ils avaient passées en tête à tête depuis le matin, dans leur compartiment solitaire, d'abord entre Florence et Bologne, puis entre Bologne et Milan, le vieillard n'avait pas cessé d'évoquer la duchesse, inlassablement, et de s'enchanter à ses souvenirs. Il disait sa grâce à obliger, l'inépuisable largesse de sa charité, sa vive et souple intelligence, sa simplicité personnelle au milieu de son luxe, sa beauté aussi, la grâce de ses moindres gestes. Il citait des mots d'elle, des actions insignifiantes, mais toutes délicates. Dans sa voix attendrie, passait la ferveur du culte qu'il lui avait voué, si ardent, si pur, si naïf, — et si mérité, tous ces récits en témoignaient. Elle avait su être pour le chimérique et gauche savant la parfaite amie, la protectrice reconnaissante à l'homme supérieur, mais inhabile à la vie, de se prêter à sa sollicitude.

Le train roulait. Les abîmes des Apennins s'ouvraient, sous la voie, avec leurs ruisseaux sinueux et tordus dans les cassures de la montagne, leurs rochers gris, leurs sombres forêts sauvages. Hugues écoutait, et le mystère de cette destinée, auquel il s'était tant meurtri depuis deux ans, sans rien comprendre, s'éclairait pour lui. Il apercevait les deux femmes qu'avait été cette femme, — celle dont il avait souffert, et, dans leur dernière explication, jusqu'à l'horreur, — l'autre, celle qu'il avait aimée, dont il avait, dans cette étrange dernière journée, rêvé un moment de faire sa femme. Celle-là, c'était bien celle que les confidences de son compagnon lui montraient. C'était la vraie. Il aurait voulu que ce train ne s'arrêtât jamais, qu'ils fussent ainsi toujours, le candide savant et lui, à ressusciter la morte, et, quand, par instans, le Père s'arrêtait de ses confidences, l'envie le prenait de lui crier : « Ah! parlez! parlez-moi d'elle, prouvez-moi que j'ai raison de sentir, de penser que son crime ne lui ressemblait pas, qu'il n'a pas été fait par elle!... » Hélas! Le jeune homme le savait trop bien : elle l'avait commis, ce crime, en le méditant, en le voulant. Il lui ressemblait aussi. Mon Dieu! Comme il enviait son compagnon de n'avoir d'elle que des regrets uniquement mêlés de douceur!

Ils étaient arrivés de la sorte à Milan, où ils devaient chan-

ger de train. Telle était leur absorption dans leur commune tristesse, qu'allant et venant sur le trottoir de cette gare, ils n'avaient pas eu la curiosité d'acheter le moindre journal. Ils n'avaient pas remarqué davantage qu'autour d'eux les gens dans la foule, — c'était un dimanche, exactement le 28 juin 1914, — se parlaient tous avec vivacité, comme il arrive quand vient d'éclater le coup de foudre d'une tragique nouvelle. Aussi, demeurèrent-ils frappés de saisissement, malgré l'intensité de leur chagrin personnel, à se heurter contre Eric de Richter, qu'ils croyaient parti pour les lacs, et qui leur dit :

— Quel autre affreux malheur! Il y a vraiment trop de Bellagambas en Europe... Comment?... Vous ne savez pas? L'archiduc héritier d'Autriche et sa femme ont été assassinés aujourd'hui, à Serajevo, par un étudiant serbe. — Et, leur tendant une feuille : — Je vous laisse ça. Vous lirez les détails. Je n'ai que le temps de prendre le train pour Vérone. Je rentre en Allemagne par le Brenner. Je suis heureux, messieurs, d'avoir eu cette occasion de vous saluer encore une fois, amicalement.

Il avait mis dans ce dernier mot une inflexion si singulière que même le Père Desmargerets la remarqua. Il le dit à Hugues Courtin, lorsque installés de nouveau dans leur wagon, et seuls encore par chance, ils se mirent à commenter les télégrammes du journal que l'Oratorien avait lus tout haut, en les traduisant.

— Comme M. de Richter a pris un ton solennel pour nous dire adieu, et comme ses yeux brillaient! Peut-être parce qu'il n'avait pas ses lunettes ?

— Non, mon Père, répondit Hugues, mais parce qu'il se rend compte que cet assassinat, c'est sans doute la guerre. Voilà ce qui signifiait son *amicalement*. Quant à l'éclat de son regard, c'est un pangermaniste, de ceux qui, chaque année, quand revient l'anniversaire de Sedan, boivent : *Au Jour* — *Dem Tag*. Et *le Jour* pour eux sera celui où ils envahiront de nouveau la France. Cette fois, j'espère qu'ils trouveront à qui parler.

— La guerre? s'écria le Père Desmargerets. Qui vous fait penser...

— Que l'Autriche prendra ce prétexte d'attaquer la Serbie? Toute sa politique de ces dernières années. Derrière la Serbie,

elle trouvera la Russie, qui trouvera l'Allemagne derrière l'Autriche. Nous sommes les alliés de la Russie. Concluez.

— Faudra-t-il donc qu'avant de mourir j'aie revu cette horrible chose!... dit le prêtre. J'ai fait la campagne de 1870, en qualité d'aumônier. J'avais votre âge alors. J'ai encore dans les oreilles le gémissement des blessés, devant les yeux leurs faces d'agonie, et tout ce sang, et tous ces morts... J'espère que vous vous trompez, et que cet attentat n'aura d'autre suite que la condamnation du coupable, quoique... — Il s'arrêta. Ses yeux ne regardaient plus que ses idées, comme c'était son habitude dans ses accès d'exaltation — quoique, là encore, répéta-t-il, je ne puisse secouer la vision de la Némésis.

— Parce que nous vivons dans une civilisation d'abus?...

— Oui, et il semble bien que ce soit là une loi de l'histoire : toute civilisation comblée aboutit à des catastrophes. Et nous sommes vraiment à une époque trop comblée. Matériellement, il y a trop de bien-être, trop de luxe, trop d'avidité et de possibilité de jouir. Moralement, il y a trop d'orgueil, une divinisation de l'homme partout, dans la vie privée et dans la vie publiqne, un abus constant d'activité, d'émotion, de pensée. Pascal a dit cela aussi. Vous savez comme je le cite volontiers. Écoutez : « Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi.* Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent!... » Quelle phrase! Méditez-la et regardez l'Europe. Voyez s'ils ne débordent pas de tous les côtés, ces fleuves de feu. Allez plus au fond. Suivez le rayon de lumière, projetée par la foi. Pour les anciens, l'abus, c'était simplement l'ὕβρις, dont la racine est ὑπέρ, qui veut dire : au-dessus. C'était l'excès, uniquement, le manquement à la grande loi du partage. Pour nous, l'abus, c'est le péché. Pensez aux innombrables péchés qui se commettent à chaque heure, à chaque minute, dans cette société trop heureuse : péchés de sensualité, péchés d'avarice, péchés de dureté. Bien souvent, en Allemagne, lorsque je causais avec des professeurs de ce pays, je suis demeuré étonné de la monstrueuse superbe, de l'effroyable appétit d'empire deviné, à travers eux, chez leurs compatriotes. Quand les peuples en sont là, — et nous en sommes là, — les raisons de craindre sura-

bondent. Némésis va frapper, ou plutôt, — car je vous l'ai dit, — ces mythes ne sont que la vision voilée et dégradée de la vérité religieuse, non pas Némésis, mais Dieu et sa justice...

Il eut un silence. Puis, comme luttant contre une réflexion trop douloureuse :

— J'y crois, reprit-il, à cette Justice divine avec tout mon être. Pourtant il y a des cas, ainsi celui de notre charmante duchesse, qui me déconcertent. Elle dont le bonheur n'était qu'une bienfaisance ! Je peux bien vous le dire aujourd'hui : j'avais fait un rêve. J'ai eu tant de sympathie pour vous tout de suite ! Vous lui plaisiez, j'avais cru le deviner. Alors j'ai pensé : si elle l'épousait pourtant ? Elle est si seule ! Elle serait si heureuse ! Lui aussi. Je m'étais vu, bénissant votre mariage, dans la petite chapelle de Valverde, où je disais ma messe. Elle y venait le dimanche, quoiqu'elle n'eût pas beaucoup de foi. Je vous voyais la ramenant. Ça m'avait causé tant de plaisir, quand vous avez fait le signe de la croix, avec moi, pour le *Benedicite !*... Et puis cette femme-là, foudroyée comme une coupable !... Quand je rencontre ces objections, pour lutter contre elles, il faut que je me répète ce que me disait un jour le saint cardinal Newman : mille difficultés ne doivent pas faire un doute !...

Sur cette parole, prononcée d'un accent si profond, Hugues le vit qui se renfonçait dans son coin de wagon, tout près de la fenêtre, pour ne rien perdre du reste du jour, et qui, de la poche intérieure de sa soutane, extrayait son énorme portefeuille. Ses vieilles mains de ramasseur de documens en retirèrent un papier soigneusement plié. Il prit ensuite, dans sa sacoche de voyage, un antique petit volume à reliure brune, toute vermiculée. Longtemps il le feuilleta, et ses yeux, demeurés pourtantexcellens et vierges de lunettes, clignaient surles caractères, imprimés trop menu. Enfin, il poussa un soupir de satisfaction, fouilla de nouveau sa poche, et, muni d'un stylographe noir, qui n'avait rien de commun avec le fastueux bijou étalé dans l'hôtel de Sienne par l'abominable Bellagamba, il griffonna une note. Un sourire flottait sur son vieux visage, si triste depuis la mort de sa bienfaitrice, et il dit à son compagnon :

— Je crois que je tiens une petite trouvaille qui n'est pas sans intérêt. Ça, — il montrait le papier, — c'est la copie de l'inscription de la statue dédiée par Sylla. Ça, — il montrait le

volume, — c'est mon Tite-Live. Vous vous rappelez ce génitif en l'air, par lequel l'inscription débute : *Lucii Cornelii Sullæ?* D'habitude, ces génitifs-là indiquent la possession. Tantôt c'est le nom de la divinité dont l'objet offert devient la chose, tantôt celui de l'homme à qui l'on dédie la statue. Ici le nom au génitif est celui du donateur. D'instinct, j'avais sous-entendu *tabula.* Mais j'avais vaguement dans la mémoire un texte de Tite-Live. Je l'ai déniché, tenez : livre quarante, chapitre cinquante-deux. Il s'agit de Sempronius Gracchus. L'inscription rapportée par Tite-Live commence par un génitif en l'air, aussi, comme le nôtre : *T. Sempronii Gracchi consulis*, et deux lignes avant : « *tabula cum indice hoc positu est...* Cette tablette a été placée avec cette marque. » *Tabula* y est. Lisez. Lisez. Précisément le mot que je supposais !... — Puis, remettant le papier dans le portefeuille et le livre dans la sacoche, il en retira un autre volume, moderne celui-là et plus grand : — C'est la thèse de mon vieux professeur et ami Édouard Tournier sur *Némésis*, dont je vous ai parlé. Je vais profiter de la demi-heure que j'ai encore avant la nuit pour en reprendre quelques passages et pratiquer ainsi mon métier... *Tout suivant le partage!* Voyez, c'est l'épigraphe. Pour désarmer Némésis, il faut adopter sa devise : notre partage à chacun de nous, — je prends ce mot dans son sens ancien, celui de Racine dans *Mithridate :*

Le Pont est son partage et Colchos est le mien.

Notre partage donc, c'est notre métier. Quand nous souffrons, enfonçons-nous dans ce métier de toute notre force, et nous aurons un peu de paix, parce que nous serons dans notre loi. Toujours la concordance : *Tout suivant le partage.* Éclairez cette maxime avec la foi. C'est le *Fiat voluntas tua* de notre *Pater...*

Et, joignant l'exemple à la leçon, le Père Desmargerets s'abîma dans sa lecture. Hugues Courtin le regardait prendre ses notes, et venant, depuis ce matin, de mesurer l'étendue de la blessure ouverte dans le cœur du vieillard, il ne pouvait se retenir d'admirer le courage moral que supposait cette si humble, cette si modeste occupation d'érudit. Mais, lui aussi, n'avait-il pas un métier, et dans ce métier un soulagement pour sa blessure à lui, plus douloureuse, certes, et plus saignante,

puisqu'il n'avait pas les illusions du prêtre sur la morte? Raison de plus pour essayer de réagir, d'autant qu'il ne s'agissait pas seulement de sa vie personnelle, mais, si la guerre éclatait, de son rôle dans la partie suprême où se jouerait tout l'avenir de la patrie. Et que la guerre dût éclater, l'officier n'en doutait pas. Trop de signes avant-coureurs l'annonçaient. Il se contraignait à se figurer sa tâche professionnelle dans la tragique occurrence : le branle-bas de la mobilisation, son départ avec ses hommes, ses chefs immédiats, les généraux qu'il connaissait, leur caractère, leur talent. Il se représentait l'ennemi, la formidable force allemande, la ruée dont la méthode lui avait été révélée par son étude sur l'ouvrage du général de Schlieffen consacré à la bataille de Cannes, — ce prétexte, bien abandonné, de son voyage en Italie! L'immensité de l'événement dont il prévoyait ainsi l'approche lui faisait maintenant apparaître comme très petite à côté la tragédie privée où il venait d'être témoin et acteur. Si le prêtre avait dit vrai, les deux catastrophes portaient cependant avec elles un même enseignement. Mais Hugues n'était pas un philosophe. Il était un soldat et un amoureux. L'amoureux avait perdu la femme qu'il aimait, dans des circonstances à n'y pas survivre soi-même. Devant le soldat allait se dresser le suprême devoir, et le jeune homme sentait que le salut pour lui était là, uniquement : trouver dans sa douleur une énergie de plus pour accomplir mieux ce devoir.

PAUL BOURGET.

Erratum. — Page 781, ligne 38, lire : Avorton tragique.

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

III[2]

AU ZÉNITH

I. — SUR LA SOMME (JUIN 1916 A FÉVRIER 1917)

Georges Guynemer a donc été blessé le 15 mars (1916), à Verdun. Le 26 avril, il débarque au front, le bras mal remis et les plaies à peine cicatrisées. Il a échappé aux médecins et aux garde-malades. Entre temps, il a été promu sous-lieutenant. Mais il faut renvoyer à ses bandages et à ses massages ce convalescent tout penaud.

Il retourne à Compiègne. Le marché conclu avec sa sœur Yvonne n'est pas rompu et, quand le temps est clair, il s'en va à Vauciennes où l'attend son appareil. La première fois qu'il rencontre, depuis sa blessure et sa chute, un avion ennemi, il connaît une sensation toute naturelle et très pénible. Va-t-il hésiter? N'est-il plus l'intraitable Guynemer? Le Boche tire il ne répond pas. Le Boche épuise sa bande de mitrailleuse et le combat est rompu. Est-ce croyable? Que s'est-il passé?

Georges Guynemer est rentré à la maison paternelle. Au

(2) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1er février.

printemps, le jour se lève de bonne heure. Il est parti si tôt qu'il est encore grand matin. Sa sœur Yvonne est-elle éveillée? Il ouvre la porte de sa chambre, passe la tête : elle dort. Il attend, mais il n'est pas l'homme de l'attente. De nouveau il tourne le loquet, de nouveau il montre sa figure d'enfant dans la coulée de lumière que laisse filtrer la porte entre-bâillée. La dormeuse, cette fois, l'a vu :

— Déjà de retour! Va te recoucher. Il est trop tôt.

— Est-il vraiment si tôt?

Avec la finesse de sa tendresse fraternelle, elle devine qu'il a quelque chose à raconter, quelque chose d'important, mais qu'il faut lui en faciliter le récit.

— Entre tout à fait, dit-elle.

Il pousse les persiennes, il s'assied au pied du lit.

— Quelle reconnaissance as-tu exécutée ce matin?

Cependant il suit sa propre idée :

— Les camarades m'avaient bien prévenu qu'on éprouve dans ce cas-là une impression désagréable.

— Dans quel cas?

— Lorsqu'on remonte après avoir été blessé et qu'on rencontre un Boche. Tant qu'on n'a pas été blessé, on n'imagine pas qu'il puisse vous rien arriver. Quand j'ai vu ce Boche ce matin, j'ai connu quelque chose de nouveau. Alors...

Il s'arrête et il rit, comme s'il avait joué un bon tour d'écolier.

— Alors, qu'as-tu fait?

— Eh! bien, j'ai résolu de me soumettre à son tir. Froidement.

— Sans riposter?

— Bien sûr : je me suis donné l'ordre de ne pas tirer. C'est comme ça qu'on dompte ses nerfs, petite sœur. Les miens sont bien domptés : j'en suis maintenant le maître absolu. Le Boche m'a sonné de cinq cents coups pendant que j'évoluais. Il fallait ça : je suis content.

Elle le regarde assis au bas du lit, la tête appuyée au montant. Elle a les yeux mouillés, et elle se tait. Ce silence va-t-il se prolonger?

— C'est bien, Georges, murmure-t-elle enfin.

Mais voilà qu'il s'est endormi.

Plus tard, faisant allusion à cette rencontre où il s'offrit au feu de l'ennemi, il dira plus gravement :

— Ma vie s'est décidée ce matin-là. Sans cette mise au point, j'étais dégonflé...

Quand il reparaît à son escadrille, le 18 mai, bien dispos mais avec une figure de papier mâché, personne n'ose discuter sa guérison, car ses yeux flamboient.

Les Cigognes sont revenues, pour peu de jours, dans la région de l'Oise. De nouveau, l'heureux pilote en possession d'un Nieuport survole la région de Péronne et de Roye. Il n'a rien perdu de son opiniâtreté, bien au contraire. Un jour (le 22 mai), il s'acharne à fouiller les airs si longtemps qu'il y reste trois heures et que, découvrant enfin un biplace ennemi sur Noyon et le poursuivant, il doit interrompre le combat, faute d'essence dans son moteur. Cependant la bataille de la Somme se prépare : les escadrilles vont reconnaître leurs emplacemens, de nouveaux appareils sont essayés. L'ennemi, qui se doute de nos préparatifs, envoie des reconnaissances à longue portée. Près d'Amiens, au-dessus de Villers-Bretonneux, Guynemer, en ronde avec le sergent Chainat, attaque une de ces reconnaissances (22 juin), isole un des avions et, manœuvrant avec son camarade, l'incendie. C'est, je crois, le neuvième. Le combat s'est déroulé à 4 200 mètres. De plus en plus, l'avantage est à celui qui monte le plus haut.

A partir du 1er juillet, c'est la bataille presque quotidienne. Guynemer va-t-il, comme à Verdun, être immobilisé dès le début? Le 6, après avoir expulsé un L. V. G., il surprend au retour un autre avion boche qui pique sur un de nos avions de réglage. Aussitôt, il détourne sur lui l'ennemi. Mais l'ennemi, — il lui rend cet hommage dans son carnet de vol, — est *mordant* et *maniable*. Son tir bien ajusté traverse l'hélice du Nieuport et coupe deux câbles de la cellule droite. Guynemer doit atterrir. Il sera, dans sa carrière d'aviateur, « descendu » huit fois, dont une dans des conditions fantastiques. Il connaîtra toutes les formes du danger sans jamais perdre cette possession de soi-même que la passion de vaincre a développée chez lui avec le coup d'œil et la vitesse de décision.

Quelles luttes dans les airs! Le 9 juillet, porte le carnet, combat à 5 contre 5. Le 10, à 3 contre 7 : Guynemer dégage Deullin qui est poursuivi à 100 mètres par un Aviatik. Le 11, il attaque à dix heures un L. V. G. et lui coupe son câble de pro-

fondeur gauche : l'adversaire plonge, mais semble se diriger encore. Quelques instans après, il attaque avec Deullin un Aviatik et un L. V. G. : il endommage l'Aviatik et Deullin abat le L. V. G. Et, avant de rentrer, les deux camarades attaquent encore un groupe de sept qui se disperse. Le 16, Guynemer abat avec Heurtaux un L. V. G. qui tombe les roues en l'air. Après une courte absence pour aller chercher un appareil plus puissant, il réédite le programme quasi quotidien à partir du 25. Le 26, il engage cinq combats avec des groupes ennemis de 5 à 11 avions. Le 27, il se bat contre trois L. V. G., puis contre des groupes de trois à dix appareils. Le 28, il attaque successivement deux avions dans leurs lignes, puis un drachen qui doit descendre, puis un groupe de quatre avions dont l'un doit atterrir, puis un deuxième groupe de quatre, qui se disperse, mais il poursuit un des fuyards et l'abat. Lui-même, une pale de l'hélice fauchée par les balles, est contraint à l'atterrissage. Voilà le compte de trois journées. Je ne les choisis point.

A n'importe quelle page, le carnet ouvert rend le même son. Le 7 août, Guynemer rentre avec sept éclats d'obus dans son appareil : on le canonnait de terre pendant qu'il chassait quatre avions ennemis. Le même jour, il repart, pilotant Heurtaux qui attaque les tranchées allemandes au nord de Cléry et tire sur un emplacement de mitrailleuse. Des airs, l'avion encourage les fantassins, prend sa part de l'assaut. Les comptes rendus sont de plus en plus brefs. Le lutteur n'a plus le temps de les rédiger : personne n'a le temps à l'escadrille des Cigognes qui mène ses randonnées triomphales. Il faut donc s'adresser à ses lettres. Étranges lettres qui ne contiennent rien, absolument rien sur la guerre, ni sur la bataille de la Somme, ni sur quoi que ce soit hors de *sa* guerre et de *sa* bataille. Le monde de la terre n'existe plus pour lui : la terre, c'est ce qui recueille les morts ou les vaincus. Et voici comment il écrit à ses deux sœurs alors en Suisse. Fritz, c'est n'importe quel avion ennemi :

Chères gosses,

« Du sport : le 17, attaqué un Fritz, trois coups et enrayage; Fritz se casse la figure. Le 18, idem, mais en deux coups : deux Fritz en cinq coups, record.

« Avant-hier, attaqué Fritz à 4 h. 30 à 10 mètres : tué le passager et peut-être le reste, empêché de voir la suite par un combat à 4 h. 1/2 : le Boche file.

« A 7 h. 30, attaqué un Aviatik, emporté par l'élan, passé à 50 centimètres; passager « couic, » l'appareil dégringole et redresse à 50 mètres du sol.

« A 7 h. 35, attaqué un L. V. G.; à 15 mètres en plein champ de tir, une balle dans les doigts me fait lâcher la détente; réservoir crevé, bon atterrissage à 2 kilomètres des tranchées entre deux trous d'obus. Inventaire du taxi : une balle en pleine figure de ma Vickers; une balle perforante dans le moteur; le noyau d'acier le traverse ainsi que le réservoir d'huile, celui d'essence, le coffre à cartouches, mon gant... et reste fiché dans l'index de celui-ci : résultat, on dirait que je me suis un peu pincé le doigt dans une porte; pas même écorché, seul le haut de l'ongle un peu noir. Sur le moment j'ai cru que j'avais deux doigts fusillés. Je continue l'inventaire : une balle dans le réservoir, direction mon poumon gauche; elle a traversé 4 millimètres de cuivre et a eu le bon esprit de s'arrêter, on se demande d'ailleurs comment.

« Une balle au ras de mon dossier, une dans le gouvernail et une douzaine dans les ailes. On a démonté le taxi à deux heures du matin sous les marmites, à coups de hache. A l'atterrissage, 86 coups de 105, 130 et 150, pour des prunes. Ils paieront la note.

« Pour commencer, la Tour a son quatrième officiel.

« Vous embrasse à tour de bras.

« GEORGES. »

« *P.-S.* — On ne pourra plus dire que je ne suis pas solide, j'arrête pile les balles blindées avec le bout de mon doigt. »

Est-ce une lettre? Au début, c'est un bulletin de victoire : deux avions pour cinq balles, plus un passager : *couic*. Après, c'est un récit de la légende dorée, — la légende dorée de l'aviation : il arrête les balles ennemies avec ses doigts. Roland devait écrire de ce style-là à la belle Aude : *Rencontré trois Sarrasins, Durandal en a fendu deux, le troisième m'ajustait avec son arc, mais sa flèche s'est brisée sur la corde*... Le petit Paul Bailly a décidément raison : « Les exploits de Guynemer ne

sont pas une légende comme ceux de Roland ; en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. » C'est pourquoi il vaut encore mieux les lui laisser raconter. Il ne dit que le strict nécessaire, mais il y met l'accent, la rapidité et le *couic*. Cette lettre-ci est du 15 septembre (1916) :

DU MÊME AUX MÊMES

« Du sport.

« Le 16e, dans un groupe de 6 dont 4 serrés à 25 mètres.

« En quatre jours, 6 combats à 25 mètres : des boches en écumoire, mais qui mettent de la mauvaise volonté à se casser la figure, quelques-uns bien touchés tout de même ; puis 5 pugilats entre 5100 et 5300. Aujourd'hui cinq combats dont 4 à moins de 25 mètres, et le 5e à 50 mètres. Au 1er, enrayage à 50 mètres. Au 2e, à 5200 le boche d'émotion perd ses ailes et descend avec la carrosserie séparée sur son aérodrome; il devait avoir des bourdonnemens d'oreilles (16e). Le 3e à bout portant, un Aviatik de chasse. Trop d'élan : je manque l'emboutir. Au 4e, même plaisanterie sur un L. V. G. dans un groupe de 3 : je manque l'emboutir, je fais une embardée : pan, une balle près de la tête. Au 5e, je nettoie le passager (c'est le 3e cette semaine), puis arrange très mal le pilote à 10 mètres qui, complètement désemparé, finit par atterrir, visiblement avec peine, mais il doit être à l'hôpital... »

Trois lignes pour une victoire, la 16e. Et quels abordages! Dans son élan, il manque traverser l'adversaire. Les deux vitesses combinées ne font pas loin de 500 kilomètres à l'heure. La rencontre et le tir durent une demi-seconde. Après quoi, le combat reprend sur d'autres manœuvres. Qu'un savant calcule les centièmes de seconde qui sont laissées au coup d'œil et à la pensée pour diriger de tels duels!

C'est l'époque des grandes séries sur la Somme. L'escadrille des Cigognes, venue la première, livrera huit mois de combats ininterrompus. D'autres escadrilles viendront à la rescousse. L'ensemble sera réparti en deux groupes, l'un sous les ordres du commandant Fécamp, l'autre sous le commandement du capitaine Brocard, nommé chef de bataillon. Il devient impossible d'énumérer toutes les victoires de Guynemer. Force est de rechercher les jours où il se dépasse lui-même. Le 23 septembre

est une date prodigieuse : il fait coup double et il tombe de 3000 mètres. Le petit Paul Bailly ne voudra pas le croire. Il criera à la légende — la légende dorée de l'aviation. Pourtant le procès-verbal est là, paraphé par le chef d'escadrille :

« *Samedi 23 septembre.* — Deux combats vers Éterpigny. A 11 h. 20 abattu un Boche en feu près d'Aches; 11 h. 21, fais atterrir un Boche désemparé vers Carrépuy; 11 h. 25 abattu un Boche en feu vers Roye. A 11 h. 30, abattu moi-même par un obus français, j'écrase mon appareil près de Fescamps... »

Les combats se sont déroulés entre Péronne et Montdidier. A son père il précise davantage, et dans son style elliptique :

« 22 septembre : asphyxié un Fokker en 30 secondes, dégringolé « désemparé. »

« 23 septembre : 11 h. 20. — Un Boche en flammes chez nous.

« 11 h. 21. — Un Boche désemparé, passager tué.

« 11 h. 25. — Un Boche en flammes à 400 mètres des lignes.

« 11 h. 25 et demi. — Un 75 me fait sauter mon réservoir d'eau et toute la toile supérieure du plan supérieur gauche, d'où vrille aux petits oignons. Réussi à la transformer en glissade. Rentré à 160 ou 180 km dans le sol : tout casse en petits bouts de bois d'allumettes, puis le taxi rebondit, se retourne à 45° et revient la tête en bas se planter dans le sol à 40 m. de là, comme un piquet; on ne pouvait plus le bouger. Il ne restait plus que le fuselage, mais il était intact : le « Spad » est solide; avec un autre, je serais actuellement moins épais que cette feuille de papier. Je suis tombé à 100 mètres de la batterie qui m'avait démoli; elle ne me tirait pas dessus, mais m'a descendu tout de même, elle le reconnaît sans difficulté; c'est un coup qui m'a pris de plein fouet, bien avant d'éclater. Le Boche est tombé contre le poste du commandant Constantin. J'ai ramassé les morceaux. »

Le groupe qu'il a attaqué se composait de cinq avions, marchant en échelons, trois en haut, deux plus bas. Les deux qui volaient le plus bas furent assaillis par une de nos escadrilles qui, voyant tomber un appareil en flammes, crut tout d'abord à sa propre victoire. « C'était, explique drôlement Guynemer, — et l'on reconnaîtra le collégien de Stanislas, —

c'était mon premier qui tombait de l'étage au-dessus. » Avec son « terrible zoiseau » il avait livré bataille aux trois de « l'étage au-dessus » et les avait successivement abattus. « Le premier, dit-il encore, avait sur lui une carte à moitié brûlée qu'on lui avait certainement remise le matin même, d'après la date, et qui portait en boche : « Je pense que tu as beaucoup de succès en aviation. » J'ai sa photo avec sa Gretchen. Quelles têtes de Boches! Il avait les mêmes décorations que celui des bois de Bus... » N'est-ce pas Achille mettant le pied sur Hector et se parant de ses trophées? Il a un cœur de pierre pour ses ennemis. Il voit en eux les maux faits à la France, l'envahissement de nos territoires, la destruction de nos villes et de nos villages, le malheur déchaîné sur nous, la guerre monstrueuse faite aux innocens et nos morts, tant de morts que pleurent les foyers désertés. Nulle pitié n'entre en lui : il est le justicier. Il est le justicier, et quand un adversaire qu'il a forcé d'atterrir est blessé, il lui porte secours avec toute la générosité française.

Trente secondes ont séparé pour lui le Capitole de la Roche Tarpéienne. Après sa triple victoire, c'est la chute invraisemblable, inouïe, fantastique, de 3 000 mètres de hauteur, le Spad lancé à toute vitesse contre le sol, rebondissant pour se ficher en terre comme un piquet. « Je suis resté totalement abruti pendant 24 heures, mais m'en tire avec énormément de courbature (surtout à l'endroit de mes bretelles looping qui m'ont sauvé la vie), et une entaille au genou droit offerte par ma magnéto de départ. J'ai ruminé pendant 3 000 mètres de dégringolade la meilleure façon de m'emboutir (j'avais le choix de la sauce): je l'ai trouvée, mais elle présentait encore 95 pour 100 de chances pour la croix de bois. Enfin, *all right!* » Et en post-scriptum : « Sixième fois que je suis descendu : record! »

Le lieutenant V. F..., de l'escadrille des Dragons, heurté à 3 000 mètres en l'air par l'avion d'un camarade, fit une chute pareille sur le bois d'Avocourt et fut pareillement stupéfait de se retrouver entier. Il n'avait pas cessé de manœuvrer pendant les cinq ou six minutes de la descente. « Bientôt, a-t-il écrit, les arbres de la forêt de Hesse apparaissent; ils me semblent même s'approcher à une allure vertigineuse. Je coupe le contact pour ne pas prendre feu, et quelques mètres avant d'arriver sur eux je cabre de toutes mes forces mon appareil

pour qu'il se présente à plat. Un choc terrible! Un arbre plus haut que les autres brise mes ailes droites et me fait pivoter sur moi-même. Je ferme les yeux. Un second choc, moins violent que je n'osais l'espérer : l'appareil s'est mis sur le nez et est venu s'abattre comme une pierre, au pied de l'arbre qui m'avait arrêté. Je défais ma ceinture qui, par bonheur, a tenu, et je me laisse glisser à terre, tout étonné de ne pas sentir des douleurs affreuses. Seule, ma tête est lourde et le sang coule de mon masque. Successivement je respire, je tousse, je remue bras et jambes, ahuri de constater le fonctionnement normal de toutes mes facultés... » Guynemer n'en raconte pas tant. En mathématicien, il calculait ses chances. Mais il coupait, lui aussi, les contacts et, avec le plus grand sang-froid, ordonnait, pour ainsi dire, sa chute. La suite n'est pas moins féerique.

Les fantassins ont vu tomber la pluie d'avions. Le Français arrive à terre avant sa dernière victime en feu. Pauvre vainqueur qui n'aura pas survécu à sa victoire! Ils se précipitent à son aide, croyant le ramasser en morceaux. Mais Guynemer s'est relevé seul. Il a l'air d'un spectre. Il est debout, il vit. Ces exaltés l'empoignent et le portent en triomphe. Un général de division s'est approché et commande aussitôt une prise d'armes pour lui rendre les honneurs. Et s'adressant à Guynemer :

— Vous passerez la revue avec moi.

Guynemer ne sait pas comment on passe une revue et voudrait bien s'en aller à l'ambulance. Son genou le fait cruellement souffrir :

— C'est que je suis blessé, mon général.

— Blessé, vous! C'est impossible. Quand on tombe du ciel sans se casser, on est sorcier, il n'y a pas de doute. Vous ne pouvez pas être blessé. Enfin, appuyez-vous sur moi.

Et, le soutenant, le portant presque, il défile avec le jeune sous-lieutenant devant le front des troupes. Des tranchées voisines un chant monte, d'abord étouffé à demi, puis formidable : *la Marseillaise*. Elle a fleuri d'elle-même sur les lèvres des hommes.

La commotion exige un repos de quelques jours. Dès le 5 octobre, il repart en campagne. Octobre marque, sur la

Somme, une recrudescence de l'aviation allemande considérablement renforcée et munie d'une tactique nouvelle. Guynemer se jette au travers de cette tactique du nombre. En un seul jour, — le 17 octobre, — il attaque un groupe de trois monoplaces, puis un autre groupe de cinq. Il sort une seconde fois, attaque un biplace qui est secouru par cinq monoplaces. Une autre fois, — le 9 novembre, — il livre six combats avec des monoplaces et des biplaces qui piquent successivement pour se dérober. Ce n'est rien encore : nouvelle sortie, au cours de laquelle il attaque un groupe d'un Albatros et de quatre monoplaces. « Combat dur, note le carnet, l'ennemi a l'avantage. » Il rompt le combat, mais pour en engager un autre avec un Albatros qui surprenait le lieutenant Deullin à 50 mètres. Le lendemain — 10 novembre — il compte deux pièces au tableau (les 19e et 20e) : le premier, à qui il a tiré 15 coups à moins de 10 mètres, tombe en flammes au Sud de Nesles; l'autre, un biplace Albatros 220 HP Mercédès, qui était protégé par trois monoplaces, va s'écraser dans le ravin de Morcourt. Ce coup double, il le répète le 22 du même mois (les 22e et 23e) et encore le 23 janvier 1917 (les 26e et 27e), et de même le lendemain 24 (les 28e et 29e). Au surplus, voici encore une de ses lettres qui dresse le procès-verbal de trois jours de chasse (les 24, 25 et 26 janvier). Il n'y a plus ni en-tête ni formule finale. Comme en l'air, il attaque directement :

26 — 1 — 17.

« *24 janvier 1917*. — 11 h. 25. — Tombé sur un groupe de cinq Boches à 2400. Je les ramène tambour battant à 800 mètres (un tendeur coupé, un pot d'échappement déchiré). A la fin du pugilat à 400 mètres sur Roye, je réussis à me mettre derrière un monoplace de la bande. Mon moteur s'arrête. Obligé de pomper et de lâcher le Boche.

« 11 h. 45. — Attaqué un Fritz, je le lâche à 800 mètres, mon moteur bafouille, mais le Boche atterrit la tête en bas près de Goyancourt. Je ne le compte que désemparé.

« A ce moment, je vois un Boche canonné à 2400, d'où, à 11 h. 50, pugilat en règle avec un petit Rumpler à deux mitrailleuses. Le pilote reçoit une balle dans le poumon, le passager, qui me sonnait, en prend une dans le genou. Les deux réservoirs encaissent, tout flambe et dégringole à

Lignières, dans nos lignes. J'atterris à côté; en repartant, une roue casse dans la terre labourée et gelée. En emmenant le taxi, le parc me le démolit complètement. On l'envoie d'urgence réparer à Paris.

« 25. — Je regarde voler les autres et rogne.

« 26. — Bucquet me prête son taxi. Pas de viseur; simplement une vague (oh combien!) ligne de mire mal fichue.

« A 12 heures. — Vu un Boche à 3 800; un coup d'ascenseur. — Arrivé dans le soleil. — En virant, pris dans le remous, sale vrille. — En redescendant, je vois le Boche à 300 mètres qui tire; je tire dix coups : enrayage définitif; mais le Boche paraît ému et pique plein moteur et plein Sud. Allons-y! Mais je ne me rapproche pas trop pour qu'il ne voie pas que je ne tire pas. L'altimètre dégringole : 1 600, voilà Estrées-Saint-Denis. Je manœuvre mon Boche le mieux possible. Tout à coup, il redresse et part sur Ressons, en me salant.

« J'essaie du bluff : je monte de 500 mètres et me laisse tomber dessus comme un caillou. Impressionné, alors que je commence à croire que cela ne prend pas, il recommence sa descente. Je me mets à 10 mètres, mais chaque fois que je montre le nez, le passager me met en joue. La route de Compiègne : 1 000... 800 mètres. Quand je montre le nez, le passager, debout, laisse sa mitrailleuse au repos et me fait signe qu'il se rend. *All right!* Je vois sous son ventre le logement de 4 obus. 400 mètres : le Boche ralentit son moulin. 200 mètres, 100 mètres, 20 mètres. Je le lâche et le vois atterrir. Je tourne en rond à 100 mètres, et vois que je suis sur un aérodrome. Mais n'ayant pas de cartouches je ne peux les empêcher de mettre le feu à leur taxi, un 200 HP. Albatros magnifique. Quand je les vois entourés, j'atterris et montre aux Boches ma mitrailleuse démolie. Tête! Ils m'ont tiré 200 coups : mes balles avaient avant l'enrayage traversé l'altimètre et le compte-tours, d'où émotion. Le pilote dit qu'un avion a été abattu l'avant-veille à Goyancourt : passager tué, pilote blessé aux jambes a dû être amputé de l'une au-dessus du genou. J'espère que cette confirmation originale sera acceptée, ce qui ferait 30. »

Trente victoires, dont vingt ou vingt et une sur la Somme : tel est le bilan de ses extraordinaires chevauchées. La dernière

les dépasse toutes. Il a combattu sans armes, rien qu'avec son appareil, comme un chevalier qui, son épée brisée, manie son cheval et accule l'adversaire. Quelle scène ! le pilote et le passager allemands, prisonniers, constatant que la mitrailleuse de Guynemer ne pouvait pas fonctionner ! Une fois de plus, il a imposé sa volonté. Sa puissance de domination a fasciné l'ennemi...

Quittant la Somme après six mois de luttes, au début du mois de février 1917, les Cigognes émigrent en terre lorraine.

II. — LA JOURNÉE DU 25 MAI (1917).

Le destin d'un Guynemer est de se surpasser. Mais une part de sa force lui vient du perfectionnement de ses armes. Que ne peut-il les forger lui-même? Le mécanicien et l'armurier sont, chez lui, impatiens de servir le pilote et le combattant. Rien de la science de l'aviation ne lui est étranger. Guynemer à l'usine est toujours Guynemer. Guynemer vérifiant ses mitrailleuses pour éviter de trop fréquens et trop gênans enrayages, rectifiant par une pratique mieux entendue la disposition de ses instrumens de bord et leur outillage, déploie la même tension nerveuse qu'à la chasse. Il veut forcer la matière comme l'ennemi.

Sur la Somme, il a abattu deux avions en un seul jour, puis quatre en deux jours. En Lorraine, il fera mieux encore. L'aviation allemande se montrait alors (début de 1917) très active en Lorraine. Nancy, longtemps, ne s'en était guère souciée. Nancy avait, en 1914, vu l'armée d'invasion se briser contre la montagne Sainte-Geneviève et le Grand Couronné. Elle avait subi le bombardement des obusiers géans et la visite des escadrilles, le tout sans rien perdre de sa belle humeur et de son animation. Elle était de ces villes du front qui se sont accoutumées au danger et qui peut-être y découvrent une sorte d'excitation au courage, au commerce et même au plaisir à quoi les villes de l'arrière ne sauraient avoir droit. Les dîneurs de la place Stanislas avaient, parfois, l'occasion de se lever de table pour assister à quelque beau combat dans les airs, puis ils reprenaient leur place et leur appétit, remplaçant les crus du Rhin par les vins de la Moselle. Mais la fréquence des incursions et les dégâts des bombes commençaient de rendre aux Nancéens

de race ou de passage l'existence fort désagréable. L'escadrille des Cigognes, débarquée en février, fit prompte justice de ces brigandages célestes. Sa police fut rapide et sévère. Les avions ennemis qui survolaient Nancy furent vigoureusement pris en chasse et, moins d'un mois plus tard, les carcasses d'une bonne douzaine d'entre eux, rangées avec méthode autour de la statue de Stanislas Leczinski, rassuraient la population et servaient de spectacle au visiteur privé d'admirer, devant les grilles de Damour, les deux fontaines monumentales consacrées par Guibal à Neptune et Amphitrite, disparues sous un vêtement grossier de sacs de terre.

De ces dépouilles opimes, Guynemer a fourni sa part. Rien que le 16 mars, il a abattu à lui seul trois Boches et, le 17, un quatrième. Trois victoires en un jour : l'exploit était nouveau. Navarre avait eu son doublé du 26 février 1916 à Verdun, et Guynemer les siens sur la Somme ; Nungesser, dans une seule matinée, sur la Somme encore, avait brûlé un drachen et deux avions. Guynemer, le soir même, écrit à sa famille. Je transcris la lettre telle quelle : elle n'a ni entrée en matière ni formule finale. Le roi d'Espagne, dans *Ruy Blas*, donne des détails sur le temps avant de parler des six loups qu'il a tués. Le nouveau Cid se bat par tous les temps et ne mentionne que sa chasse :

« 9 heures. — Décollé sur des éclatemens d'obus. Abattu en feu un Albatros biplace à 9 h. 08.

« 9 h. 20. — Attaqué avec Deullin un groupe de trois Albatros monoplaces célèbres sur le front de Lorraine. A 9 h. 26, j'en descends un presque intact : pilote blessé, lieutenant von Hausen, neveu du général. Et Deullin en descend un autre en feu en même temps. Vers 9 heures, Dorme et Auger attaquent et grillent un biplace. Ces quatre Boches sont dans un quadrilatère dont les côtés ont 5 kilomètres, 4 kil. 5, 3 kilomètres, 3 kilomètres. Ceux qui étaient au milieu n'ont pas dû s'embêter, mais ils étaient affolés.

« 14 h. 30. — Abattu un biplace Albatros en feu.

« Trois Boches dans nos lignes dans ma journée... Ouf !

« G. G. »

C'est ce lieutenant von Hausen que le lieutenant Guynemer, — il a été nommé lieutenant au mois de février, il sera capi-

taine au mois de mars, — traite avec humanité et courtoisie dès qu'il atterrit. Guynemer qui, dans les citations, était jusqu'alors un « brillant pilote de chasse, » devient un « pilote de chasse incomparable. »

De Lorraine les Cigognes, au commencement d'avril, vont nicher sur un plateau de la rive gauche de l'Aisne, en arrière de Fismes. De nouveaux événemens se préparent : après le retrait des troupes allemandes sur la ligne Hindenburg, l'armée française, en liaison avec l'armée anglaise qui doit attaquer les falaises de Vimy (9-10 avril 1917), va entreprendre cette vaste offensive qui, de Soissons à Auberive en Champagne, battra, comme une lame de fond, les pentes du Chemin des Dames, des collines de Sapigneul et de Brimont et du massif de Moronvillers. Une immense espérance soulève les poitrines, une allégresse sacrée emporte les hommes. La douleur et le sang n'ont pas empêché ce printemps de 1917 de fleurir en sublimes ardeurs de libération et de sacrifice.

L'aviation, comme à la bataille de la Somme, fut au cours de la bataille de l'Aisne en union étroite avec le commandement et avec les autres armes. Sans doute demeure-t-elle dans une triple dépendance qui limite ses possibilités de rendement : la qualité des appareils, la production des usines, la puissance de l'aviation adverse. Mais si, du premier coup, elle ne put imposer sa suprématie et conquérir la maîtrise de l'air, ainsi qu'elle avait pu légitimement le concevoir, elle s'obstina et se fortifia. Ses succès peu à peu s'affirmèrent et grandirent. Elle trouvait en face d'elle un ennemi qui venait d'accomplir, dans le domaine de l'aéronautique, de prodigieux efforts.

Dès le mois de septembre 1916, le haut commandement allemand, mettant à profit les terribles leçons de la Somme où son aviation avait éprouvé tant de pertes et subi de si rudes échecs au cours des trois mois précédens, décidait une réorganisation presque totale de son aéronautique. Le programme Hindenburg comprenait une refonte de la direction et de la construction ensemble. Un décret du 25 novembre (1916) détacha des autres armes l'arme des forces aériennes (*Luftstreitkräfte*) qu'elle plaça, tant au point de vue de son emploi qu'au point de vue technique, sous les ordres d'un officier général, le *Kommandeur der Luftstreitkräfte*. A ce poste de *Kommandeur* qui aurait à

gouverner tout l'ensemble, aussi bien la construction des appareils que l'instruction et la tactique des pilotes, était appelé le *general-leutnant* von Hoeppner, avec le lieutenant-colonel Thomsen pour adjoint. Les escadrilles, au nombre de plus de 270, furent réparties en escadrilles de bombardement, de chasse, de protection et de campagne, ces dernières chargées des reconnaissances, des prises de photographies, des réglages d'artillerie, des liaisons avec l'infanterie. La plupart des nouveautés de ce programme Hindenburg étaient servilement empruntées à l'aviation française. Comme pour le réglage du tir, précédemment, l'Allemagne nous suivait dans la voie des liaisons avec l'infanterie. « L'aviateur d'infanterie consciencieux, dira un compte rendu du commandant de l'aéronautique de la Ve armée (l'armée de Verdun), est le seul moyen d'information digne de confiance pendant le combat... » Et le Kronprinz commandant le groupe d'armées, commentant cette phrase, tirera les conclusions du compte rendu : « Ces enseignemens montrent de nouveau que, par un emploi régulier de l'aviation d'infanterie, le chef peut être constamment renseigné sur le développement du combat. Toutefois, la condition préalable d'un travail fructueux dans le combat est d'avoir fait auparavant de nombreux exercices avec l'infanterie, les mitrailleuses, l'artillerie, le personnel de liaison. La tâche de l'aviateur d'infanterie augmente en difficulté avec les intempéries, le labourage du sol par les obus, la violence de l'action ennemie, le fléchissement de nos propres troupes. Lorsque toutes ces conditions défavorables se présentent ensemble, l'aviateur d'infanterie ne peut remplir sa tâche s'il n'est pas particulièrement entraîné. L'aviateur d'infanterie doit prendre souvent contact avec les autres armes ; autant que possible, la troupe à terre doit connaître personnellement son aviateur d'infanterie. Celui-ci doit pouvoir se faire comprendre de l'infanterie si les panneaux de signalisation font défaut... »

Mais ces avions destinés aux liaisons avec l'infanterie et l'artillerie doivent être couverts au cours de leurs manœuvres par des escadrilles de protection. Ils le seront plus efficacement par les escadrilles de chasse qui vont au loin porter le trouble et la mort ou qui barrent les lignes et arrêtent les incursions adverses. Marchant là encore sur nos traces, l'Allemagne développe ses escadrilles de chasse pendant tout l'hiver 1916-1917;

au printemps suivant, elle en a plus de quarante à sa disposition. Avant la guerre, elle s'était presque uniquement orientée dans la voie de l'aéroplane lourd. Elle revient à nos modèles de fabrication, et après avoir transposé notre Morane en son Fokker, la voici qui transpose notre Nieuport en son Albatros. Son Albatros monoplace 160 HP, avec le moteur fixe Mercédès ou Benz, devient le type habituel de ses escadrilles de chasse. Elle l'arme, en général, de deux mitrailleuses Maxim d'infanterie fixes à travers l'hélice. Enfin on commence de voir apparaître, dans ses bombardemens, la série de sés bimoteurs (Gotha 520 HP, Friedrichshafen et A. E. G. 450 HP) à grande puissance.

En tactique, elle ne tarde pas à renier l'attitude défensive qu'elle avait adoptée au début de la Somme. Elle pratique les concentrations de forces susceptibles d'obtenir, au moins momentanément, la maîtrise de l'air sur un point important, quitte à dégarnir les secteurs calmes et à refuser la lutte partout ailleurs. Elle évite la dispersion, elle ménage les aviateurs pour leur demander, quand il convient, un maximum d'efforts. La soumission de l'aviation aux autres armes nous est empruntée comme la plupart de ses innovations. « L'aviation, dit un règlement, doit être animée d'un ardent esprit offensif dans le cadre d'une étroite subordination aux volontés du commandement. »

Cet *esprit offensif* n'empêche point l'ennemi de préconiser la prudence dans ses rondes et reconnaissances. L'aviateur allemand ne doit livrer bataille que s'il en a reçu l'ordre. Il ne croise jamais seul, mais généralement par groupe de cinq. Pour un Boelcke qui cherche la hauteur, plonge sur l'adversaire en le mitraillant et pratique ainsi le *fauconnage* à la Guynemer, la plupart suivent le fameux von Richtofen qui tourne en rond en essayant d'induire l'adversaire à le suivre et qui décrit alors une spirale horizontale pour se placer derrière lui : il fait au surplus couvrir son mouvement par les avions qui l'escortent. Il convient d'ajouter que le contrôle des victoires se contente de la parole du pilote au lieu d'exiger, comme chez nous, des témoignages concordans sur la chute des appareils dans les lignes ennemies, ce qui explique les chiffres libéralement accordés à un Richtofen, à un Werner Voss. Ceux de nos Guynemer et de nos Dorme ont une autre autorité.

Or, l'ennemi s'attendait à subir, en avril 1917, une attaque

en masse de l'aviation française sur l'Aisne. Il avait pris ses mesures pour y parer. Un ordre de la VIIe armée prescrit que toutes les formations aériennes doivent être alertées dès que l'approche d'un grand nombre d'avions français est signalée : les appareils rejoignent sans délai leur parc en évitant tout contact inégal, les ballons sont abaissés à une faible hauteur ou même tirés à terre. Puis, le commandant de l'armée donne au contraire l'ordre d'offensive et fixe l'heure de départ ; à l'heure dite, tous les appareils disponibles se rassemblent à faible hauteur, en deux grandes masses au-dessus de régions déterminées à l'avance, les escadrilles de chasse volant au-dessus des autres appareils. Ces deux masses se portent ensuite à l'attaque en gagnant de la hauteur. L'ennemi doit être atteint au-dessus des lignes, assailli avec la dernière énergie et poursuivi jusqu'au moment où l'on arrive dans la zone de feu des batteries anti-aériennes françaises.

On le voit, l'*esprit offensif* de l'aviation allemande ne l'amène pas jusqu'à chercher ou accepter le combat au-dessus de nos lignes. Mais elle tend de plus en plus à grouper le nombre de ses escadrilles et à les masser. Si nos progrès dans les airs ont précédé et orienté ceux de notre ennemi, celui-ci a su appliquer sa méthode organisatrice à nous rattraper. Nous avions, nous-mêmes, perfectionné avec le plus grand soin notre matériel, nos écoles de pilotage, notre instruction. Le Spad que nous avions inauguré sur la Somme assurait sur l'Aisne à nos chasseurs un outil de premier ordre dont la robustesse, la vitesse horizontale et ascensionnelle, la maniabilité, leur permettaient de se mesurer avec avantage contre le meilleur Albatros. Une bataille moderne est ainsi précédée d'une formidable rivalité des usines, de la fabrication, des transports. De cette préparation qui réclame des jours, des semaines et des mois, le commandement va faire une effrayante machine vivante.

La personne humaine n'y est perdue qu'en apparence. Sans doute une bataille est-elle une œuvre collective à quoi chacun apporte sa contribution, du chef suprême au casseur de cailloux sur les routes. Mais dans cette colossale entreprise, dans cette débauche de matériel, dans cet agencement mécanique dont tous les rouages semblent réglés à l'avance, c'est encore ce pauvre petit homme de chair qui marque l'avance ou l'arrêt. Le servant d'une mitrailleuse, les défenseurs d'une tranchée ou

d'un ouvrage, le chef d'une section isolée qui prend l'initiative de tenir ou d'attaquer, le pilote d'un avion de chasse qui crée la liberté des airs, l'observateur d'un avion d'infanterie qui transmet les renseignemens à temps, combien d'autres qui croyaient à peine lier leur action à l'action générale, rien qu'en faisant et comprenant leur devoir, ont pu provoquer d'incalculables résultats, comme le jet d'une pierre dans un lac provoque à sa surface des cercles qui vont s'agrandissant jusqu'aux rives opposées.

Parmi ces combattans de l'Aisne, Guynemer est à son poste à l'escadrille des Cigognes. *All right : ça dégringole!* écrit-il laconiquement à sa famille. Je crois bien : le 25 mai, il a dépassé toutes les prouesses connues en aviation : il a abattu quatre appareils ennemis. Le carnet de vol résume au plus court ces quatre combats :

« 8 h. 30. — J'abats un biplace qui perd une aile et s'écrase dans des arbres à 1 200 mètres nord-nord-ouest de Corbeny.

« 8 h. 31. — J'en abats un autre, biplace, en feu sur Juvincourt. Fais piquer avec le capitaine Auger un biplace jusqu'à 600 mètres, à 1 kilomètre de nos lignes.

« Abattu un D. F. W. (1) en feu à Courlandon.

« Abattu un biplace en feu entre Guignicourt et Condé-sur-Suippes. Dispersé avec le capitaine Auger un groupe de six monoplaces. »

Or, Son Excellence le général-leutnant von Hoepnner, *Kommandeur der Luftstreitkräfte* ou commandant des forces aériennes de l'armée allemande, interviewé le surlendemain 27 mai par les journalistes officiels qu'il avait pris soin de rassembler, leur affirma, pour que ce fût répété à l'Allemagne, et à l'univers si possible, la supériorité des appareils et des aviateurs allemands. « Quant aux aviateurs français, ne craignait-il pas de déclarer avec un sens précieux de l'actualité, ils n'engagent le combat que s'ils se sentent sûrs de la victoire; s'ils ne s'estiment pas les plus forts, ils préfèrent renoncer à

(1) Le D. F. W. (*Deutsche Fleugzeg Werke*) est un avion de reconnaissance armé de deux mitrailleuses dont une tirant à travers l'hélice, l'autre sur tourelle à l'arrière. Il a 13 mètres d'envergure, 8 mètres de longueur. Il a un moteur Benz 200/225 HP., 6 cylindres. Sa vitesse en palier à 3 000 mètres serait d'environ 150 kilomètres à l'heure. — Un avion de ce type est exposé aux Invalides depuis juillet 1917.

l'exécution de leur mission plutôt que d'engager une lutte dont le résultat serait douteux. » Et les journalistes officiels s'empressèrent de reproduire dans les gazettes du 28 mai une affirmation aussi solennelle.

L'un d'eux, un peu plus tard, revenant sur l'aviation française du Chemin des Dames, prendra Guynemer lui-même à partie dans la *Badische Presse* (1) : « Celui qui vole là-haut, c'est le célèbre Guynemer. Il est le rival des plus audacieux pilotes allemands, la gloire de l'aviation française, un « as, » ainsi que les Français désignent leurs plus hardis combattans de l'air. C'est un adversaire redoutable, car il est absolument maître de son rapide appareil et, de plus, excellent mitrailleur. Mais l' « as » n'accepte un combat dans les airs que dans les conditions les plus favorables pour lui. Il survole les lignes allemandes à une altitude qui varie de 6000 à 7000 mètres, hauteur où ne peut l'atteindre aucun canon de défense anti-aérienne. Ses vols n'ont jamais un but d'observation, car de cette hauteur il ne peut rien distinguer; il ne peut même pas remarquer les mouvemens des troupes allemandes. Guynemer n'est qu'un aviateur de chasse qui attaque l'avion ennemi. Dans ce domaine ses triomphes sont nombreux, bien qu'il ne soit pas un Richtofen. Il est très prudent dans ses attaques. Volant toujours, comme nous l'avons dit, à peu près à 6000 mètres d'altitude, il attend qu'un avion s'élève des lignes allemandes ou y retourne. Alors il fonce sur lui comme un faucon et ouvre le feu avec sa mitrailleuse. Qu'il réussisse à blesser l'adversaire ou que celui-ci, non touché, accepte le combat, Guynemer se réfugie dans les lignes françaises à la vitesse de 250 kilomètres à l'heure que lui permet son moteur très puissant. Jamais il n'accepte le combat à armes égales. Chacun chasse comme il peut. »

Chacun chasse comme il peut. Donc, le 25 mai, dans sa ronde du matin, le *très prudent* Guynemer aperçoit une patrouille de trois appareils ennemis qui volent vers nos lignes. Ce sont des biplaces, moins maniables que les monoplaces, mais combien plus dangereusement armés! Sans doute, seul contre trois, *s'estime-t-il sûr de la victoire*. Comment engagerait-il *une lutte dont le résultat serait douteux?* Il fonce sur

(1) *Badische Presse* du 8 août 1917.

ses trois adversaires, qui prennent la fuite. Il atteint l'un d'eux, le manœuvre pour l'amener dans son champ de tir, réussit à se placer légèrement au-dessous, tire et, dès les premières balles, l'appareil ennemi pique et tombe en flammes au nord de Corbény (nord-est de Craonne).

Le danger, pour le monoplace, est la surprise de l'arrière. Guynemer, virant, découvre un second adversaire qui revient sur lui. De bas en haut il tire encore et, comme le premier, à quelques secondes d'intervalle, l'avion prend feu et coule embrasé.

Sur ce doublé qui lui a pris quelques secondes, Guynemer est rentré au camp. Mais le combat l'excite, ses nerfs se tendent, sa volonté se durcit. De nouveau le voici dans les routes des airs. Vers midi, un aviateur allemand ose survoler notre camp d'aviation. Comment a-t-il franchi le barrage? Pour monter si haut le chercher et l'atteindre, quelle que soit la force ascensionnelle des appareils, il faut quelques minutes, le temps pour l'ennemi de s'enfuir après avoir accompli sa mission de reconnaissance. Or, tous les avions sont rentrés, tous, sauf Guynemer. Sur le champ d'aviation, mécaniciens et pilotes, tout le monde regarde en l'air, les uns avec leurs yeux exercés, les autres avec des jumelles. Quelqu'un s'écrie tout à coup :

— Voici Guynemer!

— Alors le Boche est f...

Guynemer arrive en coup de foudre. D'un peu en arrière et dessous il tire. On n'entend qu'un coup de la mitrailleuse. L'avion tombe à pic, le moteur à toute vitesse vient s'enfoncer dans le sol à Courlandon, près de Fismes. D'une balle à la tête, d'une seule balle, Guynemer a tué le pilote.

Le soir, enfin, le *très prudent* Guynemer sort une troisième fois. Vers sept heures, sur les jardins de Guignicourt, c'est-à-dire au-dessus des lignes ennemies, un quatrième appareil, abattu par lui, tombe en flammes.

Très prudent, c'est bien la dernière épithète qu'on eût pensé voir accolée au nom de Guynemer, qui rentre habituellement avec des balles dans son appareil et jusque dans ses habits. Le Boche, décidément, a le sens de la vérité, et même des nuances. Il a le goût de la mesure. Il est magnanime envers ses ennemis. En un mot, il est le Boche.

... Pour annoncer une victoire, Guynemer, quand il rentre

au camp, fait chanter son moteur. Il descend du ciel sur la cadence de l'*Air des lampions*. Tous les hangars voisins sont avertis. Et aussi tous les cantonnemens, tous les entrepôts, tous les dépôts, tous les abris, toutes les ambulances, toutes les gares, enfin toutes ces villes disséminées qui représentent les arrières d'une armée. Or, le moteur, cette fois, a chanté avec tant d'insistance que chacun, le nez en l'air, a écouté et interprété :

— Notre Guynemer a fait des siennes.

Déjà l'aventure courait de bouche en bouche. Il y a toujours des gens pour voir et des gens pour porter les nouvelles. Ce n'était pas un avion qu'*il* avait flambé, mais bien deux, l'un sur Corbény, l'autre sur Juvincourt. A peine était-on d'accord qu'il fallait se garer d'un troisième appareil qui dégringolait en flammes sur Courlandon, près de Fismes. Celui-là, tout le monde le vit, car tout le monde crut le recevoir sur la tête. Il tombait en plein dans les rassemblemens. Et le moteur qui chantait informa la foule du nom du vainqueur.

Mais voici qu'à la tombée du jour le moteur chante encore. Ah! par exemple, c'est incroyable! Une, deux, trois, quatre victimes. Quatre avions morts en une journée et par le fait d'un seul pilote! De mémoire de fantassin, d'artilleur, d'homme du génie, de territorial, d'Annamite, de nègre, cela ne s'est jamais vu. Et des gares, des ambulances, des abris, des dépôts, des entrepôts, des cantonnemens, par cette soirée de mai où le couchant se prolonge, tout ce qui manie la pelle, la pioche, le fusil, tout ce qui pose des rails, décharge des wagons, empile des caisses, casse des cailloux, tout ce qui panse des blessés, drogue des malades, porte des morts, tout ce qui travaille, tout ce qui se repose, tout ce qui mange, tout ce qui boit, tout ce qui vit en un mot, marche, court, se presse, s'agite, se précipite, prend le chemin du camp, franchit les clôtures, envahit les hangars, contemple les oiseaux rangés, dérange les mécaniciens, réclame Guynemer. Une ville est là qui heurte les bois et les toiles des baraques.

— Guynemer dort, a dit quelqu'un.

Alors, sans protestations, sans vacarme, sans paroles, sans bruit, cette foule s'écoule, s'éloigne, se disperse, se perd dans les champs, s'enfonce dans la nuit qui vient, va reprendre sa place dans les vallonnemens qui bordent le champ de bataille. Tel fut le soir de la plus grande victoire aérienne.

III. — VISITE A GUYNEMER

Dimanche 3 juin 1917.

Ce premier dimanche de juin, les femmes des villages d'alentour sont venues rendre visite au camp d'aviation. Il est sévèrement défendu d'y entrer, mais on peut jeter un coup d'œil, assister d'un peu loin aux départs et aux atterrissages. Le plein soleil fait ressembler ces paysages de France aux campagnes de Grèce : des vallons qui s'allongent, des collines couronnées d'arbres, une mesure, une harmonie des lignes dont la lumière crue accentue la netteté et la régularité. On cherche sur les hauteurs des colonnades de temples.

Ces mouvemens du sol conduisent le regard aux falaises de l'Aisne. Au delà, c'est la dure bataille qui continue, mais on en perçoit à peine les rumeurs.

Pourquoi les bonnes femmes des villages sont-elles attirées vers ce camp d'aviation plutôt que vers tel autre, celui-ci, par exemple, dont les hangars s'aperçoivent sur le plateau voisin? Elles savent que, s'il n'y a pas ici de temple, il y a de jeunes dieux. Elles voudraient voir Guynemer.

La tradition orale, ailée elle aussi, a porté au loin, de hameau en hameau, de ferme en ferme, les exploits du 25 mai. Et le lendemain 26, on le sait encore, Guynemer a vidé à nouveau les cieux.

Déjà plusieurs aviateurs ont atterri, dont les noms sont célèbres. Mais la mémoire populaire ne peut retenir toute une mythologie. Voici qu'un avion descend en gracieuses spirales et, après une dernière courbe, vient doucement se poser et rouler jusqu'au bord de la balustrade.

— Guynemer!

La nouvelle a gagné de proche en proche. Elle n'a pas été annoncée tout haut, elle n'a été que chuchotée ainsi qu'il convient à la céleste venue. Le pilote n'a même pas aperçu cette foule qui se recueille en le regardant. Il a ôté la visière de son casque et montré sans le savoir son visage soucieux. Il inspecte avec sévérité le mécanisme de son arme. Il a rencontré deux ennemis qu'un enrayage de sa mitrailleuse a sauvés. Comme les peintres d'autrefois broyaient eux-mêmes leurs couleurs et assuraient à leur art la protection de la durée

matérielle, il semble s'irriter de n'avoir point forgé ses armes lui-même, fabriqué lui-même son moteur, ses ailes, sa Vickers et ses balles.

Enfin il consent à se séparer de sa monture. Il quitte son lourd vêtement de guerre. Le centaure des airs redevient un homme, et un grand jeune homme leste qui va s'élancer vers le baraquement le plus proche et disparaître sans avoir remarqué cette foule qui le boit des yeux et dont un incident va lui révéler la présence. Un soldat s'est mis en travers de son chemin et braque sur lui un petit appareil photographique.

— Vous permettez, mon capitaine?

— Faites vite.

Il a accepté de mauvaise humeur. Il s'est arrêté et voit enfin toutes ces têtes de bonnes femmes en extase. Il a un geste découragé. Le front s'est barré, l'attitude s'est figée, le portrait ne sera pas bon.

Que tous ses portraits lui ressemblent peu! Qu'il soit assez grand, mince, maigre, presque imberbe, l'ovale allongé, le profil régulier, le teint ambré, les cheveux très noirs rejetés en arrière, tous ces traits donnent-ils une idée de la force qui est en lui? Les yeux, les yeux bruns aux points d'or, le révèlent davantage. Il leur doit la surveillance de l'espace et la promptitude de la décision née du coup d'œil. Ils sont sa garde et sa puissance d'attaque. Leur regard est i direct et brutal qu'il se sent pour ainsi dire physiquement. Puis, il devient si vite rieur et presque gamin! Leur flamme court sur les objets qui l'intéressent, problèmes de vitesse, problèmes de manœuvres, problèmes de tir, les entoure, les fixe, les embrase.

Rien chez Guynemer de la puissante carrure d'un Navarre dont la tête au profil accusé et la large poitrine font un dessin d'aigle au repos, abaissant le bec sur la gorge renflée, ou d'un Nungesser avant les blessures — héroïque Nungesser au corps dévasté qui a rejeté la réforme et voulu ajouter à ses trente victoires celle qu'il a remportée sur la douleur et la gêne physique. Rien de leur instinct, de leur intuition. Une forte culture scientifique l'avait préparé aux études de mécanique. Mais il apportait dans la science du vol une ardeur tout amoureuse. Il y a dans ses recherches de la frénésie volontaire, dans sa méthode une violence logique. Tout, en lui, est force nerveuse et, pour ainsi dire, électrique. Comme la foudre au

fer, le danger lui arrache des étincelles, — des étincelles de génie.

Car ses plus audacieuses entreprises ont été méditées et réfléchies. Il réalise avec une témérité folle des coups préparés. Dans la lutte, les idées crépitent en lui et rejoignent la vitesse et la sûreté de l'instinct : mais à l'origine se retrouve toujours l'élément spirituel.

Il est déjà bien tard pour lui parler de cette fameuse journée du 25 mai. Non qu'il répugne le moins du monde à raconter ses chasses. Il les détaille, au contraire, comme des coups heureux au poker, avec le même amusement et les mêmes airs initiés. Il n'a pas l'ombre d'affectation, pas l'ombre de pose : une simplicité et une fierté d'enfant. C'est la troisième aventure qui lui a laissé le meilleur souvenir. Il revenait pour déjeuner : l'audacieux survolait le camp et s'était mis dans le soleil, Guynemer l'a tiré de dessous : une balle, la mort, la chute.

Et sur ce récit bref, éludé, qui lui arrache un rire frais, un rire de jeune fille, les yeux de Guynemer se ferment. Il a sommeil, comme à Compiègne au retour de sa première chasse après Verdun. Il est sorti deux fois déjà, il veut nettoyer l'espace une troisième. Auparavant, il convient qu'il se repose.

... Quel mouvement sur le champ d'aviation! Il est six heures et demie du soir : le temps est radieux, pas un nuage au ciel. Peut-on tenir pour nuages ces tout petits flocons blancs, à peine visibles, qui font des taches claires dans le bleu? Mais ces taches se multiplient. Une patrouille ennemie a pu franchir les lignes et venir au-dessus de nous. On compte deux, trois, quatre avions que les éclatemens de nos obus encadrent. Voici les nôtres : un, deux, trois Spads qui accourent à grande allure. L'ennemi va-t-il accepter la bataille?

Tandis que nous fouillons l'espace avec nos yeux ou nos jumelles, surgit Guynemer à côté de nous. Il a été réveillé, il accourt, d'avance il vole. Deux de ses camarades, le capitaine Auger, le lieutenant Raymond, bondissent comme lui sur leur appareil. Guynemer se laisse habiller. Il n'a qu'une idée, il ne voit qu'un point dans le vaste ciel. Ses yeux enflammés fixent ce point comme s'ils pouvaient tirer sur lui. Car il n'y a plus qu'un point essentiel en effet. Trois des avions allemands

ont fait demi-tour, s'esquivent en toute hâte, abandonnent leur camarade qui continue sa mission hardiment, insolemment, soit qu'il ait trouvé route barrée, soit qu'il compte sur sa force et sa vitesse.

Comment oublier cette vision : le profil droit de Guynemer légèrement soulevé, les yeux illuminés, hypnotisés par ce point dans l'espace, tout l'être vibrant vers la conquête comme la flèche posée sur l'arc tendu? Avant de cacher son visage sous le masque, il fixe la direction à ses compagnons :

— Droit sur lui.

Les yeux, non le geste, ont désigné la victime. Les moteurs ronflent, les hélices tournent, les avions roulent, puis s'enlèvent du sol et prennent d'emblée la verticale. Là-haut, le combat a commencé. Arriveront-ils assez tôt pour y prendre part? Là-haut, c'est-à-dire à quatre mille, plutôt à cinq mille mètres. Combien de temps leur faudra-t-il pour atteindre cette altitude?

L'avion allemand est poursuivi. Le Spad qui l'attaque cherche à le placer dans son champ de tir. Mais l'ennemi est sans doute un pilote de premier ordre, car il ne se laisse pas manœuvrer. Il garde sa hauteur, il tourne, il vire, se maintient dans les angles morts de son adversaire, cherche à l'amener lui-même dans sa ligne de mire. La chasse se prolonge ainsi en larges cercles. Puis l'Allemand croit être maître de la direction et file à toute vitesse vers les falaises de l'Aisne. Le Spad gagne un peu sur lui et de nouveau les grands cercles se tracent dans le ciel. Un autre Spad, un autre encore apparaissent. C'est la meute qui veut forcer le cerf. L'ennemi multiplie les ruses, utilise la brume ou le soleil. Voici qu'on perçoit le tac-tac d'une mitrailleuse. Cette fois il est tiré. Il échappe encore. Le combat dure depuis un bon quart d'heure. Alors, c'est l'hallali. Guynemer et les deux autres aigles partis avec lui arrivent à la rescousse. Le Spad qui, depuis le début, s'est accroché à l'avion allemand, a pu se placer en dessous et tirer à nouveau. L'avion allemand pique brusquement. Est-il touché? va-t-il s'effondrer? Non, il se redresse et repart. Mais Guynemer, le nouvel arrivant, le cueille au passage. Sa mitrailleuse entre en action : deux ou trois coups, l'ennemi s'écroule, il va s'écraser sur Muizon, au bord de la Vesle.

Et, dans le soir qui vient et qui de tons roses et violets

baigne l'horizon du côté du couchant, un à un les grands oiseaux rentrent au nid. Vainqueurs, ils se livrent à tous les exercices, à toutes les cabrioles de la voltige aérienne : spirales, vrilles, renversemens, retournemens, loopings, piqués. C'est la danse dans les airs, la farandole céleste, l'hymne de gloire. Les dieux descendent, et le dernier de tous, Guynemer, attardé dans une suprême ronde, Guynemer qui, son casque ôté, reçoit sur le visage encore tendu par la bataille, les derniers reflets du jour, Guynemer qui semble le dieu inspiré de la Jeunesse française...

IV. — GUYNEMER DANS LES CAMPS

Sur la Somme, Guynemer est un de nos paladins. Mais, sur l'Aisne, après la journée du 25 mai, Guynemer est roi. Nul adversaire ne tient les airs devant lui. Sa témérité, déjà invraisemblable, ne connaît plus de limites. Le 27 mai, il attaque seul six biplaces sur Auberive à une hauteur de 5 000 mètres, et les ramène à 3 600, puis fonce sur un groupe de huit autres appareils qu'il disperse, l'un d'eux, la toile du fuselage arraché, s'étant écrasé dans les trous d'obus. Il fait songer au Cid Campeador à qui le cheik Jabias disait :

... Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
Dans une préséance éblouissante aux yeux;
Vous marchiez, entouré d'un ordre de bataille;
Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
Et vous étiez un fils d'une telle fierté
Que les aigles volaient tous de votre côté...

Ses exploits sont incomparables, ses rondes de chasse jettent l'effroi et la mort dans l'espace. Le 5 juin, après avoir attaqué et abattu un Albatros à l'est de Berry-au-Bac, il poursuit à l'est de Reims un D. F. W. qui a déjà soutenu des combats avec d'autres Spads. « J'enraye à bout portant, dit le carnet de vol. A ce moment le passager fait « Kamarade », je lui fais plusieurs fois signe de piquer dans nos lignes. Il continue vers les siennes. A 2 200 je désenraye et tire quinze coups. L'appareil se retourne brusquement en projetant le passager et s'abat dans la forêt de Berru. » La journée d'un Guynemer, après ces deux

victoires (les 44e et 45e) n'est pas terminée : il attaque successivement encore un groupe de trois, puis un groupe de quatre appareils, et revient avec des balles dans son avion.

Cependant il a été nommé le 11 juin (1917) officier de la Légion d'honneur — à vingt-deux ans — avec cette citation : « Officier d'élite, pilote de combat aussi habile qu'audacieux. A rendu au pays d'éclatans services, tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple quotidien de son ardeur toujours égale et de sa maîtrise toujours plus grande. Insouciant du danger, est devenu pour l'ennemi, par la sûreté de ses méthodes et la précision de ses manœuvres, l'adversaire redoutable entre tous. A accompli, le 25 mai 1917, un de ses plus brillans exploits en abattant, en une seule minute, deux avions ennemis et en remportant dans la même journée deux nouvelles victoires. Par tous ces exploits, contribue à exalter le courage et l'enthousiasme de ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes. Quarante-cinq avions abattus, vingt citations, deux blessures. » Texte éloquent et complet qui, du fait précis, remonte aux causes, montre chez le pilote et le combattant le cœur, la volonté, l'exemple. C'est le dernier paragraphe qui a le plus enchanté Guynemer, si gentiment sensible à sa gloire, en associant à ses combats la pensée du fantassin des tranchées levant les yeux pour le suivre.

Cette rosette ainsi gagnée lui est remise le jeudi 5 juillet, au camp d'aviation, par le général Franchet d'Esperey, commandant le groupe des armées du Nord. Mais la cérémonie n'a pas empêché Guynemer de voler. Il a mené deux rondes successives, l'une de près de deux heures, l'autre d'une heure sur un nouvel appareil dont il attend des merveilles. Il a attaqué trois D. F. W. et il a dû atterrir avec cinq balles dans l'avion (deux dans le radiateur et le moteur). Il est quatre heures de l'après-midi : un beau soleil d'été caresse les plateaux et les pentes des collines de l'Aisne. Les camarades de Guynemer sont là, heureux comme s'ils allaient eux-mêmes être décorés. La 11e compagnie du 82e régiment d'infanterie, commandée pour rendre les honneurs, fait face aux appareils de l'escadrille qui sont rangés au nombre imposant de soixante, comme des chevaux de course, pour prendre part à la fête : le *Vieux Charles*, le fameux avion, est le cinquième à gauche. Son maître a exigé sa présence, malgré les blessures qu'il a reçues

le jour même. Devant les drapeaux présentés, — drapeau de l'aviation et drapeau du régiment de garde, — le jeune capitaine est seul, en vareuse noire, mince, mais long, car il se redresse, le visage un peu pâle, les yeux étincelans. A l'un des angles du camp, un groupe de civils : la famille que le général a envoyé chercher. Voici le général Franchet d'Espérey. On connaît sa silhouette vigoureuse, râblée, énergique. Un journal du front, le journal du 82e régiment qui porte le titre de *Brise d'entonnoirs*, décrit ainsi la scène : « Le général s'arrête devant ce jeune héros : il le regarde avec joie, le proclame brave entre tous, lui touche, comme aux preux d'autrefois, les deux épaules de son épée, lui remet la rosette d'officier et le serre sur son cœur. Puis, aux accents entraînans et patriotiques de *Sambre-et-Meuse*, la musique et la troupe défilent devant le nouveau récipiendaire. La cérémonie officielle est terminée. Le jeune officier de la Légion d'honneur va trouver ses parens qui l'ont regardé de loin... »

Le général Franchet d'Espérey, examinant l'appareil de Guynemer, voit les dégâts :

— Comment votre pied n'a-t-il pas été touché ? demande-t-il à l'aviateur en lui montrant un des trous.

— Je venais de l'écarter, répond celui-ci avec son habituelle simplicité dans les miracles, la balle a passé pendant ce temps.

Cette soirée du 5 juillet 1917 fut inoubliable pour les aviateurs avec qui Guynemer mit en commun son orgueil. Le soleil, le dessin pur des collines parallèles au cours de l'Aisne, la bataille lointaine et la jeunesse même de ce prodigieux Invincible, tout contribuait à donner à la fête une beauté dont la plénitude n'était cependant pas sans tristesse. Il s'y mêlait tant de souvenirs tragiques; des noms destinés à fleurir y revenaient sur les bouches : celui du sous-lieutenant Dorme — Dorme le discret et l'opiniâtre, Dorme le modeste et le noble, — disparu le 25 mai; celui du capitaine Lecour-Grandmaison, l'organisateur des triplaces, qui, monté sur un de ses puissans chevaux, compta sur l'Aisne cinq victoires et qui fut tué au combat le 10 mai, et ramené par un de ses compagnons, le seul survivant des trois, sur l'appareil en flammes. Gloire à l'aviation de chasse, signifie la rosette de Guynemer, gloire à Heurtaux blessé, à Ménard et à Deullin, à Auger, à Fonck, et à Jailler, à Guérin, à Chapelle, à Baudouin et à tous leurs

camarades! Mais gloire aussi à l'aviation d'observation, à ces couples unis pour le devoir et parfois pour la mort : au lieutenant-pilote Fressagues, et au sous-lieutenant observateur Bouvard, qui soutinrent un combat contre sept appareils ennemis dont un fut abattu dans ses lignes ; au lieutenant pilote Floret et au lieutenant observateur Homo, qui, assaillis par six avions, en incendièrent deux ; au lieutenant Viguier qui, le 18 avril, osa exécuter une reconnaissance à 25 mètres d'altitude au-dessus des positions allemandes, pour en rapporter des renseignemens réclamés par le commandement ; à tant d'autres pilotes et observateurs qui se donnèrent pareillement à leur tâche avec la même audace, la même habileté, la même soumission au devoir! Gloire enfin à toute cette jeunesse qui du haut des airs jette sur la terre de France, pendant que l'infanterie officie, comme les enfans à la Fête-Dieu vident leurs corbeilles de roses devant le Tabernacle, à pleines mains, à pleins cœurs les gerbes rouges des épopées !...

L'escadrille des Cigognes a été tout entière citée par le général Duchêne à l'ordre de la Xe armée : « Escadrille N. 3, sous les ordres du capitaine Heurtaux : Brillante escadrille de chasse. Se bat sans répit sur tous les fronts depuis deux ans, montrant le plus magnifique entrain et surtout le plus bel esprit de sacrifice. Sous les ordres du capitaine Heurtaux blessé à l'ennemi, vient de prendre part aux opérations de Lorraine et de Champagne. Pendant cette période a abattu cinquante-trois avions allemands, ce qui porte le nombre de ses victoires à cent vingt-huit avions officiellement détruits et cent trente-deux autres désemparés. »

Aux témoignages de Fayolle et de Foch, qui, sur la Somme, ont vu l'escadrille à l'œuvre, le général Duchêne ajoute le sien au cours de la bataille de l'Aisne.

Cette bataille de l'Aisne, si dure au Chemin des Dames, semble se ralentir en juillet. Les escadrilles de chasse, ou du moins quelques-unes d'entre elles, dont l'escadrille des Cigognes, vont prendre part à une autre offensive, en liaison avec l'armée britannique. Avant de quitter la région de Reims et de Fismes, Guynemer multiplie les randonnées. Un autre que lui, après la rosette, eût accepté ou cherché le repos dans les honneurs. Les honneurs ne servent qu'à l'exciter. Il les mérite avant, le jour même, et le lendemain. Il les dépasse immédia-

tement. Le 6 juillet, il livre combat à cinq biplaces dont un coule en feu. Le 7, il enregistre deux victoires : « Attaqué avec l'adjudant Bozon-Verduraz quatre monoplaces Albatros vers Brimont. Abattu l'un en feu au Nord de Villers-Franqueux dans nos lignes. Attaqué un D. F. W. qui tombe en vrille à plat dans nos lignes à Moussy. »

Ces trois trophées (les 46e, 47e et 48e), ce sont les adieux de Guynemer aux rives de l'Aisne. De tels excès de fatigue ont de nouveau entraîné une dépression nerveuse. L'escadrille est transportée dans le Nord. A peine débarqué, voilà le vainqueur à l'hôpital, d'où il écrit à son père le 18 juillet :

« Mon cher papa,

« Rechute. Hôpital. Mais cette fois-ci j'ai une mine épatante. Finies les baraques. Ici nous avons une ferme à côté des champs. J'y ai une chambre. J'ai eu en effet trois Fritz (ses victoires des 6 et 7 juillet) : un biplace en feu, puis le lendemain, dans le même vol, pas mal de sport : pris quatre Boches pour des Français. Combat avec trois au début, un seul à la fin de 3 200 à 800 mètres. A ce moment, le dit seul prend feu. Il faut attendre que le sol sèche pour le retirer à la pioche. Une heure après, un biplace à 5 500. Il gaffe, se met en vrille à plat et se « pose » sur un 75, qui en mourut, le passager aussi. Le pilote était simplement un peu ému. Au fond il y avait de quoi. Il n'était pas en piqué, mais bien en ligne de vol et tournait autour de son avant. Il descendait lentement. J'ai eu ses deux mitrailleuses intactes...

« Encore trois ou quatre jours, dit le toubib, et je serai sur pattes. D'ailleurs ici le Boche est rare, mais cela ne durera sûrement pas. J'ai lu dans mon lit que la foule m'avait fait une ovation à Paris. C'est l'ubiquité. La science moderne fait vraiment des choses épatantes, et les journalistes aussi.

« Raymond a deux ficelles et la croix. Il faut le féliciter.

« Bonsoir, papa.

« Georges. »

« *P.-S.* — Moi qui ai mal au cœur pour rien, je suis allé pour la première fois en mer. La mer était vigoureusement agitée, surtout pour une vedette à pétrole, et j'ai gardé un sourire imperturbable et serein. Ce que j'étais fier !... »

L'un ou l'autre journal avait raconté que Guynemer devait porter le drapeau de l'aviation à la Revue du 14 juillet à Paris. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on le crût reconnaître et pour qu'on acclamât quelque sosie. En réalité, il avait été question, en effet, de lui confier cette mission, mais Guynemer s'était dérobé à toute possibilité de manifestation. Il détestait la parade s'il adorait la gloire. Déjà malade, il avait voulu suivre son escadrille dans les Flandres, et s'était alité à l'arrivée.

Cette lettre porte bien sa marque, depuis l'étonnement et la joie de l'enfant élevé dans l'opulence qui, le jour de son engagement, a renoncé une fois pour toutes au confort et accepté de débuter comme garçon d'aérodrome, à l'idée d'avoir une chambre à lui dans un hôpital, jusqu'à la violence du tableau où il peint la réduction de l'avion ennemi tombé en pluie de feu : « *Il faut attendre que le sol sèche pour le retirer à la pioche,* » depuis le rire sur le sort du passager boche jusqu'à la camaraderie qu'exaltent le grade et la décoration de son ami, le lieutenant Raymond. Il n'est pas jusqu'au : *Moi qui ai mal au cœur pour rien...* qui ne soit assez plaisant de la part du terrible chasseur qui tient les airs plus longtemps et plus haut que personne.

Le cheick Jabias qui avait vu le Cid au camp termine ainsi l'évocation de ses souvenirs :

Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,
Absolu, lance au poing, panache au front...

Et le Cid ne se battait pas dans le ciel.

V. — GUYNEMER CHEZ SON PÈRE.

Cependant le cheick Jabias, que la splendeur du Cid a ébloui dans les camps, s'étonne de le retrouver devant le château paternel de Bivar occupé aux plus modestes besognes :

... Que s'est-il donc passé ? Quel est cet équipage ?
J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
Que vous avez en main l'auge et le caveçon
Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire.
— Cheick, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père.

Qui n'a pas rencontré Georges Guynemer à Compiègne, chez ses parens, ne le connaît pas tout entier. Sans doute est-il demeuré, à son escadrille, le gai et confiant camarade que rien ne détourne de son but, mais qui se réjouit du succès d'autrui et qui raconte ses prouesses comme s'il s'agissait de coups de billard ou de parties de cartes. La Renommée ne l'a point grisé. Tout au plus a-t-elle, parfois, bien rarement, créé non pas directement autour de lui, mais dans son voisinage, cette atmosphère un peu lourde qui accompagne presque infailliblement la gloire. Quand il a compris ou deviné quelque vague hostilité, quelque envie, il en a souffert comme si, dans son ingénuité, il découvrait le mal. Vous souvenez-vous, dans le *Livre de la Jungle*, de Rudyard Kipling, de cette page où Mowgli, le *petit d'homme*, s'étant rendu compte de la haine dont il est l'objet parmi les bêtes, touche ses yeux et s'effraie de les sentir humides? — Qu'est cela, Bagheera? demande-t-il à son amie la panthère. Et la panthère qui a vécu longtemps parmi les hommes le rassure : — Ne t'inquiète pas : *ce sont seulement des larmes.* — Un de ceux qui ont pu dire à Guynemer : *Ne t'inquiète pas*, non, certes, devant l'inimitié qu'il n'a jamais rencontrée, mais pour quelque mauvais germe de jalousie à peine révélé, a pu savoir la profondeur de son ombrageuse sensibilité. Guynemer, alors, se renfermait en lui-même. Son exubérance avait besoin de sympathie.

L'amitié, aux escadrilles, est rude et mâle. Elle ne s'embarrasse pas de formules. Elle ne se montre pas, elle se prouve. Les jeux de la guerre y rappellent les jeux de collège, et l'on en parle de la même façon. Mais, si quelqu'un ne rentre pas, il faut secouer la gêne que tous éprouvent à table devant le couvert inutile. Aucune douleur apparente, aucun éclat : les cœurs de ces jeunes gens sont touchés en dedans. Il faut y pénétrer pour savoir ce qu'ils sont. Les initiés, seuls, les connaissent. Le passant les prend volontiers pour des gens de sport, joyeux et vifs.

Guynemer est dans la vie sans méfiance. Il n'a aucune arrière-pensée d'ambition personnelle. Les honneurs n'ont pas le pouvoir de ralentir son élan : ni après sa rosette, ni après sa cinquantième victoire, il ne songera au repos. Il ignore la pose, l'affectation, l'hypocrisie et même la diplomatie. Il ne sait même pas que cette simplicité lui donne un charme si frais.

Mais il aime, il adore sa jeune gloire. Ses triomphes, ses citations, ses décorations, il en fait part à tout le monde, certain d'avance que tout le monde s'en réjouira. Comment tout le monde, en France, ne s'en réjouirait-il pas, puisque ce sont là services rendus à la France? Il ne fait fi d'aucun ordre étranger. Il a reçu avec un pareil agrément la croix de Saint-Georges de Russie, celle de Léopold I[er], la croix de guerre belge, l'ordre de Michel le Brave de Roumanie, le *Distinguished Service order*, l'ordre de Karageorge de Serbie, celui de Danilo de Monténégro. Ces rubans de toutes les couleurs lui font une jolie parure. Il ne porte sur la poitrine habituellement que la réduction minuscule de sa rosette, mais parfois, il met bout à bout tous ces petits rubans. Ou bien, il fourre le tas des médailles en vrac dans sa poche et les retire pèle-mêle comme au collège il brassait le contenu de son pupitre en désordre pour en retirer son devoir.

Quand il débarquait à Paris, où l'appelait et le retenait la construction de ses avions, il descendait à l'hôtel Édouard-VII, et de là se précipitait aux ateliers de Buc. Souvent s'il en avait le loisir, il allait dîner chez les parens de son camarade de Stanislas, le lieutenant Constantin. « A chaque apparition, écrit celui-ci, quelque exploit nouveau s'était ajouté aux précédens ou quelque nouvelle décoration ornait sa poitrine. Jamais il ne portait ce qu'il appelait en riant sa « bannière d'orphéon, » mais si on lui demandait de la montrer, il fouillait dans ses poches et en sortait toutes ses décorations pêle-mêle. Lorsqu'il fut nommé officier de la Légion d'honneur, il arriva rayonnant à la maison, et comme ma mère lui demandait la raison de cette joie inaccoutumée : « Regardez bien, madame, il y a « quelque chose de nouveau. » Et ma mère découvrit une imperceptible rosette ornant son ruban rouge (1). »

Cette imperceptible rosette, personne ne la remarquait en effet, si bien que Guynemer s'en fut chez le marchand du Palais-Royal :

— Donnez-m'en, réclama-t-il, une plus grosse, donnez-m'en une énorme. Celle-ci ne se voit même pas.

Le fournisseur en étala d'autres devant lui. Mais il reprit la première et s'en alla en riant comme s'il avait fait une farce.

(1) Notes inédites de J. Constantin.

Ses galons lui avaient procuré le même plaisir. Il n'attendait pas une journée, pas une heure, pas cinq minutes pour se les faire coudre aux manches et au képi. Tout de suite il les lui fallait. Nommé capitaine, le jour même où il avait été décoré du *Distinguished Service order*, il va rendre visite au capitaine de la Tour, blessé et soigné dans un hôpital de Nancy et il s'amuse au jeu de devinette :

— Ne vois-tu pas que je suis changé ?

— Mais non, dit la Tour qui l'aime comme un frère cadet et qui l'a mis dans son cœur à la place de ses trois frères tués à l'ennemi : « C'est la Tour qui m'aime le mieux, » proclamera un jour Guynemer.

— Mais si, mais si!

— Ah! ta décoration anglaise?... Elle est fort jolie.

— Il y a autre chose. Regarde mieux.

La Tour découvre enfin les trois galons auxquels il ne songeait point :

— Capitaine?

— Parfaitement, accentue Guynemer avec gravité. Puis il rit de son beau rire d'enfant.

Capitaine? a-t-on idée de nommer capitaine ce gosse? Comment? Il ne fait peut-être pas un beau capitaine? Il n'a peut-être pas couru assez de risques? Dans son rire il y a tout cela.

« Ennemi de l'ostentation, écrit encore le lieutenant Constantin, il n'aimait pas sortir à pied dans Paris, ennuyé qu'on le reconnût. Les gens qui se retournaient sur son passage l'agaçaient et il ne pouvait s'empêcher de murmurer : « Oh! que c'est odieux d'avoir une tête célèbre! » Le soir, il circulait volontiers dans sa petite voiture blanche, montant les Champs-Élysées, puis allait faire un tour au Bois et, dans le calme et la solitude de la nuit, il oubliait les dangers de sa vie du front pour ne songer qu'au bien-être et à la douceur de l'heure présente. Des souvenirs d'enfance lui revenaient à la mémoire qu'il repassait avec plaisir : « Te rappelles-tu, quand « nous étions en seconde, un jour où nous nous sommes dis- « putés et battus comme des enragés? J'en porte encore une « marque sur le bras. » Il riait à ce souvenir, mais moi, j'étais honteux d'avoir pu autrefois me disputer avec un ami tel que lui. »

Le voici plus vivant encore : « Au mois de mai dernier (1917) arrivant en permission, je rencontre Georges sortant de son hôtel et, tout heureux de le voir, je lui annonce que je viens d'être cité. Aussitôt, il m'entraîne dans un magasin, achète une croix qu'il épingle sur ma vareuse et m'embrasse sans se soucier des gens présens. »

Il a cette grâce adorable du geste, ces trouvailles d'une imagination toute nouvelle. En chaque occasion, il se montre tel qu'il est. Dans l'indignation, il est aussi naturel que dans l'enthousiasme. Un jour, un mauvais plaisant, tandis qu'il est entré à l'hôtel Édouard-VII, dépose dans son automobile une pancarte avec cette inscription : *Les aviateurs au front.* Guynemer se fâche tout rouge et s'irrite de ne pouvoir châtier l'insolent qui s'est hâté de disparaître.

Prié à un déjeuner par le député Lasies, il vante ses camarades au point qu'un des convives ne peut se tenir de remarquer: — Vraiment votre modestie est admirable. — A quoi un autre, mieux avisé, répond : — Il ne manquerait plus que cela qu'il ne fût pas modeste! — On s'étonne, mais Guynemer est enchanté. Il raccompagne l'auteur de la réflexion :

— Tout à l'heure vous m'avez donné tant de joie ! *Ils* ne comprennent pas, voyez-vous, ils ne comprennent pas. Je ne sais pas si je suis modeste, mais, si je n'étais pas modeste, je ne serais qu'un sot. Et ça, j'aimerais bien ne pas l'être. Nous sommes quelques-uns à moissonner tant de palmes qu'on n'est jamais sûr de ne pas avoir reçu plus que sa part. A cause de l'homme des tranchées : celui-là, c'est bien autre chose (1)...

On lui présente des albums et des cartes postales. C'est la menue contribution de la gloire. « Mme de B..., écrit-il à son père, me demande une phrase, une pensée signée sur un album à vendre en Amérique. Je voisinerai avec le général en chef. Qu'est-ce que je pourrais bien mettre, mon Dieu ! »

Une Américaine, logée comme lui à l'hôtel Édouard-VII, veut à tout prix emporter une relique du héros « à la mode. » Elle fait dérober par sa femme de chambre sur une commode un vieux gant de Guynemer et mettre à la place une magnifique gerbe de fleurs. — Cela m'a bien gêné, expliquait Guynemer sans vanité. Car c'était un dimanche, les

(1) *Journal des Débats* du 26 septembre 1917.

magasins étaient fermés : pas moyen d'acheter des gants (1).

Jamais il ne fut pris en défaut de maniérisme. Surtout, il ignore ce genre de pose qui consiste à paraître dédaigner la gloire.

Tant de gloire et tant de jeunesse lui composent un cortège de flatteries, d'adulations et d'hommages féminins. C'est encore aux Chansons de geste qu'il faut recourir pour le mieux expliquer. Dans *Gilbert de Metz*, l'une de nos plus vieilles épopées françaises, la fille d'Anséis est à sa fenêtre : fraîche, fine et blanche « comme fleur de lis. » Deux cavaliers viennent à passer, Garin, et son cousin Gilbert. — Regarde, cousin Gilbert, regarde. Par Sainte-Marie, la belle dame! — Ah! répond Gilbert, la belle bête que mon cheval. — Je n'ai rien vu de si charmant que cette jeune fille avec ses fraîches couleurs et ses yeux noirs. — Je ne connais pas de destrier qui se puisse comparer à mon cheval... — Et le dialogue se poursuit ainsi, sans que Gilbert consente à lever les yeux vers la fenêtre qui encadre la jolie fille d'Anséis. Dans *Girart de Viane*, Charlemagne, au Palais de Vienne où il tient sa cour, a mis dans la main de son neveu Roland la blanche main de la belle Aude. La jeune fille a rougi pudiquement et Roland lui-même, le grand soldat, a rougi comme un page. On va fixer le jour des noces, quand un messager qu'on n'a pas annoncé fait irruption dans la salle : — Les Sarrazins sont entrés en France! — Un grand cri s'élève : « La guerre, la guerre! » Roland a laissé tomber la main de la jeune fille et sans détourner la tête il court à ses armes et il part.

Guynemer eût vanté son Nieuport ou son Spad comme Gilbert son cheval, et la belle Aude ne l'eût point retenu de partir. Ce Guynemer intact va-t-il, peu à peu, se laisser pénétrer et griser par l'excès incessant des hommages? Son père, un jour, s'en inquiète, mais il l'a deviné et il rit :

— Rassurez-vous. Je garde mes nerfs comme un acrobate ses muscles. Je me suis donné ma mission.

Au bord de la mer du Nord, après le jour tragique, un de ses camarades, celui qui l'a vu le dernier, m'a dit :

— Il me jetait toute sa correspondance, des tas de lettres : — Lis, si ça t'amuse. — Il ne lisait pas, sauf les lettres d'enfans, de collégiens, de soldats. Et je déchirais.

(1) *Figaro* du 27 septembre 1917.

Ici, n'est-ce pas *l'Aiglon* qu'il faut citer ? Prokesch présente au prince impérial le courrier : des lettres de femmes :

Voilà
Ce que c'est que d'avoir l'auréole fatale.

Dès les premières phrases de chacune, l'Aiglon arrête la lecture : *Je déchire*. Celle qu'il a surnommée la Petite Source *parce qu'elle l'a rafraîchi bien des fois, l'eau qui dort dans ses yeux et qui court dans sa voix*, lui annonce son départ, espérant qu'il la retiendra. Et il la laisse partir, et quand elle s'en va, il murmure son refrain : *Je déchire*... Guynemer a-t-il déchiré des cœurs, comme il laissait déchirer les lettres qu'il ne lisait pas, comme le faucon de saint Julien l'Hospitalier déchirait les oiseaux ? Aucune Petite Source, si fraîche que fût sa voix, ne l'aurait retenu un matin de soleil...

Loin du public, dont il déteste les manifestations, sauf si elles sont très discrètes, Guynemer à Compiègne respire, s'épanouit, se détend. Il redevient l'enfant câlin, délicieux, un peu gâté, bruyant, étourdi, toujours en mouvement, sauf s'il s'absorbe dans quelque travail. Absorbé, on ne peut le tirer de son travail. S'il raconte une de ses chasses, s'il range et colle ses photographies, rien ne le distraira. Il possède un kodak avec lequel il prend l'empreinte de ses victimes avant de les immoler et souvent après l'immolation, et il n'oublie pas de déclencher son ressort avant de mettre en mouvement la mitrailleuse. Car il pense à tout, et dans les momens les plus graves. Un de ses grands plaisirs, en permission, est de mettre en ordre ses images et de les montrer.

De ses yeux qui voient tout, de très loin comme de très près, il distingue tout de suite les moindres changemens dans la disposition des meubles et des bibelots. La maison paternelle s'est peu à peu ornée de ses trophées. Il s'y retrouve davantage à chacune de ses visites. Et il constate que le trois-mâts en miniature qu'il avait construit à sept ans avec des morceaux de bouchons, du fil et du papier, est toujours sur la cheminée de sa mère. Déjà, dans cette construction, il avait montré son esprit observateur, n'oubliant ni la brigantine, ni le grand foc. Il a repris si gentiment sa place parmi les siens, ce grand garçon

couvert de gloire, que sa mère s'oublie à l'appeler Bébé, comme autrefois. Aussitôt, elle s'en excuse. Mais lui :

— Pour vous, toujours, maman.

Sa mère, alors, se prend à songer :

— J'aimais mieux quand tu étais petit.

— Vous ne m'en voulez pas, maman ?

— De quoi t'en voudrais-je ?

— D'avoir grandi.

Il a tant grandi qu'il a touché les astres.

Chez lui, il ne peut se résoudre à la solitude et fait des rondes aux étages pour ramasser des compagnons, des auditeurs. Car il parle sans cesse, avec la même flamme et de la même chose : ses appareils et ses chasses. On l'entend d'une pièce à l'autre. D'étranges lambeaux de phrases pusssent les portes :

—... Alors, je me suis embusqué.

Embusqué, lui, mais où donc?

— Oui, dans un nuage.

De quel pouvoir dispose-t-il ? Les miracles de la Bible sont dépassés :

— ... Alors, avec mon aile, j'ai caché le soleil...

L'éblouissement de l'astre gênait sa vue. Au lieu de la main, il interpose l'aile de son appareil.

Il gâte ses sœurs, il n'oublie ni une fête ni un anniversaire. Mais il n'offre pas toujours les cadeaux qu'il rêvait d'offrir :

— J'aurais voulu vous rapporter un Boche...

Il ne recherche pas le monde ; quand le monde vient à lui, il montre sa même gaîté, sa même exubérance. Il a joué à tous les jeux, excepté au grand homme. Mais quand on parle de l'avenir, il arrête la conversation :

— Ne faisons pas de projets...

De l'un de mes carnets de guerre, je détache ce feuillet (juin 1917) qui représente un Guynemer chez lui :

Mercredi 27 juin. — De passage à Compiègne. Chez les Guynemer. *Il* est la séduction même, avec sa souple démarche de « déesse sur les nuées » qui semble lui rester de ses vols, ses yeux incomparables, son agitation perpétuelle, cette force électrique qui est en lui, ce mélange d'élégance naturelle et d'insa-

tiable ardeur, cet élan de tout l'être vers le but. S'il s'arrête, il a encore l'air du coureur antique.

Ses parens ne perdent pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens. Ils boivent ses paroles, ils le regardent, ils l'entendent vivre. Son rire résonne en eux. Ils croient en lui, ils sont sûrs de lui, ils veulent être sûrs de lui. Et, sentant leur certitude, naturelle ou commandée, je me prends à contempler avec mélancolie le dieu fragile de l'aviation, pareil à une de ces statuettes trop fines qu'on craint de voir brisées.

Il parle avec passion, toujours avec passion, de ses combats dans les airs. Pourtant, un autre souci l'emporte à cette heure sur la chasse même, souci, qui, d'ailleurs, s'y rapporte. Il attend un avion magique dont il a donné dès longtemps le projet, pour la construction duquel il n'a pas rencontré tout le zèle souhaité; avec quoi il fera plus de dégâts encore.

Puis, ce sont les albums de ses photographies. Photographies du ciel que peuplent les éclatemens des obus ou les avions ennemis. Il y en a une où l'on voit un appareil en flammes, et, à une certaine distance, l'aviateur qui tombe. La victime a été enregistrée. Ce souvenir met en joie le vainqueur.

J'écarte l'impossible question : — Et vous? Parmi tant de combats, la pensée ne vous vient-elle pas?... Il est si vivant qu'elle ne peut pas lui venir. A-t-il compris? Il explique si simplement :

— En l'air, on a beaucoup de temps. Pendant le combat on n'en a point. J'ai été *descendu* six fois. Et chaque fois, j'ai eu tout le loisir d'y penser.

Là-dessus, il rit, d'un rire d'enfant. Une chance spéciale le protège. Il reçut dans un combat trois balles qui, toutes trois, furent détournées par des obstacles inattendus. Toutes trois.

Voici, maintenant, des photographies de lui-même. Ce n'est pas lui qui les a collectionnées. Ce n'est pas lui qui les présente. Depuis sa plus tendre enfance, on peut le suivre dans la vie. Petit bébé en chemise, il a déjà ses yeux brillans et son ardeur. Le collégien a son beau port de tête. La guerre le prend presque collégien : une bonne figure adolescente, les joues pleines, l'air bien posé et paisible. Un peu plus tard, les traits sont moins naïfs, encore ingénus, mais plus tendus. Plus tard encore, le regard devient plus sévère, les joues plus allongées et plus maigres. Que se passe-t-il donc? C'est le travail de la

guerre qui a ciselé ce visage, affiné et virilisé ensemble cette tête de guerrier. Je le regarde lui-même, un peu surpris de ma découverte. Rapproché de ses anciennes images, il est un peu effrayant à regarder.

Mais il rit, et ce rire clair chasse tous les fantômes...

VI. — L'AVION MAGIQUE

L'enfant qui, pour les poupées de ses sœurs, imagine un lit enchanté, le collégien qui, dans sa classe, au collège Stanislas, installe un téléphone pour communiquer de sa place avec les derniers rangs ou qui, plus tard, fabrique des avions en miniature, l'engagé volontaire de Pau qui, au camp d'aviation, a pénétré par la plus petite porte et consenti à frotter, nettoyer et vérifier les moteurs, avait toujours montré la passion de la mécanique. Devenu pilote, puis chasseur, Guynemer manifeste dans la connaissance et le perfectionnement de la construction, la même ardeur insatiable, la même fougue et la même opiniâtreté que dans ses duels aériens. Il réclame sans cesse des appareils plus vites et plus puissans, mais il ne se contente pas d'exciter les constructeurs, de les brûler de sa propre flamme, il entre dans les détails techniques en praticien, il fournit des indications, il va, toutes les fois qu'il en a l'occasion, visiter les ateliers et procéder lui-même aux essais. Essais parfois dangereux : le 31 décembre 1915, il écrivait au sujet de la mort de l'un de ses camarades, Édouard de Layens, tué par accident : « Cela me ferait moins de peine s'il avait été tué par un Boche, mais cet accident me met en rage. » Il y a chez Guynemer tout un côté mal connu et que l'on ne peut aujourd'hui révéler qu'avec précaution : c'est l'inventeur.

Aucune partie de son appareil, aucune pièce de sa mitrailleuse ne lui sont étrangères. Il les a toutes palpées, maniées, étudiées en elles-mêmes, dans leur position respective, dans l'ensemble. Le dispositif intérieur de l'avion lui doit des aménagemens plus pratiques. Il y a un viseur Guynemer. Il a toujours parlé avec assurance, avec autorité. La gloire, à mesure qu'elle vient, n'a aucunement le pouvoir de le modifier. Il demeure exactement le même garçon impétueux qui suit son idée. Et c'est parce qu'il suit son idée, et que cette idée est entièrement désintéressée, soumise à son service, qu'il se sent

tant de force pour l'imposer. Seulement, aux yeux des autres, le Guynemer du début n'est pas le capitaine Guynemer, officier de la Légion d'honneur, célèbre dans le monde entier. En ce temps-là, dans les ateliers, chez les constructeurs, quand il affirme, quand il dénonce une erreur, quand il réclame un changement, on le trouve bien audacieux et outrecuidant. Un jour, il se fait traiter de *petit jeune homme*.

— Si vous faites une sottise, réplique-t-il, ce sont les petits jeunes gens comme moi qui la paient.

Comme tous ceux qui sont hors des difficultés matérielles, il est impatient et parfois nerveux. Il s'irrite des retards et des résistances. Il voudrait forcer le temps qui ne se laisse jamais faire, et briser les obstacles. Peu à peu, le charme opère dans l'usine comme dans le ciel. Le conquérant des airs conquiert les ateliers. Quand il y arrive, on lui fait fête, non point seulement par curiosité, mais par sympathie et aussi parce qu'on a éprouvé sa compétence. Les ouvriers se réjouissent de le voir monter sur un appareil en construction, expliquer avec son éloquence brève, concise, martelée, ce qu'il veut, ce qui assurera la supériorité de notre aviation. Suspendant leur travail, ils l'entourent, ils l'écoutent. Là aussi, il connaît le triomphe. Quand, les jours de pluie, dans les hangars, il s'en allait chevaucher son avion immobilisé et lui parlait mystérieusement, on le croyait possédé : il cherchait la perfection.

Cependant, il s'est lié avec des ingénieurs remarquables, le commandant Garnier à Puteaux, l'ingénieur Béchereau des ateliers Spad. Ceux-ci l'ont pris au sérieux, ne l'ont pas considéré comme l'aviateur hargneux, toujours en antagonisme avec le fabricant, ont démêlé en lui cet esprit d'invention en mouvement, réalisent ses rêves. L'ingénieur Béchereau, après de longs délais, est décoré pour les services éminens qu'il a rendus. M. Daniel-Vincent, alors sous-secrétaire d'État à l'aéronautique, vient à l'usine pour lui remettre sa croix de la Légion d'honneur. Il aperçoit Guynemer, venu pour assister à la cérémonie, et il a ce geste élégant de lui passer la décoration :

— Remettez-la-lui vous-même. Ce sera mieux.

Au début de septembre 1916, Guynemer a inauguré sur le front l'un des deux premiers Spad. Le 8, il écrit à M. Béchereau : «...Vous savez que le Spad est baptisé. C'était comique

parce qu'*ils* étaient six : un Aviatik, à 2800, un L. V. G. à 2900 et quatre Rumpler (serrés à 25 mètres) à 3000. Quand je suis arrivé à 1800 tours sur les quatre, ils ont été affolés par ce bolide, et quand ils ont repris leur sang-froid et leur mitrailleuse (quelle musique !), il était trop tard. Plus un seul enrayage... » Suivent des détails précieux sur la disposition nouvelle de sa mitrailleuse. Puis il revient sur l'appareil : « Il boucle merveilleusement. La vrille est un peu paresseuse et irrégulière, mais d'une douceur angélique. » Et il indique toutes sortes de petits perfectionnemens que l'on pourrait encore apporter pour le mettre tout à fait au point.

Sa correspondance avec l'ingénieur Béchereau est tout entière consacrée à l'étude de l'avion. Jamais aucune incursion hors de ce sujet. Ainsi collabore-t-il en quelque sorte à la construction et à l'aménagement, et il apporte immédiatement les résultats qui peuvent guider les essais. Sa mitrailleuse, de nouveau, ne lui donne pas satisfaction : « Hier, écrit-il le 21 octobre 1916, j'ai eu dans ma journée cinq Boches (dont trois dans nos lignes), à 10 mètres du bout du canon de ma mitrailleuse, et impossible de tirer. Il y a quatre jours, j'en avais eu deux. C'est amer... Il fait un temps splendide. Espérons que la mitrailleuse va marcher... » Et quelques jours plus tard, il exulte, car il a trouvé la cause de ces enrayages dus au froid, et il a su, par une ingénieuse combinaison, y porter remède : « *4 novembre 1916.* — ... Avant-hier, j'ai eu un biplan monoplace Fokker à 2 mètres; il a basculé dans un groupe de Nieuport; alors on ne l'a attribué à personne. Hier, un Aviatik à 10 mètres, le passager tué du premier coup; l'appareil, perdant des lambeaux de toile, est parti en spirale lente et a dû s'aplatir sur Berlincourt, au diable. Heurtaux a vu le début de la descente, et dix minutes après en a descendu un autre complètement en boule... » Le 18 novembre suivant, il raconte, après avoir donné des détails sur le moteur qu'il voudrait renforcer, ses vingt et unième et vingt-deuxième victoires : « Pour le vingt et unième, c'est un monoplace que j'ai assassiné pendant qu'il commençait à descendre en spirales élégantes sur son terrain. Le vingt-deuxième était un 220 HP. Ils étaient trois (chez nous). Je l'ai attaqué par surprise et en renversement. Le passager s'est levé, mais est retombé avant même de pouvoir déclencher sa mitrailleuse. J'ai tiré deux cents à deux

cent cinquante coups à 20 mètres environ. Le Boche avait pris un angle invariable de 45° aux premières balles. Quand je l'ai lâché, l'adjudant Bucquet l'a repris; au cas où il n'aurait pas été en écumoire, ça l'aura aidé; il a gardé son angle de 45° jusqu'à 500 mètres du sol où il est devenu vertical. Il a pris feu en s'écrasant... »

Le Spad l'enchante. C'est le temps des magnifiques randonnées sur la Somme. Cependant il voudrait mieux encore. Avant de formuler sa requête à l'ingénieur Béchereau, il commence par le mettre en goût : « *28 décembre 1916*. — Ça va assez bien, mais j'ai regretté hier l'appareil photographique. Pugilat serré entre 10 et 2 mètres avec un bel Albatros débrouillard. On n'a échangé que quinze coups. Il m'a coupé le câble double avant à droite. Il ne restait que quelques fils. Lui, a pris une balle dans les reins. Une jolie bûche (25e)! Maintenant, parlons des choses sérieuses. Le Spad 150 HP est bien gratté par le Halberstadt. Celui-ci ne va peut-être pas plus vite, mais monte tellement mieux que ça revient au même. Maintenant, constatons : notre nouveau modèle les aplatit tous... » Cependant il faut gagner encore en vitesse. L'hélice peut aussi être perfectionnée.

Un autre perfectionnement, d'une bien autre importance, lui apparaît dès lors réalisable. Il a conçu le plan d'un avion magique avec lequel il anéantirait l'adversaire. De même qu'il s'obstine au combat, il ne lâchera plus son idée, il la poursuivra, il l'imposera, il en obtiendra l'exécution. Mais il lui faudra déployer une ténacité épuisante; plus d'une fois, devant les objections, devant les résistances, il entrera en fureur. Jamais il ne renoncera. Pas plus à l'usine que dans les airs, ce n'est sa manière. Et quand, après huit ou dix mois de luttes, d'essais, de recommencemens, il aura enfin son prodigieux appareil, il pourra s'en réjouir comme s'il avait lui-même, cette fois, forgé ses armes.

En janvier 1917, il pousse l'ingénieur Béchereau à hâter la fabrication : « Le printemps approche. Les Boches travaillent comme des nègres et il ne faut pas s'endormir : sans cela, couic. » Il a le style impératif. Dès lors, sa correspondance avec M. Béchereau est tout entière consacrée à l'avion magique, à ses dimensions, à ses commandes, à ses ailerons, à son réservoir, à son poids, etc. Il dessine en marge des figures, il discute point par

point chaque détail. Lui aussi, il est constructeur. En février, il écrit à son père : « Mon avion (l'avion magique) dépasse les plus belles espérances, et à bref délai on le verra à l'œuvre. A Paris, je me couche tôt et me lève *id.* Je passe mes journées chez Spad. Je ne pense qu'à cela et m'occupe uniquement de cela. C'est une idée fixe et, si cela dure, je deviendrai complètement idiot. Quand la paix sera signée, je ne veux plus entendre parler d'une arme quelconque pendant six mois... »

Il croit toucher le but. Mais la construction n'avance pas. Toujours quelque imprévu suscite quelque obstacle. Et ce n'est que le 5 juillet (1917), le jour même où le général Franchet d'Espérey doit lui donner la croix d'officier de la Légion d'honneur, au camp d'aviation de l'Aisne, qu'il inaugure enfin l'avion si longtemps attendu, objet de tant de rêves, de tant de volonté, de tant d'espoirs. Dans un combat contre trois D. F. W. l'appareil est percé de balles, et il faut atterrir. C'est à recommencer. Il recommencera dans les Flandres. Il aura le temps, dans sa courte vie, après avoir vu triompher son idée, de l'exécuter lui-même. L'avion magique aura à son actif les 49e, 50e, 51e et 52e victoires de Guynemer.

Comme l'ennemi à la bataille, la volonté de Guynemer a forcé la matière et ceux qui l'accommodent pour les desseins meurtriers des hommes. Quand Guynemer, dans le ciel, déploie ses ailes, Guynemer ainsi armé peut se croire tout-puissant.

HENRY BORDEAUX.

(La fin prochainement.)

SOIXANTE ANNÉES
DU
RÈGNE DES ROMANOFF[1]

NOTES ET SOUVENIRS
1821-1881

I. — LA MORT D'ALEXANDRE Ier
ET L'AVÈNEMENT DE NICOLAS Ier

I

Au mois de septembre 1819, le général comte Auguste de la Ferronnays arrivait à Saint-Pétersbourg, en qualité d'ambassadeur de France, et en remplacement du comte de Noailles. Il devait ce grand poste non seulement à ses mérites, à sa naissance et à ses relations avec les souverains étrangers, nouées pendant l'émigration ou en 1815, lors du séjour des Alliés à Paris, mais encore à la confiance affectueuse dont l'honoraient le Roi et les princes de la maison de Bourbon. Elle datait des temps révolutionnaires. Durant ces jours calamiteux, fertiles en misères et en angoisses, il avait vécu près des exilés et déployé à leur service, en partageant leurs dangers,

(1) D'après des documens diplomatiques inédits, complétés, pour la première partie de cette étude, par les ouvrages du grand-duc Nicolas Michaïlowitch et par le récit que fit publier, en 1857, sur l'avènement de Nicolas Ier, son fils, l'empereur Alexandre II.

un ardent dévouement, égal à la franchise avec laquelle il leur parlait. Elle avait parfois déplu. Mais la confiance était restée; on lui en donnait un témoignage éclatant en l'envoyant en Russie pour y représenter le gouvernement de Louis XVIII (1).

Il n'était pas un nouveau venu pour le tsar Alexandre Ier, ayant été, à une époque antérieure, chargé par le Roi, alors proscrit, d'une mission auprès de lui. Il ne pouvait donc douter de l'accueil bienveillant qui lui serait fait.

La réception fut telle qu'il l'avait espérée. En remettant ses lettres de créance, il eut la joie d'entendre dans la bouche du Tsar des paroles qui témoignaient de l'estime en laquelle le tenait ce prince et de la confiance qu'il était disposé à lui accorder.

« Je suis bien aise, monsieur le comte, de vous voir ici, lui dit l'Empereur, et d'avoir trouvé l'occasion de vous prouver que je n'ai point oublié les rapports que j'ai eus précédemment avec vous. Vous êtes précédé d'une réputation qui me convient, parce qu'elle me fait espérer que nous ne ferons point de politique ensemble, et que, dans vos relations avec moi ou avec mes ministres, vous mettrez cette franchise, cette loyauté sans laquelle, avec moi du moins, on ne fait aucune affaire ou l'on n'en fait que de mauvaises; je vous donnerai moi-même l'exemple de cette franchise. »

Après ce préambule d'un caractère tout personnel, l'Empereur, dans un de ces élans affectueux qui lui étaient familiers et le rendaient parfois si séduisant, prit la main de l'ambassadeur et continua :

« J'aime le Roi, je lui suis sincèrement attaché; je l'aime comme celui qui admire le plus ses qualités et ses grandes vertus, et je crois aussi avoir plus d'une fois prouvé que je porte de l'intérêt à la France; mais je ne vous cache pas que, depuis longtemps, ce qui se passe chez vous m'a donné beaucoup d'inquiétude; elle est encore une preuve de plus de mon attachement pour le Roi et de mon désir de voir son bonheur et celui de la France ne plus être compromis. Les conférences d'Aix-la-Chapelle ont créé entre les Puissances une union qui

(1) Le marquis Costa de Beauregard a publié, en 1900, un volume de *Souvenirs*, tirés des papiers du comte de la Ferronnays (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs). Mais ces *Souvenirs* s'arrêtent à l'année 1817, et il n'y est pas question de sa mission à Saint-Pétersbourg.

est et qui doit rester indissoluble; quiconque chercherait à la rompre doit être regardé comme l'ennemi du repos du monde, et justifierait les mesures de sûreté et de conservation générale qu'alors il faudrait prendre contre lui. La France a été volontairement agrégée à cette union d'abord formée contre elle; elle en a accepté les conditions et les conséquences, et dès lors elle a pu compter sur le même appui, sur les mêmes garanties que les autres; ce serait un grand malheur pour la France, monsieur le comte, si elle cherchait à s'isoler, à séparer ses intérêts de l'intérêt général, ou si, par de nouveaux bouleversemens inquiétans pour la tranquillité commune, elle dirigeait derechef contre elle l'attention de l'Europe. »

Ce langage, que justifiaient les nombreuses preuves d'attachement données par Alexandre à notre pays, en 1815 notamment et au Congrès d'Aix-la-Chapelle, où on l'avait vu déjouer par sa fermeté les exigences prussiennes, eût gagné à s'inspirer d'un peu plus de justice et de vérité. L'Empereur était-il sincère lorsqu'il protestait de son amour pour Louis XVIII et de son admiration pour ses vertus? A Tilsitt n'avait-il pas dit de lui à Napoléon que « c'était un homme bien médiocre et tout à fait nul, » et, depuis le rétablissement de la monarchie, ne s'était-il pas plaint à plusieurs reprises de la dignité hautaine avec laquelle ce souverain, se rappelant, quoiqu'il régnât sur une nation vaincue et ravagée par l'invasion, qu'il était Bourbon et roi de France, l'avait reçu aux Tuileries? Était-il juste et véridique lorsqu'il laissait entendre que la politique poursuivie à Paris par le ministre Decazes constituait un danger pour l'Europe? Habile ou non, cette politique, toute d'ordre intérieur, qui tendait « à nationaliser la royauté et à royaliser la nation, » ne menaçait personne. La Ferronnays, dans sa réponse, l'indiqua timidement. Peut-être, en sa qualité de vieil émigré, regrettait-il que le Roi se prêtât à la lutte entreprise par ses ministres contre l'ultra-royalisme? Mais, à supposer qu'il en fût ainsi, il n'en laissa rien paraître.

« Sire, je n'ai point d'expression, dit-il, pour peindre à Votre Majesté la vive et profonde reconnaissance que m'inspire la confiance avec laquelle elle daigne me parler, et combien il est consolant pour moi de m'assurer d'une manière si certaine et si positive que son inquiétude sur la situation de la France n'a d'autres motifs que son attachement pour le Roi et son

intérêt pour ma patrie. Quant aux mesures adoptées par les ministres du Roi, j'espère que l'avenir les justifiera.

— Oui, oui, je sais que l'on a ces intentions, s'écria l'Empereur, mais pourra-t-on les exécuter? Ne fera-t-on pas, au lieu de cela, de nouvelles concessions aux ennemis du Roi? Par exemple, vos anarchistes civils vous laisseront-ils modifier la loi d'élection? Et vos anarchistes militaires ne chercheront-ils pas à désorganiser, en lui donnant de nouveaux motifs de mécontentement, cette belle Garde, modèle des troupes de l'Europe, cette Garde dont la fidélité, le dévouement et l'excellente composition font le désespoir des révolutionnaires, parce que, avec cette formidable barrière, le Trône est à l'abri et la dynastie régnante inébranlable? Au reste, monsieur le comte, que des faits justifient les intentions de vos ministres, et je leur rends toute ma confiance. »

Peu de semaines après, La Ferronnays écrivait au baron Pasquier, ministre des Affaires étrangères, qu'ayant rencontré l'Empereur dans une soirée, celui-ci l'avait entretenu plusieurs fois.

« Néanmoins, il ne m'a pas parlé d'affaires et je ne puis me dissimuler qu'on ajourne maintenant des communications plus intimes, jusqu'à la réception des nouvelles de Paris. On en veut de favorables pour rétablir des relations de confiance et ne pas craindre que des égards extérieurs plus marqués les avouent aux yeux de ces mêmes Puissances qui ont reproché et qui reprochent sans cesse à la Russie sa partialité pour un pays où couve encore, disent-elles, un feu capable d'embraser le reste de l'Europe. »

Malgré tout cependant, l'ambassadeur affirmait que l'attitude qu'il constatait était de la bienveillance et que le jour où son gouvernement aurait effectué ce qu'il annonçait et aurait assuré la continuité de sa marche contre les élémens révolutionnaires, il pourrait compter « sur une contenance ouvertement amicale de la Russie et, au besoin, sur une assistance effective. » Mais en attendant, « après la franchise des premières explications, » on se tenait vis-à-vis de lui dans une réserve « tant de confiance que de démonstrations extérieures. »

La nouvelle de l'assassinat du duc de Berry, qui fut connue à Saint-Pétersbourg au commencement du mois de mars 1820, n'était pas de nature à modifier ces dispositions. Le 8, La Ferronnays reçut l'invitation d'aller dîner le même jour chez

l'Empereur. Alexandre lui faisait dire que, désireux de lui donner dans cette triste circonstance un témoignage non douteux de la part qu'il prenait à la douleur de la famille royale, il ne l'aurait pas invité à un dîner de fête ou de cérémonie, mais que celui auquel il le conviait aurait lieu « en très petit comité. »

S'étant rendu à cet appel, l'ambassadeur s'y vit l'objet de l'accueil le plus cordial et le plus compatissant. L'Empereur et l'Impératrice le pressèrent de questions sur les circonstances du crime, sur la santé de la duchesse de Berry. Le bruit qui courait de sa grossesse était-il fondé et restait-il une lueur d'espérance à la branche aînée des Bourbons si cruellement décapitée dans la personne du prince qui seul était en âge de la perpétuer? Mais l'ambassadeur eut vite fait de comprendre que ces questions, témoignage de sympathie apitoyée, n'étaient que des hors-d'œuvre. En sortant de table, Alexandre l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre et là, sous le père et l'époux qui s'était associé au malheur d'autrui, apparut le souverain qui, dans le forfait de Louvel, voyait une menace contre toutes les races royales et en imputait la responsabilité à la politique du gouvernement français.

« Mon général, rappelez-vous notre première conversation; dès lors je vous parlai des craintes que me donnait la marche de votre gouvernement; mon imagination, cependant, n'allait pas encore jusqu'à prévoir des assassinats; aujourd'hui, je vous l'avoue, mes inquiétudes n'ont plus de bornes. Voilà, mon cher comte, les funestes conséquences des doctrines qui se prêchent avec tant d'impunité, et qui, je vous en demande pardon, prennent toutes leur source en France. On peut s'attendre à tout; la main de Dieu se retire, il ne reste que sa colère. Il est impossible de ne pas frémir en lisant tout ce qui s'imprime en France; et après l'avoir lu, on ne peut plus être étonné du crime qui vient d'être commis. Les poignards de Sand et de Louvel sont trempés au même feu. Êtes-vous bien sûr que ce dernier assassin n'ait pas de complices forcenés comme lui, déterminés comme lui à braver l'échafaud pour frapper d'autres victimes augustes? »

L'Empereur étant sourd, l'obligation de lui parler très haut gênait La Ferronnays pour donner à la conversation les développemens qu'elle comportait. Il se contenta de déclarer qu'il ne

croyait pas que Louvel eût des complices. L'Empereur ne parut pas convaincu. Il reconnaissait que la rentrée du duc de Richelieu aux affaires, arrachée à son dévouement patriotique par les sollicitations du Roi, était susceptible de remédier au mal; mais la position de ce ministre ne laissait pas d'être délicate, hérissée de difficultés; parviendrait-il à tirer le pays de la situation dangereuse en laquelle il se trouvait?

La Ferronnays s'attachant à rassurer Alexandre, celui-ci avoua que s'il était tourmenté par certaines choses qu'on lui mandait de Paris, il en était d'autres qui ranimaient sa confiance. Dans cette affreuse crise la population de Paris, la garnison, la garde royale s'étaient bien montrées; la consternation et l'indignation avaient été générales.

Il convenait d'insister, dès le début de ce récit, sur la mentalité impériale en ce qui touche la France au moment où La Ferronnays débarquait en Russie. Sous des formes différentes, on la retrouvera par la suite chez les successeurs d'Alexandre; elle caractérisera leur attitude envers notre pays, attitude soupçonneuse, allant sous le règne de Nicolas Ier jusqu'à la menace et faite souvent de récriminations, de bouderies, de critiques, alternant avec des services reçus ou rendus, des remerciemens et des louanges, attitude capricieuse en un mot, jusqu'au jour où l'alliance franco-russe la transformera et stabilisera la confiance entre les deux gouvernemens.

Il n'est pas douteux que cette confiance, le souverain auprès de qui La Ferronnays était accrédité eût voulu l'acquérir; il aimait la France; il l'avait maintes fois prouvé; il était en outre convaincu que, dans l'intérêt de l'équilibre européen, il fallait qu'elle redevînt forte. Mais souverain autocrate, hors d'état de comprendre que les luttes des partis sont inhérentes au gouvernement représentatif, il s'inquiétait outre mesure de celles dont les péripéties se déroulaient dans les Chambres françaises; il tenait pour empesté le vent qui soufflait de là jusque sur son empire. Lorsqu'en 1822 il constatait un relâchement de la discipline dans ceux de ses régimens rentrés de France, après l'invasion; lorsque ses généraux lui dénonçaient comme suspects de tendances révolutionnaires des officiers qui avaient tenu garnison à Paris ou dans d'autres grandes villes du royaume, c'est à la France qu'il imputait la responsabilité de cet empoisonnement. Mais il le faisait sans colère; il y avait de la bien-

veillance jusque dans l'expression de ses regrets, cette bienveillance naturelle dont La Ferronnays avait reçu les témoignages dès sa première audience et qui, cinq ans plus tard, semblait s'être accrue. Au mois de janvier 1825, peu après l'avènement de Charles X, causant avec l'ambassadeur de France et faisant allusion aux débats parlementaires qui, à Paris, mettent aux prises les diverses fractions du parti royaliste, l'Empereur ne cache pas qu'il voit avec anxiété cette désunion entre des hommes si estimables :

« Je crains, dit-il, je vous l'avoue, que cette division dans le parti royaliste n'entraîne de funestes conséquences et ne rende aux libéraux la force et l'espérance qu'ils avaient perdues. Du reste, vous savez mieux que personne combien sont sincères les vœux que je fais pour le bonheur et la prospérité de la France. Le regret que je vous témoigne n'est donc motivé que par la crainte que j'ai de voir l'un et l'autre compromis. Je reçois, d'ailleurs, avec la plus vive satisfaction, l'assurance que vous êtes chargé de me donner, que, quant à la politique extérieure, le gouvernement du Roi ne changera rien aux principes qui dirigent sa marche et sa conduite depuis dix-huit mois, et qui avaient mérité à M. de Chateaubriand la confiance et l'estime de tous les Cabinets de l'Europe. » Pour finir, il faisait dire à Charles X qu'il était son allié le plus dévoué et qu'il formait les vœux les plus sincères pour son bonheur et la prospérité de son règne. Il couronnait cette déclaration en démentant avec énergie les vues ambitieuses dont on l'accusait. « Maintenir la paix, affirmait-il, combattre les révolutionnaires et les attaquer partout, voilà toute mon ambition et la seule gloire à laquelle je prétende. »

Qu'au temps de sa jeunesse, il eût nourri d'autres pensées, surtout lorsqu'à Tilsitt Napoléon, pour assurer sa propre puissance en Occident, lui livrait l'Orient et ouvrait à ses ambitions la conquête de Constantinople, on n'en saurait douter. Mais, depuis, tout en lui était bien changé. L'âge et l'expérience l'avaient assagi, ramené à des pensées plus modestes, ces pensées qui le hantaient jadis lorsqu'il n'était encore que césarewitch et lui faisaient souhaiter de ne jamais régner. Maintenant qu'il était devenu l'arbitre de l'Europe, il considérait comme un devoir impérieux de donner l'exemple d'un renoncement total aux visées conquérantes d'autrefois. Il était sincère

quand il déclarait à La Ferronnays qu'il ne poursuivait plus que deux buts : le maintien de la paix et une lutte sans merci contre les hommes de révolution et de désordre.

Une autre circonstance motivait les dispositions que nous essayons d'analyser. Au cours de son existence, il ne s'était jamais piqué de fidélité conjugale. Marié tout jeune par sa grand'mère Catherine à cette séduisante princesse de Bade, devenue l'impératrice Élisabeth, dont le grand-duc Nicolas Michaïlowitch nous a révélé l'esprit, la grâce et les vertus en publiant les lettres qu'elle écrivait à sa mère (1), il l'avait souvent délaissée sans même essayer de lui cacher ses infidélités dont l'une au moins avait fait scandale par son éclat et sa durée. En 1806, lorsqu'après Austerlitz il était rentré à Saint-Pétersbourg, tandis que s'agitaient autour de lui les femmes de la cour qui, nous dit le grand-duc, son historien, « se croyaient quelque droit sur son cœur, » l'une d'elles, la princesse Narychkine, l'avait emporté sur toutes ses rivales, rendant ainsi publiques ses relations avec l'Empereur, enveloppées jusque-là de mystère. « La belle Polonaise ne les cache plus ; elle obtient tous les jours des faveurs et tout ce qui brigue les honneurs de la cour est à ses genoux. » Puis la naissance d'une fille était venue accroître et prolonger durant plusieurs années l'influence qu'elle exerçait sur son impérial amant, à la grande douleur de l'épouse trahie dont l'unique enfant était morte au berceau et à qui ne restait plus l'espoir de trouver une consolation dans une maternité nouvelle.

Il suffit de rappeler cet épisode qui semblerait mieux à sa place à Versailles au temps de Louis XIV, pour faire comprendre qu'Alexandre avait beaucoup à se faire pardonner. Mais, lorsque, quasi quinquagénaire, dominé par des idées religieuses et peut-être apitoyé sur le sort de la noble créature dont la santé délicate et fragile faisait craindre qu'elle ne succombât sous le fardeau de ses peines conjugales, il revint vers elle, la joie dont elle fut saisie effaça tous ses griefs et sécha ses larmes ; elle ne songea qu'à jouir du bonheur dont elle avait désespéré et qui lui était rendu. Il fut à son comble lorsqu'en 1825, les médecins ayant été d'avis qu'elle devait passer sous un climat plus doux la mauvaise saison qui s'avançait, l'Empe-

(1) Je les ai analysées ici. Voir la *Revue* des 15 mars 1909 et 15 mars 1910.

reur lui annonça qu'il l'accompagnerait. Il était redevenu tel qu'il avait été aux premiers temps de leur mariage avant que les séductions féminines et les éloignemens auxquels, durant tant d'années, il avait été contraint par la guerre et par ses suites, ne l'eussent détaché de sa compagne. Elle le retrouvait avec ses attentions, ses prévenances, sa sollicitude et, pour tout dire, sa bonté coutumière, cette bonté qui, en 1801, dès son avènement, lui faisait supprimer la torture encore en vigueur dans l'empire, et, en 1813, à propos d'un mouvement séditieux en Pologne, lui faisait dire : « La vengeance est un sentiment qui m'est inconnu et ma plus grande jouissance est de payer le mal par le bien. Les ordres les plus sévères sont donnés à mes généraux d'agir en conséquence et de traiter les Polonais en amis et en frères. »

La ville de Taganrog, petite localité de la province du Don, avait été choisie comme séjour des souverains et allait être le témoin du renouveau qui transformait leur existence conjugale, renouveau tardif que devait briser à brève échéance la mort de l'époux, suivie de près par celle de l'épouse, car il était écrit que ni l'un ni l'autre ne rentreraient vivans dans leur capitale.

Ces drames du destin sont toujours impressionnans, et plus encore lorsque leurs péripéties, se déroulant sur les hauts sommets sociaux, sont visibles de tous les côtés, pour tous les yeux. Celui-ci vaut qu'on s'y attarde un moment : mais avant de le rappeler en un résumé rapide, nous devons initier nos lecteurs aux circonstances inattendues qui devaient contribuer bientôt à imprimer au changement de règne et à l'avènement de Nicolas Ier un caractère tragique.

Alexandre n'ayant pas d'enfans, les membres de la famille impériale les plus rapprochés du trône étaient alors ses trois frères, le grand-duc Constantin, héritier de la couronne, résidant à Varsovie en qualité de gouverneur général de la Pologne et rapproché d'âge de son aîné; le grand-duc Nicolas, beaucoup plus jeune, né en 1796 et qu'Alexandre traitait moins comme un frère que comme un fils, et enfin le grand-duc Michel.

De taille très élevée, souple et fort, élégant de gestes, beau de visage avec un regard profond, pénétrant, trahissant l'énergie et la volonté, Nicolas se distinguait, par ces dons corporels, de Constantin à qui la nature semblait avoir pris plaisir à les refuser. Au point de vue intellectuel et moral, la différence

entre les deux frères toute à l'avantage du plus jeune, n'était pas moindre qu'au point de vue physique ; aussi, quiconque les voyait ensemble, l'un avec des allures de soudard, portant sur ses traits l'empreinte des origines asiatiques, l'autre si noble d'aspect, aussi bien fait pour plaire que pour commander et se faire craindre, on était conduit à regretter que la couronne fût destinée à Constantin et non à Nicolas. Ce regret existait chez leur frère comme chez l'impératrice douairière Maria Feodorowna, veuve de Paul Ier, que ses fils vénéraient ; il s'exprimait en marques de préférence qui n'échappaient pas à Constantin. « On le dit animé de quelque jalousie de l'espèce de prédilection que l'Empereur témoigne pour le grand-duc Nicolas qu'il considère comme son héritier. » Le diplomate qui fait cette remarque au mois d'août 1817 laisse d'ailleurs entendre que le césarewitch n'a nulle envie de régner. « Il se croit destiné à un règne court. On lui a entendu dire : — Si j'avais le malheur d'hériter de la couronne, elle ne resterait pas six mois sur ma tête. » Il n'est pas moins vrai que, d'après l'ordre de succession établi par feu Paul Ier, elle lui était destinée. Telle était donc la situation lorsque se produisit l'événement le mieux fait pour permettre à l'Empereur de faire triompher ses préférences.

Constantin, lorsqu'il avait été investi du gouvernement de la Pologne, était marié depuis longtemps à une princesse de Saxe-Cobourg. Mais les époux vivaient mal, comme séparés et nous ne voyons nulle part que la femme ait accompagné son mari à Varsovie. Au cours des réceptions qui avaient suivi son arrivée, il remarqua parmi les dames de l'aristocratie polonaise qui lui furent présentées la fille aînée du comte Grundzinski, dont la beauté l'impressionna si vivement qu'il conçut le projet de l'épouser, convaincu qu'il serait aisé de rompre les liens de son premier mariage. Mais ce projet ne pouvait se réaliser qu'avec le consentement de l'Empereur. Sollicité par son frère revenu à cet effet à Saint-Pétersbourg, Alexandre commença par lui opposer un refus formel, puis, sur ses instances émues, il céda, mais à la condition que Constantin consentirait à ne jamais régner. Le grand-duc prit envers son frère l'engagement qui lui était imposé. Ceci se passait en 1819. L'année suivante, le 20 mars, paraissait un ukase déclarant dissous son mariage avec la princesse Anna Feodorowna, née prin-

cesse de Saxe-Cobourg, et, le 14 mai, il épousait la comtesse Jeanne Grundzinska, créée à cette occasion princesse de Lowicz.

Son frère ayant ainsi tenu sa promesse, c'était à lui à tenir la sienne. Il la tint en 1822. Au mois de janvier l'Empereur reçoit une lettre dans laquelle le grand duc déclare de la manière la plus précise que, fermement décidé à ne jamais accepter la couronne impériale, il supplie l'Empereur, avec l'autorisation de l'Impératrice mère, de recevoir la renonciation formelle et irrévocable, qu'il fait, pour lui et pour ses enfans, de tous ses droits au trône de Russie. Sans nous arrêter à la question de savoir si cette lettre fut spontanée ou exigée, constatons qu'elle laissait à Constantin l'initiative de la renonciation et attestait son désintéressement.

II

Il semble qu'ayant réalisé ce changement inattendu dans l'ordre de succession, Alexandre aurait dû se hâter de le rendre public et de le porter à la connaissance de son peuple, ainsi que le conseillaient la logique et la raison d'État. Il n'en fit rien; le grand-duc Nicolas, les deux impératrices, un petit groupe de hauts dignitaires y furent seuls initiés sous le sceau du secret. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'aucun d'eux, pas même le chancelier, comte de Nesselrode, qui aurait eu toute l'autorité nécessaire pour émettre une opinion, ne paraît être intervenu pour démontrer à l'Empereur la nécessité de ne pas cacher l'événement.

Les choses restèrent ainsi durant vingt mois. C'est seulement le 16 août 1823 qu'Alexandre sort de son inaction. Il rédige un long manifeste dans lequel, prenant en considération les motifs qui déterminent son frère à ce grand acte de désintéressement, il donne les plus grands éloges à cette noble conduite, reconnaît que le grand-duc Constantin ne pouvait donner à sa patrie une preuve plus éclatante de son amour et de son dévouement, accepte enfin la renonciation volontaire qu'il fait de tous ses droits à la couronne, et déclare que, dans le cas où lui, Empereur, viendrait à mourir sans laisser d'enfans pour lui succéder en ligne directe, il désigne et déclare le grand-duc Nicolas et, après lui, ses enfans, héritiers du

trône indivisible de l'Empire de Russie, du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande.

Mais après qu'il a eu exprimé aussi fermement sa volonté, sa conduite reste non moins énigmatique que durant les vingt mois qui se sont écoulés depuis la renonciation de Constantin; il glisse sous une enveloppe son manifeste, y joint la lettre que son frère lui a écrite en janvier 1822, cachette ce pli et y inscrit de sa main : *Garder au Conseil de l'Empire jusqu'à ce que j'en décide autrement; mais dans le cas où je viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraordinaire avant de procéder à tout autre acte.* Puis, il mande le prince Lapoukine, président du Conseil de l'Empire, et lui remet le tout sans lui dire ce que contient l'enveloppe, mais en appelant son attention sur l'ordre qu'il y a écrit. En même temps, il fait déposer au Synode de Pétersbourg et dans les Archives du Sénat, en l'entourant du même mystère, un double de ces documens. Enfin le 27 août, pendant un séjour à Moscou, une copie en est remise avec une inscription analogue à l'archevêque Philorète. Alexandre prend ces mesures sans consulter personne et sans se douter des terribles conséquences qu'aura après son trépas sa manière de procéder. Au moment où elles venaient de se produire, le 2 janvier 1826, le prince de Metternich, écrivant au comte de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche en Russie, jugeait comme suit le caractère de l'empereur défunt :

« Rien dans sa tête n'était net; il voulait le bien, mais ne savait comment s'y prendre pour l'atteindre. C'est ce qui est arrivé dans l'affaire si grave de la fixation de la succession et en la plaçant ainsi qu'il l'a fait en 1823, il a créé les embarras de 1825 et 1826. » Le chancelier impérial ne jugeait pas avec moins de sévérité le comte de Nesselrode qui, dans ces circonstances, n'avait rien su prévoir ni rien empêcher. « Il n'a pas ce qui constitue les conducteurs de barques au milieu des tempêtes. »

Pour faire comprendre dans quelle situation difficile devait se trouver le grand-duc Nicolas à la mort de l'empereur Alexandre, nous avons devancé les événemens et résumé à la date où ils se déroulèrent ceux qui ne furent connus que lorsque, brusquement et à l'improviste, la couronne tomba sur son front. Avant d'en décrire les suites, nous devons revenir en arrière et essayer de pénétrer dans l'âme du jeune prince pour

y découvrir quelles impressions il ressentit lorsque lui furent connues les intentions de Constantin et la volonté de l'Empereur. Alexandre les lui révéla en 1819, peu de temps avant le divorce du prince héritier et son mariage avec Jeanne Grundzinska. Mais rien encore ne semblait de part ni d'autre irrévocablement résolu. C'est seulement au commencement de 1822 qu'il sut d'une manière définitive que son frère aîné l'avait désigné comme césarewitch, en exigeant le silence sur cette détermination.

A cette époque Nicolas était marié depuis cinq ans à la princesse Charlotte de Prusse, fille du roi Frédéric-Guillaume IV. Elle en avait quinze lors de ses fiançailles, dix-sept au moment de son mariage, Nicolas vingt et un. Ces cinq années semblent avoir été pour ces deux êtres jeunes et beaux des années de bonheur. Mais, s'il faut en croire les aveux qu'ils ont faits à une époque ultérieure, la perspective de régner, loin de les réjouir, aurait assombri leur existence, comme s'ils eussent vu dans la possession du pouvoir une menace pour leur félicité intérieure. Il est dit quelque part que lorsque l'Empereur ou l'Impératrice mère leur parlait de l'avenir qui leur était réservé à la tête de l'Empire, ils ne pouvaient se défendre de soupirer et de verser des larmes. Mais ces aveux sont-ils bien sincères? Sur le trône l'impératrice Charlotte a toujours donné l'image d'une femme heureuse. Quant à Nicolas, la manière dont il a pratiqué le pouvoir ne laisse pas de trahir la satisfaction de le posséder.

D'autre part, il faut se rappeler qu'en dépit d'accès de franchise feinte ou réelle, qui contribuaient à le rendre tantôt séduisant et tantôt intimidant, la dissimulation était l'un des traits de son caractère. On en trouve une preuve dans ses rapports avec sa belle-sœur l'impératrice Élisabeth. Il lui témoignait beaucoup d'affection, d'égards fraternels, voire de confiance apparente. Mais on conviendra que dans cette attitude, il y avait une part de comédie si l'on se rappelle qu'en 1817, à la veille de son mariage, sa fiancée lui écrivant de Berlin en vue de la conduite qu'elle devrait tenir vis-à-vis des membres de la famille impériale, en arrivant à Saint-Pétersbourg, il lui répondait : « Ma mère pourra vous donner quelques bons conseils qu'avec la meilleure bonne volonté, il m'est impossible de vous donner. Relativement à l'impératrice Élisabeth, toute attention, politesse et respect, mais pas la moindre confiance dans aucun cas. »

A la lumière de ce souvenir, il n'est pas téméraire de le soupçonner d'avoir caché ses véritables sentimens lorsqu'il affectait de regretter que l'Empereur lui eût imposé le fardeau du pouvoir.

Au cours des événemens que nous tirons de l'oubli, un péril redoutable montait autour de la dynastie des Romanoff. Un complot se tramait contre elle dans l'armée, à l'instigation d'officiers rentrés de France après y avoir fait partie du corps d'occupation. Quelques actes révélateurs d'un mauvais esprit, constatés çà et là parmi les troupes, auraient pu le faire soupçonner; mais on les avait considérés comme accidentels et passagers, dépourvus de gravité; on croyait en avoir conjuré le retour par quelques mesures disciplinaires et par la dissolution de toutes les sociétés secrètes sur lesquelles le gouvernement avait pu mettre la main. Ce remède anodin, vu l'étendue du mal, n'avait agi qu'en surface. Il avait laissé debout la conspiration qui se préparait dans l'ombre.

Quoiqu'en 1825 elle existât depuis dix ans, les dissentimens des conspirateurs entre eux en empêchaient encore l'exécution et l'éclat. Leur désaccord portait sur le but qu'il convenait de poursuivre. Les uns voulaient former de la Russie deux républiques, l'une dans le Nord, l'autre dans le Midi, ou même une seule avec trois consuls, des tribuns, une garde nationale qui aurait remplacé l'armée régulière pour la défense du pays. A cette conception, qu'eût complétée l'entière libération des paysans, un autre groupe opposait la formation d'un gouvernement taillé sur le modèle de celui des États-Unis. Enfin, contrairement à ces plans, quelques-uns des conspirateurs, appartenant à la caste aristocratique, entendaient ne concourir à la révolution que si elle s'accomplissait au profit des seigneurs, conservait l'esclavage et, maintenant l'armée sur le pied où elle se trouvait, déclarait la guerre à tous les gouvernemens monarchiques.

Avec des programmes si différens, il n'était pas aisé de s'entendre. Par deux fois, les pourparlers n'avaient abouti qu'à l'ajournement des décisions définitives, à leur ajournement, mais non à leur abandon, car il est un point sur lequel n'existait aucune dissidence : il fallait à tout prix se débarrasser de tous les Romanoff en les massacrant. L'impératrice Élisabeth, sans que l'on sache pourquoi, était seule exceptée de cette pros-

cription générale; du reste, on devait faire main basse sur tous les étrangers.

Le premier projet des conspirateurs avait été de n'éclater que le 12 mars, anniversaire de l'avènement d'Alexandre Ier. Chacun d'eux portait une bague de fer sur laquelle était gravé le chiffre 71 qui représente les 31 jours de janvier, les 28 de février et les 12 premiers du mois de mars. Plus tard, ayant eu connaissance de révélations faites par Wittgenstein, chef de la 2me armée, ils s'étaient déterminés à agir plus promptement, et quinze officiers avaient été choisis pour aller assassiner l'Empereur à Taganrog; d'autres devaient tuer Michel, à son retour de Varsovie. Nicolas et ses enfans devaient être égorgés à Saint-Pétersbourg.

Ces révélations nous fournissent la preuve que le complot, lorsqu'il semblait à la veille d'éclater, était déjà dénoncé. Mais il est probable que les dénonciateurs n'avaient pu donner que des indications générales ni fournir aucun détail. C'est seulement ainsi que se peut expliquer l'inaction de l'Empereur à la suite de leurs aveux; elle touche à l'indifférence. Il lit le rapport de Wittgenstein, le replie, le recachète et n'en parle plus. Il meurt peu après; le pli cacheté est découvert dans ses papiers, envoyé à Varsovie d'où Constantin le transmet à Nicolas qui sans doute ne le reçut qu'après avoir écrasé l'insurrection, car, averti plus tôt, il ne lui eût pas laissé le temps d'agir.

Depuis le départ de l'Empereur pour Taganrog, les nouvelles qu'on recevait de lui ne pouvaient faire prévoir que sa santé fût si près d'être irréparablement atteinte (1). Sa famille et la cour furent donc saisies de stupeur et de consternation lorsque le 7 décembre une lettre du général Diebitsch, chef de sa maison militaire, datée du 27 novembre, leur apprit qu'à la suite d'une indisposition qui semblait légère, son état s'était subitement aggravé et à ce point que sa vie était en danger. On attendit avec anxiété un prochain courrier; il arriva le 8, apportant des nouvelles plus rassurantes, qui rendirent l'espoir et la confiance. L'Impératrice mère ordonna qu'un *Te Deum* serait chanté le lendemain dans la chapelle du palais pour remercier Dieu et lui demander l'entière guérison de l'Empereur. De leur côté, les membres du Conseil de l'Empire décidaient qu'une céré-

(1) Pour cette partie de mon récit, j'ai suivi pas à pas la relation de La Ferronnays dans ses rapports diplomatiques.

monie religieuse analogue aurait lieu à la même heure au couvent de Newski, et à laquelle ils assisteraient.

Or, le lendemain 9 décembre, une lettre partie de Taganrog le 1er, parvenue à Saint-Pétersbourg à six heures du matin, annonçait la mort de l'Empereur. Le porteur de cette triste nouvelle avait reçu l'ordre de ne la communiquer à personne sur sa route, pas même au gouverneur de Moscou. Il devait, en arrivant à Saint-Pétersbourg, remettre les plis qu'on lui avait confiés au gouverneur militaire, général Miloradowitch, ce qu'il fit sans tarder. Dès que le général eut pris connaissance de leur contenu, il se rendit chez le prince Lobanoff, ministre de la justice, et tous les deux allèrent ensemble faire connaître l'événement au grand-duc Nicolas, le seul des frères de l'Empereur qui résidât alors dans la capitale. Après la première explosion de sa douleur, le prince ne songea plus qu'aux devoirs qui lui restaient à remplir; le plus douloureux consistait à prévenir sa mère. Elle était alors, avec toute la cour, à la chapelle du palais, assistant au *Te Deum* ordonné la veille. Sur l'ordre du grand-duc, le médecin de l'Impératrice, par lequel il avait eu soin de se faire accompagner, s'approcha d'elle et lui glissa quelques mots à l'oreille, pour la préparer au malheur qu'il venait lui apprendre. Elle parut éprouver un grand saisissement; elle était à genoux; le grand-duc s'avança, fit signe au prêtre de cesser les chants, et d'une voix altérée lui dit :

« Portez la croix à ma mère. »

A ces mots, qui apprenaient à toute la cour la perte irréparable que venait de faire la Russie, l'Impératrice tomba sans connaissance.

Son fils la fit aussitôt transporter dans ses appartemens où il la suivit accompagné de sa jeune femme qu'il laissa auprès d'elle en disant :

« Restez ici et faites votre devoir; moi je vais faire le mien. »

Quel est-il, son devoir, en cette heure solennelle et troublée? Il sait que Constantin a renoncé à la couronne et que lui-même a été désigné par l'Empereur défunt comme son héritier. Mais ce renoncement et les dispositions prises par Alexandre, qui les connaît? Éloigné de son frère, empêché de correspondre rapidement avec lui, Nicolas peut-il, sans l'avoir consulté, se prévaloir des droits qu'il tient d'un écrit que, sauf un petit nombre

d'initiés, tout le monde ignore? Que ne dirait-on pas et quelle arme il fournirait à la malveillance si, sans autre titre qu'un acte de renonciation que la calomnie présenterait peut-être comme n'ayant pas été volontaire, il se pressait de monter sur le trône, dans l'absence de celui que l'acte de succession y appelle directement?

Nous savons par les confidences ultérieures de Nicolas au comte de La Ferronnays que tel est le drame intime dont les péripéties se sont déroulées dans sa conscience au matin de cette journée du 9 décembre (1), prologue des événemens tragiques qui devaient dix-sept jours plus tard ensanglanter la première journée de son règne. Nous savons aussi qu'il ne lui faut pas longtemps pour décider de sa conduite et prendre un parti. En quittant sa mère, il commence sans tarder à inviter les gens qu'il rencontre à prêter serment au successeur d'Alexandre. Il rassemble les gardes du palais :

« Mes frères, leur dit-il, nous avons perdu notre père; prêtez avec moi serment de fidélité à Sa Majesté l'empereur Constantin Ier et jurez de le servir avec le zèle et le dévouement que vous avez toujours eus pour le service de son prédécesseur. »

Officiers et soldats n'hésitent pas et jurent. Il s'adresse de même à plusieurs seigneurs de la cour, à des officiers de la couronne, à des membres du Conseil de l'Empire, à tous ceux enfin qui sont accourus à la nouvelle de la mort de l'Empereur; il les ramène à la chapelle et, là, leur fait répéter et même signer le serment qu'ont déjà prêté les officiers et soldats de la Garde.

Pendant que ces scènes avaient lieu, la cérémonie religieuse célébrée au couvent de Newski par les soins du Conseil de l'Empire s'achevait. L'office divin était presque terminé lorsqu'un officier mandé par Nicolas fait connaître la nouvelle de la mort de l'Empereur; elle est accueillie par des gémissemens et des larmes; puis, chacun se précipite vers le palais. Le président du Conseil de l'Empire, le vieux Lapoukine, allait en franchir le seuil, lorsqu'il est abordé par le prince Alexandre Galitzin, ancien ministre des Cultes, qui l'interroge : — « Où allez-vous? — Chez l'Impératrice-mère. — Qu'allez-vous y

(1) J'ai adopté les dates que portent les rapports de La Ferronnays et qui sont celles du calendrier romain. Je rappelle que, pour les faire concorder avec celles du calendrier russe, il faut les reculer de onze jours.

faire? — Prêter serment. — A qui ? — A Sa Majesté l'empereur Constantin. — En avez-vous le droit? Avez-vous oublié le paquet déposé par vous au Conseil sur l'ordre de l'empereur Alexandre et qui ne devait être ouvert qu'après sa mort? »

Lapoukine avoua son oubli et, pressé de le réparer, il revint sur ses pas en compagnie de Galitzin. Le pli retrouvé avec son inscription impérative, ils se préparaient à l'ouvrir en présence des autres membres du Conseil, mais l'entrée du général Miloradowitch les en empêcha; il était chargé par le grand-duc Nicolas de les inviter à se rendre sans délai auprès de lui pour prêter le serment de fidélité à Constantin Ier, que lui-même avait prêté et fait prêter aux troupes ainsi qu'aux personnages de la cour. Malgré cette espèce d'intimidation, le Conseil décida qu'il n'avait pas le droit, dans la circonstance actuelle, de méconnaître les ordres de l'Empereur défunt; que son premier devoir était de prendre connaissance du papier remis entre ses mains, et de se conformer aux dispositions qu'il pouvait indiquer. En conséquence, le paquet fut ouvert. On y trouva la lettre que Constantin avait écrite à Alexandre en janvier 1822 et le manifeste impérial du 16 août 1823.

Les deux documens ayant été soumis à Nicolas, il reconnut qu'il devait obéir. Quoiqu'il ait ensuite déclaré qu'il ne regrettait rien de ce qu'il avait fait et que, si c'était à recommencer, il agirait de même, il ne pouvait se dissimuler que c'était de sa part une faute lourde de s'être hâté de proclamer Constantin. Toute la ville prévenue croyait à l'avènement de celui-ci, et des courriers expédiés dans toutes les directions pour l'apprendre au peuple russe étaient en route. Il fallait maintenant revenir sur ce qui avait été annoncé, demander aux troupes un second serment annulant le premier.

C'est dans ces conditions que Nicolas accepta la couronne, après s'être assuré une fois de plus que son frère, qui l'avait fait proclamer à Varsovie, était résolu à ne pas régner. Il le déclarait, dans une lettre datée de cette ville, le 7 décembre, c'est-à-dire le jour où lui était parvenue la nouvelle de la mort d'Alexandre, et apportée le 15 à Saint-Pétersbourg par le grand-duc Michel. La situation n'en restait pas moins irrégulière. Proclamé Empereur dans tout l'Empire, Constantin refusait la couronne, mais il n'abdiquait pas, pour ne pas s'embarrasser d'un titre gênant. « C'est un acte essentiel qui manque, »

écrira Metternich. Cependant les embarras qui pouvaient résulter de l'absence d'une abdication publique ne se produisirent pas tels qu'on pouvait les redouter. Les Polonais apprirent avec joie la renonciation de leur gouverneur général à la couronne russe. Ils espéraient qu'il consentirait à devenir roi de Pologne et qu'en les séparant de la Russie, il assurerait leur indépendance. C'était un beau rêve, mais il ne se réalisa pas, Constantin, au grand mécontentement des Polonais, s'étant refusé à le réaliser. Il conserva son poste auprès d'eux, mais trop peu habile pour garder leur faveur, il se fit haïr, après avoir su leur plaire, et c'est sous son gouvernement qu'éclata la terrible insurrection polonaise de 1830, dont il porte devant l'histoire la responsabilité.

III

On a vu que la mort inattendue d'Alexandre Ier ayant dérangé les projets des conjurés, ils en avaient ajourné l'exécution jusqu'à l'époque du couronnement de son successeur. Ils ignoraient encore les ordres laissés par l'Empereur défunt, le renoncement de Constantin et l'attribution de la couronne au grand-duc Nicolas. Mais quand ces dispositions testamentaires commencèrent à être connues, lorsque l'on put soupçonner ce qui se passait entre les deux frères, la sourde agitation que cette espèce d'interrègne causait dans la Garde fit penser aux chefs de la conspiration qui se trouvaient à Pétersbourg que l'occasion était particulièrement favorable pour égarer l'armée et en faire la complice et l'instrument de leurs desseins. Si Constantin acceptait la couronne, ils présenteraient aux troupes l'écrit de feu l'Empereur dont ils avaient connaissance, et prouveraient ainsi que Nicolas était désigné pour lui succéder et que le serment qu'il leur avait fait prêter à Constantin était annulé par ce fait. C'est en invoquant le nom de l'empereur Alexandre qu'ils auraient poussé les soldats à la révolte. Si, au contraire, Constantin refusait de régner, ils allégueraient qu'il y avait été contraint et qu'étant retenu prisonnier à Varsovie, il ne pouvait exprimer sa volonté.

Cependant ils ne pensaient pas tous ainsi. L'un d'eux, le prince Serge Troubetzkoï, prétendait qu'un soulèvement militaire immédiat ferait manquer toute l'entreprise, puisque les

conjurés de Moscou, de Varsovie et d'ailleurs, ne pouvant avoir connaissance de ce qui se passait à Pétersbourg, ne feraient aucun mouvement, tandis que, pour assurer le succès de la conspiration, il fallait que les mesures fussent concertées de manière que l'explosion fût générale et spontanée. Si le coup de main que l'on voulait tenter venait à échouer, tout serait découvert, et les conjurés seraient arrêtés dans tous les coins de l'Empire avant d'avoir pu agir.

Heureusement pour la Russie et pour le nouvel Empereur, cet avis d'une incontestable sagesse ne prévalut pas. Parmi les chefs, tous convaincus que la disparition du tsarisme, en anéantissant l'autocratie, assurerait la régénération du peuple russe, il y avait des hommes plus exaltés que réfléchis, plus pressés que prudens. Trompés par l'exemple de la Révolution française, ils croyaient qu'il suffirait de l'imiter, et de terroriser la Russie pour la conduire à la liberté. Ils devaient bientôt se convaincre de leur erreur et l'expier cruellement. Lorsqu'après l'écrasement de l'insurrection et leur condamnation, on en conduira cinq à la potence, l'un d'eux, Relejeff, reconnaîtra que la fougue de son patriotisme et l'amour de son pays l'ont peut-être trompé; un autre, Pestel, sera plus affirmatif encore : « Ma faute a été de vouloir récolter la moisson avant les semailles. » Mais l'état d'âme que trahissent ces aveux tardifs n'existait pas au moment où s'imposait la nécessité de prendre une résolution.

Troubetzkoï, que, vu sa naissance et son rang à la cour, on s'étonne de rencontrer dans cette aventure révolutionnaire, n'avait ni l'éloquence ni l'énergie de ses contradicteurs. Son opinion, mal défendue, fut dédaigneusement écartée, et celle des gens dont il était devenu le complice adoptée avec enthousiasme. « Liés par un premier serment, disait-on, les soldats croiront remplir leur devoir en refusant le nouveau qu'on leur demandera, et, quand ils se seront compromis, nous les mènerons où nous voudrons. » C'est sur ce fragile espoir que s'embarquent ces malheureux.

Dès le matin du 26 décembre, ils se sont répandus dans les casernes, débauchent par leurs mensonges les soldats que l'ignorance rend crédules et faciles à séduire, et entraînent au dehors le régiment dit de Moscou, les grenadiers de la Garde et les équipages de la flotte. Ces troupes se réunissent sur la

place du Sénat, totalement subjuguées par la promesse qui leur est faite de leur accorder trois jours de pillage. On leur distribue des cartouches; les officiers qui tentent de s'opposer à ce mouvement séditieux sont massacrés ou grièvement blessés.

Non loin de là, aux abords du Palais d'Hiver, l'Empereur avait harangué la foule et venait de lui lire son manifeste d'avènement : docile à ses exhortations, elle s'était dispersée, privant ainsi les conspirateurs d'un concours précieux. En apprenant ce qui se passe sur la place du Sénat, l'Empereur y court; il fait appel au patriotisme, à l'esprit de discipline, adjure les soldats de rentrer dans le devoir. Mais il n'est pas écouté; la mutinerie s'aggrave, les troupes restent sourdes, deviennent menaçantes sous l'action d'une poignée de meneurs, qui les a hypnotisées. Le courage et le sang froid de ce jeune Empereur, qui sont au-dessus du péril qu'il court, son attitude superbe, l'éloquence de sa parole, le dévouement de son frère le grand-duc Michel, qui ne le quitte pas, la présence à l'une des fenêtres du palais des deux impératrices, qui suivent d'un regard angoissé cette scène où Nicolas expose ses jours, contribuent à la rendre pathétique. Quant à lui, loin de céder, et avant d'appeler les troupes restées fidèles, il tente un dernier effort, secondé par Miloradowitch, le gouverneur militaire de la capitale, et par le métropolite de Pétersbourg, qui est accouru revêtu de ses ornemens sacerdotaux. Mais, dès leurs premières paroles, leur voix est couverte par les clameurs des insurgés, retranchés derrière des barricades improvisées; la fusillade éclate; le vieux général tombe mortellement atteint d'un coup de pistolet, et la mitre de l'archevêque est percée d'une grêle de balles. Nicolas, irrité jusqu'à l'exaspération, n'hésite plus; par ses ordres, des canons sont amenés et la mitraille pleut sur cette troupe mutinée, plus à plaindre que réellement coupable, car elle a été abominablement trompée par les instigateurs du soulèvement. En quelques minutes, elle est mise hors de combat; elle se disperse, veut s'enfuir. Mais des prisonniers restent par centaines aux mains du vainqueur, et parmi eux les principaux chefs du complot. Ceux qui parviennent à s'échapper viendront se rendre à discrétion dans la soirée et dans la nuit, après avoir tenté vainement de sortir de la capitale.

Ainsi se réalisait la prédiction du prince Troubetzkoï : l'insurrection était anéantie avant que les complices sur qui elle

comptait dans les provinces eussent pu savoir qu'elle éclaterait ce jour-là. Consternés en apprenant le triste résultat de l'équipée de Saint-Pétersbourg, ils renoncèrent à la recommencer, si ce n'est dans la province de Kiew où, quelques jours plus tard, deux officiers du régiment de Czernigow, le lieutenant-colonel Mourawieff-Apostol et son frère, officier dans le même corps, compromis déjà par les dénonciations des conspirateurs détenus dans la capitale, tentèrent un nouveau soulèvement, en apprenant qu'ordre était donné de procéder à leur arrestation.

Leur régiment étant cantonné à Wassilkow, c'est là que se rendit l'officier de police chargé d'exécuter cet ordre. Le 15 janvier 1826, il se présenta chez le lieutenant-colonel, accompagné d'un feldjäger. En les voyant entrer, Mourawieff prévenu d'avance se précipita sur eux le sabre à la main, puis aidé de son frère et de quelques personnes qui étaient avec lui, il les fit jeter en prison. Il assembla ensuite le régiment, et usant du moyen qu'avaient employé à Pétersbourg les conspirateurs, il déclara aux soldats que l'empereur Constantin était prisonnier et attendait d'eux sa délivrance. Il parvint à entraîner cinq compagnies, s'empara de la caisse du régiment, livra au pillage la petite ville de Wassilkow, qui devint en quelques instans le théâtre de tous les excès auxquels peuvent se livrer des soldats ivres et en révolte. Les trois compagnies restées fidèles étaient sorties de la ville. Les Mourawieff l'évacuèrent eux-mêmes avec la bande des révoltés. Dans la nuit du 15 au 16, ils se dirigèrent vers la terre habitée par la comtesse Branitska, dans l'espoir d'y trouver de l'argent. Ils n'en étaient plus qu'à sept verstes, lorsque, le 18, dans la matinée, ils furent atteints par les troupes envoyées à leur poursuite. Le village dans lequel ils essayèrent de se défendre fut promptement entouré; après quelques coups de canon à mitraille, les soldats jetèrent leurs fusils et vinrent demander grâce. Le lieutenant-colonel fut blessé, pris et envoyé à Pétersbourg. Son frère s'était brûlé la cervelle.

Ce fut le dernier épisode militaire de la conspiration du 26 décembre. Au soir de cette journée où Nicolas Ier avait failli perdre la couronne, elle était solidement fixée sur son front; il rentrait dans son palais avec la conviction qu'il était maître de l'Empire. « A six heures, écrit La Ferronnays, on a chanté un *Te Deum* pendant lequel Sa Majesté est restée constamment à

genoux et dans la plus profonde tristesse. Ensuite il a pris son fils dans ses bras et l'a porté lui-même aux troupes qui avaient témoigné le désir de le voir. Les soldats se sont jetés à genoux et ont tous prêté serment à ce jeune Prince comme héritier du trône. L'Empereur ne s'est couché que très tard; il a parcouru la ville à cheval et a visité lui-même tous les postes. Ce matin, il a encore été voir les troupes. On a célébré l'office divin sur la Grande Place et, à onze heures, tous les régimens sont retournés dans leurs casernes. Sa Majesté a fait grâce entière à tous les simples soldats qui ont reconnu leur faute. Tous ont été conduits ce matin au Château. On leur a encore expliqué tout ce qui s'était passé entre le grand-duc Constantin et l'Empereur; tous ont prêté leur serment et sont rentrés dans leurs régimens. Le grand-duc Michel a déjà fait manœuvrer ce matin les marins de la Garde. Il ne manquait dans les rangs que ceux qui ont été tués ou blessés hier au soir.

« Cette grande indulgence de l'Empereur a produit sur les troupes la plus heureuse impression; et cette indulgence n'aura point les inconvéniens de la faiblesse, parce que les chefs de cette insurrection, fort ridiculement conduite, mais beaucoup plus sérieuse qu'elle ne le paraît, sont connus, arrêtés et n'ont aucun pardon à espérer. »

Il en est un cependant qui devait échapper au châtiment qu'il avait encouru : c'est le prince Troubetzkoï dont la participation au complot, lorsqu'elle fut connue, avait causé dans le monde de la cour et dans le corps diplomatique autant de tristesse que de stupéfaction. Il était le gendre du comte de Laval, ancien émigré français et le beau-frère du comte de Lebzeltern, l'ambassadeur d'Autriche. Comme sa demeure touchait à la place du Sénat, théâtre de l'insurrection, il était allé avec sa femme passer la nuit à l'ambassade. Il était couché lorsque le comte de Nesselrode se fit annoncer chez M. de Lebzeltern, et lui déclara qu'il s'acquittait avec le plus vif regret des ordres de son maître, mais qu'il était indispensable que le prince Troubetzkoï accompagnât immédiatement le prince Galitzin, aide de camp de l'Empereur, qui avait ordre de le conduire sans délai devant Sa Majesté. Quelque pénible que fût pour l'ambassadeur d'Autriche cette espèce d'injonction, il eut la sagesse de ne point s'y refuser, et fut lui-même éveiller le prince Troubetzkoï, qui se leva, s'habilla et descendit en uniforme et avec son épée.

Le prince Galitzin la lui demanda, en lui annonçant qu'il était prisonnier. Il le conduisit, ainsi désarmé, au Château. Introduit devant l'Empereur, le prince Troubetzkoï voulut se justifier et même se plaindre; mais en voyant entre les mains du souverain un papier qu'il reconnut, il tomba à genoux et avoua qu'il était trop coupable pour espérer son pardon.

« Tout ce que je puis vous permettre, lui dit l'Empereur, c'est d'écrire d'ici à votre femme que vous vivrez. »

En sortant du palais, un officier de l'état-major le fit monter dans un traîneau et le conduisit, escorté de six cuirassiers, à la forteresse. On sait que, finalement, Nicolas lui fit grâce de la vie et se contenta de l'exiler.

Ce n'était pas tout d'avoir déjoué ce complot redoutable et vaincu l'insurrection ; il importait qu'en se répandant en Europe, le récit de ces événemens ne fût pas dénaturé par une malveillance calomnieuse, préjudiciable au bon renom du gouvernement impérial. Déjà le comte de Nesselrode, chancelier de l'Empire, avait affirmé aux membres du corps diplomatique que rien ne serait changé dans la politique extérieure, et les représentans de la Russie avaient reçu l'ordre de tenir un langage analogue dans les chancelleries auprès desquelles ils étaient accrédités. Mais, à ces premières déclarations, Nicolas Ier crut devoir ajouter l'autorité de sa propre parole. Le 1er janvier, en recevant les ambassadeurs étrangers, après avoir confirmé les dires de son chancelier, il raconta le complot sans en omettre les principaux détails, tout en essayant d'en atténuer l'importance et la gravité. Il n'y avait eu de coupables que les chefs, et encore étaient-ils en petit nombre. Le reste se composait de soldats jeunes et ignorans qui s'étaient promptement repentis de s'être laissé abuser par d'indignes mensonges. Au cours même de l'action, on avait vu des officiers s'élancer pour défendre l'Empereur, bien qu'afin de les armer contre lui, on les eût fait s'engager par « des sermens terribles. » Tout du reste était fini, bien fini, et cette lamentable affaire n'aurait pas de suite.

Mais, avec La Ferronnays qu'il retint après l'audience publique et quand ils furent seuls, son accent changea. Ce n'était plus le souverain parlant avec la prudence et la réserve qui conviennent aux communications officielles. Entre lui et l'ambassadeur de France régnaient, bien avant qu'il portât la

couronne, la confiance et l'amitié, et c'est l'ami qui avait voulu s'épancher librement dans le cœur d'un ami. Il l'attirait à lui, l'embrassait, le faisait asseoir à son côté et après lui avoir rappelé combien il l'aimait, il lui faisait l'aveu de la douleur qu survivait dans son âme au drame poignant du 26 décembre.

« Personne, excepté vous peut-être et ma femme, ne peut comprendre le mal affreux que me fait et me fera, toute ma vie, éprouver le souvenir de cette horrible journée. Mes jours heureux sont finis, mon cher La Ferronnays. Je savais d'avance tout ce que pouvait avoir d'accablant le poids d'une couronne; et Dieu m'est témoin que je repoussais de tous mes vœux celle que des circonstances inouïes me forcent d'accepter. Cependant, les misérables qui ont ourdi ce détestable complot me mettent dans la nécessité de me conduire comme si mon intention eût été de l'arracher à celui à qui elle appartenait.

« Je sais que bien des gens blâmeront la précipitation avec laquelle je me suis conduit au moment où j'ai appris la nouvelle de la mort de l'Empereur. Ce qui s'est passé semble en effet condamner mon empressement à reconnaître mon frère Constantin. Mais j'en atteste le Ciel, et je vous le jure sur mon honneur, je n'ai écouté que la voix de ma conscience. J'ai cru et je crois encore que, si mon frère Constantin eût voulu avoir égard à mes instantes supplications et se rendre à Pétersbourg, nous aurions évité la scène terrible dont vous venez d'être témoin, et le danger dans lequel elle nous a mis pendant quelques heures. Il n'a pas cru devoir céder à mes prières. L'impossibilité de rendre immédiatement public ce qui se passait entre lui et moi, la nécessité de faire cesser la longue et dangereuse incertitude dans laquelle était le public, m'ont forcé alors d'accepter le trône. Mais les conspirateurs ont cru qu'ils avaient trouvé à la fois l'occasion et le moyen d'agir. Ils ont eu l'art de faire croire à une désunion entre mon frère et moi. Ils ont peint ma conduite sous les couleurs les plus odieuses. Ce n'est qu'à force de calomnies et en persuadant aux soldats que le souverain auquel les liait leur premier serment était prisonnier et leur confiait le soin de sa vengeance, que l'on est parvenu à en égarer quelques-uns. Et voilà surtout ce qui, lundi dernier, rendait ma position mille fois plus horrible que je ne puis vous le dire. »

Les larmes de l'Empereur coulaient avec abondance et les

sanglots étouffaient presque sa voix. Après un moment de silence, il reprit :

— Pardon, mon cher comte, je sais que devant un ami je puis épancher mon âme, lui en laisser voir toutes les souffrances, sans craindre qu'il m'accuse de faiblesse. Je vous le répète, je vous dois le premier moment de soulagement que j'aie encore éprouvé. Au reste, mon âme est profondément attristée, mais n'est point abattue, et surtout elle ne doit point le paraître aux yeux de la nation à laquelle je suis fier de commander. Je sais que rien ne peut me mettre à l'abri du fer d'un assassin; le rôle d'un souverain est de le braver; mais je ne crains point les conspirateurs. Je pressens tous mes devoirs, je les connaîtrai promptement et saurai les remplir; mais, dans l'intimité, je puis avouer la pesanteur du fardeau dont le Ciel vient de me charger. A vingt-neuf ans, mon cher comte, il est permis, surtout dans les circonstances où nous sommes, d'être effrayé de la tâche que je n'ai jamais pu croire devoir m'être imposée, et à laquelle, par conséquent, je ne me suis pas préparé. Je n'ai jamais rien demandé au Ciel avec plus de ferveur que de ne pas me soumettre à cette épreuve. Sa volonté en ordonne autrement; je tâcherai de ne pas me trouver au-dessous des devoirs qu'elle m'impose. J'aurai de la clémence; j'en aurai beaucoup; peut-être trouvera-t-on que j'en ai trop. Cependant, les chefs et les instigateurs du complot qui vient d'éclater seront traités sans pitié, comme sans miséricorde. Les lois prononceront leur châtiment, et ce n'est point pour eux que j'userai du droit que j'ai de pardonner; je serai inflexible, cet exemple est dû à la Russie et à l'Europe. Mais je ne puis assez vous le dire, mon cœur est déchiré, et sans cesse j'ai sous les yeux l'affreux spectacle qui a signalé le premier jour de mon avènement au trône.

L'Empereur ayant cessé de parler, La Ferronnays lui dit :

— Il me semble, Sire, que ce triste souvenir doit être adouci par celui des nombreux actes de dévouement et de fidélité dont Votre Majesté a reçu des preuves si touchantes durant cette journée mémorable.

— Je ne les oublierai jamais, déclara l'Empereur.

— En apprenant ces événemens, ajouta La Ferronnays, et à l'idée des dangers auxquels Votre Majesté a été exposée, l'Europe frémira; mais elle sera pénétrée d'admiration en constatant que le prince qui vient de s'asseoir parmi les souverains a su,

dès le premier jour, se montrer digne de la couronne et la défendre avec tant de fermeté.

L'Empereur se redressa, le regard embrasé d'orgueil comme s'il portait un défi à des ennemis invisibles.

— Oh! quant à cela, s'écria-t-il, je vous garantis que ce que Dieu m'a donné, aucun homme ne pourra me l'ôter.

Il entra alors dans force détails sur la conspiration. Les découvertes faites par les enquêteurs démontraient qu'elle avait eu d'immenses ramifications dans l'armée, dans celle surtout que le général Woronzoff avait commandée en France et qui, depuis sa rentrée en Russie, était passée sous les ordres du général Wittgenstein. Woronzoff avait même, à son retour, présenté à l'empereur Alexandre un mémoire où il demandait des réformes dans le gouvernement et l'administration militaire. Quoique à cette époque les idées de l'empereur Alexandre fussent beaucoup moins opposées aux théories libérales qu'elles ne le furent depuis, cependant il se montra très mécontent du mémoire, et son auteur fut tenu pendant plusieurs années dans une sorte de disgrâce. Les propositions de réformes furent ainsi enterrées.

— Votre Majesté croit-elle qu'il y ait quelque étranger compromis? demanda encore La Ferronnays.

— Aucun, du moins jusqu'à présent, répondit l'Empereur. Il paraît que ces messieurs mettaient une sorte de vanité nationale à faire la chose entre eux. Il est possible cependant que les enquêtes nous conduisent à quelques découvertes. Si malheureusement il se trouvait, soit ici, soit à Paris, des Français qui eussent pris part à cette conspiration, je vous en ferai donner avis et j'espère en retour que si la police de France découvrait que, parmi les Russes établis chez vous, il s'en trouvait qui fussent liés au complot, comme probablement ils en seraient les directeurs, j'espère que votre gouvernement nous les ferait connaître et nous donnerait des renseignemens qui importent autant à la tranquillité de l'Europe qu'à celle de la Russie.

Pour finir ce long entretien, l'Empereur s'excusa de ne pas parler de la politique européenne. C'était encore pour lui une chose toute nouvelle; il fallait qu'il sût avant tout où en était la Russie avec tout le monde.

— Mon désir le plus sincère, cependant, est de me maintenir avec toutes les cours de l'Europe sur le pied de parfaite

confiance et d'intimité de rapports qui existaient entre elles et feu l'Empereur. Je sais, mon cher comte, combien Sa Majesté avait à se louer des dispositions du Roi, votre maître, et de celles de ses ministres. Il me semble, en effet, que la France et la Russie ont un égal intérêt à s'entendre et à rester parfaitement d'accord. J'ignore, au surplus, ce que pourront exiger les circonstances et les combinaisons que la marche des événemens pourra faire naître. Ce que je sais, c'est que tant que vous serez avec nous, je croirai à l'amitié du Roi pour moi, et que toute affaire quelconque sera toujours facile à traiter entre nous deux.

Peu de jours après ce suggestif entretien, l'Empereur fit appeler de nouveau La Ferronnays pour lui communiquer les résultats de l'enquête judiciaire qui se poursuivait activement. Il avait voulu l'en instruire lui-même et lui donner le moyen de ne transmettre à son maître, le roi Charles X, que des informations exactes, « dégagées des exagérations de la peur et des suppositions de la malveillance. » Dès ce moment, elles se donnaient libre cours par toute l'Europe, au détriment de la vérité à laquelle se substituaient des erreurs, des mensonges, « des contes absurdes. » Il était vrai cependant que les découvertes faites avaient amené l'arrestation de nouveaux coupables et prouvé que leurs projets, qui remontaient très haut dans le passé, étaient encore plus effroyables qu'on ne l'avait cru.

— Je vous l'avoue, déclara Nicolas, j'ai quelquefois taxé d'exagération les craintes que manifestait souvent feu l'Empereur. Je croyais qu'elles étaient plutôt fondées sur des insinuations étrangères que sur des données positives. Je n'aurais jamais pensé qu'il fût possible de concevoir, de préparer et de conduire en Russie un complot aussi vaste que celui qui vient de se démasquer. Il a fallu l'évidence pour me convaincre; mais aujourd'hui, le doute n'est plus possible. Ce n'est point un complot militaire, c'est une vaste conspiration qui, par d'exécrables forfaits, se proposait d'arriver au but le plus insensé. Je suis décidé à poursuivre mes recherches aussi loin que possible. Le danger auquel nous avons été exposés est un avertissement du Ciel, dont je serais coupable de ne pas profiter. Il s'agit non seulement de l'existence de la Russie, mais de la tranquillité de l'Europe entière.

Dans ce langage apparaît l'erreur que commettait Nicolas Ier

en supposant que la peste révolutionnaire déchaînée dans son pays menaçait les autres États et en méconnaissant que la source du mal était chez lui, et non chez les autres. Que les doctrines de la Révolution française l'eussent aggravé, ce n'est pas contestable. Mais elles n'eussent pas produit les résultats qu'il leur attribuait, si elles n'étaient tombées sur un terrain depuis longtemps préparé pour recevoir et faire fructifier cette semence. L'erreur de Nicolas Ier se prolongera durant tout son règne. Elle le convaincra qu'il est chargé par la Providence de la police de l'Europe, et que c'est son devoir de combattre la révolution partout où elle se propage, en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en Hongrie; il oubliera que, si elle gronde chez lui non moins bruyamment qu'ailleurs, la faute en est aux crimes de l'autocratie, au despotisme qu'elle exerce dans l'Empire, au servage des paysans, à la vénalité de la noblesse, à l'exploitation systématique des humbles par les grands, aux conquêtes abusives qui font des peuples annexés un troupeau de martyrs, et en un mot aux iniquités qu'a légalisées le régime impérial pour étouffer chez le peuple le goût et le désir de la liberté.

Les événemens que nous racontons ont conduit nos lecteurs à la fin du mois de janvier 1826. A cette date, La Ferronnays se préparait à rentrer en France; il fut admis, le 29, à prendre congé de l'Empereur. Les propos échangés ce jour-là ne méritent pas moins que les précédens d'être retenus; ceux de Nicolas achèvent d'éclairer sa mentalité, telle qu'elle était après quelques semaines de règne. L'ayant remercié de ses bontés, La Ferronnays ajouta qu'il était heureux de pouvoir, en arrivant à Paris, rendre compte au Roi de ce qu'il avait vu et lui dire combien la fermeté de l'Empereur, ses intentions généreuses et l'enthousiasme qu'il excitait, étaient propres à dissiper les inquiétudes qu'avaient pu faire naître les derniers événemens.

— Enthousiasme, c'est beaucoup dire, observa Nicolas; je ne m'abuse ni sur sa nature, ni sur sa durée; mais je serai bien aise que vous fassiez connaître la vérité. Cela sera d'autant plus utile que vos journaux ont parlé d'une manière bien peu convenable de ce qui s'est passé ici.

— Ah! Sire, objecta l'ambassadeur, le Roi et ses ministres sont en butte à des attaques bien plus vives, et nos lois sur la presse ne permettent pas de les réprimer.

— Aussi, n'est-ce que par le mépris qu'on peut y répondre, et c'est bien ce que je fais, je vous assure.

— Votre Majesté croit-elle, demanda La Ferronnays, que les conspirateurs d'ici se fussent entendus avec nos libéraux de Paris ?

— Je n'ai point à cet égard de données positives, repondit l'Empereur. On croit que Benjamin Constant a été chargé de rédiger un projet de constitution pour la Russie, mais je n'en sais pas davantage, et d'ailleurs vous nous connaissez, vous savez que nous avons trop de fierté pour vouloir que des étrangers se mêlent de nos propres affaires. C'est un trait distinctif de notre caractère.

— Cependant, Sire, il paraît qu'il y a eu quelque agitation en Italie, et cela coïnciderait avec ce qui devait se passer ici.

— Oui, on m'en a parlé. On croit aussi qu'il y a eu des ramifications du complot à Dresde, où elles ont été l'ouvrage de quelques Polonais mécontens, et la Hongrie n'en a pas été tout à fait exempte non plus. Au reste, s'il résultait de l'instruction de toute cette affaire des informations qui fussent de nature à intéresser le Roi, je ne manquerais pas de les lui communiquer, de même que je compte sur ses bons offices à mon égard. Pensez-vous, ajouta-t-il après un moment de réflexion, qu'on fît difficulté en France de livrer les coupables que je pourrais réclamer et contre lesquels il y aurait des preuves positives ?

La question surprit La Ferronnays. Comment son interlocuteur pouvait-il supposer qu'en l'absence d'un traité d'extradition, on trouverait en France un gouvernement capable de lui livrer des Français ou des étrangers réfugiés sur son territoire ?

— Ce serait impossible, Sire, répondit-il vivement ; on ne pourrait qu'expulser les étrangers et surveiller les autres. Votre Majesté peut être persuadée que nous n'y manquerions pas ! — Puis, ne voulant pas quitter l'Empereur sans lui donner un avertissement dicté par l'intérêt même qu'il lui portait, il continua : — J'ai du reste la conviction qu'il n'y a pas d'inquiétudes à concevoir pour le moment présent, mais je ne peux m'en défendre pour l'avenir. Ma crainte est fondée sur ce besoin d'innovation, sur ce sentiment général de la nécessité de réformes dans l'administration que je remarque chez les gens les plus dévoués et les plus raisonnables.

— A qui en parlez-vous! fit l'Empereur. Qui le sait mieux que moi? Au fond, on ne peut empêcher les choses de paraître ce qu'elles sont réellement, et peut-être moi-même, ajouta-t-il en riant, ai-je été, comme grand-duc, libéral en ce sens; mais aussi j'ai distingué et je distinguerai toujours ceux qui veulent des réformes justes en elles-mêmes, et qui désirent qu'elles émanent de l'autorité légitime, de ceux qui ont prétendu les exécuter par eux-mêmes, et Dieu sait encore par quels moyens! Tout cela, mon cher, est bien difficile. Enfin, je compte sur l'aide de la Providence qui nous a visiblement protégés jusqu'ici, et qui, j'espère, ne nous abandonnera pas. Je compte aussi sur l'appui de mes Alliés; cette cause est la leur aussi bien que la mienne.

L'engagement n'était pas, en ce qui touchait des réformes, aussi formel que l'ambassadeur l'eût souhaité. Il en désirait un plus positif en faveur de la paix européenne, il le demanda.

— Votre Majesté a la plus belle armée du monde, mais Dieu, en lui donnant la puissance, lui a donné aussi la modération et, de même que son auguste prédécesseur, elle ne s'en servira sûrement que pour le repos de l'Europe...

— Vous pouvez être parfaitement tranquille à cet égard. On se plaît à me faire la réputation d'un homme aimant le bruit et la guerre; on dit qu'elle m'est nécessaire; il n'en est rien; je suis le plus pacifique des hommes et je ferai de mon mieux pour que la paix ne soit pas troublée; mais il ne faut pas me pousser à bout. Malheur à qui voudrait toucher à la Russie ou la croire déchue! Je saurais alors prouver que nous sommes assez forts pour nous faire respecter et pour veiller à nos intérêts.

La Ferronnays ne nous dit pas s'il fut entièrement rassuré par ces déclarations et par l'assurance que lui donna l'Empereur « que tout agrandissement était loin de sa pensée. » Il constate seulement qu'au moment où l'audience prenait fin, Nicolas lui dit en l'embrassant :

« Revenez-nous; ne nous quittez pas; croyez-moi, nous ferons ensemble de bonnes affaires. »

ERNEST DAUDET.

(A suivre.)

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE

II[1]

LE "P. C." DES QUATRE-CHEMINÉES

Et maintenant, buvons, car l'affaire était chaude...
V. Hugo.

« Ces choses-là n'arrivent qu'à la guerre. Vous êtes combattant et, le même jour, permissionnaire. Vous faites des projets, vous partez dans deux heures et vous voilà happé dans une bataille : vous ne savez plus si vous avez dix minutes à vivre. Vous êtes trois qui partez ensemble pour cinq cents mètres, et il en reste deux en route : le soir, vous êtes chez vous comme si de rien n'était. C'est cela, la guerre : la surprise, le contraste, le hasard, l'imprévu. Ce sont de sacrés quarts d'heure, mais ils donnent du goût à la vie.

« Oui, continua le colonel, cette nuit des Quatre-Cheminées, je me suis toujours dit que j'en ferais un petit acte. Je mettrais pour titre : *De la coupe aux lèvres* ou *Le Songe d'une nuit d'été*. J'ai l'idée que ce serait quelque chose d'amusant... »

I

Nous dînions ce soir-là à la citadelle de Verdun, mais ce n'était pas en bas, au mess, à la gargote historique de Gartheiser (du Grand Hôtel Gartheiser, à Bar) qui se trouve au rez-de-chaussée, — un endroit magnifique, du reste, que cet antre de la victuaille,

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1917

avec la perspective de sa longue table bruyante de dîneurs en bleu horizon et, au fond, la table d'honneur où trônait autrefois l'intrépide petit général D..., dans une pénombre de grill-room, luisante de cuivres, de fourneaux, de bassines, de siphons, tandis que l'alignement des drapeaux alliés fait planer sur la scène une ressemblance auguste de voûte des Invalides. Et le néophyte entrant là pour la première fois écoute religieusement son aîné : « C'est ici qu'a parlé Lloyd George... »

J'avais rencontré le colonel le matin même, dans une écoute de la citadelle. Il arrivait, relevé de la nuit précédente, après une saison assez dure vers le bois des Caurières, et n'attendait plus que les camions qui l'emmèneraient après-demain, lui et son régiment, pour quelques semaines à la campagne. Il était fatigué, amaigri, énervé et ne se souciait pas de descendre à table d'hôte, ni même de dîner à la table du gouverneur et de faire, auprès de personne, figure d'invité. Il avait fait servir chez lui, c'est à-dire dans une des casemates supérieures où il avait ses quartiers de passage. Un colonel, celui-là surtout, est toujours une manière de prince féodal, un seigneur qui se déplace en force, comme les grands d'autrefois, avec ses familiers, son médecin, son cuisinier, même son chapelain, si le cœur lui en dit, bref, avec ce qu'on peut appeler sa « maison. » Peu importe que la chère soit maigre (elle est presque toujours excellente) et que le couvert d'étain soit posé, comme c'était le cas, sur des feuilles de journaux déployées en guise de nappe : il suffit de la présence du maître pour attester le principe. Quand l'ordonnance, ayant disposé la « popote » sur la table de bois blanc qui servait de bureau, annonça que « le colonel était servi, » ce fut exactement comme si le majordome d'une Altesse voyageant incognito nous avait appris que Monseigneur, au lieu de se montrer en public, décidait de souper en petit comité dans ses appartemens.

C'est toujours un nouveau plaisir et comme une légère ivresse de se retrouver dans ce lieu fameux entre les plus illustres qu'est devenue désormais, par la grâce de l'Empereur allemand, la citadelle de Verdun. On n'arrive pas à la satiété de tant de gloire. Le cadre est d'ailleurs par lui-même un des plus étonnans du monde et digne de l'histoire : tout fourmille de visions pour un Rembrandt, pour un Goya. Et rien n'est plus étrange qu'un voyage dans ce Mont Saint-Michel noir,

dans ce prodigieux monolithe percé en caverne pour dix mille hommes, avec ses magasins, ses machines, ses bureaux, immense caravansérail où a passé à peu près toute l'armée française, et qui combine dans ses ombres et ses entrailles de labyrinthe les caractères d'une usine, d'un arsenal, d'un ministère et d'un hôtel.

Mais le principal attrait de ce surprenant décor, c'est la surprise toujours fraîche des personnages qu'on y croise : la presse, les hommes d'État des deux mondes, les potentats de la finance et des affaires, des souverains, des reines, toutes les grandeurs de la terre venues là pour prendre la mesure de cette grandeur nouvelle, rendre hommage à cette majesté. Au reste, ce n'est plus le Verdun de la belle époque, le Verdun en danger et en alerte continue, le Verdun de l'année sublime. Mais qu'il survienne, comme ce soir, un passage de troupes, qu'une relève jette dans les dortoirs des bataillons montant au *boulot* ou redescendant des tranchées, et vous aurez encore un spectacle qui en vaut la peine. Qui aurait eu le privilège d'être condamné à la prison dans l'enceinte de la citadelle, depuis les jours tragiques de février 1916, pourrait se vanter d'une bonne fortune que lui envieraient l'histoire et le roman de l'avenir; il saurait sur la guerre ce que nul n'en saura jamais, ce qui ne sera fixé dans les lignes d'aucun Mémoire et d'aucune chose écrite : il aurait eu, toute vive et frémissante encore, dans la voix des héros, dans les interminables récits des tables animées de chaleur et de vins, la naissante légende des batailles, l'épopée à peine démêlée de la fumée du combat, la gloire se racontant elle-même, encore mal réveillée de l'action de la veille et croyant rêver son histoire.

Que de souvenirs, que de récits n'ont jamais dépassé le seuil de la citadelle, évanouis, oubliés sitôt franchie la grille de la porte Vauban! Qui sait ce qu'ont entendu ces murailles et ces voûtes? Vous avez passé là entre deux de vos victoires, immortels « brigands de Mangin, » — poilus de Fleury et de Thiaumont! Et vous, les plus grands des vainqueurs, désensorceleurs de Douaumont, — gars de Salins et de Passaga, marsouins de Nicolaï, tirailleurs de Régnier, zouaves de Richaud, de Prouzergue et de Clermont-Tonnerre, chasseurs de Raoult et de Montalègre, lignards de Parthouneaux, de Steinmetz et de Gail! Et ces noirs retours exténués dans

Verdun, parmi les ruines nocturnes d'une Messine morte et le sombre dédale de la citadelle, dans le sang et la fange de la victoire d'hier, sans spectateurs et sans vivats, effacent les défilés futurs aux acclamations d'un peuple dans la gloire des avenues et la pompe des apothéoses. Ce passé attaché aux murs leur prête une magie plus captivante encore que celle de leurs ombres, le même charme d'évocation qui s'exhale des vieilles pierres et des monumens d'autrefois, mais seulement plus fort d'être si proche de nous, contemporain et fraternel...

C'était d'ailleurs une figure bien singulière que celle de mon hôte, le colonel de R... : immense, maigre comme un fil, et plus long encore, semblait-il, à cause de la longue capote ouverte qui lui tombait jusqu'à mi-jambes, étroit d'épaules et de thorax, d'aspect plutôt dégingandé, avec une tête gamine et une légende de mauvais sujet qui le suivait depuis l'école, un air d'ancien viveur, de joueur, de gavroche et de grand seigneur qui faisait que, quoique soldat dans l'âme, il ne paraissait pas, comme on dit, être tout à fait de la paroisse.

On disait de lui : « Oh! celui-là!..., » comme on parle d'un espiègle ou d'un enfant terrible. Et l'on citait des traits incroyables d'audace, comme cet enlèvement du village de V..., un village fortifié, bourré de mitrailleuses, qu'il vous enveloppait, emportait en un tournemain, en dix minutes, sans une perte, par une de ces charmantes manœuvres *à la housarde*, d'un brio, d'un élan qui eussent illustré leur homme dans une autre époque que celle-ci. Ce diantre de ci-devant était, dans cette morne guerre mécanique qu'est la nôtre, un splendide chef de partisans. C'est un homme qui faisait la guerre pour son compte, comme la chasse, comme l'amour, comme une chose naturelle et le plus divertissant des jeux. Et surtout, pas ombre d'idées humanitaires, sur le droit des gens, par exemple, la justice immanente ou la Société des nations, qu'il vous aurait traitées tout net de fariboles. Il aurait fait merveille dans quelque Vendée ou quelque chouannerie, avec Cathelineau ou La Rochejacquelein, ou plus haut encore dans l'histoire, dans les échauffourées religieuses, les troubles de la Renaissance, à la tête des bandes d'un Strozzi, parmi les capitaines illustres de Brantôme, avec le pourpoint tailladé et la fraise de Clouet.

Enfin, un autre talent qu'il avait était celui de conter parfaitement les histoires. Il en avait toujours tout un lot d'excellentes, généralement fort gaies, et dites avec beaucoup d'humour. Ce soir-là cependant, il était silencieux, contre son ordinaire; le dîner languissait. Chacun de nous observait la même réserve et ne soufflait mot qu'à voix basse, car l'étiquette commande que l'on ne parle pas, quand le « patron » se tait.

Il paraissait absent, pâli par ce long séjour dans le dégel et l'horrible fange des Chambrettes, subissant cette dépression qui accompagne la fin de l'effort, cette détente de l'énergie qui ressemble à un engourdissement. Un grand pli amer lui fripait le visage de chaque côté du nez, encadrait ses lèvres dédaigneuses. Et comme dans une eau-forte de maître, sa figure éclairée de face, subitement grave, les yeux baissés, se doublait par derrière, légèrement courbée en ombre démesurée, sur la voûte de la casemate.

Il mangeait peu, continuait à s'absorber dans sa rêverie. Le lieu étrange, cette espèce de cylindre blanchâtre, avec son appareil rugueux de pierres calcaires, le sol de terre battue, les panneaux de bois blanc couverts de cartes et d'hiéroglyphes représentant des positions de batteries et de tranchées : Mort-Homme, Louvemont, Caurières, Bezonvaux, tout ce que le langage résume dans ce nom de Verdun, — agissaient à la fois sur l'imagination. Tout ce vague dehors nocturne semblait hanter à cette heure notre salle paisible, circuler en silence autour de la sphère lumineuse tracée par notre lampe. Le colonel suivait le cours de ses pensées ; les images récentes en faisaient lever de plus anciennes et se confondaient avec elles. Au lieu de la scène présente, ses yeux en voyaient d'autres dans le même décor. L'atmosphère de Verdun, l'atmosphère captivante de cette cloche de songes où nous nous trouvions enfermés, s'insinuait dans son âme; l'envoûtement commençait, et il se mit à parler lentement, d'une voix sourde, comme si c'était *l'autre*, le « double » que j'avais cru distinguer derrière lui, qui lui soufflait ses mots ou prenait la parole à sa place.

Il disait son premier séjour, ses impressions de novice, son début à Verdun. C'était l'année d'avant, aux derniers jours de l'hiver; la bataille durait déjà depuis deux mois. Il disait l'anxiété, la longue appréhension, puis le voyage, un interminable voyage, avec des arrêts, des à-coups, comme sur une

voie encombrée où l'on ne voit pas le train de tête qui vous retarde; puis un soir, comme par une trappe, on vous jetait dans cette citadelle... Il parlait maintenant plus vite; il sortait de la citadelle, revivait en pensée là-haut ses jours d'épreuves, jusqu'à ce que sa mémoire, s'arrêtant sur un épisode particulièrement saisissant, après le préambule qui commence ce récit et où il exposait ses projets d'auteur dramatique improvisé, il se mit à conter d'un trait l'anecdote qui va suivre. C'est un souvenir tout personnel, un coin de la journée tragique du 23 juin 1916, la plus critique peut-être de toute la bataille, celle où l'on eut lieu de tout craindre et de douter de Verdun, — moins un récit de combat, qu'un « en marge » de la bataille, une suite de « choses vues » par un témoin plutôt que par un acteur du drame.

Maintenant, je laisse la parole au colonel. Je rapporte son discours tel que je l'ai entendu. Il y manquera malheureusement ce qui en faisait le plus grand prix : le décor, cette table, ce couvert de campagne, ce public de soldats en écoutant un autre, l'entourage profond de la citadelle, l'heure, l'éclairage, et surtout la figure elle-même du conteur et du héros de cette histoire.

II

« Vous connaissez, dit-il, le P. C. (1) des Quatre-Cheminées? C'est là que j'étais le 23 juin, — le 23 juin! le jour où on a cru que Verdun y passerait. Ç'a été encore pis que le 21 février : les Boches ont bien failli emporter le morceau... Mais il s'agit des Quatre-Cheminées.

« C'est une espèce de cave au Nord-Est de Froideterre, à mi-côte du ravin des Vignes. On la reconnait de loin sur le chemin de Thiaumont, à droite, en contre-bas de la route, à ces grosses cheminées de briques inexplicables, et qui du reste ne sont plus que deux, fort ébréchées encore, et de silhouette plus que bizarre. J'ai vu beaucoup de ruines dans cette guerre, je n'en ai pas vu de plus étranges que cette paire de moignons, ces deux manches à vent, ces lanternes dont rien ne justifie la présence dans le paysage. Il faut avoir le nez dessus pour reconnaître qu'elles correspondent à deux portes donnant accès

(1) P. C. — Poste de Commandement.

dans le flanc de la colline. Vous descendez un escalier de quelques marches toujours humides, et vous vous trouvez sous une voûte à peu près comme celle-ci, plus basse, et faite seulement en briques au lieu de pierres. Il y fait noir comme dans un four, car vous remarquez alors qu'il ne vient aucun jour par les cheminées : la voûte est double, et vous ne voyez naturellement que l'enveloppe interne. Avec de la bonne volonté, il serait permis de s'y croire à l'intérieur d'un sous-marin ; et les kiosques qui le surmontent peuvent à la rigueur compléter cette image. Mais vous sentez que le poste est assez vulnérable par ses quatre ouvertures : ces cheminées deviennent une tentation pour les obus : on se figure qu'elles les attirent, et quand on se dit qu'on n'a entre le ciel et soi que cette chemise de briques, on ne peut s'empêcher de trouver que ce n'est pas épais.

« Je suppose que ce devait être un abri à munitions, et c'est ce qui explique la double enveloppe, les deux portes et les manches à vent, autant de précautions contre l'humidité. Car l'eau, dans ce diable de pays, va se percher sur les hauteurs. Certes, l'homme ingénieux qui avait combiné cette cachette était loin de se douter à quoi elle servirait, et qu'au lieu de gargousses on y mettrait des généraux. — Du reste, tout cela a bien changé ; pourtant, au moment de la bataille, ce sont ces petits ouvrages qui ont sauvé la situation. Mais oui, c'était déjà le système Hindenburg! — Mais ceci est une autre histoire, comme dit Kipling.

« J'habitais donc le P. C. des Quatre-Cheminées, et je devais y être relevé dans cette fameuse nuit du 22 au 23 juin. C'était même dans le secteur relève générale pour toute la division. Le mouvement était en train depuis deux jours, car c'était, dans ce temps-là, une opération compliquée. Faire un mouvement de jour, il n'y avait pas à y songer; les Boches, de Douaumont, voyaient chez nous comme ils voulaient, et on n'avait dans cette saison que quelques heures de nuit, heures terriblement courtes et jamais assez noires, comme si le jour, à cette époque de l'année, ne pouvait se résoudre à fermer tout à fait les yeux. Il flottait toujours quelque lueur comme par une paupière entr'ouverte. Et ce peu qu'il y avait de nuit, les Boches faisaient de leur mieux pour le rendre impraticable : marmitage, gaz, harcèlement sur toute la longueur des boyaux, et de distance en distance, un barrage fixe, infranchissable comme un rideau

de feu. De ce train-là, on relevait un bataillon par jour; encore y laissait-on des plumes. Et il fallait des hommes aussi aguerris que les nôtres, aussi *à la coule* du mouvement, pour n'en pas laisser davantage. Enfin, l'opération s'achevait : j'avais deux bataillons de sauvés; je n'attendais plus que le troisième, qu'on relevait cette nuit-là, pour m'en aller aussi, et je n'en étais pas fâché.

« J'avais pour cela plusieurs raisons, que je vous dirai tout à l'heure, mais la principale est qu'on devinait un terrible orage sur le point d'éclater. On ne savait pas encore ce qui se préparait, mais cela sentait mauvais. A ce moment-là, nos lignes passaient devant Thiaumont. Quel remue-ménage se faisait, qu'est-ce qui se passait par là dans les ravins? Tout cela se peuplait d'un piétinement sourd et d'une respiration d'armée. L'artillerie redoublait de puissance et de brutalité. Le vacarme ne cessait plus. Le *quinze*, le *vingt et un* pleuvaient comme du petit plomb. Depuis trois jours, le concert allait *rinforzando*. La crise approchait d'heure en heure. Moi, ça m'était égal : j'étais relevé. J'avais tenu le coup de la préparation : aux autres de s'occuper du reste. Après moi, le déluge! Mais il aurait été vexant, avouez-le, d'être chipé dans la bagarre, pincé en refermant la porte par le pan de ma capote, et c'est pourquoi il me tardait de tirer mon chapeau aux Quatre-Cheminées.

« C'était d'ailleurs, je vous en réponds, un ermitage austère : un peu de paille et des cadres de treillage pour la nuit. Le poste servait à la fois au régiment et à la brigade. Les deux états-majors, officiers, plantons, secrétaires, liaison, téléphonistes, s'entassaient là-dedans comme cela se pouvait. Et comme il n'y avait pas le choix aux environs, on avait placé à un bout un poste de secours. C'était une procession de blessés, de civières, et le mouvement du personnel, médecins, infirmiers, brancardiers, aumônier, séparé du reste par un méchant rideau en toiles de tentes : vous voyez d'ici quelle pétaudière. Quelques tables, des lampes d'atelier qui empestaient l'acétylène, des bougies dans des coins, une odeur de mangeaille, de sueur, d'éther, de laudanum. Et comme c'était une nuit de relève, tout était doublé, naturellement : deux brigadiers, deux colonels, et leur suite, une cohue... C'était la foire.

« Moi, encore une fois, cela ne me regardait plus. Mon successeur était arrivé à bon port, je lui avais passé le secteur;

les généraux se mettaient au fait de la situation ; je n'avais plus de commandement, je n'étais plus responsable. Mon dernier bataillon était déjà en route. J'étais rentier. C'est ce qu'il y a de bon dans le métier, d'être instantanément débarrassé de tout souci et de jeter bas son fardeau comme le pousse-caillou pose son sac à la halte horaire, sur le bord de la route. J'étais à partir de cet instant très régulièrement en vacances, d'autant que je partais le jour même en permission. C'était mon tour, on m'attendait ; j'avais des affaires de famille arrangées d'avance à Paris, et même un rendez-vous pour le lendemain chez mon notaire. Tout était convenu avec la division ; mes papiers étaient prêts, il ne me restait plus qu'à les prendre en passant avant de sauter dans le train.

« Mais il fallait encore la permission des Boches, et les Boches ne paraissaient pas d'humeur à la donner. Ils prenaient un malin plaisir à me faire manquer mon rendez-vous. Il pouvait être onze heures, minuit. Le bombardement redoublait. Cela sifflait, miaulait, éclatait, détonait en roulant comme une batterie de tambours, comme les échos multipliés d'un orage en montagne. Cela faisait dans le ravin un volume ! On n'eût pas entendu Dieu tonner. Il semblait même que ces gueux, au milieu de la bourrasque, en voulaient distinctement à notre *cagibi* : peut-être qu'ils avaient flairé le pot-aux-roses ; ils s'amusaient à faire de la dentelle avec nos cheminées, comptant sur un coup de hasard, un ricochet heureux pour fricasser toute la boutique. On aurait juré, ma parole ! qu'ils connaissaient tous ces abris comme s'ils les avaient faits. Je serais curieux de savoir ce qu'il y avait parmi les maçons de Boches déguisés. Vous pensez, dans ces conditions, si nous étions repérés. Et ils pointaient juste, les gredins ! Ce n'est pas notre chemise de briques qui pouvait, en cas de malheur, nous servir à grand'chose : comme parapluie, elle valait autant qu'une feuille de papier à cigarettes. Vous représentez-vous la situation du monsieur qui a son *exeat* en poche, et s'attend d'un moment à l'autre à ce que le ciel lui dégringole sur la tête par la cheminée ? Ç'aurait été, ma foi ! le congé définitif. On était pourtant encore mieux dans ce trou qu'autre part. Et comme je n'avais qu'à me tourner les pouces et qu'on ne s'entendait pas dans ce charivari, je m'étais assis dans un coin et j'avais entamé avec mon adjoint D... une partie d'échecs.

— Un cigare ? dit le colonel. Je vous les recommande, ce sont ceux de la citadelle. Il n'y a plus qu'ici qu'on en trouve de bonnes marques. Ces gens de Verdun ne se refusent rien. »

Il en prit un lui-même, l'alluma et, en ayant tiré les premières bouffées, reprit la suite de son récit.

« Mon Dieu! cette partie d'échecs, je ne vous dirai pas que je n'en ai jamais joué de plus excitante. Pousser du bois n'est pas mon fait; je ne pâlis pas sur les problèmes de la dernière page de l'*Illustration*. D'ailleurs, les Boches ne nous ménageaient pas les distractions. Voilà-t-il pas les gaz au beau milieu de la partie? Alors, le poste de secours de commencer à râler. Vous n'oubliez pas que la moitié de la scène représente une infirmerie, des blessés, des mourans en train de geindre sur des grabats, une espèce de tableau des *Pestiférés de Jaffa*, moins le soleil d'Orient et les arcades mauresques. Gémissemens, étouffemens, biberons d'oxygène, masques, tout le tremblement, et moi, tout en poussant mes pions, sans trop savoir si avant la fin ne surviendrait pas un coup qui tout de bon me ferait mat, je me rappelle très nettement que je pensais *in petto* à une vieille image des *Mille et une nuits* de mon enfance, celle du deuxième calender borgne jouant avec le shah de Perse : seulement nous étions deux singes.

« Jusque-là, rien de particulier : bombardement, rafale de gaz, c'était classique, c'était la règle. Au reste, la même séance se répétait depuis trois jours; c'était l'heure où les Boches empoisonnaient le ravin. Je connaissais leurs habitudes et guettais l'accalmie des premières lueurs de l'aube, pour me retirer discrètement avant le petit jour.

« Mais ce n'était encore que le commencement. C'est ici que cela se corse ; vous allez voir.

« Donc, l'intermède des gaz finissait et nous ôtions nos d minos; le tir s'espaçait, s'allongeait, et je songeais à la retraite, lorsqu'il nous croule du ciel un patatras d'explosions qui me font voir trente-six chandelles, — et du coup, en rouvrant les yeux, toutes nos lumières éteintes. Cela recommence au bout de cinq secondes, trois ou quatre fois de suite, moins fort que la première. Je vous fais grâce du tableau. C'était une volée de grenades par nos quatre cheminées. Les Boches! Une marmite dans le poste, en nous faisant sauter tous, nous eût moins atterrés. Nous avions les Boches sur la tête, pendant que

nous les croyions encore à quinze cents mètres, et ce fait terrible nous éclatait sur la nuque comme la foudre.

« L'enveloppe avait résisté; du reste nous n'en valions guère mieux : nous étions crevés, enfoncés. A quel endroit? Comment? Depuis quand? On se précipite à la porte : toute la crête de Fleury était claire de fusées, illuminée de bouquets comme un balcon de girandoles. On aurait dit une fête, un vrai feu d'artifice. Et il y avait bien de quoi, — pour *eux :* c'était toute la gauche du « groupement » voisin, toute la corniche de Fleury qui venait d'être emportée. Thiaumont risquait d'être tourné par cette brèche: toute la ligne menaçait ruine.

« C'était le désastre. Si vous connaissez le pays, vous vous représentez le danger. Le ravin des Vignes, vers le Nord, forme les deux branches d'un Y, dont l'intervalle est occupé par une espèce de proue, où se trouve le village. C'est sur cette proue qu'étaient les Boches, comme un coin en plein centre; ils enfilaient le ravin dans toute sa longueur. Ils y avaient déjà installé des mitrailleuses, à trois portées de pistolet du poste. Elles criblaient de balles la fente lumineuse de la porte entr'ouverte, et il fallut rentrer dans notre cave au plus tôt.

« Comme surprise, c'était complet. Qu'est-ce qui s'était passé au juste? On ne sait pas. Aucun de nous, dans le fracas du bombardement de tout à l'heure, n'avait perçu le drame nocturne sur la crête de Fleury. Le drame? Rien du tout, peut-être : une avant-garde envoyée pour tâter le terrain et voir ce qui restait de la garnison écrasée... La reconnaissance n'avait dû trouver que des cadavres, elle avait passé à la muette sur la défense anéantie: la barrière vermoulue s'était effondrée d'elle-même, et personne n'avait même soupçonné le craquement.

« Comme vous voyez, c'était sérieux. Impossible d'ailleurs de se rendre compte sur le moment de l'étendue de la catastrophe. Et puis, ce n'est pas moi que la question regardait. Une seule chose était certaine : les Allemands étaient à Fleury; leurs patrouilles circulaient chez nous. A chaque instant, nous courions le risque d'être enlevés, cueillis, enfumés, qui sait? grillés peut-être comme des renards au gîte, s'il leur prenait la fantaisie d'apporter du pétrole. Qu'est-ce que nous avions comme armes dans ce P. C.? Où en étaient nos lignes? Quelle liaison avec elles? Si les Boches avaient su, pourtant : deux généraux, deux colonels, quelle proie! Se borneraient-ils à ces coups de

sonde ou profiteraient-ils du succès pour brusquer leur attaque? Dans tous les cas, il est clair que nous étions flambés; il ne nous restait qu'à vendre notre peau le plus cher possible. Quant à nous tirer de là, c'était fou d'y compter. Moi, j'avais fait mon deuil de ma permission et je ne songeais plus qu'à faire proprement le grand voyage. Pourquoi le cacher? Nous étions f..., vous entendez? et Verdun ne tenait qu'à un fil : tel est le fait dans sa simplicité.

« Eh bien! les Boches, par bonheur, se contentèrent de patrouiller, au lieu de bourrer sur-le-champ et de pousser devant eux. Ils ont manqué cette nuit-là une des plus belles chances de leur vie. Excès de méthode, voyez-vous! L'assaut était réglé pour sept heures du matin. Seulement, à cette heure-là, l'occasion n'y était plus...

« Mais il n'est pas question de triompher pour le moment. Nous ne pouvions pas deviner où s'arrêteraient les Boches. Ces coquines de patrouilles s'étaient donné le mot pour nous taquiner; elles venaient l'une après l'autre déposer leurs petits cadeaux et placer leurs grenades comme dans une tirelire. On sortait, on tirait quelques coups de fusil ou de revolver, les Boches se dissipaient comme une volée de moineaux; il en revenait d'autres, et c'était à recommencer.

« Ceci n'est rien encore : notre coque *étalait* et ces pétarades de nuit n'ont jamais fait grand mal. Mais ce qui était abominable, c'était la scène à l'intérieur. D'abord, à chaque reprise, obscurité complète. Et puis, il y avait les blessés. Cela, c'était l'horreur. Les blessés! Même dans les hôpitaux à dix lieues à l'arrière, le bruit de la canonnade, un ronflement d'avion est encore un tourment. Jugez ce que c'est dans un poste environné de périls, en plein champ de bataille, secoué par les explosions, envahi par les gaz, et sur lequel les Boches viennent jeter leurs grenades! Toutes ces souffrances, toutes ces infirmités, toutes ces épouvantes s'agitaient sous leurs pieds comme le moût dans le pressoir. Rappelez-vous enfin que nous sommes dans le noir, et imaginez-vous, si vous en êtes capables, ces cris, ces supplications, ces agonies terrorisées qui, à chaque grenade, demandent grâce... C'était atroce. Un cabanon dans un naufrage. Et cela, dans un P. C., au milieu d'un état-major, à un de ces instans où l'on n'a pas trop de toute sa tête et de tout son sang-froid!...

« Pendant que ces scènes se passent à l'intérieur, il s'en passait aux portes, qui n'étaient pas dans une musette. Si ceux du dedans voulaient sortir, on se pressait du dehors pour entrer. Vous connaissez l'attrait de ces refuges de montagne, où les caravanes égarées se rassemblent en cas d'orage? C'est ce qui arrivait pour notre abri. Tout ce qui vague de traînards, d'isolés, d'échappés de la bagarre, tout ce qui refluait de Fleury par la route ou par le boyau, apercevant une porte, s'y jetait. C'est ainsi que Vaux est tombé. Ils ont fini par être plus de six cents dans le fort et par crever de soif, parce qu'il n'y avait pas d'eau dans les citernes pour tout le monde. Alors, c'étaient des drames!...

« Et au milieu de ces horreurs, des épisodes comiques. Il commençait enfin à faire petit jour. Je guettais ma sortie : et voilà dans le ravin, figurez-vous, un cheval! C'était un cheval échappé, un de ces chevaux d'artillerie qui faisaient le ravitaillement des batteries, dételé de son avant-train sans doute par un obus : ces effets d'explosions, c'est le caprice de la foudre. Le cheval arrivait au trot, je le vois encore, effarouché du bruit de l'obus, et traînant après lui ses traits dont les chaînes lui battaient les jambes. Il hésitait, faisait des appuyés à droite, à gauche, des grâces de cheval de cirque; il regardait d'un œil méfiant derrière lui et repartait au galop, à pointes et à ruades, toujours poursuivi par le bruit, comme par la piqûre d'un taon. Il s'en venait ainsi, l'imbécile, vers Fleury, au lieu de faire demi-tour et d'enfiler le Pied-Gravier et le chemin de Belleville. Le cheval est l'animal le plus bête de la création : et, comme le dit le général Bridges avec son flegme de Gulliver, il faut bien qu'il le soit, car s'il ne l'était pas, ce n'est pas nous qui lui grimperions sur le dos : nous ne sommes pas les plus forts.

« Enfin cet animal chassé par un péril imaginaire s'en allait tout droit chez les Boches. Les Boches lui tirent dessus, vous pensez quel plaisir! Les balles, le vacarme l'affolent, il bute, se relève en sang, tourne, tourne en furieux, comme un cheval de corrida galope dans l'arène en perdant ses entrailles. C'était même fantastique à voir, ce galop solitaire, cette chevauchée lancée dans ce ravin cruel, au petit jour, comme une charge inutile, une folie se brisant la tête à tous les murs. Vous auriez presque dit d'un cheval de l'Apocalypse, et ç'aurait pu être, mon Dieu! l'image de ces dernières heures et l'âme

vagabonde de notre désarroi nocturne qui s'échappait ainsi dans le crépuscule de l'aurore...

« Brusquement, l'animal s'arrêta et comprit. Il fait volte-face, et savez-vous l'idée qui lui entre dans la cervelle? Il pique vers l'abri, lui aussi! — et le voilà qui se précipite dans l'embrasure de la porte, qui lui rappelait sans doute une stalle d'écurie. Il voulait à toute force s'engouffrer dans l'escalier. Il soufflait, hennissait et grattait du sabot, jusqu'à ce qu'il finît par s'abattre et par crever là, le nez raide et les pattes en l'air. Il obstruait l'entrée et devenait gênant. Et elle allait empoisonner le poste, cette charogne... Je fais empoigner des pelles, verser la bête dans un trou de marmite qui se trouvait dans l'encoignure, à peu près défilé aux balles de mitrailleuses... Dieu! que cela durait, cet enfouissement! C'était interminable; ces pattes, il y en avait toujours... Je n'aurais jamais cru qu'un cheval pût les avoir si longues...

« Il faisait grand jour maintenant. Les Boches ne bougeaient plus, leurs patrouilles étaient rentrées. Ils se contentaient pour l'instant de leur succès de la nuit et se bornaient, en attendant de l'exploiter davantage, à nous embêter de loin avec leurs mitrailleuses. Chaque fois que la porte faisait mine de s'entr'ouvrir, une dégelée de balles claquait dans l'embrasure. Il faut savoir que le boyau qui était notre unique chemin (il s'appelait le boyau de Londres) passait à flanc de coteau un peu au-dessous de l'abri : en sortant de la cave, on trouvait d'abord un palier, protégé par les deux panneaux de l'embrasure, puis un plan incliné en pente assez rapide, vu en espalier de Fleury, et enfin le boyau comme le fossé au pied d'un talus; il y avait donc dix mètres à franchir en pleine vue des Boches et où il fallait, comme on dit, leur passer sur la moustache; c'était un passage malsain, et un mur de cadavres allongés sur le talus formait un de ces objets qui donnent à réfléchir. Ils étaient peut-être quinze ou vingt sur cet espace de dix mètres, tués autour de la porte, comme des mouches sur du papier à miel. Je n'avais nulle envie de grossir le tableau. Nous le considérions, mon adjoint et moi, accoudés sur le seuil et allongés sur l'escalier; nous mesurions la distance avant de tenter le saut, et c'était, je vous jure, un jeu plus passionnant qu'une partie d'échecs.

— Il faut se décider, fit D... : le temps marche; dans une heure, il sera trop tard.

— Je suis aussi pressé que vous, lui dis-je, mais ce n'est pas le moment : écoutez ce barrage sur le boyau.

— Il sera fini quand nous passerons. Et puis, s'il faut attendre que les Boches ne tirent plus!... Ma foi! tant pis, au petit bonheur. Je me risque.

— A votre aise! Mais vous avez tort.

« Il monte sur le palier, se baisse, prend son élan... Avez-vous vu bouler un lièvre à la chasse, cette culbute qu'il fait par-dessus les oreilles, quand il reçoit la charge de près, en pleine tête? C'est à peu près le bond que je vois faire à D... Il roule jusqu'au bord du boyau, une balle dans le ventre. Il fallut ramper jusqu'à lui en s'aplatissant le long des cadavres, et le ramener par les jambes. On le descendit évanoui au poste de secours. La balle avait broyé l'os iliaque, la vessie. Je l'installai dans mon manteau pour y rendre le dernier soupir. Pauvre D...!

« Enfin, il était près de cinq heures : je rassemble ma liaison, le major, les secrétaires et, — voyez ce que c'est que la chance! — le passage se fait sans accroc. Sans doute que les Boches avaient une distraction. Il n'y avait que ce diable de médecin qui se faisait attendre; force fut de retourner exprès pour le chercher, — toujours à plat ventre, — à côté de cette haie de cadavres : je crois que je commençais à les connaître tous. Ainsi, j'ai fait trois fois cet aller et retour sans une égratignure, tandis que ce pauvre garçon... Que voulez-vous? La guigne!...

« Cette fois, nous étions au complet, et nous voilà en route, à la queue leu-leu, tête baissée, allongeant le pas, enjambant des cadavres. Il en était plein, ce boyau : ce n'était qu'une fosse pendant deux cents mètres. On l'a comblé plus tard et on en a creusé un second à côté. Mais nous allions vite, vous pensez, sans songer à philosopher. Les balles nous sifflaient aux oreilles : il fallait arriver au carrefour du Pied-Gravier; une fois là, nous étions sauvés. La vallée oblique vers la Meuse et échappe aux vues de Fleury. Alors, je m'aperçus que j'avais oublié mon manteau, — un manteau neuf, encore! L'idée ne me vint pas d'aller le rechercher.

« Quand je dis sauvés, c'est une manière de parler. Sauvés des balles, c'est vrai, mais il restait à traverser un joli marmitage. Cette vallée en arrière de la croupe de Froideterre, c'était une région de batteries, et les Boches l'arrosaient sans

arrêt depuis trois jours. On pouvait continuer par le boyau, qui suit le fond de la vallée; mais je me méfiais des gaz. Je préférai prendre par la côte, dans le *bled*, à travers les batteries, au hasard de tomber dans un tir; j'en serais quitte pour un détour. Le docteur trouvait plus sûr de prendre le boyau. Nous nous séparâmes. Je ne l'ai plus jamais revu.

« Moi, j'allais tel qu'en songe, avec une facilité surprenante, sans rencontrer âme qui vive, comme à travers un astre éteint. Sauf un tir lointain sur Thiaumont, pas un bruit : quel silence! Ah! les Boches pouvaient s'épargner la peine de tirer! A quoi bon? Tous leurs coups seraient tombés sur le néant. Ce n'étaient qu'affûts fracassés, roues brisées, un carnage de chevaux éventrés pêle-mêle avec leurs caissons, une destruction, un ravage béans; et, au milieu de ce monde mort, une image que je n'oublierai jamais : deux artilleurs, deux spectres, avec des mines de revenans, servaient une pièce, leur dernière pièce de 75; noirs, suans, les cheveux en salade, chemises ouvertes, bras nus, près d'une pyramide de douilles, les yeux hors de la tête, comme des démons, ils tiraient, ils tiraient au milieu des ruines de leur batterie; ils tiraient sans pointer, sans ordres, sans corrections; ils tiraient, — sur quoi? dans la lune! et chargeaient, feu! rechargeaient, comme des damnés ou comme des brutes. Je pense qu'ils étaient devenus fous. C'est la dernière vision que j'ai emportée de la bataille : je n'ai jamais rien vu de plus approchant de l'enfer... »

III

Ici le colonel s'arrêta en fermant les yeux, comme s'il y cherchait encore l'image de cette scène. Cela ne dura que quelques secondes. Puis il reprit, avec une expression nouvelle :

« Vous est-il arrivé de quitter Paris un soir de janvier? Vous laissez derrière vous la boue, la neige fondue, les noirceurs sales des avenues qui conduisent à la gare, et qui ont déjà des tristesses excentriques de banlieue. Ce sont les dernières visions que vous emportez avec vous. Le lendemain, en ouvrant les yeux, c'est la lumière, l'éclatante joie d'une aurore provençale, le soleil du Midi sur le château des Papes, c'est Marseille, c'est Hyères, c'est la mer bleue qui baigne Naples, l'Orient. Une nuit sépare l'hiver de l'éternel printemps.

« Je sortais de la mort, de l'horreur, des ténèbres, et je revoyais le monde comme pour la première fois. Quel contraste ! Des champs, des blés, les files de peupliers qui bordent la rivière : une journée, la plus radieuse de l'année; la matinée la plus divine et la plus virginale; aucune trace de la guerre : des hommes se promenaient sans casques, sans capotes, jouissaient de la lumière du jour, comme si la bataille n'avait été qu'un mauvais rêve, une illusion pénible de mon imagination malade. Je croyais sortir d'un tunnel et découvrir soudain la verdure, la campagne, comme les Hébreux pénétrèrent dans la Terre promise, comme on entre parfois en songe dans la félicité de quelque Eldorado. Il me semblait recevoir tout d'un coup la vie et voir la nature pour la première fois.

« J'arrivai à la Meuse. La vue de l'eau me fit connaître une chose bien singulière : c'est que j'avais soif. Il y avait quinze heures que je n'avais bu. La soif, c'est une des pires souffrances de la guerre. Un champ de bataille, c'est le désert, le pays de la soif; le manque d'eau est une des tortures de ces régions du feu. Des hommes, faute d'eau, boivent leur urine dans leur casque. Je mourais de soif et ne m'en étais pas aperçu. Trop de sensations violentes m'avaient distrait de ce besoin. L'aspect de l'eau le réveilla comme une brûlure. C'était celle de la rivière, une eau suspecte, défendue, où des morts achevaient de pourrir. J'étais seul, je me couchai à plat ventre sur la berge, et, — pardonne, ô Gédéon ! pardonne, Ardant du Picq (1) ! — je bus, je bus à longs traits, je humai cette fraîcheur comme jamais chien de meute n'a lampé à l'heure du bat-l'eau la glace des étangs de Commelles ou de Vallière.

« Le régiment était cantonné à Thierville. Je cours au bureau, installé dans le presbytère, un joli presbytère où il y avait un jardin, des roses... L'auto de la division attendait à la porte ; je trouvai du lait, j'en avalai coup sur coup plusieurs tasses. Je ne pouvais me rassasier de boire. A l'état-major, tout fut réglé en cinq minutes. Il ne pouvait y avoir aucune difficulté, n'est-ce pas ?...

« Je me mariais... »

(1) I Reg. VII. 5-8. Le colonel a lu les *Études sur le Combat*, qui sont le bréviaire de l'officier moderne, et qui portent en épigraphe ces mots : *Méditons Gédéon*. Gédéon est certainement le guerrier de l'antiquité israélite le plus populaire en France.

Il glissa ce mot étonnant à voix basse, comme une confidence presque excessive, qui lui eût échappé malgré lui. L'effet fut saisissant. C'était un de ces traits qui peignent l'incohérence de la guerre, cet amalgame prodigieux de la vie et de la mort qui se coudoient ici et se mêlent plus brusquement que partout ailleurs, cette existence en partie double où la vie de hasard se soude si bizarrement à la vie régulière, où sans transition le combattant se retrouve citoyen et civil. La plupart du temps, à la guerre, ce second personnage est tenu fort secret; il se cache avec soin sous l'uniforme en apparence le plus déboutonné. Une telle confession à elle seule avait de quoi surprendre. Cet affleurement involontaire de dessous si jalousement dissimulés manifestait l'émoi où le souvenir de cet épisode avait jeté le narrateur... Un conteur ordinaire eût, je n'en doute pas, commencé son histoire par où le colonel venait de terminer la sienne et eût développé l'angoisse d'une si étrange veillée de noces; mais pour des militaires, ç'eût été le monde renversé. Il fallait une émotion bien exceptionnelle pour expliquer ce discret aveu : ce simple mot achevait de peindre le désordre de la nuit... Nous demeurions songeurs devant ce roman inexprimé. Quelle femme s'était attaché le chef si séduisant, le parfait homme à bonnes fortunes qui nous parlait ici? Je savais qu'il avait perdu depuis peu un grand fils d'une vingtaine d'années, dans une chute d'aéroplane. Il ne pouvait donc s'agir que d'un second mariage. J'essayais de me figurer ce vague profil perdu, comme à la fin d'un conte tragique on dessine en cul-de-lampe le caprice ou l'énigme d'un visage de femme.

Le colonel poursuivait :

« A dix heures et quart, je roulais, et c'était le « train bleu, » les parlotes et les impatiences des permissionnaires, le restaurant, le bordeaux et les seaux de glace de la Compagnie des Wagons-lits, les paisibles méandres de la vallée de la Marne, le vieux clocher de Meaux entre les marronniers du mail, Paris... Neuf heures plus tôt, je sortais à plat ventre du P. C. des Quatre-Cheminées. J'étais frais! Mal lavé, pas rasé, une barbe de quatre jours, en capote de soldat, sale encore de la poudre et de la poussière de Verdun, mon casque bossué, fagoté, Dieu sait comme! — un vrai poilu, enfin.

« Ma fiancée, — le colonel baissait encore la voix et choisis-

sait ses mots, — ma fiancée m'attendait dans la voiture. Elle poussa un cri en me voyant :

— Mais vous êtes affreux, mon ami ! »

Il ajouta, demi-rêvant :

« Il y avait dans le coupé une gerbe d'orchidées. Je faisais certainement là une drôle de figure. »

Il se tut. Vous ne voudriez pas que le colonel marquis de R... vous en racontât davantage sur ses petites affaires et vous introduisît dans son intimité... J'admirais cette chute brusque, cette histoire de bataille, d'épouvante et de folie, ce drame d'une nuit qui se terminait un peu mystérieusement par le départ d'un couple élégant dans le démarrage luxueux d'un bonheur parisien et par une signature de contrat ; — cette anecdote commencée aux Quatre-Cheminées, le matin de la journée la plus sinistre de Verdun, et qui s'achevait l'après-midi en événement mondain, du côté de l'Avenue du Bois, — ce cauchemar d'Edgar Poë marié à un dénouement d'Hervieu ou de Bourget. J'admirais cette surprise, cette piquante aventure de guerre, et je songeais à l'effet charmant d'un vers de Victor Hugo, jeté aussi, après un récit de combat, à la fin du *Mariage de Roland :*

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude...

Le colonel éleva la voix pour indiquer qu'il avait fini et déclara, comme si c'était le point important de l'affaire, un record curieux, dont il fût particulièrement satisfait, — il s'en léchait encore les lèvres, en parlant :

« J'ai bu encore quatre bouteilles d'eau d'Évian, cette nuit-là. »

PIERRE TROYON.

(A suivre.)

LES ÉTATS-UNIS

ET

L'EXTRÊME-ORIENT

L'événement capital qui, depuis les premiers mois de l'année 1917, domine la présente guerre, et qui, après lui avoir donné tout son sens, achève d'en assurer la victorieuse issue, est l'entrée en lice des États-Unis de l'Amérique du Nord. La République fédérale, en se rangeant aux côtés des Alliés, a entrainé avec elle la grande majorité des républiques de l'Amérique centrale et méridionale. Elle a montré aux États restés neutres les devoirs qui leur incombent, l'idéal et l'avenir que les Alliés opposent à la barbarie teutonne, le sort qui les menacerait, si cette barbarie ne devait pas être vaincue. Elle a enfin, comme grande Puissance du Pacifique, par sa situation entre l'Est et l'Ouest, par l'influence que lui conféraient ses relations déjà anciennes avec les États de l'Asie orientale, le Siam, la Chine, le Japon, associé leur cause à la sienne et fait un faisceau de ces forces de l'Extrême-Orient aujourd'hui unies contre nos communs ennemis.

C'est ce rôle des États-Unis en Extrême-Orient que notre objet serait d'analyser et de définir, en marquant comment il se lie à la tâche même que la République fédérale s'est assignée, quel concours il apporte à l'œuvre des Alliés, de quel poids il peut et doit peser dans la balance de la guerre.

I

Lorsque, le 2 décembre 1823, il y aura bientôt un siècle, le président Monroe formulait dans son message au Congrès, à propos de l'intervention française en Espagne et du différend de frontières avec la Russie dans l'Amérique russe, la doctrine qui a, depuis cette date, porté son nom, et qui est devenue la doctrine politique et diplomatique des États-Unis, la République fédérale signifiait sa ferme résolution de se tenir hors des affaires de l'Europe et de ne pas souffrir, d'autre part, l'ingérence de l'Europe dans les affaires cis-atlantiques. « Les continens américains, était-il écrit dans ce message, par l'attitude libre et indépendante qu'ils ont prise et qu'ils soutiennent, ne doivent plus être considérés par aucune Puissance européenne comme une terre se prêtant à plus ample colonisation. » — Et, plus loin : « Nous n'avons jamais pris part aux guerres que les Puissances européennes se sont livrées sur des questions qui les concernent, et il n'est pas dans notre politique de le faire. » — C'est la doctrine de non-intervention, du « splendide isolement. » L'Amérique se vouait à la clôture, à la réclusion. Elle établissait entre elle et l'Europe une cloison étanche. Cette cloison ne fit, avec les années, que se fermer davantage. Le président George Washington, dans son message d'adieu au Congrès, avait solennellement mis ses concitoyens en garde contre les alliances étrangères. Aucun de ses successeurs n'enfreignit cet avis qui a pris force de tradition et de règle, et le président Grant alla jusqu'à dire en 1870 : « Le temps n'est pas loin où, par le cours naturel des événemens, tout lien politique entre l'Europe et ce continent aura cessé d'exister. »

Sur leur immense frontière de l'Ouest, au contraire, sur la façade de mer du Pacifique, même avant qu'en 1848 la Californie et le Nouveau-Mexique eussent été incorporés au territoire de la Confédération, les États-Unis, loin de suivre le principe d'exclusion et d'isolement adopté vis-à-vis de l'Europe, avaient tenu à se mettre immédiatement en rapports avec l'Extrême-Orient, avec l'Asie. Ce sont même les États-Unis qui ont le plus contribué à ouvrir au commerce, aux relations internationales, sinon le Siam et la Chine où déjà l'Angleterre, la France et le Portugal avaient créé d'importans établissemens,

du moins la Corée et le Japon. Le commerce des Américains avec la Chine avait commencé dès 1784, c'est-à-dire l'année de leur indépendance. Le commerce extérieur se développa rapidement avec le Sud de la Chine, par le port de Canton où le major Samuel Shaw fut en 1786 nommé vice-consul. Les négocians américains faisaient dès cette date une concurrence sérieuse aux négocians anglais : ils eurent, eux aussi, leurs « princes marchands. » Les missionnaires protestans des États-Unis ne tardèrent pas à prendre le même chemin. Les traités de commerce et d'établissement conclus par les États-Unis avec la Chine marchent de pair avec les traités conclus par la Grande-Bretagne et par la France. Les traités anglais de Nankin et de Tien-tsin sont du 29 août 1842 et du 26 juin 1858, les traités français de Whampoa et de Tien-tsin des 24 octobre 1844 et 27 juin 1858. Les traités américains sont du 3 juillet 1844 et du 18 octobre 1858. Si les États-Unis évitaient de se rencontrer avec les Puissances européennes, ils suivaient en Extrême-Orient, à cette date du moins, une politique identique, ayant les deux mêmes objets : le développement du commerce, la protection de la religion chrétienne.

Au mois de juillet 1853, les États-Unis se résolvent à une initiative hardie. Le commodore Perry entre avec une escadre de deux frégates et de deux canonnières dans le port d'Uraga, au seuil de la baie de Tokyo. Il est porteur d'une lettre du Président Fillmore au Mikado, par laquelle le chef de la République fédérale demande l'ouverture du Japon et la conclusion d'un traité de commerce entre les deux gouvernemens.

Le Japon était alors travaillé par un parti qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, tendait à substituer au régime épuisé des Tokugawa la restauration de l'ancien Empire des Mikado et surtout de l'ancien esprit national. L'arrivée du commodore coïncidait, sans qu'il pût lui-même s'en douter, avec l'un des momens les plus décisifs de cette agitation intérieure. Le chef de l'escadre américaine était, d'ailleurs, un homme prudent, avisé, se présentant, non pas en ennemi et en conquérant, mais en messager de paix et d'amitié, désireux d'établir entre les deux voisins du Pacifique de franches et confiantes relations. Il ajoute qu'il ne veut rien brusquer, qu'il laisse aux autorités japonaises le temps de réfléchir et qu'il reviendra dans un an chercher la réponse à la lettre du Président. L'année suivante, quand le

commodore revint, le Japon était tout entier soulevé et frémissant. La lutte était plus ardente que jamais entre les défenseurs du shogunat des Tokugawa et les partisans de la restauration impériale. Le retour de l'escadre américaine était comme l'étincelle faisant flamber un foyer déjà incandescent. L'envoyé du Président sut très habilement profiter d'une situation qui lui permettait, sans intervenir lui-même dans la querelle des partis, d'obtenir de l'un d'eux, du shogun qui était encore le maître, la réponse qu'il désirait. Le traité de paix, de commerce et d'amitié fut signé à Kanagawa le 31 mars 1854 entre le commodore Perry et les représentans du Japon. Deux ports, l'un au Sud, l'autre au Nord, Simoda et Hakodate, étaient ouverts au commerce américain. Ainsi fut inaugurée entre les États-Unis et le Japon une ère nouvelle, dont l'origine ne paraît pas avoir laissé au Japon un mauvais souvenir. Sur la plage même d'Uraga où l'escadre américaine avait abordé, a été érigé en 1901 un monument commémoratif aux frais duquel avaient contribué le Mikado lui-même et les membres de son Gouvernement. Et lorsque, l'automne dernier, le vicomte Ishii fut envoyé en ambassadeur extraordinaire aux États-Unis, la ville de New-York ne crut pouvoir lui mieux témoigner sa sympathie qu'en affectant pour sa résidence la demeure même d'un descendant du commodore, M. Perry Belmont.

Quatre ans après la conclusion de ce premier acte, le 29 juillet 1858, était signé entre le consul général des États-Unis, M. Townsend Harris, et les autorités japonaises, un nouveau traité ouvrant d'autres ports, Kanagawa, Nagasaki, Niigata, Hiogo, au commerce américain. L'article II de ce traité stipulait qu'à la requête du Gouvernement japonais, le Président des États-Unis agirait comme médiateur amical (friendly mediator) dans les conflits qui pourraient s'élever entre le Japon et une Puissance européenne. — Dès cette date, le Gouvernement des États-Unis, loin de vouloir faire acte de force et de violence envers les peuples et les Gouvernemens de l'Extrême-Orient, tenait au contraire à se présenter comme leur protecteur et leur ami. — C'est ainsi qu'en Chine, l'un des Ministres des États-Unis, Anson Burlingame, accepta, au terme de sa mission à Pékin, de devenir le représentant du Céleste Empire auprès des Cours et gouvernemens d'Occident, et qu'en cette qualité il signa à Washington, le 28 juillet 1868, avec le Secrétaire d'État

William Seward, un traité par lequel le Gouvernement des États-Unis, tout en se faisant confirmer les avantages déjà obtenus, s'engageait à ne pas intervenir dans les affaires intérieures et l'administration du pays, et à réserver l'entière liberté du Gouvernement chinois en matière de chemins de fer, de télégraphes où de tels autres travaux publics. — C'est ainsi que plus tard, envers le Japon, les États-Unis furent les premiers à accepter en 1878 la revision des anciens traités et l'abolition de la juridiction consulaire. — Les dispositions amicales des États-Unis envers l'Extrême-Orient, leur impartialité, le désintéressement qu'ils avaient montré jusqu'alors au point de vue politique et territorial, et dont il semblait que la doctrine de Monroe fût elle-même l'expression et le gage, étaient si incontestablement établis et admis que, quand éclata en 1894 la guerre sino-japonaise, les deux belligérans, Chine et Japon, s'adressèrent l'un et l'autre au Gouvernement américain pour lui confier la représentation de leurs intérêts et la charge de leurs nationaux en territoire ennemi.

II

Au lendemain du conflit sino-japonais, et après la conclusion de la paix de Shimonoseki, la scène change. La Chine vaincue, diminuée malgré l'adoucissement que l'intervention de la Russie, de la France et de l'Allemagne a apporté aux conséquences de sa défaite, renonce à l'isolement dans laquelle elle s'était enfermée. L'ambassadeur extraordinaire envoyé par elle aux fêtes du couronnement du tsar Nicolas II, le vice-roi Li Hong tchang, signe avec le prince Lobanoff, à Saint-Pétersbourg, au mois de mai 1896, un traité d'alliance destiné à protéger la Chine contre de nouvelles agressions. Le Japon, d'autre part, et bien qu'à cette même date du printemps de 1896 il se mette d'accord avec la Russie sur les termes d'un arrangement relatif à la Corée, ne peut manquer de reconnaître que ses intérêts du moment et l'état général du monde le rapprochent plutôt de l'Angleterre et des États-Unis. En tout cas, l'Asie est dès à présent sortie de sa réclusion séculaire. Les ponts sont jetés entre elle et l'Occident. — L'Amérique, de son côté, suivant les pénétrantes observations faites précisément à cette date par le commandant Mahan, l'auteur de l'ouvrage fameux, « le Pou-

voir de la mer » (sea power), commence à réfléchir sur elle-même, sur l'Europe, sur l'Orient, sur la position unique du Nouveau Monde entre les deux anciens mondes et les deux Océans, elle est obligée de regarder au dehors. Le résultat de ces réflexions est de lui faire comprendre qu'entre l'Asie qui s'éveille et l'Europe qui se partage les dernières terres restées vacantes de l'univers, son plus pressant devoir est de s'armer, d'accroître sa marine, de défendre ses côtes, de hâter l'achèvement du canal isthmique et de s'assurer sur les deux Océans les points d'appui qui lui sont nécessaires.

Lorsqu'en 1898, après une guerre de quelques mois avec l'Espagne, la République des États-Unis émancipa Cuba, occupa Porto-Rico et les Philippines, non sans avoir consommé au cours même de cette guerre l'annexion des îles Hawaï, devant laquelle avait d'abord reculé le président Cleveland, elle s'était mise par là même en mesure de protéger les abords de son double littoral, elle devenait grande Puissance du Pacifique et de l'Extrême-Orient et prenait rang parmi les Puissances mondiales. C'était une vraie et inéluctable révolution coïncidant avec celle des deux grands États de l'Asie orientale et avec la lutte à laquelle se livraient sur les continens et les mers les impérialismes rivaux des grandes Puissances du globe. Les États-Unis étaient désormais prêts, sinon à prendre eux-mêmes part à cette lutte, du moins à affirmer leur puissance, à revendiquer leurs droits et à ne permettre, ni que le continent américain fût menacé, ni que sur aucun des deux Océans un pouvoir, une hégémonie s'élevât qui pût troubler la situation nouvelle ainsi créée et gêner, soit à l'Est, soit à l'Ouest, la liberté du monde. Une dernière sécurité, un dernier rempart était encore à conquérir pour que les États-Unis se sentissent entièrement libres et saufs dans l'exercice de leurs droits de défense : c'est qu'à la convention Clayton-Bulwer, signée le 19 avril 1850 entre eux et l'Angleterre, fût substitué un nouveau traité qui, tout en maintenant la neutralité du canal, reconnût au seul gouvernement des États-Unis le droit de construire sous ses propres auspices le canal interocéanique, d'en assumer l'administration et le contrôle. C'est à quoi devait pourvoir, après une assez longue négociation, le traité signé à Washington le 18 novembre 1901 entre lord Pauncefote, ministre d'Angleterre, et M. John Hay, secrétaire d'État des

États-Unis. Les relations entre la Grande-Bretagne et les États-Unis s'étaient, d'ailleurs, durant la guerre hispano-américaine, comme durant la guerre du Transvaal, raffermies et resserrées à tel point, leurs intérêts dans le Pacifique et en Extrême-Orient s'étaient rapprochés de telle façon que les deux gouvernemens en étaient venus à considérer sous des aspects le plus souvent semblables la plupart des problèmes posés dans le bassin du Pacifique et les régions lointaines de l'Extrême-Orient.

Les États-Unis s'étaient ainsi, en quelques années, organisés et préparés pour le rôle que les circonstances pourraient leur recommander ou leur imposer : quel allait être ce rôle?

III

Les principes au nom desquels la Russie, la France et l'Allemagne avec elles avaient, au printemps de 1895, donné au Japon le conseil amical de ne pas insister sur l'annexion de la presqu'île du Liao-tong et de Port-Arthur étaient le maintien de l'indépendance et de l'intégrité de la Chine, en vue d'une paix durable de l'Orient. Ces principes répondaient si bien à la pensée commune et à l'intérêt général des Puissances qu'adoptés successivement par la plupart d'entre elles, ils devinrent le *leitmotiv* et la devise des différens traités, accords ou déclarations destinés à régler les questions asiatiques. Les États-Unis, qui y retrouvaient, dans son application à l'Asie, l'essence de la doctrine de Monroe, s'en inspirèrent à leur tour lorsque la cession à bail par la Chine de plusieurs ports à diverses Puissances leur fit craindre, sinon le morcellement, du moins la distribution de la Chine en zones d'influence qui briseraient son unité. C'est alors que le secrétaire d'État John Hay, par une circulaire mémorable datée du 6 septembre 1899, ajouta aux principes déjà reconnus de l'indépendance et de l'intégrité du Céleste Empire le principe de la porte ouverte *(open door)*, de l'opportunité égale *(equal opportunities)* donnée à toutes les nations d'étendre leurs relations commerciales et économiques avec la Chine.

Après le traité de Shimonoseki, le *statu quo* et la paix de l'Extrême-Orient avaient pu paraître provisoirement assurés. Le Japon, qui avait accepté en 1895 le conseil amical des

trois Puissances intervenues en faveur de la Chine, n'avait pas pris position contre l'alliance conclue l'année suivante entre la Chine et la Russie. Il s'était résigné, d'autre part, après une protestation diplomatique contre l'annexion par les États-Unis des îles Hawaï, aux conséquences qui, depuis la guerre hispano-américaine, avaient modifié la physionomie du Pacifique. L'élément perturbateur dont l'action vint de nouveau remuer et agiter les eaux tranquilles, ce fut l'Allemagne. La décision contradictoire et brutale par laquelle, après avoir prétendu préserver en 1895 l'intégrité de la Chine, elle se saisit en pleine paix, deux ans après, du port et du territoire de Kiao-tcheou qu'elle convoitait, détruisit la confiance que la Chine avait eue en ses protecteurs et déchaîna dans le Chan-tong et, de là dans tout le Nord de la Chine, l'insurrection des « Boxers » que toutes les Puissances ayant des intérêts en Asie durent naturellement s'efforcer de combattre et de réprimer. Les États-Unis, tout en s'associant à la ligue de défense ainsi formée, s'étaient préoccupés de ne pas laisser cette cause de la défense dégénérer en une guerre de conquête avec un trop grand affaiblissement de la Chine. De ce moment, ils devinrent plus vigilans que jamais sur les mesures propres à maintenir, avec l'indépendance et l'intégrité du Céleste Empire, le principe de la porte ouverte et des opportunités égales.

Mais l'installation de l'Allemagne à Kiao-tcheou, de la Russie à Port-Arthur, à Dalny et dans le Liao-tong, l'occupation par les troupes russes d'une partie de la Mandchourie restaient une menace pour l'avenir. Le Japon, pour ne pas laisser plus longtemps sans contrepoids l'alliance formée contre lui entre la Russie et la Chine, et n'ayant pu s'entendre directement, comme il l'avait espéré, avec la Russie, signa avec l'Angleterre le 30 janvier 1902 le traité d'alliance défensive qui devait être plusieurs fois renouvelé et prorogé. Ce traité, au préambule duquel étaient inscrits les principes déjà admis de l'intégrité et de l'indépendance de la Chine, ainsi que de la porte ouverte, ne pouvait inquiéter les États-Unis qui y voyaient, au contraire, une digue contre les empiétemens et progrès de la Russie. Quant à l'Allemagne, les révélations faites dans les papiers posthumes du comte Hayashi, ancien ambassadeur du Japon à Londres, montrent à plein le double jeu qu'alors, comme en tant d'autres circonstances, joua le gouvernement de l'empe-

reur Guillaume II, toujours prêt à semer la division, à dresser des embûches, à édifier sa fortune sur l'échec ou la ruine d'autrui. Il est établi dans ces documens qu'au même moment où l'Allemagne invitait la Russie à s'étendre au Sud de l'Amour, elle poussait le Japon à s'entendre avec la Grande-Bretagne pour barrer la route à la Russie. Et lorsque le comte Hayashi, pour se rendre compte des véritables intentions de l'Allemagne, demandait à son collègue allemand à Londres si son gouvernement ne serait pas éventuellement disposé à se joindre au Japon et à l'Angleterre dans un accord commun, le représentant de Guillaume II s'empressait d'éluder une telle offre dont l'acceptation eût si fort gêné la duplicité teutonne.

L'alliance anglo-japonaise était suivie, deux ans après sa conclusion, de la guerre entre le Japon et la Russie, de la défaite des armées du tsar, de l'élévation du Japon au rang de grande Puissance. Les États-Unis avaient, pendant la guerre, prêté leur appui moral et leur concours financier au Japon : ils intervinrent comme médiateurs pour la paix dont le président Roosevelt fut à Portsmouth l'heureux inspirateur. Le Japon, devenu la Puissance prépondérante *(paramount power)* de l'Extrême-Orient, allié de l'Angleterre, uni à l'Amérique par une amitié demi-séculaire à laquelle la paix de Portsmouth imprimait le sceau suprême, ne pouvait qu'inspirer confiance aux deux Puissances de même sang et de même tendance, dont la politique s'inspirait des principes auxquels il avait lui-même obéi. L'Extrême-Orient et le Pacifique apparaissaient dès lors placés sous une même constellation formée de l'Angleterre, du Japon et des États-Unis.

A cette constellation en accéda et s'agrégea très vite une autre. Le traité de Portsmouth, homologué par le traité de Pékin du 22 décembre 1905 entre le Japon et la Chine, eut pour conséquence presque immédiate le rapprochement, la conjugaison entre l'alliance anglo-japonaise et l'alliance franco-russe dont les principes et les buts en Orient étaient désormais identiques. Par les accords respectifs des 10 juin, 30 juillet, 31 août 1907 entre le Japon et la France, le Japon et la Russie, la Russie et l'Angleterre, par l'entente qui en résultait entre les trois grandes Puissances européennes et la grande Puissance asiatique, le *statu quo* de l'Asie orientale, l'indépendance et l'intégrité de la Chine, la politique de la porte ouverte

étaient de nouveau consacrés comme la loi fondamentale, le droit public, la charte de l'Extrême-Orient.

IV

Mais la Puissance perturbatrice, ouvrière d'intrigue et de nuisance, l'Allemagne, ne se tenait pas pour satisfaite. Les derniers arrangemens dont les questions d'Asie venaient d'être l'objet l'irritaient comme une maille de plus dans l'encerclement dont elle se prétendait victime. Il lui restait donc à saisir une fois encore l'arme coutumière qu'elle avait si bien en main, l'arme de division et de discorde, pour tenter de défaire tout le travail d'union et d'harmonie contre lequel son instinct et son intérêt protestaient. C'est vers la Chine et les États-Unis qu'elle se tourna pour les persuader que l'entente du Japon et des trois Puissances européennes était une atteinte à l'intégrité du Céleste Empire, à la doctrine de la porte ouverte, et que les desseins du Japon, substitué à la Russie en Mandchourie, étaient d'autant plus menaçans que la Russie et le Japon poursuivaient désormais, et d'accord, la même œuvre de progressive absorption. En Amérique, d'autre part, grâce aux influences dont elle disposait, et par la propagande des journaux de M. Hearst, qui étaient déjà à son service, elle soulevait contre l'immigration japonaise, contre la main-d'œuvre des jaunes, contre la concurrence ainsi faite aux travailleurs blancs, la population et les Parlemens du Far West. Dès le lendemain du traité de Portsmouth, dès l'année 1906, cette double tactique était en action. La Chine et les États-Unis se demandaient si la menace japonaise n'était pas plus directe et plus dangereuse que n'avait été la menace russe. La Californie et les États de l'Orient profitaient de la suspicion ainsi créée pour entamer contre les Japonais une campagne qui devait se prolonger et s'étendre jusqu'au début de la guerre de 1914.

Au cours des années 1907 et 1908, le malaise causé par cette agitation succédant à une période d'amitié inaltérée était devenu si aigu, l'expansion du Japon dans la Mandchourie méridionale et en Corée avait si fort inquiété les États-Unis, et, d'autre part, le traitement dont les Japonais étaient l'objet dans des villes telles que San Francisco, où les autorités municipales refusaient d'admettre leurs enfans dans les écoles,

avait si violemment troublé l'opinion publique du Japon, que des observateurs un peu prompts, oublieux d'un long passé de cordiales et confiantes relations, allaient jusqu'à augurer des froissemens graves, sinon même une rupture, entre les deux États et les deux peuples. Mais le Gouvernement impérial et le président Taft surent apaiser ce double émoi : d'heureux arrangemens intervinrent pour régler les questions en cause, et lorsque, dans l'automne de 1908, l'escadre américaine de vingt cuirassés, dont le départ pour le Pacifique avait été d'abord interprété comme un avertissement au Japon, vint, sur l'invitation du Mikado, rendre visite au port de Yokohama, l'accueil réservé à l'escadre, les fêtes splendides données à cette occasion eurent tôt fait d'effacer jusqu'aux dernières traces des récens malentendus. Quelques jours après cette démonstration fut signé à Washington, le 28 novembre 1908, entre le baron Takahira, ambassadeur du Japon, et le secrétaire d'État des États-Unis, M. Elihu Root, l'accord aux termes duquel les deux gouvernemens, désireux de définir leur commune politique, leurs aspirations et intentions dans les régions du Pacifique et de l'Asie orientale, sont convenus des points suivans :

1° Le vœu des deux gouvernemens est d'encourager le libre et tranquille développement de leur commerce dans l'Océan Pacifique;

2° Leur politique, étrangère à toute pensée d'agression, vise au maintien du *statu quo* existant dans la dite région et à la défense du principe des opportunités égales données au commerce et à l'industrie de toutes les nations dans l'Empire de Chine;

3° Les deux gouvernemens sont, en conséquence, résolus à respecter les possessions territoriales qui leur appartiennent à l'un et à l'autre dans cette région;

4° Ils sont également déterminés à préserver les intérêts communs de toutes les puissances en secondant, par tous les moyens pacifiques dont ils disposent, l'indépendance et l'intégrité de la Chine et l'égalité de traitement pour le commerce et l'industrie de toutes les nations dans cet Empire;

5° Au cas où surgiraient des événemens menaçant le *statu quo* ou le principe de l'égalité de traitement ainsi définis, les deux gouvernemens se mettront en rapport l'un avec l'autre pour s'entendre sur les mesures qu'il leur paraîtra expédient d'adopter.

En 1909, 1910, 1911, de nouvelles alertes éclatent, provoquées, la première par les arrangemens sino-japonais relatifs à certaines lignes ferrées, notamment à la ligne d'Antoung-Moukden, et par la proposition du secrétaire d'État fédéral M. Knox, d'internationaliser le réseau mandchourien, — la seconde par l'accord russo-japonais du 4 juillet 1910 sur les intérêts respectifs du Japon et de la Russie en Mandchourie, et par l'annexion définitive de la Corée, — la troisième par la conclusion en faveur de la Chine, au mois d'avril 1911, sur l'initiative des États-Unis, d'un contrat d'emprunt pour la réforme monétaire du Céleste Empire, et l'insertion dans ce contrat de clauses affectant certains revenus de Mandchourie en gage dudit emprunt. La susceptibilité, la nervosité causées par ces alertes sont vives, sinon entre les deux gouvernemens qui gardent tout leur sang-froid, du moins entre les deux peuples, et surtout dans la presse des deux pays. Chaque fois cependant, après quelques semaines ou quelques mois d'agitation, l'émotion s'apaise, l'atmosphère s'éclaircit. Le gouvernement japonais, faisant exception à la règle générale qu'il avait adoptée, avait consenti, le 5 mai 1908, à signer avec les États-Unis une convention d'arbitrage. Lors des négociations entreprises par le Japon en 1911 pour le renouvellement de ses traités de commerce sur la base de la stricte réciprocité, le traité avec les États-Unis, considéré comme le plus difficile à conclure, fut cependant le premier signé, et le plénipotentiaire japonais obtint d'éliminer du nouvel instrument un article de l'ancien traité relatif aux règlemens d'émigration et de police, qui blessait l'amour-propre nippon. Dans cette même année 1911, le 13 juillet, le gouvernement japonais renouvelait et prorogeait son traité d'alliance avec la Grande-Bretagne : une clause spéciale, insérée sur le désir du gouvernement britannique, y stipulait qu'au cas où l'une des deux hautes parties contractantes conclurait un traité d'arbitrage avec une tierce puissance, ladite partie n'aurait pas l'obligation d'entrer en guerre contre la Puissance avec laquelle le dit traité d'arbitrage serait en vigueur. La Grande-Bretagne avait ainsi, avec l'agrément du Japon, signifié sa résolution de ne pas s'exposer à un conflit avec les États-Unis, avec lesquels elle négociait précisément alors un traité d'arbitrage général.

La révolution chinoise, si elle fut, au mois de septembre 1911,

une surprise pour les États-Unis et le Japon, comme pour l'Occident, trouva les deux riverains du Pacifique, les deux signataires de l'accord du 30 novembre 1908, également résolus à ne pas laisser cet événement troubler la paix de l'Orient. Tous deux furent aussi attentifs que la France, la Grande-Bretagne et la Russie, à limiter les effets de la crise, à hâter le rétablissement de l'ordre, à faciliter au nouveau régime, dès qu'il fut régulièrement installé, les conditions lui permettant de vivre. Les États-Unis eurent, dès le principe, par la similitude du moins nominale des institutions, par la tradition d'amitié ininterrompue qui les liait à la Chine, par l'autorité morale qu'ils exerçaient dans le Pacifique, une influence dominante sur la nouvelle république. Ils contribuèrent plus peut-être qu'aucune autre Puissance à l'acceptation, à la reconnaissance du gouvernement qui avait succédé à la dynastie mandchoue. Et quand surgirent entre les divers partis de la République naissante des difficultés graves, lorsque apparurent les premiers symptômes de guerre civile entre le Nord et le Sud, entre Yuan che kai et les amis de Sun yat sen, ils s'efforcèrent d'apaiser les querelles, de réconcilier les frères ennemis.

En 1912, lorsque mourut à Tokyo, après une courte maladie, l'empereur du Japon Mutsu-Hito, le premier souverain de la nouvelle ère, le 249e de la dynastie issue de la déesse du Soleil, les États-Unis, pour honorer sa mémoire, se firent représenter aux obsèques solennelles par le secrétaire d'État, M. Knox. Cet hommage rendu par la grande République du Nouveau Monde au chef du vieil Empire dont elle avait un demi-siècle auparavant ouvert les portes, fut accueilli, dans tout le Japon, avec une sincère émotion et gratitude.

L'année suivante, pourtant, fut celle qui vit se produire, d'une rive à l'autre du Pacifique, à cause d'actes législatifs accomplis dans quelques-uns des États de l'Ouest américain, le plus grave émoi qui eût encore éprouvé les relations des deux peuples. La loi votée par le Parlement californien sur le droit de propriété des étrangers, le Webb bill, qui n'accordait le droit de propriété foncière qu'aux étrangers pouvant acquérir la nationalité américaine, excluait en fait les Japonais et les Chinois qui, confondus sous le nom de « Mongoliens, » ne pouvaient se faire naturaliser. Malgré les efforts tentés par le président Wilson et son secrétaire d'État, M. Bryan, pour

obtenir de la législature de Californie le retrait ou l'amélioration du bill, la loi, telle qu'elle fut votée et sanctionnée par le gouverneur de l'État confédéré, souleva, de la part du gouvernement japonais, des protestations qui, bien qu'exprimées dans la forme diplomatique la plus correcte, trahissaient une douloureuse amertume. Il faut relever, à l'honneur des deux gouvernemens, dans les entretiens et la correspondance échangés entre eux à ce sujet, et qui furent publiés à Washington comme à Tokyo le 26 juin 1914, la dignité et la noblesse avec lesquelles ils s'en remettaient au travail du temps, à l'équité et à la générosité des deux pays pour fixer une solution qui leur échappait encore. Aussi bien l'heure était-elle imminente où les deux peuples allaient trouver dans les mêmes grands devoirs, dans leurs communes aspirations, dans la tâche que le destin et leur prévoyante conscience leur assignaient, l'union des esprits et des cœurs, l'alliance au creuset de laquelle toutes divergences se fondraient.

V

Lorsque, les 1er et 2 août 1914, les Empires germaniques déchaînèrent sur le monde le fléau de la guerre qu'ils avaient préméditée et préparée, les États-Unis, comme les États de l'Asie orientale, le Siam, la Chine, le Japon, proclamèrent d'abord leur neutralité. Mais le Japon, dès que la Grande-Bretagne entra en lice, c'est-à-dire dès le lendemain de la violation par l'Allemagne du territoire belge, se tint prêt, comme allié depuis douze ans du Royaume-Uni, à accomplir tout son devoir. Le 15 août il lançait contre l'Allemagne un ultimatum qui, le 23 du même mois, devenait une déclaration de guerre. Nous avons déjà exposé ici même (1) ce que fut sur le continent asiatique, sur le Pacifique, l'océan Indien et la Méditerranée, dans ses arsenaux et usines, dans son action politique et économique constante avec les Alliés, la participation du Japon à l'œuvre commune. Le rôle des autres États de l'Asie orientale et des États-Unis d'Amérique ne se dessina, ne fut déterminé et fixé, que quand la guerre s'étendit de proche en proche, par le caractère que lui donna la frénésie criminelle de l'Allemagne.

(1) Voyez, dans la *Revue*, notre article du 15 mai 1917 : *L'Extrême-Orient pendant la guerre* (1914-1917).

De cette guerre si menaçante et si décisive pour les destinées de l'humanité, dans laquelle se jouait l'avenir du monde, ce sont les États-Unis, c'est le président Wilson qui ont, par une observation attentive, par une conscience scrupuleuse, compris et pénétré tout le sens, et qui, l'ayant saisi, ont formé la résolution héroïque de se prononcer, de jeter dans la balance le poids de toutes les forces matérielles et morales dont ils disposaient. C'est la grande République du Nouveau Monde qui, placée entre les deux anciens mondes, l'Europe et l'Asie, a senti, devant la menace allemande, la nécessité, d'abord de se ranger elle-même tout entière aux côtés des Alliés, ligués pour la bonne cause, puis de proclamer hautement qu'une telle guerre ne comportait plus de neutres et d'appeler au combat tous ceux qui n'avaient pas encore pris parti, notamment ceux sur qui, par sa situation géographique, comme par son influence politique et morale, elle pouvait exercer quelque empire. Lorsque, le 4 février 1917, le président Wilson rompit les relations diplomatiques avec l'Allemagne, il fit dès ce même jour notifier à tous les neutres qu'il considérait que leur devoir était d'agir de même. Sa voix fut entendue sur tout le continent américain, dont les diverses républiques peu à peu se mirent en devoir de le suivre. Elle fut entendue de même sur l'autre rive du Pacifique et jusqu'au détroit de Malacca. La Chine, le Siam répondirent à son appel. Quant au Japon qui, dès la première heure, comme allié de l'Angleterre, avait pris part à la lutte, il tint cependant à témoigner qu'il se rendait compte combien l'action des États-Unis dans le conflit mondial éclairait et fortifiait le sens et la portée de la guerre, combien elle en seconderait l'issue, combien tous les Alliés, et lui le premier, avaient à se concerter, à s'unir avec la grande République pour la conduite et la direction de la guerre, pour la mise en commun de toutes les forces et de toutes les ressources, pour la détermination et l'exécution des mesures destinées à assurer la victoire et à libérer l'univers.

Le Siam avait, dans les vingt dernières années, laissé s'accroître chez lui les entreprises et l'influence allemandes. La navigation de cabotage, l'exploitation des chemins de fer et des mines, les banques, le patronage que la légation d'Allemagne exerçait sur ses protégés chinois, tous ces moyens d'action servaient à étendre peu à peu et à aggraver l'emprise germanique.

L'appel jeté par les États-Unis, le jour de sa rupture avec la chancellerie de Berlin, eut un effet, sinon immédiat, du moins profond et radical. Lorsqu'au mois d'août 1917, le Siam à son tour se décida à rompre avec l'Empire allemand, ce fut par une déclaration de guerre. Du même coup, à la date où le ministre d'Allemagne et ses agens recevaient leurs passeports, tout ce que ceux-ci avaient installé avec tant et de si persévérans efforts s'effondrait ou passait en d'autres mains. En même temps était perdue pour l'Allemagne l'une des bases d'action d'où, jusqu'à la dernière heure, elle avait machiné ses intrigues contre l'Inde anglaise, l'Indochine française, les possessions néerlandaises, les Philippines, Hong kong et tous les établissemens occidentaux en Extrême-Orient.

La Chine avait été, elle aussi, et plus encore, travaillée à fond par l'Allemagne. Elle devait, dans ses plans et projets, lui servir d'instrument et de levier, non seulement contre les Puissances de l'Ouest, mais contre le Japon. Bien que chassés de Kiao-tchéou dès le mois de novembre 1914, et bien qu'à la même date le pavillon germanique eût été éliminé des mers orientales, les Allemands n'avaient pas renoncé à leurs manœuvres : négocians, financiers, ingénieurs, journalistes, enrégimentés sous les ordres de l'amiral von Hintze, leur ministre à Pékin, répandaient dans tout le monde chinois le venin et l'or de leur propagande. Contre ces dangereuses campagnes, les États-Unis, même avant de s'être rangés à nos côtés, n'avaient pas manqué d'agir avec la Grande-Bretagne, la France, la Russie et le Japon, de façon à maintenir le *statu quo* de l'Asie et du régime républicain reconnu par les Puissances. Lorsqu'au mois de février 1917 la rupture avec l'Allemagne fut un fait accompli, ils eurent une action plus directe, plus décisive. La Chine fut la première, parmi les États d'Asie, à les écouter et à les suivre. Le ministre des Affaires étrangères du nouveau président, Wou ting fang, qui avait été pendant de longues années ministre à Washington, et qui avait autant d'admiration que de sympathie pour le génie et les institutions de l'Amérique, avait dès le premier jour fait savoir au gouvernement fédéral que la Chine était prête à répondre à l'appel qui lui était adressé. Le 12 mars la rupture diplomatique de la Chine avec l'Allemagne était elle-même consommée.

En suivant l'initiative américaine et en se plaçant sous l'égide

des États-Unis, la Chine, qui, du reste, avait eu soin de consulter au préalable le Japon, allait se trouver l'alliée, non seulement du Japon avec lequel, depuis la mort de Yuan che Kai, ses relations s'étaient fort heureusement rétablies, mais des grandes Puissances de l'Ouest, de toutes celles dont l'amitié lui était le plus précieuse. Elle se libérait en même temps du joug de la Puissance dont, depuis vingt ans, elle avait eu le plus à souffrir, de cette Allemagne qui, après lui avoir arraché par violence la cession à bail du port de Kiao-tchéou, l'avait humiliée en 1900 par la mission expiatoire du prince Tch'ouen à Berlin, et qui, depuis lors, n'avait cessé, pour édifier sa propre fortune, de lui susciter des embarras sur toutes ses frontières, avec ses voisins du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Le ministre Wou ting fang n'eût pas demandé mieux, du jour où la rupture diplomatique des États-Unis se changeait en état de guerre avec l'Allemagne, que d'imiter cet exemple et d'abolir définitivement les derniers restes de l'emprise allemande.

Les États-Unis et le Japon l'y poussaient également. Mais, à ce moment, l'intrigue et l'or de l'Allemagne firent leur suprême tentative. Tandis que le chef du cabinet, le général Touan K'i jouei, était résolu à aller jusqu'à l'état de guerre et que les deux Chambres du Parlement chinois l'avaient voté, le président Li yuan hong hésitait, les membres du parti avancé, le Kouo-min-tang et les chefs révolutionnaires du Sud se montraient opposés. De ces dissentimens résulta une crise dans laquelle les divers partis, les généraux, les influences parlementaires et militaires voulurent encore mesurer leurs forces. Au plus fort de la bagarre, l'un des généraux de l'ancien régime, le général Tchang Hiun, crut le moment venu de restaurer l'Empire. Pendant quelques jours, l'ancien héritier de la dynastie mandchoue, le prince Pou yi, âgé de onze ans, fut tiré de sa retraite pour cette résurrection inattendue de la famille des Ta-tsing. Ni les États Unis, ni le Japon, n'avaient voulu intervenir dans cet imbroglio intérieur, persuadés que la raison et le bon sens ne tarderaient pas à triompher. Le 4 août, en effet, les troupes du général Touan k'i jouei entraient dans Pékin, le prince Pou yi, par un édit impérial, abdiquait son pouvoir éphémère, le vice-président Feng kouo chang, qui n'avait pas quitté Nankin, devenait, par la démission de Li yuan hong, président de la République, et le général Touan

réassumait la présidence du Conseil. Le premier acte de la République ainsi restaurée fut la proclamation de l'état de guerre avec l'Allemagne. La Chine était, cette fois, dûment enrôlée au nombre des Alliés. Toute l'Asie orientale, depuis le Siam jusqu'au Japon, faisait bloc avec les États-Unis contre les Empires germaniques.

De ce bloc de l'Extrême-Orient, les États-Unis sont la pierre angulaire et le ciment : sans eux, il n'eût pas tenu, il n'eût même pas pu être formé entre des élémens jusqu'alors réfractaires. L'Amérique recueille ainsi, pour le bénéfice de la cause commune, la récompense et le prix de la politique généreuse qu'elle a pratiquée à l'égard de l'Asie, et qui lui a valu, à l'heure grave où nous sommes, la confiance des plus vieilles nations de l'ancien continent d'où l'Europe elle-même est issue.

VI

Le Japon, pour reconnaître plus solennellement le rôle décisif assumé par les États-Unis et accepté avec gratitude par tous les Alliés, pour mieux définir et consacrer sa propre liaison et le concert de son action avec celle de la grande République fédérale, a cru devoir, comme la France, comme la Grande-Bretagne, comme l'Italie, envoyer auprès du président Wilson une mission en ambassade extraordinaire. Il en a confié la direction à son ancien ministre des Affaires étrangères, à son ancien ambassadeur à Paris, le vicomte Ishii, accompagné de hauts représentans de l'armée, de la marine et de la diplomatie impériales.

La mission du vicomte Ishii s'est prolongée du mois d'août au mois de novembre 1917. Elle a reçu du président, du gouvernement, de toute la population, à l'Ouest comme à l'Est, à San Francisco comme à Washington et à New-York, l'accueil le plus chaleureux. Le vicomte Ishii fut acclamé dans les grandes villes, comme l'avaient été M. Viviani et le maréchal Joffre, M. Balfour et lord Northcliffe. De longs entretiens ont eu lieu à Washington entre l'ambassadeur extraordinaire, le président et les secrétaires du gouvernement fédéral. Les délégués de l'armée, de la marine et de la diplomatie impériales ont eu de même des conférences fréquentes avec les chefs de tous les grands services militaires, navals et administratifs de la Confé-

dération. Des résultats et accords auxquels avaient abouti ces conférences et entretiens, un seul a été publié, l'accord relatif à la politique des deux gouvernemens envers la Chine. Mais nombre d'autres sujets ont été abordés, et l'entente des deux gouvernemens s'est faite sur les points essentiels de leur collaboration commune à la guerre. L'ambassade du vicomte Ishii a eu, d'ailleurs, pour complément, une mission économique spéciale comprenant, sous la présidence du baron Megata, membre de la Chambre des Pairs, ex-directeur au ministère des Finances, plusieurs hauts fonctionnaires des départemens impériaux du commerce, de l'industrie, des finances, et les représentans de grands établissements financiers ou industriels du Japon.

L'accord relatif à la Chine consiste en deux lettres échangées à la date du 2 novembre 1917 entre le vicomte Ishii et M. Lansing, secrétaire d'État. Comme l'accord précédent du 30 novembre 1908, il définit les principes et intentions des deux gouvernemens dans leur politique en Chine. Les deux gouvernemens reconnaissent que la proximité territoriale crée entre les nations des relations spéciales; les États-Unis admettent, en conséquence, que le Japon a des intérêts spéciaux en Chine, notamment dans les régions où les possessions des deux pays sont contiguës. Ils ajoutent toutefois que la souveraineté territoriale de la Chine n'est, de ce fait, nullement atteinte, et les États-Unis affirment leur entière confiance dans les assurances répétées du gouvernement japonais que, dans la sphère de ses intérêts spéciaux, il n'a aucun désir de créer un traitement différentiel au commerce des autres nations et de méconnaître les droits que le gouvernement chinois a, par traités, accordés aux autres Puissances. Les deux gouvernemens nient qu'ils aient aucun dessein de diminuer en aucune façon l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine, et ils entendent rester fidèles au principe de la porte ouverte. Ils déclarent cependant être opposés à toute acquisition par n'importe quel gouvernement étranger de droits ou de privilèges spéciaux qui atteindraient l'indépendance et l'intégrité de la Chine et qui dénieraient aux citoyens ou sujets d'autres pays la pleine jouissance des avantages reconnus au commerce et à l'industrie des diverses nations.

Le nouvel accord différait de celui du 30 novembre 1908,

d'abord en ce qu'il reconnaissait les droits et les intérêts spéciaux du Japon en Chine, puis en ce qu'il marquait la résolution des deux gouvernemens contractans de s'opposer à ce qu'aucune autre Puissance acquît des droits ou privilèges atteignant l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine. C'était la première fois que les États-Unis se prononçaient aussi distinctement à cet égard. Le gouvernement japonais, d'ailleurs, répudiait toute intention de porter lui-même atteinte à la souveraineté de la Chine et au principe de la porte ouverte. Ainsi étaient éliminées les difficultés ou obscurités qui avaient jusqu'alors gêné l'entente des deux gouvernemens et dont leurs adversaires profitaient pour susciter entre eux des défiances et des soupçons. Dans l'alliance qui désormais les unissait, de pareilles équivoques n'étaient plus possibles. Aussi bien leurs rapports mutuels avec la Chine, également entrée dans l'alliance, excluaient-ils tout dessein, toute pensée qui pût menacer la souveraineté, l'indépendance ou l'intégrité de leur commune alliée.

Dans les questions intéressant, d'autre part, la présente guerre, il semble bien, sans qu'aucune communication officielle ait été faite, que les États-Unis et le Japon aient dû examiner et régler les divers problèmes d'ordre militaire, naval, économique et financier qu'implique leur collaboration à la même œuvre. Certaines indications ont été données sur les arrangemens préparés concernant le tonnage maritime que le Japon pourrait mettre à la disposition des États-Unis, et la quantité d'acier que les États-Unis pourraient fournir au Japon pour la construction de bâtimens nouveaux, ainsi que pour la fabrication d'armes et de munitions. Des solutions ont dû être également envisagées en ce qui regarde la lutte contre la guerre sous-marine, les voies de communication avec les Alliés, et le programme économique, tel qu'il avait été adopté à la Conférence de Paris du mois de juin 1916.

Quant à la résolution du gouvernement japonais de poursuivre jusqu'au bout, de concert avec les États-Unis et les Alliés d'Europe, la lutte de libération et de justice, les discours prononcés durant sa mission par le vicomte Ishii et par le maréchal Teraoutsi comme par le vicomte Motono dans la dernière session du Parlement de Tokyo ne laissent aucun doute sur la fermeté et la persévérance avec laquelle elle sera exécutée. « Je suis heureux pour le Japon, comme pour les États-Unis, disait

le vicomte Motono dans son discours du 26 juin dernier, de l'entrée dans la guerre de l'Amérique, notre grande voisine. C'est là un événement sans précédent dans les annales de l'histoire. Nous ne pouvons prévoir quand viendra la fin de cette guerre qui sévit depuis trois ans. Mais ne croyez pas, messieurs, que par la fin de la guerre toutes les difficultés trouveront leur terme. Je puis vous dire qu'au contraire, c'est après la guerre que les plus grandes difficultés se présenteront. C'est alors que toutes nos forces et toutes nos énergies seront requises pour l'établissement d'une paix durable dans le monde, ainsi que pour la défense de nos intérêts et de nos droits. » — « Notre message en ce jour, disait de son côté le vicomte Ishii à ses auditeurs de San Francisco et de New-York, est de vous déclarer que vos intentions sont les nôtres, votre route la nôtre, votre but le nôtre. C'est que les États-Unis et le Japon marcheront ensemble, travailleront et lutteront ensemble comme des camarades, jusqu'à ce que le but soit atteint et la victoire gagnée. Nous venons dire que, dans cette lutte pour nos droits et nos libertés, l'Amérique et le Japon sont associés. Le premier devoir du Japon et des États-Unis est de monter la garde du Pacifique, d'assurer la libre et continue communication entre l'Amérique et l'Asie, et de faire respecter la loi et l'humanité sur cet Océan d'où le cancer allemand a été extirpé dès la première année de la guerre. Et quand la victoire sera nôtre, nous bâtirons ensemble le nouveau monde qui s'élèvera noble, puissant et bon sur les ruines de l'ancien ! »

Si le Japon et les États-Unis considèrent comme une de leurs tâches essentielles cette garde commune du Pacifique et la création d'une route libre entre l'Amérique et l'Asie, ils n'ont pu négliger non plus la voie terrrestre qui d'Asie s'étend jusqu'à l'Europe, et par laquelle les États-Unis comme le Japon ont, dans les périodes les plus critiques, fait passer à la Russie les armes, munitions et fournitures de toutes sortes. C'est là un des aspects du problème qui, plus que jamais peut-être, doit, soit pour le présent, soit pour l'après-guerre, s'imposer à l'attention des Alliés. Le souffle du Pacifique libéré et purifié ne pourra être que vivifiant et salubre pour toutes les poitrines qui jusqu'au delà de l'Oural le respireront.

VII

Lorsque, le 29 novembre 1917, se réunit à Paris, sous la présidence du gouvernement français, la Conférence des Alliés, c'était la première fois que les États-Unis s'y faisaient représenter. Le chef de leur délégation était le colonel House, envoyé spécial du président Wilson, et le confident de sa pensée. Parmi les dix-sept États dont les délégués siégeaient à cette Conférence étaient ceux qui, quelques mois auparavant, avaient répondu à l'appel des États-Unis et suivi leur initiative : la République de Cuba, le Brésil, et les deux États de l'Asie orientale, le Siam et la Chine rattachés par l'influence américaine à la cause des Alliés. Quant au Japon, dont les représentans avaient, depuis l'origine, assisté aux réunions de Paris, de Londres ou de Rome, il venait de marquer, par la mission du vicomte Ishii à Washington, sa sympathie et sa gratitude pour l'entrée de la République fédérale dans la grande Alliance.

La manière dont était composée la délégation américaine, qui comprenait des représentans de la guerre, de la marine, des finances, du commerce et de l'industrie, et la part prise par ces représentans aux travaux des diverses sections de la Conférence attestèrent la précision de méthode, la fermeté de dessein, la sûreté d'exécution dans la préparation d'un concours pour lequel avaient été prévus, dès la première année, avec les crédits nécessaires, la levée d'une armée de deux millions d'hommes, le transport de ces hommes en Europe, leur équipement, ravitaillement et entretien, sans que cependant fût en rien diminuée l'assistance généreusement prêtée par les États-Unis à toutes les nations alliées.

Mais, autant et plus que ces prévisions et mesures grandioses, ce qui avait ému et réconforté les Alliés et le monde, c'était, depuis la fin de l'année 1916, le sens donné à la guerre, le but assigné à son effort par les États-Unis et leur Président, la résolution prise ensuite par eux, à partir du 6 avril 1917, de mener jusqu'au terme, jusqu'à la victoire, une lutte pour laquelle ils étaient prêts, comme le maire de Chicago l'a dit un jour à M. Viviani, à donner leur dernier homme et leur dernier dollar. Cette grande démocratie américaine, dont la politique extérieure s'était pendant un siècle résumée dans la

doctrine dite de Monroe et qui, depuis le message présidentiel de 1823, s'était par principe tenue systématiquement éloignée des affaires de l'ancien monde, en était venue maintenant, au spectacle de la présente guerre, aux conclusions qui s'en dégageaient pour sa raison et sa conscience, à comprendre et à sentir que cette même doctrine d'indépendance et de liberté qui était la sienne exigeait au contraire son entrée dans la bataille, sa participation absolue et totale à la croisade des Alliés. « Je propose donc, disait le président Wilson dans son message du 22 janvier 1917, que les diverses nations adoptent d'accord la doctrine du président Monroe comme la doctrine du monde, qu'aucune nation ne cherche à imposer sa politique à un autre pays, mais que chaque peuple soit libre de fixer sa politique personnelle, de choisir lui-même sa voie propre vers son développement, et cela sans que rien le gêne, le moleste ou l'effraye, et que l'on voie le petit marcher côte à côte avec le grand et le puissant. » Et il ajoutait dans son adresse inaugurale du 4 mars suivant : « Nous nous rendons compte que les choses les plus grandes qui restent à faire doivent être accomplies d'accord avec le monde entier, sur une scène plus vaste, en coopération avec toutes les forces de l'humanité. Nous ne sommes plus des provinciaux. Les événemens tragiques des trente mois de guerre que nous venons de vivre nous ont constitués citoyens du monde. N'en concluons pas que nous soyons pour cela moins Américains. Nous serons, s'il est possible, plus Américains encore, mais nous resterons fidèles aux principes dans lesquels nous avons été nourris. Ces principes ne sont pas d'une province ou d'un continent. Ils sont ceux que nous avons toujours proclamés comme étant les sentimens du monde entier. »

Le président Wilson tirait ainsi de la doctrine de non-intervention et d'isolement qu'avait été jusqu'alors la doctrine Monroe la formule qui devait, au contraire, unir le monde dans la plus vaste alliance que l'histoire eût encore connue. Le gouvernement français a fait afficher sur nos murailles ces admirables textes. Il en a fait faire la lecture dans toutes nos écoles. Ils sont par avance l'annonce et comme l'évangile de cette « Société des Nations » qui, émergeant des ténèbres, de la brume sanglante de cette guerre, sera, nous en avons le ferme espoir et la foi, la réalité de demain.

A. GÉRARD.

REVUE SCIENTIFIQUE

QUESTIONS ALIMENTAIRES

La question du pain que j'examinais naguère ici même n'est qu'un des nombreux problèmes, — et non des moindres d'ailleurs, — que nous pose la nécessité d'alimenter la nation dans ces dures semaines de guerre. Je m'étais permis à ce moment quelques critiques sur le premier projet de carte de pain que nous avait préparé M. le ministre Viollette. Je n'ose me flatter qu'elles aient eu quelque influence sur les décisions prises depuis, mais un fait reste, dont il faut se féliciter, c'est qu'on a renoncé à cette carte familiale qui était plus incompréhensible qu'un rébus, et on a pris le sage parti de la remplacer par une carte individuelle qui laisse au porteur la liberté de ses déplacemens et du choix de son boulanger. On s'est arrêté actuellement pour la région parisienne, et en attendant que le système soit étendu au pays entier, à une ration uniforme. Je crois qu'on a bien fait; le système qui avait été envisagé d'abord et qui devait subdiviser tous les consommateurs en diverses catégories d'âges et de professions ayant droit à des rations quotidiennes différentes, était peut-être plus juste dans son principe. Mais de la coupe des théories aux lèvres de l'expérience il y a un monde; ce système eût soulevé des difficultés d'application inextricables. Finalement peut-être même eût-il été une source de grande injustice : les travailleurs manuels qu'il avantageait beaucoup ont actuellement dans tout le pays, — et nous ne sommes pas les derniers à nous en féliciter, — des salaires élevés qui leur permettent d'ajouter à leur pain quotidien beaucoup d'autres alimens plus coûteux ; ils ne s'en font pas faute, d'ailleurs, comme peuvent le constater dans les marchés et dans tous les endroits où l'on vend quelque chose, ceux que Trotsky appelle les « bourgeois, »

c'est-à-dire tous les Français porteurs de faux-col. Finalement, la classe si intéressante et en ce moment si sacrifiée des petits employés publics ou privés, qui, elle, n'a guère vu ses gains augmenter en fonction des nouveaux prix des choses, cette classe qui, dans le système des catégories, était réduite pour le pain à la portion congrue, en eût été la victime innocente. En adoptant la ration unique pour toutes les catégories de consommateurs, on a, à mon avis, choisi la solution la plus simple et la moins injuste. Il resterait à la compléter par une propagande analogue à celle qui a eu tant de succès en Angleterre, et qui serait destinée à démontrer aux gens riches et aisés qu'ils doivent manger le moins de pain possible pour le laisser en plus grande abondance aux moins fortunés.

Ce qui fait en effet le grand intérêt du pain, ce n'est nullement qu'il soit indispensable. On peut, comme nous verrons, lui substituer beaucoup d'autres alimens. C'est qu'il est le plus économique, le moins coûteux de ceux-ci. Ceux qui ont les moyens pécuniaires de le remplacer par des mets d'un égal pouvoir nutritif, comme il en est beaucoup, ont pour devoir strict de le faire en laissant cet aliment bon marché aux plus pauvres.

Pour en terminer avec le nouveau régime du pain, je dois dire que la question du blutage dont j'avais longuement parlé ici même a reçu une solution assez heureuse. On a supprimé le blutage uniforme, dont j'avais indiqué les inconvéniens, et on a bien fait. On a simplement décidé que les meuniers devraient, du blé qui leur est fourni, extraire toute la « farine entière, » opération que les appareils de meunerie réalisent automatiquement et qui fournit un rendement à peu près proportionnel à la teneur du blé en farine blanche. Ceci ne veut nullement dire, — comme certains journaux l'ont interprété à tort, — que la meunerie est tenue d'extraire du blé la totalité de la farine qu'il contient; j'ai montré que c'est impossible, car même dans les gros sons il reste toujours des particules de farine. Ce qu'on entend aujourd'hui par l'expression « farine entière » c'est d'après les définitions officiellement admises, le produit intégral de la mouture du blé à l'exception des recoupettes et des gros sons.

Sans entrer dans aucun nouveau détail technique sur ce que signifie cette définition, je dirai seulement qu'elle fournit finalement une farine correspondant pratiquement à des taux de blutage compris entre 80 et 85 avec les blés courans, et qu'elle satisfait à la plupart des desiderata que j'avais exprimés dans ma récente chronique sur ce sujet.

Cependant, je crois qu'il resterait encore ici un progrès à réaliser pour assurer, à l'aide d'une bonne surveillance et de sanctions appropriées, la rigoureuse exécution, par la meunerie, des mesures arrêtées.

Ceci dit, il me reste à examiner maintenant, passant du particulier au général, quelques-unes des réflexions que, considéré dans son ensemble, le problème alimentaire suggère aujourd'hui. Il est un de ceux où les impérieuses contingences de la pratique et les points de vue aigus de la science pure, se mêlent et se lient le plus complètement. Des laboratoires les plus fermés de la physiologie à l'étal du boucher, à l'étalage multicolore et odorant de l'épicier, il n'y a qu'un pas, mais que la plupart des gens ne se résignent pas assez souvent à franchir, car ils en pourraient tirer profit et santé comme nous allons voir.

* * *

C'est un problème bien mal connu que celui de la nourriture, et pourtant éternel, et toujours d'actualité, quelles que soient les vicissitudes des nations.

Mais c'est surtout, comme aujourd'hui, dans les grandes crises de la politique et de l'histoire qu'on en voit toute l'importance. Dût cette constatation rabaisser notre superbe, c'est alors qu'on aperçoit bien que manger est la fin première de tous les animaux et de l'homme aussi, que la zoologie classe irrespectueusement parmi eux. La nutrition est la seule chose qui soit commune et essentielle à tous les êtres vivans. Leur vie, leur activité, leur pensée même en dépendent, car on a vu déjà des tubes digestifs que ne surmontait pas un cerveau, mais on n'a point vu le contraire. Dans la phrase d'Harpagon où il s'insurge et proclame qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger, un critique un peu paradoxal pourrait ne voir, après tout, qu'une protestation idéaliste contre cet état de chose déplorable, mais réel.

Mais jamais autant que dans ces récens mois de guerre, on n'avait saisi sur le vif l'importance pour les nations, comme pour les invididus, des considérations alimentaires naguère tant méprisées des pêcheurs de lune. Aujourd'hui, chacun sent que les questions de ravitaillement sont peut-être la principale pierre d'achoppement de la guerre, et que c'est d'elles, pour une bonne part, qu'en dépendra l'issue.

C'est ce qui m'encourage à parler un peu ici de la science des

alimens, de cette science qu'on appelle à la Faculté la *bromatologie*, dans le langage singulier qui faisait déjà rire Molière.

On a, aujourd'hui, établi sans réplique cette profonde vérité déjà entrevue par le génie de Lavoisier que les alimens sont essentiellement des *combustibles* qui sont brûlés dans notre corps exactement comme du charbon dans un poêle.

Sans parler de l'énergie nécessaire au travail que nous fournissons, l'entretien même de notre vie et de la température interne de 37° qui lui est nécessaire n'est maintenu que par la combustion (grâce à l'oxygène de l'air qu'apporte en nous la respiration) des alimens ou de notre chair elle-même quand les alimens manquent. On a mesuré avec précision que la quantité de graisse brûlée par un homme correspond à une quantité de chaleur donnée fournie à son organisme, exactement comme la chaleur d'une lampe correspond à l'huile qu'elle consomme et dans le même rapport. L'homme, — je ne plaisante pas, — est un poêle à température constante, ou, si l'on aime mieux une image plus poétique, il est un flambeau. La vie est une flamme et la belle image de Lucrèce comparant les générations aux coureurs antiques qui se passent de main en main une torche immortelle, se trouve correspondre exactement à la réalité, d'après les données les plus modernes de la physiologie.

Si l'homme n'avait pour vivre que les combustibles de son corps, il maigrirait rapidement jusqu'à mourir, sans parler des inconvéniens du régime carné exclusif, dont nous reparlerons, et qu'il subirait d'abord, en se nourrissant de sa propre chair. C'est pour cela qu'il emprunte à l'extérieur ces combustibles : les alimens.

A vrai dire, si on y regarde d'un peu plus près, on constate que les alimens servent à autre chose encore qu'à fournir à l'organisme la chaleur et l'énergie qui lui sont nécessaires. Chaque jour l'homme vivant élimine sous forme d'excrétions diverses une certaine quantité à peu près invariable de déchets provenant du fonctionnement de ses tissus et de ses organes. Des expériences récentes ont montré que ces excrétions se produisent, à peu près identiques, même en l'absence de toute espèce d'alimentation, et ne proviennent pas principalement, comme on l'avait cru longtemps, des déchets de l'assimilation alimentaire. Donc *l'usure vitale*, comme on l'a appelée, a pour effet de détruire continuellement une partie de notre chair, de notre édifice cellulaire. Une autre fonction des alimens sera précisément de réparer cette usure vitale, de fournir les élémens de la reconstitution continue des tissus usés, et en outre dans les organismes en

voie de développement (enfans) de fournir le supplément de matériaux nécessaire à la croissance.

Autrement dit, et pour employer les termes de l'école, les alimens ne sont pas seulement des substances *calorigènes*, *biothermogènes* ou *dynamogènes*, ce sont aussi des élémens *histogéniques*, ou pour parler plus simplement, *plastiques*. Les divers alimens sont-ils capables de remplir simultanément, les deux rôles? ou sinon, comment doit-on les classer à cet égard? Avant de répondre à cette question, il convient de rappeler comment, chimiquemeni, se classent finalement tous les alimens.

Si l'on met à part une très petite quantité de substances minérales et de sels qui sont d'ailleurs, malgré la petitesse de leur apport, indispensables à l'entretien de la vie, mais dont l'étude sortirait du cadre de cette chronique (car ils sont toujours mêlés peu ou prou aux autres alimens et on n'a point à s'en préoccuper dans la pratique), on peut dire que tous nos alimens sont empruntés aux êtres vivans, sont des fragmens d'êtres animaux ou végétaux.

Si les alimens sont des combustibles, tous les combustibles ne sont pas des alimens, et. quand on fait le bilan de ceux qui le sont, on voit qu'ils se ramènent chimiquement tous à trois espèces de substances simples : d'une part, *les albuminoïdes* qu'on appelle aussi *protéines* ou alimens azotés ou quaternaires, car les savans ne sont jamais à court de noms de baptême pour les choses les moins bien connues; d'autre part, les *graisses* qu'il n'est pas besoin de définir autrement et qui comprennent les huiles et les beurres; enfin les *hydrates de carbone*, qui comprennent les amidons ou fécules et les sucres, c'est-à-dire le tissu constitutif principal des végétaux.

Cela chagrinera peut-être les gourmets d'apprendre que les innombrables mets et les petits plats, que les milliers de variétés de légumes, de poissons, de viandes, d'entremets où se complait leur raffinement se réduisent tous à ces trois catégories. C'est que la chimie est une grande simplificatrice et que, finalement, en dépit des apparences, il y a bien peu de variété dans les choses de ce monde sublunaire.

Qu'on ait donc mangé du pain sec ou un somptueux repas aux multiples services, le bilan de ce qui a été fourni à l'organisme pourra toujours s'établir avec trois nombres représentant les poids fournis à l'estomac de chacune de ces trois sortes de substances.

Et à ce propos une remarque s'impose d'abord, sur laquelle le professeur Lapicque a récemment et très justement attiré l'attention :

c'est que le goût des alimens ne signifie rien quant à leur valeur. Leur sapidité n'est qu'un trompe-l'œil, ou si j'ose dire, un trompe-la-langue. Et, chose curieuse, la partie qui, dans les mets, a bon goût, celle qui intéresse le cuisinier, est en général celle qui ne nourrit pas. On pourrait, comme l'a observé M. Lapicque, diviser presque chacun des alimens usuels en deux portions : l'une sans goût qui a tout le pouvoir nutritif; l'autre agréable au palais, mais non nourrissante.

Pour prendre un exemple familier et familial, le bœuf bouilli des tables modestes mais sages, le bon bouilli que méprisent les gens « chics » et qu'ils laissent à leurs domestiques, se réservant le bouillon qui en a pris l'arome parfumé, n'a pourtant cédé à celui-ci que très peu de sa valeur nutritive. La preuve en est, que si on prend trois lots de chiens, — et dans ce cas, chiens ou hommes c'est tout comme, — nourris exclusivement l'un au bouilli, l'autre au bouillon, le troisième à l'eau claire, ces deux derniers lots mourront rapidement de faim et presque en même temps, tandis que le premier atteindra l'âge le plus avancé qu'on puisse imaginer parmi la gent canine.

Un autre exemple, et non moins caractéristique, de la même règle nous est fourni par la saccharine, ce succédané du sucre, qui fournit aux mets et aux liqueurs un goût identique à celui des parallélipèdes immaculés et cristallins qu'on extrait de la betterave, et qui pourtant ne nourrit nullement, à l'encontre du sucre, excellent aliment.

Le goût n'étant pas un bon critère, il faut donc s'en rapporter à d'autres méthodes pour savoir ce qu'il est le plus utile, le plus économique de manger.

A cet égard, une institution où se trouvent réunis les représentans les plus éminens en France de la physiologie et des sciences de l'alimentation, la « Société scientifique d'hygiène alimentaire » vient d'entreprendre une croisade malheureusement trop peu connue encore. Elle a pour but de faire savoir au public, sous une forme simple, accessible et dénuée de tout appareil rébarbatif, les notions théoriques et pratiques qui lui permettront de mieux traverser ces heures de crise économique.

Il ne saurait être question de commenter ici les tableaux si instructifs publiés par cette société, et où se trouvent condensés les résultats et les chiffres qu'elle fournit au public pour servir de base à l'établissement du budget des familles et au choix d'une alimentation rationnelle.

Au moins puis-je indiquer en quelques mots les idées qui ont servi de base à ces tableaux.

Une première chose est certaine tout d'abord, c'est que le poids des alimens ne nous donne qu'une idée très fausse de leur valeur alimentaire. Sans parler même des déchets courans (les épluchures des légumes, les os de la viande, etc.,) il faut tenir compte de la quantité plus ou moins grande d'eau que contiennent les corps. Comme cette eau n'est pas assimilée, il faut en déduire le poids de celui de l'aliment considéré. Par exemple, les viandes contiennent en moyenne près de de 50 pour 100 d'eau; au contraire les légumes secs en contiennent très peu, Les légumes frais au contraire, en ont beaucoup, si bien que dans la plupart des légumes verts et des salades, si on tient compte des déchets et de l'eau, il n'y a guère que 4 à 8 pour 100 du poids qui soit nutritif.

Mais ce n'est pas tout : les mêmes poids des diverses substances alimentaires ne dégagent pas les mêmes quantités de chaleur. C'est ainsi que si nous prenons les trois grandes catégories d'alimens, les mesures démontrent que 1 gramme de graisse dégage 9 calories, 1 gramme de sucre dégage 4 calories, 1 gramme d'albumine dégage 4 calories.

La graisse est donc la plus dynamogène des trois substances. A titre de comparaison je rappellerai qu'un gramme de houille dégage environ 9 calories, 1 gramme de bois environ 3 calories, et que la calorie est la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré la température d'un litre d'eau. — Je rappellerai également, — puisque je compare en ce moment le corps humain à un moteur thermique, — que la machine humaine ne peut jamais transformer en travail que 20 pour 100 environ de l'énergie des alimens qu'elle brûle. Ce rendement est encore meilleur que celui de la machine à vapeur qui ne dépasse guère 10 pour 100; en revanche, il est inférieur à celui des moteurs à explosion qui est voisin de 30 pour 100. Autrement dit ce chef-d'œuvre de la nature qu'est l'homme, est très inférieur comme rendement, comme utilisation d'énergie, à beaucoup de machines, d'ailleurs imparfaites. A ceux qui voudraient en tirer argument pour rabaisser la nature humaine, on pourra répondre que c'est l'homme qui a fabriqué ces machines dont le rendement est supérieur au sien, qu'en revanche ces machines brutales seraient fort en peine de fabriquer un homme et que, par conséquent, il doit y avoir, de par le monde, d'autres critères de la valeur des êtres que leur rendement thermique.

Les divers alimens contiennent en proportions variables les graisses, les hydrates de carbone et les albumines. On a déduit de ces

proportions, en tenant compte des déchets, et par des mesures de laboratoire plutôt que par des calculs, — car l'expérience est ici bien supérieure aux formules, — la valeur énergétique d'un très grand nombre d'alimens. Ces chiffres sont très variables ; à une extrémité on voit que cent grammes de pain produisent 250 calories utilisables, que cent grammes de beurre en produisent 750; à l'autre extrémité, nous voyons le lait, le vin et divers légumes et fruits qui en produisent environ de dix fois moins.

L'expérience a montré qu'il faut en moyenne fournir à l'adulte bien portant sous forme d'alimentation environ 2 500 calories par jour (de quoi élever de 1 degré la température de 2 500 litres d'eau).

Il y aurait grand intérêt à l'heure actuelle à ce que chaque maîtresse de maison, petite ou grande, affichât dans sa cuisine ces tableaux qui indiquent la valeur nutritive en calories utilisables de chacun des alimens usuels. Au bout de peu de jours, elles auraient vite fait de se mettre dans la tête des notions fort importantes pour elles.

Mais ce n'est pas tout ; à côté de la valeur nutritive des divers alimens qui ne varie pas, il y a à considérer leur valeur vénale qui, elle, est très variable. Autrement dit, à côté du nombre de calories fournies pas 100 grammes d'un aliment donné, il faut considérer le prix de ces 100 grammes. On en déduira les prix de la calorie suivant qu'elle est fournie par tel ou tel aliment, et on aura un nouveau tableau, le plus instructif de tous, pour l'économie domestique. On pourra d'ailleurs le modifier continuellement suivant les fluctuations des cours des denrées, par une simple règle de trois.

Je m'excuse d'entrer dans ces infimes détails; mais c'est de leur diffusion dans le public, c'est de la notion exacte des règles qu'ils enferment, que dépend aujourd'hui pour beaucoup, la résistance victorieuse du pays tout entier.

En disant qu'il faut 2 500 calories journalières à l'homme adulte, je n'ai voulu exprimer qu'une moyenne ; il y a en ce domaine comme dans tout ce qui touche à cette chose insaisissable, la vie, des cas nombreux qui échappent, on ne sait pourquoi, à la tyrannie des chiffres ; il y a, comme disent ces messieurs de la Faculté, des idiosyncrasies. Et puis, l'adulte qui travaille a besoin de plus d'énergie, et partant de plus de calories nutritives que celui qui est au repos. C'est ainsi que le professeur Armand Gautier, qui est aujourd'hui le principale autorité de notre pays en ces délicates questions, a établi que la ration alimentaire de l'homme qui fournit un travail fatigant

doit être environ une fois et demie plus forte que s'il ne travaillait pas, et être par conséquent de 3 700 calories en moyenne.

Ceci dit, si à la lumière des notions précédentes, nous essayons de calculer, ce qui est facile, la ration alimentaire habituelle de chacun de nous, nous voyons immédiatement que la plupart des gens, surtout dans les classes riches, mangent, et surtout mangeaient avant la guerre, beaucoup trop.

Les restrictions alimentaires auxquelles la guerre a obligé la plus grande partie du public, en ce qui concerne particulièrement le pain, le sucre, les pâtisseries, substances très nourrissantes, en ce qui concerne aussi les alimens devenus peu abordables par leur prix et leur rareté (gibier, certains poissons), auront eu finalement, j'en suis convaincu, une influence heureuse sur la santé générale. Il est probable, d'ailleurs, que la même chose s'est produite de l'autre côté de la barricade, et je ne serais point surpris que le blocus alimentaire de l'Allemagne se fût traduit chez beaucoup de nos ennemis, — très gros mangeurs comme on sait, — par une amélioration de leur santé.

Pour ce qui est de Paris, en tout cas, la chose paraît nettement démontrée par les statistiques municipales. Celles-ci, pour les semaines de la plus grande partie de 1917, manifestent une mortalité moyenne nettement inférieure à celles des semaines correspondantes des cinq années précédentes. La discussion montre qu'on ne saurait attribuer cette différence à une diminution de la population parisienne, et qu'elle ne peut provenir que des restrictions alimentaires qui ont beaucoup diminué les maladies causées par la surnutrition, des changemens d'habitudes qui ont abrégé les soirées et obligé les Parisiens à se déplacer plus souvent à pied et sans doute aussi de l'heure d'été aux bienfaisans effets hygiéniques.

Pour ce qui est des restrictions alimentaires, il est probable que nous ne sommes pas au bout de celles qu'il nous faudra subir encore. Il faut espérer du moins qu'en les imposant à la population, notre administration saura se garder des méthodes inutilement autoritaires qui lui sont trop habituelles et dont l'efficacité est douteuse, et qu'elle s'inspirera de l'exemple donné à cet égard par le gouvernement anglais qui a institué le noble et intelligent système des « restrictions volontaires. »

Justement, une très intéressante étude de M. La Touche paraît en ce moment dans le *Bulletin de la Société d'Hygiène alimentaire*, sur la façon dont a été abordé le problème de l'alimentation de guerre en Angleterre. On y trouvera des indications frappantes et pittores-

ques, des suggestions précieuses; on y verra comment, en s'adressant par la persuasion à la dignité et à l'orgueil patriotique d'un grand peuple, on peut sans mesure vexatoire obtenir des résultats étonnans. Que nos gouvernans s'inspirent de cet exemple ; que leur sagesse commande celle de tout les Français.

***

En parlant tout à l'heure de l'énergie calorifique utilisable des divers alimens, j'ai laissé de côté un aspect important du problème qu'il convient d'examiner maintenant.

Tous les alimens ne sont point au même degré dynamogènes et hystogénétiques. L'expérience a démontré que les graisses et les sucres servent à fournir à l'organisme les calories, l'énergie dont il a besoin; au contraire, les protéines, les albuminoïdes paraissent surtout jouer le rôle d'élémens de réparation, de remplacement, et de croissance des tissus organiques. Comme dynamogènes, les diverses graisses et les divers sucres sont équipollens, si j'ose dire, c'est-à-dire qu'on peut substituer sans inconvénient les uns aux autres dans l'alimentation; il n'en est pas de même des albuminoïdes qui ne peuvent être complètement remplacés par les substances précédentes, et dont une quantité minima est nécessaire à l'homme.

Celui-ci a besoin chaque jour d'environ une cinquantaine de grammes au minimum d'albuminoïde. Or la viande est le prototype des substances protéiques, et c'est pourquoi il nous faut manger peu de viande, mais il nous en faut. Si dans la ration d'un chien ou d'un homme, on supprime l'albumine, la mort du sujet survient un peu plus tard qu'avec un jeûne complet, mais sûrement. Ce sont les albuminoïdes qui réparent l'usure vitale; chez l'homme ils entretiennent la maison, chez les enfans ils l'agrandissent. Ils sont le maçon de l'organisme.

Un grand physiologiste français, le professeur Gley, du Collège de France, vient d'attirer l'attention sur des travaux exécutés tout récemment dans les laboratoires physiologiques américains et qui éclairent singulièrement ce rôle de maçon de l'organisme qu'ont les substances protéiques.

On s'est longtemps demandé pourquoi le loup forme des tissus de loup et l'homme des chairs d'homme s'ils mangent l'un et l'autre du lapin. C'est que — et c'est ce qu'ont établi ces découvertes récentes — les divers albuminoïdes de la viande sont constitués par des assemblages complexes de divers corps qu'on appelle les *acides aminés*. Autrement dit, il y a la même différence entre les albumi-

noïdes de la chair du lapin, du loup ou de l'homme, qu'entre les différens mots qu'on peut former avec les mêmes lettres ou qu'entre les différentes constructions qu'avec les mêmes pièces de métal un enfant peut faire dans le jeu du « mécano. » Or les viandes étant assez semblables à notre propre chair fournissent en fortes proportions les divers acides aminés nécessaires à la réidification de la nôtre, tandis que les albuminoïdes contenus, d'ailleurs en bien moins grande quantité, dans les alimens végétaux comme le pain, ne contiennent pas ces corps dans des proportions aussi voisines de celles qui nous sont nécessaires.

C'est pour cela que le nouveau-né se nourrit mieux du lait de sa mère que du lait de la vache. C'est pourquoi l'homme et surtout le jeune homme qui grandit a besoin de manger un peu de viande.

Il résulte d'ailleurs de ces expériences que la chair la plus utile à notre alimentation, celle du moins dont le rendement serait le meilleur pour notre développement et la restauration de nos tissus est celle qui ressemble le plus à la nôtre. Il est heureux que l'anthropophagie soit passée de mode, car elle trouverait là un argument inattendu.

Parmi les acides aminés nécessaires à la croissance de notre corps, on a découvert que l'un des plus importans est celui qui s'appelle la *lysine*. Des expériences faites sur de jeunes animaux ont montré qu'on accélère ou qu'on diminue leur développement à volonté en augmentant ou en réduisant la quantité de lysine qu'on leur fournit. Rien n'empêche de penser que quelque jour, on pourra appliquer ce procédé à la sélection artificielle de la race humaine et faire ainsi des enfans à volonté des géans ou des nains. — La quantité d'acides aminés contenue même dans la viande est d'ailleurs très faible, si bien qu'on peut aussi concevoir le jour où, à toute la ration de viande de notre alimentation, on pourra substituer quelques pilules de ces substances qui en auront été chimiquement extraites. Ce sera la réalisation d'un rêve de Berthelot.

D'ailleurs il faut prendre bien garde que la viande ne doit être consommée qu'en quantité très modérée, bien plus modérée qu'il n'est d'usage. On a beaucoup exagéré, notamment à propos des tuberculeux, les avantages du régime très carné. Il est en vérité plutôt nuisible. La cause en est, — si paradoxal que ça puisse paraître, — que la viande se digère presque complètement et est d'un rendement alimentaire presque parfait. Tandis que dans la viande et les œufs il n'y a guère que 2 pour 100 des albuminoïdes digérés qui ne soient

pas absorbés, les légumes et les fruits au contraire, à cause de leur cellulose non digestible, laissent des déchets très abondans qui sont indispensables pour l'excitation du tube digestif et l'élimination des dangereux poisons des ptomaïnes produites par la digestion des protéïnes.

Des lapins nourris d'alimens sans cellulose (mélange de lait, de sucre, de poudre de viande) succombent rapidement et on trouve dans leur intestin les déchets toxiques dont la stagnation les a fait mourir, tandis que si on ajoute à ce même aliment des fragmens de corne (cellulose non digérée) ils survivent fort gaillardement.

Si les canivores (chat, tigre, etc.), peuvent se passer de végétaux c'est que leur tube digestif très court n'a pas besoin de cette excitation. L'homme par sa longueur intestinale, comme par ses mœurs, est iutermédiaire entre le lapin et le tigre. Son régime carné doit donc être mitigé de végétaux riches en cellulose. Donc peu de viande, et plus on en mange, plus il faut l'accompagner de fruits et légumes, et non pas comme on fait souvent, diminuer au contraire l'apport de ceux-ci.

Nos soldats ne sont pas de grands théoriciens de la physiologie, mais ils n'en ont pas moins souvent constaté par eux-mêmes et sur eux-mêmes par l'expérience, — source unique de toute vérité, — l'inconvénient du régime carné excessif. Ils s'en plaignent parfois, et l'intendance fera bien, si elle veut leur conserver une âme légère et gaie, de mitiger de plus en plus leur alimentation trop riche en viande par des végétaux, et surtout, suivant l'heureuse suggestion de M. Gley, par un abondant appoint de fruits séchés, que la richesse en vergers de notre sol permettrait de recueillir et de garder en abondance avec un brin d'organisation.

Car il ne faut pas oublier un instant, qu'au front comme à l'arrière, ce n'est pas la santé des corps seulement, mais du même coup celle des âmes, qui dépendent d'une alimentation raisonnable. Tant que nous ne serons pas de purs esprits, il en sera de même.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Toujours rien ; l'attente d'une offensive annoncée à si grand fracas et qui ne se dessine nettement nulle part. Non point tout à fait le silence, puisque le canon continue à faire beaucoup de bruit, ni le sommeil, puisqu'on « se taquine » un peu sur toute la ligne, comme pour se tâter et trouver le point faible avant d'engager la lutte. En Italie, pourtant, le général Diaz a fait sortir de ses « *tiri di molestia* » un ennui plus sérieux pour les Austro-Hongrois, engourdis dans les neiges. Une attaque sagement conçue et vaillamment conduite, à l'Est de la cuvette d'Asiago, bien appuyée d'ailleurs par l'artillerie et l'aviation françaises, a réussi de la plus brillante manière. Plus de 2000 hommes, officiers et soldats, ont été pris à l'ennemi, beaucoup de matériel de tout genre a été enlevé. « Le succès des nôtres, a fait remarquer la presse italienne, est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une zone où nous pouvions penser être condamnés à une immobilité relative pendant un temps indéterminé. Il s'agit, en effet, d'un des points les plus éloignés des communications avec la plaine, les plus élevés au-dessus du niveau de la mer, les plus durs au point de vue du climat, les plus exposés de flanc après les dernières poussées de l'ennemi dans les zones de Gallio (Nord-Est d'Asiago) et de Canove (Sud-Ouest). Il n'y a pas de doute que l'action du 28 janvier n'ait servi à rectifier plus ou moins, mais, en tout cas, de façon très avantageuse, la tracé de notre front dans le secteur du plateau. » Plus encore qu'un bénéfice militaire, l'armée italienne aura retiré de cette action d'éclat un bénéfice moral. Si la confiance est un des facteurs du succès, le succès, à son tour, engendre la confiance. Les troupes royales viennent de se prouver à elles-mêmes, et il n'est pas de meilleure démonstration, qu'après avoir été capables d'arrêter l'invasion, elles la dominaient, et qu'il ne dépendait que d'elles de la faire reculer.

Ni bénéfice moral, cela va sans dire, ni bénéfice militaire, ni un

bénéfice quelconque, si petit et si peu honorable qu'il soit, les Allemands n'en retireront aucun de l'incursion scélérate de leurs « Gothas » ou de leurs « Aviatiks » sur Paris, dans la nuit du 30 au 31 janvier. La ville, qui venait de s'endormir, a été subitement réveillée par le bruit des sirènes ou des trompes, et, presque en même temps que l'avertissement, elle a entendu les premiers ronflemens des moteurs, très particuliers, entrecoupés, pareils à une respiration poussive, puis, tout aussitôt, l'explosion des premières bombes. Alors, tandis que les uns descendaient dans leurs caves ou se hâtaient vers la plus prochaine station du Métropolitain, et que le plus grand nombre restait tranquillement dans son lit, d'autres, en grand nombre aussi, se mettaient à leur fenêtre. Paris, une fois de plus, a voulu voir. La plupart des victimes ont été ou tuées dans la rue ou blessées derrière leurs vitres. Et il n'y en a que trop, une cinquantaine de morts ; pour plus de la moitié, des femmes et des enfans. Mais que cette cinquantaine d'innocens lâchement sacrifiés, si douloureuse pour nous, et qui nous pèse tant, est peu de chose pour les Allemands, imperceptible, infinitésimale dans la guerre, oserons-nous écrire : insignifiante en réalité! S'il était permis, sans une sorte d'impudeur, de ne faire parler ici que les chiffres, il y aurait intérêt à constater que 49 ou 50 victimes sur toute l'agglomération parisienne, banlieue comprise, c'est à peu près une pour cent mille. C'est-à-dire qu'il ne se passe pas une minute de la nuit ou de la journée où l'on ne coure à Paris autant de risques, du fait de dangers si habituels et auxquels notre vie s'est accommodée si naturellement qu'il ne vient même plus à l'esprit de personne que ce puissent être des dangers. En faire l'observation n'est pas se donner une attitude inconvenante de fanfaron, et tâcher de mesurer le péril n'est pas le nier, encore moins détourner des précautions ou déconseiller la prudence ; mais simplement mettre les choses au point, les restituer dans leurs proportions. Cinquante morts dans la population civile de Paris n'abrègent pas d'un cent millième de seconde la durée de la guerre et ne font pas glisser la roue de la Fortune d'un cent millième de millimètre.

Militairement, donc, l'avantage pour l'Allemagne est nul. Mais moralement ? Du temps que le mot « moral » semblait encore avoir un sens pour elle, elle eût tout de suite aperçu tout ce que, loin de gagner à cet exploit nocturne, elle allait y perdre. Pourtant empruntons son langage, et traduisons « effet moral » par « effet de terreur. » De la terreur ? Paris, on ne peut que le répéter, car c'en est le vrai tableau, est sorti pour voir, et la police n'a eu de peine qu'à

faire rentrer les gens chez eux. Veut-on, si l'on tient à ne pas avoir l'air de supprimer toute ombre, même légère et fugitive, que des nerfs, à l'excès tendus par trois années pleines d'angoisses et de deuils, aient été néanmoins un instant seconés? Il reste qu'il n'y a pas une âme où la résolution n'ait été affermie et la haine accrue. Fait significatif, et qui classe et qui juge ces expéditions sauvages : la colère s'est très hautement mélangée et nuancée de mépris. Paris indigné n'a pas dit, le soir même : « Les bandits! » Ce n'est pas le côté odieux de l'agression qui l'a le plus frappé; et, le lendemain, il n'a ni récriminé ni frondé. On n'a pas pu noter la moindre plainte sur « l'insuffisance des moyens de défense; » il sait qu'une telle aventure est le minimum des hasards de la guerre, et il en fait volontiers l'offrande à la solidarité nationale, fier au fond d'être associé de plus près à l'épreuve; il sait, en outre, que l'Allemagne joue son jeu, et qu'elle ne peut le jouer qu'à l'allemande. Il lui répond, lui, à la parisienne, comme nos aviateurs ont répondu à la française, en profitant de ce que le camp des Gothas était demeuré éclairé pour aller l'arroser d'obus, en bouleverser le sol, et leur ménager un retour mouvementé. Mais cette réponse à la parisienne, et même cette réponse à la française, ne suffiraient pas, si elles n'avaient que la durée d'un mot et que la portée d'un geste. Il appartient à chacun de nous de faire payer à l'Allemagne, du prix qui lui paraîtra le plus lourd, ses abominables forfaits. La guerre est longue, mais la paix le sera bien davantage encore. Les gouvernemens, quand ils la feront, concluront entre eux des traités, et nous aurons l'obligation de les observer strictement. Mais ce ne seront jamais que des traités conclus entre des gouvernemens; par eux seront rétablies les relations publiques d'État à État; non les relations privées d'homme à homme. Que tout Français et toute Française fasse à soi-même le serment de ne plus connaître, de ne plus recevoir, de ne plus rencontrer, pour aucune raison, sous aucun prétexte, aucun Allemand quel qu'il soit. Sans doute, l'idée paraîtra ingénue, et prêtera peut-être à sourire : « Prétendez-vous ignorer la puissance allemande, la science allemande? l'industrie allemande ? » Nous prétendons que c'est par ces saintes ignorances que les peuples se conservent, et qu'il n'y a pas de « société des nations » qui tienne ; que nous avons le droit, chacun pour nous, chacun chez nous, de choisir notre « société. » L'Allemand, ajoutera-t-on, en sera peu touché. Nous en causerons, lorsque nous aurons vu, après la guerre, combien de temps il aura mis à essayer de revenir.

De nouveau le Grand État-major impérial a été, en ce qui nous concerne, mauvais psychologue, mais il se peut qu'il se soit proposé moins de déprimer « le moral » de la France que de relever celui de l'Allemagne. Il y a des signes, — nous n'en disons pas plus, — qu'économiquement, sous plusieurs rapports, au point de vue alimentaire comme au point de vue financier, et politiquement ou socialement, au point de vue de l'ordre dans les esprits et du travail dans les usines, l'Empire allemand est assez bas, la monarchie austro-hongroise plus bas encore ; et quant à leurs acolytes, la Bulgarie et la Turquie, elles seraient si bas, qu'on ne sait plus où elles en sont. Il y a même des signes (des témoignages dignes de foi qui s'accumulent et se précisent le confirment), que le moral de l'armée allemande, quelque peine qu'on ait à le croire, ne serait pourtant plus tout à fait indemne : que le soldat fléchirait un peu sous le poids d'une grande lassitude et d'un grand découragement; qu'à tout le moins il ne serait plus dans une forme telle qu'on n'hésite pas à lui demander un effort qui pourrait dépasser sa volonté, ses forces ou ses espérances. Ne nous leurrons pas d'ailleurs; la mécanique a été si rudement montée que les ressorts ne s'en détendront que lentement. Mais elle est déclenchée, et ils commencent à se dévider. Il n'était pas possible qu'à la longue, les polémiques sur « les buts de guerre » ou les « conditions de paix, » même convenues, commandées et artificielles, et même dans un milieu aussi discipliné, aussi passif que le milieu allemand, ne produisissent pas leur effet. La fraternisation avec les soldats russes infectés de « bolchevisme » avait assurément été une arme redoutable entre les mains allemandes ; mais c'est une de ces armes étranges qui reviennent frapper celui qui les a lancées ; car, pour fraterniser, il faut être deux, et, dans ces échanges de sentimens, on ne donne pas sans emprunter. La première année de la guerre, l'Allemagne, tout entière bandée à son dessein, eût pu impunément pratiquer ce manège: elle ne le pouvait plus la quatrième année. Semer la contagion chez les autres, et n'en rien prendre pour soi, n'est réalisable qui si l'on est certain de s'être acquis une immunité absolue, durable ou renouvelée; mais, au bout de quatre ans, le vaccin de l'Allemagne était usé. Nous n'avions pas rigoureusement tort, mais nous n'avions pas non plus rigoureusement raison d'écrire dans notre dernière chronique : « Le socialisme allemand, dans sa majorité, est encore docile. » Dans sa majorité, il est encore timide, mais il semble que déjà, ou enfin, il ne soit plus aussi docile.

Ce qui pourrait nous arriver de pis, ce serait de nous exagérer à

nous-mêmes ces symptômes. Mais ce n'est pas exagérer que d'en retenir que la situation de l'Allemagne est troublée. A ne considérer que les faits patens et avoués, il s'est déclaré, la semaine passée, à Berlin et dans tout l'Empire, des grèves étendues, simultanées, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ont été des manifestations de malaise aigu, que ce malaise eût du reste son siège dans le cœur, dans le cerveau ou dans l'estomac. Y avait-il un million de grévistes, comme on l'a prétendu, ou seulement quelques centaines de mille, comme le gouvernement l'a dit? Il est sûr qu'il y en a eu assez pour que le ministère de l'Intérieur fît publier que cent mille avaient en un jour réintégré les ateliers, et que les choses avaient pris une tournure assez grave pour que la loi martiale fût proclamée et que des cours martiales fussent instituées, avec jugement immédiat et exécution immédiate du jugement. D'autre part, des indices sérieux permettent de supposer que la « crise de nourriture » atteindra ce mois-ci ou le mois prochain, dans toute l'Europe centrale, son plus haut période. Le voyage inopiné à Berlin du commissaire des vivres de la monarchie austro-hongroise n'a-t-il pas eu pour objet, à la limite de l'extrême urgence, d'aller chercher un secours que l'Allemagne elle-même serait bien embarrassée de fournir?

D'où la hâte fébrile, et mal ou pas du tout dissimulée, de traiter coûte que coûte avec l'Oukraine. Coûte que coûte, bien entendu, à Pétrograd, à Moscou, à la Russie, à Lenine, à Trotsky et aux maximalistes. L'Oukraine, c'est la clef de la Russie du Sud, et la Russie du Sud, c'est le blé. Puisque l'on n'a pas pu du premier coup faire tomber des mains de Trotsky les provinces baltiques, lui arracher, après la Pologne, la Courlande, la Lithuanie, la Livonie, l'Esthonie, Trotsky et ses comparses deviennent des personnages sans intérêt. Au surplus, ne tient-on pas sous la botte les provinces convoitées, et les tenir ainsi, n'est-ce pas les posséder, si, pour les avoir, il suffit de ne pas les rendre? S'ouvrir un chemin jusqu'à Pétrograd, à travers le front russe béant et déserté, ne sera, lorsqu'on le voudra, pour l'armée du prince Léopold, qu'une promenade à peine militaire.

Mais, quand bien même Trotsky aurait tout de suite cédé ou viendrait demain à résipiscence, quand même sa résistance, dont on pense avoir des raisons de connaître la qualité, n'aurait pour but que de sauver la face, quand même il donnerait ou abandonnerait tout ce qu'il est et n'est pas en son pouvoir de donner ou d'abandonner, on n'en tirerait encore que des terres stériles, ou incultes; pas un sac de farine, pas un grain à se mettre sous la dent. Tant que l'on

avait pu, à Berlin et à Vienne, s'imaginer que le soi-disant gouvernement *bolchevik*, que le *Soviet* des commissaires du peuple entraînerait de gré ou de force derrière lui sinon toute la Russie ou toutes les Russies, du moins une grande partie, et les bonnes parties, de l'ancien empire des Tsars, on a marqué pour eux et leurs mandataires, par touches dégradées, d'abord de l'empressement, puis de la complaisance, puis de la condescendance. Seulement on négociait à Brest-Litovsk moins encore pour la paix que pour le pain. L'idéal eût été évidemment de faire encercler par les extrémistes toutes les puissances de l'Entente et de les amener ou de les acheminer à la paix générale. A défaut de l'atteindre, il fallait se contenter d'une paix séparée avec le *Soviet*, pourvu que ce fût une paix profitable avec la Russie, une paix hypothéquée et privilégiée sur les terres à blé, pourvu que ce fût la paix du pain. Il y avait beaucoup de ce désir ou de cet appétit dans les attentions affectées que les plénipotentiaires allemands marquaient anx délégués de Trotsky, autant que peuvent s'y prêter la morgue aristocratique et la raideur germanique, et que « le camarade Ioffe » et ses collègues prenaient bravement, naïvement pour eux. Mais voici que subitement se présentent à la conférence des envoyés de la Rada de Kieff, et tout aussitôt la scène change. Au lieu d'une Russie, l'Europe centrale en a deux en face d'elle : elle pèse ce que chacune apporte, et entre les deux, elle ne paraît suspendre un instant son choix que parce qu'elle ne désespère pas de les recoller sous son étreinte et de les envelopper dans un même coup de filet.

C'est à ce moment, pendant une interruption des séances de Brest-Litovsk, que le comte Hertling et le comte Czernin ont parlé. Ils ont parlé, l'un devant la Commission principale du Reichstag, l'autre devant la Commission des affaires extérieures de la délégation autrichienne ; mais, en s'adressant à ces auditoires restreints, ils ont visé un auditoire beaucoup plus vaste. On ne se tromperait probablement pas en disant que la conversation pour la paix générale qu'ils n'avaient pu engager directement, ils ont essayé de l'avoir indirectement. Ils parlaient par-dessus les murs et même par-dessus les mers, après s'être partagé les rôles, selon leur talent. Tandis que M. de Hertling, vieux professeur de philosophie scolastique, morigénait, en bougonnant, M. Lloyd George et donnait sa parole d'historien, — une parole qui, si elle n'était premièrement une parole d'homme politique, ferait peu d'honneur à la science allemande, — que l'Empire et l'Empereur avaient été malgré eux jetés dans une

guerre qu'ils n'avaient point voulue, le comte Czernin (ce n'est pas, comme le chancelier, un gentilhomme de la chaire) souriait d'une mine galante au président Wilson. Les explications répétées de M. de Kühlmann n'ont rien ajouté à leurs discours, et les réflexions auxquelles elles invitent n'ajouteraient rien au commentaire en deux phrases que nous avons déjà donné de ces harangues tombées dans l'eau avant d'avoir traversé l'Océan. Si leur intention ou l'une de leurs intentions était, ainsi qu'on peut le croire, de diviser les Alliés, de les placer en contradiction les uns avec les autres, et subsidiairement de les gêner à l'intérieur, la Conférence interalliée vient de leur faire la réponse qui convenait. On réclamait une déclaration commune, on l'a. Elle porte la signature des représentans et chefs militaires de quatre grandes puissances de l'Entente : États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie ; parmi eux, trois premiers ministres, MM. Clemenceau, Lloyd George, Orlando. Et elle n'est ni équivoque, ni ambiguë. « Le Conseil supérieur de guerre, affirme-t-elle, a examiné avec le plus grand soin les déclarations récentes du chancelier allemand et du ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. Il lui a été impossible d'y rien trouver qui se rapproche des conditions modérées formulées par tous les gouvernemens alliés. Cette conviction n'a pu être que fortifiée par l'impression que produit le contraste entre les fins prétendues idéalistes en vue desquelles les puissances centrales ont entamé les négociations de Brest-Litovsk et les plans de conquête et de spoliation aujourd'hui mis à jour. Dans ces conditions, le Conseil supérieur de guerre a jugé que son seul devoir immédiat était d'assurer la continuation, avec la dernière énergie et par la coopération la plus étroite et la plus efficace, de l'effort militaire des alliés. » Comment se resserrera cette coopération, pour devenir plus efficace, les mesures que le Conseil a arrêtées le laissent deviner. Mais qu'il n'y ait, après les deux discours du comte Hertling et du comte Czernin, qu'à continuer énergiquement la guerre, et que, comme nous l'avions noté, la paix ne se soit point rapprochée d'un pas, la déclaration ne le laisse pas deviner, elle le dit.

Il était trop commode au chancelier allemand et au ministre austro-hongrois de séparer article par article les quatorze propositions de M. Wilson, d'accepter immédiatement celles qui seraient à leur avantage, de ne point contester dès maintenant celles qui ne s'appliqueraient qu'au futur, et de repousser, ou d'éluder, ou de négliger toutes les autres. Instituer dans l'avenir, tant qu'on voudra,

mais restituer dans le présent, jamais. Préparer, oui; mais réparer, non pas. La liberté des mers, c'est à merveille, surtout si l'on peut la tourner au détriment de l'Angleterre; et l'arbitrage international, surtout si l'on peut le faire servir à conserver et comme à consacrer ce que l'on a volé. Qui a terme peut voir venir. Sur les questions doctrinales, contre sa nature, la querelleuse et ergoteuse Allemagne se montre très coulante. Il n'y a que les questions territoriales auxquelles elle ne veuille point entendre. Quand on lui crie : « Alsace-Lorraine, » elle réplique (c'est la formule à la mode, et elle se flatte de prendre par son faible le président Wilson) : « Société des nations. » Cette société, elle aime mieux la construire en l'air que sur les territoires enlevés par elle à leurs légitimes propriétaires. Mais on ne construit pas en l'air. Les questions territoriales restent les premières et les plus essentielles de toutes. Ce sont les questions préalables. Ou elles seront résolues, ou rien ne sera ni fait, ni possible. Romulus, avant de bâtir Rome, attela ses bœufs à sa charrue, et circonscrivit le terrain.

En somme, Brest-Litovsk n'a pas « rendu, » ou du moins n'a pas donné ce que l'on s'en était promis. Non seulement les négociations n'ont pas pu être dirigées avec fruit vers la paix générale; mais, même réduites à une paix séparée avec la Russie, elles ont tout à coup bifurqué et dévié. Nous avions vu arriver à la conférence, et presque s'y glisser humblement, les envoyés de la Rada de Kieff, que les Russes avaient accueillis avec une grimace et relégués, en parens pauvres, au bas bout de la table. Mais, dès qu'ils se sont avisés que les Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs affamés estimaient à leur juste valeur, ou plus exactement à la valeur supposée de leurs greniers, ces représentans de la république dissidente, Trotsky, Ioffe, Pokrovsky et les autres ont senti tout ce qu'eux-mêmes perdaient de leur importance; et, pour empêtrer l'Allemagne, qui décidément penchait vers le Sud, ils ont travaillé en secret à la mettre entre deux Oukraines, opposant à la Rada simplement socialiste de Kieff une Rada maximaliste de Kharkoff.

L'Allemagne, sur cet obstacle, a en effet bronché; mais son incertitude ne pouvait être longue. La véritable Oukraine, pour elle, c'était comme le véritable Amphytrion, qui est l'Amphytrion où l'on dîne; c'était donc l'Oukraine où l'on mange. Était-ce Kieff? Était-ce Kharkoff? C'était où étaient le blé d'abord, et ensuite le pouvoir de le livrer. Kieff n'avait peut-être pas le blé, mais Kharkoff n'avait sans doute pas le pouvoir. La solution allemande de l'énigme devait être

qu'avec le pouvoir, on finirait bien par avoir le blé. Question de force, *Machtfrage*. L'Allemagne s'y reconnaissait.

Cependant, traiter avec l'Oukraine, même avec une seule Oukraine, c'est plus aisé à dire qu'à faire, pour la raison majeure que l'Oukraine n'existe pas, et n'a jamais existé autrement que comme expression géographique. Il faut savoir ce qu'on a devant soi : or, personne ne le sait. Comme ce royaume de Pologne, récemment inventé par les chancelleries de Berlin et de Vienne, et qui reste dans un perpétuel devenir, l'Oukraine, en tant qu'État, aurait tout, si elle avait des frontières. Mais elle n'en a pas ; ce n'est par conséquent qu'une souveraineté vague et ambulante qui ne se fixe pas sur un domaine défini; et elle en garde quelque chose de fictif. « Le nom polonais *Oukraïna*, remarquait M. J. H. Schnitzler, en 1835, est dérivé de ces deux mots : *Ou Kraïné*, « sur la frontière, » et son usage général date du temps de la conquête de Kieff par les Lithuaniens, où ce territoire formait, en effet, l'extrême limite du côté des Tatares et d'autres tribus nomades. Il ne comprenait alors, à vrai dire, que les palatinats de Kiiow, de Czerniechow et de Braclaw, mais on lui donna bientôt une signification plus étendue, en comprenant aussi sous ce nom les steppes méridionales et toute la Pologne transborysthénane; et, depuis le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, on divisa l'Oukraine en Oukraine russe et en Oukraine polonaise. Nous ne serions pas moins embarrassés que pour la Petite-Russie s'il fallait décrire d'une manière positive les limites de ces deux territoires : les limites naturelles leur ont manqué, et celles qu'on leur a assignées à différentes époques n'ont jamais eu un caractère d'authenticité. »

On le voit, la difficulté n'est pas mince ; elle est de celles qui rendent scabreux de contracter union: il y a doute sur la personne. Mais ce n'est pas la seule. Les Empires du Centre ne peuvent guère, semble-t-il, traiter avec l'Oukraine, particulièrement avec la Rada de Kieff, sans rompre avec les bolcheviks de Pétrograd. Une fois leur parti pris de ce risque de rupture, que de contestations, de chicanes et peut-être de conflits ils se préparent ! Un des inconvéniens des pays sans frontières est que les populations n'y sont pas bien tranchées, qu'elles se mêlent, s'enchevêtrent et s'embrouillent. Il y a des Polonais en Oukraine, et il y a des Ruthènes en Galicie. L'Allemagne et l'Autriche auraient ainsi à faire ensemble, à cause de la Pologne et de l'Oukraine ; l'Autriche et l'Oukraine, à cause des Ruthènes de Galicie ; l'Oukraine, l'Allemagne et l'Autriche, à cause des Polonais de

Galicie. Se reconnaîtraient-elles mutuellement une sorte de droit de suite qui prolongerait la juridiction de l'Autriche sur les Polonais en Oukraine, de l'Oukraine sur les Ruthènes en Galicie? La conférence de Brest-Litovsk y a songé; mais il est une vérité à laquelle la naissante Oukraine ferait sagement de songer aussi, tandis qu'il en est temps encore : si elle donne aux Allemands, et aux Autrichiens, qui se sont faits les fourriers de l'Allemagne dans la poussée vers l'Orient, si, aux uns et aux autres, elle donne un pied chez elle, ses frontières ne seront pas tracées qu'ils en auront déjà pris quatre. Alors, mieux vaudrait pour elle n'être jamais née; mieux vaudrait pour l'Europe qu'elle ne naquît pas.

D'une manière générale, et à envisager non plus tel ou tel détail, mais l'ensemble, non plus telle ou telle nationalité, mais tout ce qui, antérieurement, était hier, là-bas, le corps d'un énorme empire, la situation demeure des plus obscures, si même elle ne s'assombrit encore. On avait pu un moment espérer qu'il se formerait, et que l'on aiderait à former, dans certaines régions de la Russie du Sud, à l'aide de certains élémens plus sains, le noyau d'un État régulier. Quoique l'on soit dans une ignorance à peu près complète de ce qui s'y passe, et que l'on n'ait que deux sources d'information également suspectes, des dépêches maximalistes et des dépêches allemandes, il est à craindre que l'anarchie ne l'emporte ou du moins n'ait pénétré un peu partout. Où en est Kaledine, et où est Korniloff? Alexeïeff avance-t-il? Doutoff est-il repoussé? Que sont ces républiques pullulantes de Crimée, du Caucase, de Sibérie? Un péril imminent se dessine en Moldavie, péril qui peut être décuplé demain par une intervention et une intrigue allemande, contre la malheureuse Roumanie, à qui nulle amertume ne sera épargnée. Si l'Allemagne juge que l'armée roumaine reconstituée s'interpose entre elle et le blé, elle n'aura de cesse qu'elle n'ait achevé de l'écraser, ou ne l'ait fait poignarder dans le dos. En attendant, on pille ses dépôts d'argent à Pétrograd, et on arrête sur place ses convois de farine. Ces mêmes troupes russes, avec lesquelles la Roumanie a tout partagé, et qui depuis dix-huit mois ont vécu sur elle, paraissent douter de l'avoir assez trahie. Son roi est menacé, son gouvernement dénoncé, son ambassadeur emprisonné et chassé, ses villes assiégées, ses campagnes saccagées. En revanche, elle reflue en Bessarabie, où elle est obligée, pour sa propre sécurité et pour les nécessités de son ravitaillement, d'aller exercer la police. Ainsi tout se compense, et les destinées trouvent leur voie.

A l'autre extrémité, dans le Nord, les affaires de Finlande font un triste pendant. On s'y bat de tous côtés, Russes contre Finlandais, et Finlandais même contre Finlandais, garde rouge contre garde blanche. La bourgeoisie et le peuple, ouvriers et soldats, ne communiquent plus que par les armes. Des généraux improvisés de part et d'autre lèvent et commandent des armées surgies de l'abîme. Il en est de même sur toute la surface de l'Empire, tout criblé des crevasses du tremblement de terre. C'est une décomposition totale. Comment faire pour que la putréfaction d'un si gigantesque cadavre n'empoisonne pas de bout en bout le double continent qu'il couvre ?

Le secret de la puissance encore croissante ou peu entamée des maximalistes réside dans ce fait, le seul clair et évident, que personne en Russie ne veut plus faire la guerre. Au moins la guerre étrangère, car tout le monde, au contraire, est emporté d'une fureur de guerre civile. Le Russe n'a plus d'ennemi que le Russe. Et il peut y avoir, dans ce dégoût, dans cette espèce de démission nationale, de l'horreur causée par les conditions dans lesquelles on a dû combattre, sans canons et sans fusils, pendant la première année; le souvenir de tant de déceptions ; la rancune de tant de défections ; mais il y a surtout l'absence de sentiment national, due à l'absence de l'idée de nation. La révolution française, à qui la révolution russe a la manie de se comparer, s'est sauvée par le sentiment et la passion de la patrie. Elle a racheté le sang injustement et criminellement répandu par le sang héroïquement versé. La révolution russe, tout à l'opposé, se souille de l'un, et ne se lave pas par l'autre.

Mais le pseudo-gouvernement des Lénine, des Trotsky et des Zinovieff peut subir le contre-coup violent de l'échec des pourparlers de Brest-Litovsk, s'ils échouent, du fait de l'Allemagne ou de son propre fait. Par-dessus la grande promesse de la paix, il a semé, en outre, la grande illusion du partage des terres. Qu'arrivera-t-il de lui, quand l'homme le plus borné du peuple le plus attardé de toutes les Russies se sera rendu compte qu'il aura été impuissant à donner la paix, et que donner la terre comme il la donne, par décret, et toute nue, c'est n'avoir rien donné du tout? Qu'arrivera-t-il de lui, et, lui rentré dans ce néant qui sera le seul ordre nouveau qu'il ait été capable de créer, qu'est-ce qui viendra après lui ? Tout ce chaos russe, que deviendra-t-il? On n'aperçoit rien. Et pourtant il faut qu'il vienne quelque chose. Il ne faut pas que l'impérialisme germanique ait, à l'Est, la route libre ; que, sur le flanc de ce qui n'est encore aujourd'hui que l'Europe centrale, il n'y ait plus d'Europe orientale, et que commence

tout de suite, aux frontières de l'Allemagne si savamment organisée et si hardiment organisatrice, une Asie dont le caractère fondamental est d'être politiquement inorganique.

Autrement, l'Allemagne aurait « gagné la guerre, » et ses desseins seraient remplis; ses desseins qu'elle n'a pas toujours déguisés et dont elle n'a pas toujours fait mystère. Le correspondant à Vienne de la *Gazette de Francfort* écrivait à ce journal, le 13 mai 1913 : « Les pessimistes déclarent que, pour arrêter l'expansion slave, il n'y a qu'un seul moyen : démolir les instrumens du panslavisme, écraser les petits voisins et voir si leur grand protecteur permet ou non leur dissolution en tant qu'États, détruire l'Empire russe, installer une série d'États indépendans sous le protectorat allemand et autrichien, entre l'Europe centrale et le reste de l'Empire russe, et donner, par ce moyen, la paix à l'Europe. » Rappelons-nous, en relisant cet aveu, où l'Allemagne voulait aller, et voyons où elle en est. Le « pessimisme » allemand, a, de ce côté, exécuté son projet à la lettre. Si c'était du définitif, et si la guerre devait s'achever par là, la Wilhelmstrasse pourrait, avec le consentement des militaires, faire étalage en Occident d'une modération apparente ou relative. Nous n'en serions pas moins vaincus ; et nous fît-on la paix Kühlmann, ou même la paix Scheidemann, et plus encore, la paix Haase, au lieu de la paix Hindenburg-Ludendorff, nous n'en subirions pas moins la paix allemande. Plus elle serait débordante en Russie, moins nous la devrions croire désintéressée, et plus il nous faudrait la vouloir victorieuse par ici. Il n'y aurait plus, dans ce cas, une Europe centrale, équilibrée à gauche par une Europe occidentale, à droite par une Europe orientale. Il y aurait seulement une Europe centrale, prépondérante et sans contrepoids à sa droite, qui ne pourrait être tenue en suspens, en balance et en respect que par une Europe occidentale d'un seul bloc ou mieux par une « alliance » occidentale, dont le bras ne serait assez fort, non pour briser l'Allemagne, mais pour la fixer, que s'il s'articulait, par delà l'Atlantique, aux États-Unis.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVII[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier.

Pages.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 54153.